

Université Paris Cité

**École doctorale 261-3CH** : Comportements, Cognitions, Conduites humaines

**Laboratoire PCPP : Psychologie Clinique, Psychopathologie, Psychanalyse, EA 4056**

## **L'addiction à l'épreuve du groupe : de l'importance de construire ensemble une rencontre avec soi et l'autre**

*Etude processuelle d'un dispositif de groupe*

Par **M. Geoffrey DUFAYET**



Thèse de doctorat de **Psychologie clinique**

Dirigée par le **Pr Manuella De LUCA**

Co-encadrée par le **Pr Christophe BITTOLO**

Présentée et soutenue **publiquement**

le 14/01/2025

Devant un jury composé de :

**Pr Manuella De Luca**, Professeure, Université Paris-Cité, Directrice de Thèse

**Pr Marjorie Roques**, Professeure, Université de Bourgogne, Rapporteur

**M. Johann Jung**, Maître de Conférences HDR, Université Lumière Lyon 2, Rapporteur

**Pr Marcela Gargiulo**, Professeure, Université Paris-Cité, examinatrice

**M. Raphaël Riand**, Maître de Conférences, Université Lumière Lyon 2, examinateur

**Pr Christophe Bittolo**, Professeur, Université Paris-Nanterre, Membre Invité

*« Le matin n'était pas une heure propice aux illusions. Les choses avaient une fâcheuse tendance à la réalité » (Gary, Les mangeurs d'étoiles, 1966)*

*En couverture : Francis Bacon, 1975, Three figures and portrait*

# Résumé

---

## **L'addiction à l'épreuve du groupe : de l'importance de construire ensemble une rencontre entre soi et l'autre**

Les dispositifs cliniques de groupe constituent une référence majeure dans le champ de la prise en charge des problématiques addictives. Leur fréquence dans les institutions de soins en addictologie s'accompagne d'une grande diversité quant aux soubassements théorico-cliniques qui en organisent les contours et le type de travail qui peut y être engagé. Cette recherche processuelle, inscrite dans une épistémologie basée sur la psychanalyse et la psychanalyse de groupe, cherche à se saisir de la question du travail psychique susceptible de se déployer dans le cadre d'un dispositif spécifique de groupe semi-ouvert en addictologie se déroulant dans une institution hospitalière. A partir d'une approche méthodologique qualitative s'appuyant sur l'étude d'un cas unique, ce groupe a fait l'objet d'une observation croisée, articulant l'observation du clinicien-chercheur et celle d'une observatrice écrivante, introduite dans le groupe à cette occasion. La période d'observation, étendue sur neuf mois, a permis de collecter les données issues de 34 séances. L'étude des processus psychiques engagés dans le groupe met en lumière l'importance de l'investissement du groupe comme un refuge, visant à éviter toute confrontation à la différence et à l'altérité. Dans cette forme particulière d'illusion groupale, la violence impossible à élaborer trouve un destin dans l'évacuation au sein des espaces informels constitués à l'extérieur du groupe. Par ailleurs, le groupe offre également la possibilité d'une construction commune permettant la création d'images annonçant l'émergence de possibilités réflexives. Dans ce travail de groupe, les voies de reprise d'un travail de subjectivation s'étayent sur les processus inter et transsubjectifs comme les fonctions phoriques ou la convocation de la figure du double fantôme. Finalement, la capacité groupale à intégrer et traiter dans son espace la question de la différence et de la violence offre la possibilité de faire du groupe un lieu unique d'émancipation et de désaliénation de l'emprise addictive.

**Mots-clés :** *addiction ; thérapie de groupe ; altérité ; indifférenciation ; illusion ; séparation*

# Abstract

---

## **Addiction in the challenge of the group : building together a meeting with oneself and others**

Group clinical interventions represent a major approach in the treatment of addictive disorders. Their frequent use in addiction treatment facilities is accompanied by considerable diversity regarding the theoretical and clinical foundations that shape their structure and the types of therapeutic work they make possible. This process-oriented research, grounded in an epistemology based on psychoanalysis and group psychoanalysis, aims to address the question of the psychic work that can unfold within a specific slow-open group setting for addiction treatment in a hospital institution. Using a qualitative methodological approach focused on a single case study, this group was subjected to a cross-observation, combining the observations of the clinician-researcher with those of a writing observer who was introduced to the group for this purpose. The nine-month observation period allowed for data collection from 34 sessions. The study of the psychic processes engaged in the group highlights the significance of the group's function as a refuge, aimed at avoiding any confrontation with difference and otherness. In this specific form of group illusion, violence, which remains impossible to process, finds an outlet in informal spaces outside the group. Furthermore, the group also provides an opportunity for shared construction, allowing for the creation of images that herald the emergence of reflective possibilities. In this group work, pathways for resuming a process of subjectivation are supported by inter- and trans-subjective processes, like phoric functions or through the evocation of the double phantom figure. Finally, the group's capacity to integrate and address the issues of difference and violence within its space enables it to serve as a unique setting for emancipation and de-alienation from addictive hold.

**Key-words :** *addiction ; group therapy ; otherness ; undifferenciation ; illusion ; separation*

# Remerciements

---

Je tiens à remercier en premier lieu Madame la Professeure Manuella De Luca, pour avoir accepté de m'accompagner au cours de ces trois années de réflexion, de doutes et d'interrogations. Merci de votre investissement, de vos encouragements et de votre confiance, merci aussi de votre calme et de votre sérénité qui m'ont tant aidé durant ces derniers mois de travail intensif, et que vous avez su me transmettre lorsque mon angoisse menaçait de devenir envahissante.

Je remercie également vivement M. Christophe Bittolo, pour avoir accepté d'encadrer ce travail et dont la rigueur de pensée et la façon d'articuler théorie et clinique, m'ont tant apporté dans l'élaboration de ce travail. Nos discussions ont été la source d'un plaisir constant et un enrichissement tant professionnel que personnel.

Je tiens également à remercier particulièrement Madame la Professeure Marjorie Roques et M. Johann Jung, pour avoir accepté d'être rapporteurs de cette thèse. C'est un honneur que d'avoir l'occasion de vous rencontrer et de discuter avec vous de ce travail.

Mes plus vifs remerciements à M. Raphaël Riand d'avoir accepté de faire partie de ce jury, mais également pour avoir autant alimenté mon intérêt et ma réflexion sur les dispositifs de groupe depuis le début de mon parcours de recherche.

Je remercie également chaleureusement Madame la Professeure Marcela Gargiulo, pour sa présence dans ce jury, mais aussi pour m'avoir accompagné lors de mes premières recherches en Master Recherche. Votre implication dans mon travail et vos encouragements ont été une source intarissable de motivation.

Je tiens à remercier particulièrement Monsieur le Professeur Philippe Robert, qui m'accompagne depuis plusieurs années dans ma réflexion clinique, et qui m'a initié à la recherche et au travail sur et par le groupe. Cette travail n'aurait jamais pu voir le jour sans votre aide et votre soutien.

Mes remerciements les plus vifs à l'ensemble des membres du Laboratoire PCPP et spécialement au Professeur Benoît Verdon qui m'a donné l'occasion d'intégrer le Laboratoire en tant qu'ATER au cours de cette année. Cette expérience est d'une richesse inestimable.

Je tiens à remercier tout particulièrement M. Philippe Drweski, pour sa confiance et son accueil au sein du Laboratoire, ainsi que Mme Marion Canneaux, qui m'a donné l'opportunité de découvrir l'enseignement il y a quelques années.

Merci à mes collègues du séminaire de thèse, Sophie, Liouba, Bettina, Sandra, Elise, Vanessa, Marion, Pascale, Nicolas, Joël pour le plaisir que j'ai pris à les retrouver régulièrement pendant ces trois années. Les discussions de nos travaux ont toujours été passionnantes. Un remerciement spécial à Dominique, pour son soutien et le temps pris à me relire. Nos échanges m'ont constamment encouragé dans ma réflexion.

Un grand merci également à tous mes collègues du THEMA Groupe, Famille, Institution. Les discussions théoriques et cliniques ont été une source d'inspiration et d'enthousiasme inégalable.

Mes remerciements à la Professeure Cristina Lindenmeyer et à M. Nicolas Rabain, pour m'avoir invité à prendre part à leurs activités d'enseignement.

Merci au Pr Michel Lejoyeux pour m'avoir accueilli il y a déjà longtemps au sein du service de Psychiatrie – Addictologie.

Je remercie le Pr Pierre-Alexis Geoffroy, pour son soutien amical et professionnel qui m'a permis de mener à bien cette recherche. La richesse de nos échanges a montré que la discussion entre points de vue différents était une opportunité d'avancer.

Mes remerciements très appuyés à Delphine, pour sa confiance et son soutien sans faille ainsi que sa patience face à mes difficultés chroniques d'organisation.

Merci à tous mes collègues du service de Psychiatrie Addictologie, pour leur amitié durant ces années, Séverine, Julia pour les vendredis après-midi au 6è, Alix pour les cafés, Daniel, Maurice et toute l'équipe, et en particulier Félicie et Ariane pour leur compréhension.

Un remerciement spécial à Chanaëlle, avec qui j'ai eu le plaisir de partager des moments de travail et de rigolade inoubliables, et à Olivier, dont l'aide et l'amitié m'ont considérablement soutenu depuis des années.

Merci bien sûr aux patients qui ont été à l'origine de cette démarche de recherche, qui l'ont alimentée et qui ont accepté de faire de leur démarche de soins un objet d'investigation. Ils ont été et sont encore la source principale du plaisir que je trouve dans mon activité de clinique et de recherche.

Merci à mes ami.e.s, qui m'ont apporté autant de soutien pendant ces années mais aussi avant, et qui ont toujours répondu présent sans jamais se fatiguer. Merci à Aurel pour les traquenards du dimanche après-midi à corriger les alinéas.

Une pensée spéciale pour Arnaud, pour les heures passées au téléphone et à Rennes, et qui a toujours su trouver les mots justes.

Enfin, merci à ma famille, mes parents, Clélia et Alexia, qui m'ont supporté dans les mauvais jours (et il y en a eu quelques-uns), pour leur compréhension et leur amour. Il fallait que ce soit vous pour me supporter.

Et à Manu, pour tout ce qu'elle apporte à ma vie.

## Table des matières

<b>Résumé.....</b>	<b>3</b>
<b>Abstract .....</b>	<b>4</b>
<b>Remerciements.....</b>	<b>5</b>
<b>Introduction .....</b>	<b>15</b>
<b>De la genèse d'une recherche.....</b>	<b>16</b>
<b>Vers une vision unifiée de l'addiction .....</b>	<b>18</b>
<b>Partie I : Revue de littérature .....</b>	<b>21</b>
<b>Chapitre 1 : l'addiction, entre soi et l'autre.....</b>	<b>24</b>
<b>1. Psychanalyse et addiction, une histoire passionnelle .....</b>	<b>24</b>
1.1. <i>L'addiction, continent noir de la psychanalyse ? .....</i>	<i>24</i>
1.1.1. <i>Une clinique qui se dérobe.....</i>	<i>24</i>
1.1.2. <i>L'addiction dans la trajectoire freudienne .....</i>	<i>25</i>
1.2. <i>Vers une compréhension psychanalytique de l'Addiction.....</i>	<i>27</i>
1.2.1. <i>Place de l'Addiction comme concept psychanalytique .....</i>	<i>27</i>
1.2.2. <i>La solution addictive .....</i>	<i>28</i>
1.2.3. <i>Addiction et enjeux de l'adolescence .....</i>	<i>31</i>
<b>2. L'addiction, un univers sans autre.....</b>	<b>33</b>
2.1. <i>Addiction et répétition .....</i>	<i>33</i>
2.2. <i>La question du manque.....</i>	<i>35</i>
2.3. <i>L'addiction, une attaque du corps .....</i>	<i>37</i>
<b>3. La tyrannie du lien .....</b>	<b>38</b>
3.1. <i>La question du lien dans la psychanalyse .....</i>	<i>38</i>
3.2. <i>L'addiction, une pathologie du lien ?.....</i>	<i>40</i>
3.3. <i>L'exclusion de l'altérité.....</i>	<i>41</i>
<b>Chapitre 2 : Violence et idéal, tentation addictive et fonction groupale .....</b>	<b>43</b>
<b>1. La violence comme dimension essentielle de la vie psychique .....</b>	<b>44</b>
1.1. <i>La violence à l'origine.....</i>	<i>44</i>
1.2. <i>Violence et agressivité : la question du rapport à l'altérité.....</i>	<i>47</i>
<b>2. Addiction et idéal : une tentative de traitement de la violence ? .....</b>	<b>48</b>
2.1. <i>Idéalisation et clivage de la destructivité .....</i>	<i>48</i>
2.2. <i>L'objet addictif, un objet idéal ?.....</i>	<i>50</i>
2.3. <i>Idéal et illusion .....</i>	<i>51</i>
2.3.1. <i>L'illusion addictive.....</i>	<i>51</i>

2.3.2.	<i>L'illusion groupale</i> .....	52
2.4.	<i>L'objet idéologique</i> .....	53
<b>3.</b>	<b>Groupe et expression de la violence : un lieu de contenance</b> .....	<b>56</b>
3.1.	<i>La destructivité dans les groupes</i> .....	56
3.2.	<i>L'importance du cadre</i> .....	57
<b>Chapitre 3 :</b>	<b>Le groupe, un lieu pour devenir soi</b> .....	<b>59</b>
<b>1.</b>	<b>A l'origine était le groupe</b> .....	<b>60</b>
1.1.	<i>La préhistoire du groupe</i> .....	60
1.2.	<i>Le groupe comme objet psychanalytique</i> .....	62
<b>2.</b>	<b>Des liens de complémentarité entre sujet et groupe</b> .....	<b>67</b>
2.1.	<i>De la rencontre entre sujet et groupe</i> .....	67
2.2.	<i>Le groupe comme lieu de naissance du sujet</i> .....	69
2.3.	<i>L'identification au cœur du groupe... et de l'addiction ?</i> .....	71
<b>3.</b>	<b>La subjectivation, au carrefour de l'individuel et du collectif</b> .....	<b>72</b>
3.1.	<i>L'émergence de la notion de subjectivation</i> .....	72
3.2.	<i>La subjectivation dans la psychopathologie</i> .....	74
3.3.	<i>Intersubjectivité et subjectivation</i> .....	74
<b>Chapitre 4 :</b>	<b>Groupe et addiction, état des lieux des dispositifs</b> .....	<b>77</b>
<b>1.</b>	<b>Le modèle des Alcooliques anonymes</b> .....	<b>77</b>
<b>2.</b>	<b>Dispositifs thérapeutiques de groupe et addiction</b> .....	<b>80</b>
2.1.	<i>Généralités concernant les thérapies de groupe en addictologie</i> .....	80
2.2.	<i>L'apport de la psychologie du Self et de la thérapie interpersonnelle</i> .....	81
2.3.	<i>Approche psychanalytique groupale de l'addiction</i> .....	82
<b>PARTIE II :</b>	<b>Approche méthodologique</b> .....	<b>85</b>
<b>Chapitre 5 :</b>	<b>Objectifs et hypothèses</b> .....	<b>86</b>
<b>1.</b>	<b>Synthèse de la revue de littérature</b> .....	<b>86</b>
<b>2.</b>	<b>Problématique et hypothèses</b> .....	<b>87</b>
2.1.	<i>Problématisation</i> .....	87
2.2.	<i>La complexité d'une démarche</i> .....	87
2.3.	<i>Objectifs et hypothèses</i> .....	88
<b>3.</b>	<b>La méthode hypothético-processuelle</b> .....	<b>90</b>
3.1.	<i>Quel statut pour les hypothèses proposées ?</i> .....	91
3.2.	<i>Singularité / universalité</i> .....	92
3.3.	<i>Entre clinicien-chercheur et chercheur-clinicien</i> .....	93
3.4.	<i>Point de départ clinique</i> .....	95
<b>Chapitre 6 :</b>	<b>La recherche à l'interface avec la clinique</b> .....	<b>97</b>

<b>1. Groupe et institution : un groupe n'existe jamais seul .....</b>	<b>97</b>
1.1. <i>Groupe et cadre institutionnel .....</i>	97
1.2. <i>De l'opposition à la dialectisation .....</i>	98
1.3. <i>Implications méthodologiques .....</i>	99
<b>2. Les groupes d'appartenance du chercheur .....</b>	<b>100</b>
2.1. <i>L'institution hospitalière.....</i>	100
2.2. <i>La référence à la psychanalyse.....</i>	101
2.3. <i>Au point de tension entre individu et groupe .....</i>	102
<b>3. Histoire du dispositif .....</b>	<b>103</b>
<b>4. Processus de transformation du dispositif .....</b>	<b>105</b>
4.1. <i>La question du groupe ouvert .....</i>	105
4.2. <i>Vers un groupe semi-ouvert .....</i>	107
4.3. <i>Population du groupe .....</i>	108
4.4. <i>Consignes et cadre.....</i>	109
4.5. <i>Consistance du dispositif.....</i>	110
<b>Chapitre 7 : Organisation du recueil et traitement des données .....</b>	<b>112</b>
<b>1. L'observation .....</b>	<b>112</b>
1.1. <i>L'observation en psychologie clinique .....</i>	112
1.2. <i>Méthode d'observation du groupe.....</i>	113
1.2.1. <i>La présence d'une observatrice écrivante.....</i>	113
1.2.2. <i>La prise de note .....</i>	116
<b>2. La constitution d'une grille d'analyse .....</b>	<b>117</b>
2.1. <i>Les enjeux de l'observation de groupe .....</i>	117
2.2. <i>Mise en place d'une grille d'analyse.....</i>	119
<b>3. Démarche éthique.....</b>	<b>122</b>
3.1. <i>Enjeux éthiques dans la recherche clinique.....</i>	122
3.2. <i>Démarche éthique.....</i>	123
<b>PARTIE III : Résultats .....</b>	<b>125</b>
<b>Chapitre 8 : Aspects descriptifs.....</b>	<b>126</b>
<b>1. Description du dispositif .....</b>	<b>126</b>
1.1. <i>Présentation et participation des sujets du groupe.....</i>	126
1.2. <i>Composition des sous-groupes .....</i>	127
1.2.1. <i>Le « cœur du groupe ».....</i>	127
1.2.2. <i>Les participants réguliers.....</i>	129
<b>2. Organisation du groupe .....</b>	<b>131</b>
<b>Chapitre 9 : Chroniques de la vie d'un groupe .....</b>	<b>136</b>

<b>1. L'investissement du groupe : un refuge nécessaire face aux dangers.....</b>	<b>137</b>
1.1. Remarques préliminaires.....	137
1.2. Illusion groupale et clivage du transfert.....	138
1.3. Quand la dépression guette, le groupe comme refuge.....	140
1.4. L'opposition entre deux représentations du groupe.....	142
1.4.1. De quoi peut-on parler ?.....	142
1.4.2. L'émergence traumatique de la sexualité.....	143
1.4.3. Groupe et addiction, quelles attentes ?.....	144
1.5. Les aléas de l'investissement.....	145
1.5.1. Vers la question de la place et des origines.....	145
1.5.2. Le nécessaire retour à l'idéalisation.....	147
1.6. Les deux pôles du fonctionnement groupal.....	149
<b>2. Les enjeux du groupe extérieur.....</b>	<b>150</b>
2.1. Première manifestation du « hors groupe ».....	150
2.2. Règlement de comptes.....	151
2.3. Vers l'instauration d'une règle de restitution.....	153
2.4. L'organisation parallèle.....	154
2.5. Un groupe rival ?.....	155
2.6. Séparation et différence.....	156
2.7. Un pacte pour sauver le groupe refuge ?.....	157
<b>3. La question de la séparation.....</b>	<b>159</b>
3.1. Séparation et mort.....	159
3.2. Le départ du groupe.....	161
3.2.1. Le passage à l'acte.....	161
3.2.2. La violence de la séparation.....	162
3.2.3. Le questionnement sur le départ.....	164
3.2.4. Le départ de Marine, un stylo pour se souvenir.....	166
3.2.5. Vers la possibilité d'un départ.....	168
<b>4. Variations sur la dépendance en groupe.....</b>	<b>170</b>
4.1. La référence à la religion ou le sous-groupe des AA.....	170
4.2. Le groupe de base dépendance.....	174
<b>Chapitre 10 : Trouver sa place, produire des images : quelques modalités du travail psychique groupal.....</b>	<b>179</b>
<b>1. Trouver sa place en parlant pour les autres : l'exemple de Bérénice.....</b>	<b>180</b>
1.1. Le thème de la solitude.....	180
1.2. Les réactions en miroir.....	182
1.3. Le porte-voix.....	183

<b>2. L'acte comme tentative de figuration .....</b>	<b>185</b>
2.1. <i>L'image du suaire .....</i>	185
2.2. <i>L'émergence de la figure du double.....</i>	188
<b>3. Un groupe de surhommes ? .....</b>	<b>191</b>
3.1. <i>La « volonté de puissance ».....</i>	192
3.2. <i>Un marqueur de la différence .....</i>	194
<b>4. Les chevaliers de la table ronde .....</b>	<b>195</b>
4.1. <i>Le maintien de la paix .....</i>	196
4.2. <i>La quête du Saint-Graal .....</i>	197
<b>Chapitre 11 : Le groupe : un lieu pour traiter la violence ? .....</b>	<b>201</b>
<b>1. La préservation du groupe .....</b>	<b>201</b>
1.1. <i>Une violence qui désorganise .....</i>	201
1.2. <i>Contre la violence, protéger le groupe .....</i>	203
<b>2. Le retour du conflit sur la scène groupale.....</b>	<b>204</b>
2.1. <i>L'expression de l'agressivité.....</i>	204
2.2. <i>Violence et désir d'expulsion .....</i>	206
2.3. <i>Vers une parole plus libre .....</i>	208
<b>3. Entre bouc-émissaire et thanatophore.....</b>	<b>210</b>
3.1. <i>Une figure de la perversion dans le groupe ?.....</i>	211
3.2. <i>La figure du bouc-émissaire .....</i>	213
<b>Partie IV : Discussion générale .....</b>	<b>215</b>
<b>Chapitre 12 : Discussion générale et limites de la recherche .....</b>	<b>216</b>
<b>1. Synthèse : de la complexité des rapports entre groupe et addiction.....</b>	<b>216</b>
1.1. <i>Importance du transfert sur l'objet-groupe .....</i>	217
1.2. <i>Travail psychique imposé par la mise en groupe et production d'images de la dépendance.....</i>	219
1.3. <i>Une violence éprouvante .....</i>	222
1.4. <i>Dépasser l'illusion, un enjeu crucial de l'addiction.....</i>	225
<b>2. Problématiques liées à l'objet de recherche et au cadre méthodologique.....</b>	<b>226</b>
2.1. <i>Travailler sur un dispositif connu.....</i>	226
2.2. <i>Une partie de l'histoire.....</i>	228
2.3. <i>La difficile question de la généralisation .....</i>	229
<b>3. Les choix du chercheur dans la présentation des résultats .....</b>	<b>230</b>
<b>4. Des liens entre clinique et recherche.....</b>	<b>232</b>
4.1. <i>Influence de la recherche sur la clinique.....</i>	232
4.2. <i>Implications de la dimension intertransférentielle .....</i>	235

<b>Conclusion .....</b>	<b>237</b>
<b>1. De la difficulté de conclure .....</b>	<b>238</b>
<b>2. L'importance du groupe comme « chaînon manquant » .....</b>	<b>239</b>
<b>3. Du groupe au sujet dans le groupe.....</b>	<b>241</b>
<b>Références .....</b>	<b>243</b>
<b>Index des auteurs.....</b>	<b>262</b>
<b>Annexes.....</b>	<b>268</b>
<b>Compte-rendu des séances de groupe .....</b>	<b>269</b>

## **Table des figures et tableaux**

Figure 1 : détails de la participation de chaque membre.....	127
Figure 2 : évolution de la composition du groupe au cours de l'observation .....	132
Tableau 1 : schéma du déroulement de la recherche .....	117
Tableau 2 : grille d'analyse proposée par Ahlin .....	119
Tableau 3 : grille d'analyse .....	121

## **Introduction**

---

« Mais moi, détaché d'eux et de tout, que suis-je moi-même ? » (Rousseau, 1776)

## **De la genèse d'une recherche**

A la fin de sa vie, seul et s'étant exclu lui-même de la société, Rousseau cherche dans *Les rêveries du promeneur solitaire* à comprendre et analyser les fondements et les mouvements de son âme. Sortant d'une longue période de persécution, il se soustrait à toute influence extérieure pour se livrer à cette longue introspection. Ce faisant, il pose dès les premières lignes cette question : qui est-il, coupé des liens qui le rattachent à la communauté des hommes ? Ce point de départ nous servira de fil rouge, sous une forme légèrement remaniée : Peut-on seulement être, en dehors du groupe ? N'est-ce pas d'ailleurs l'un des moteurs de l'addiction, ce désir d'exister sans rien devoir à l'Autre et aux autres, dans une autonomie totale ? Nous tenterons, à travers cet écrit, de parcourir et d'explorer la complexité de ces liens qui unissent la groupalité et la problématique addictive.

Depuis longtemps, les sujets souffrant d'addiction ont trouvé au sein des groupes un appui suffisamment solide pour affronter la souffrance résultant de l'emprise addictive. La diversité et la pluralité des groupes d'entraide incarnent volontiers l'importance de ce soutien groupal. Regroupant près de trois millions de membres à travers le monde (Suissa, 2012), les Alcooliques Anonymes (AA) et leur modèle de rétablissement en appui sur les groupes connaissent depuis leur apparition dans la première moitié du XXe siècle un succès jamais démenti. Dans ce contexte, l'histoire de la prise en charge de l'addiction s'avère presque indissociable de la groupalité sur laquelle elle repose. Mais ce succès s'accompagne également de l'abandon des singularités de chacun, afin de se retrouver dans un vécu commun. Ainsi, l'identité « d'alcoolique » ou « alcoolique en rétablissement » vient-elle dans les AA se substituer à ce qui chez chacun est unique.

Les rapports entre sujet et groupe ont fait l'objet de nombreux questionnements et de nombre de travaux. Il semble cependant bien établi aujourd'hui que le sujet apparaît sur le fond que constitue la groupalité (Kaës, 1993; J. C. Rouchy, 1998; Roussillon, 1999). De même, la possibilité de devenir sujet résulte d'un travail de détachement de l'ensemble, qui est en même

temps un travail d'intériorisation. Ceci fait écho à la formule freudienne dont les prolongements ont été largement explorés par Kaës (1993) : « L'individu, effectivement, mène une double existence : en tant qu'il est à lui-même sa propre fin, et en tant que maillon d'une chaîne à laquelle il est assujéti contre sa volonté ou du moins sans l'intervention de celle-ci » (Freud, 1914, p. 85). La complexité de cette articulation entre sujet et groupe se donne volontiers à voir dès lors qu'on porte son intérêt sur bon nombre de situations cliniques. Exerçant en tant que psychologue clinicien dans le champ de l'addictologie depuis 15 ans au sein d'un service hospitalier spécialisé, j'ai eu l'occasion de constater cette complexité lorsque je me suis trouvé confronté à des sujets souffrant d'addiction, et en particulier dans le contexte de « groupes de parole » organisés par l'institution, et ressemblant fort à des groupes de soutien. Ces groupes font d'ailleurs l'objet d'un attachement ayant soulevé chez moi une interrogation majeure : le fait de vivre ou d'avoir vécu une expérience similaire peut-il rendre compte à lui seul de l'attachement aux groupes de pairs fréquemment constaté ? Comment cette « identité collective » chère aux Alcooliques Anonymes notamment parvient-elle à s'établir avec autant de force et d'insistance ? C'est en grande partie dans ce questionnement que ce travail de thèse plonge ses racines.

L'intérêt pour ces questions s'est précisé au cours de plusieurs années de pratique au sein de ces groupes de parole organisés en service hospitalier, et a trouvé un support de pensée dans les apports de la psychanalyse de groupe. Ces travaux, initiés en France à partir des années 1960, ont introduit un bouleversement dans l'élaboration des dispositifs thérapeutiques référés à la psychanalyse, en même temps qu'ils ont contribué à alimenter la créativité des chercheurs et des cliniciens s'intéressant à la prise en charge de configurations psychopathologiques nouvelles (Jung, 2023). La découverte de ce champ de réflexion s'est pour moi accompagnée de l'affirmation de nouveaux groupes d'appartenance, notamment dans le cadre universitaire. Cette conjonction de facteurs m'a conduit à repenser la nature des dispositifs groupaux offerts aux patients en institution dans le champ de l'addictologie. En effet, ces dispositifs s'adosent principalement à des approches cognitives et comportementales, et font l'objet de peu de travaux (Rouchon et al., 2010). Réfléchir au type de rapport au groupe engagé dans la problématique addictive dans une perspective psychanalytique imposait alors de réfléchir à l'articulation entre les différents niveaux de fonctionnement à l'œuvre : le niveau du sujet, de son évolution et des caractéristiques psychiques de la problématique addictive, mais également celui du cadre-dispositif proposé et de ses effets sur les processus mobilisés en chaque sujet et entre les différents sujets. Ces préoccupations trouvaient une formalisation dans les travaux de

Kaës notamment, mais de bien d'autres également, concernant l'intrication entre les niveaux de l'intrapsychique, de l'intersubjectif et du transsubjectif. Elles nécessitaient également de redéfinir les contours des dispositifs groupaux souvent proposés, mettant majoritairement l'accent sur le travail individuel conduit dans le cadre groupal, en appui sur le partage d'expériences vécues similaires.

Ainsi, le travail consistant à situer épistémologiquement les dispositifs thérapeutiques, et en particulier groupaux, constitue un préalable nécessaire à leur étude. La nature des processus engagés dans un dispositif n'est-elle pas intrinsèquement liée au cadre dans lequel ceux-ci peuvent se déployer ? Cette recherche s'inscrit donc dans une temporalité qui lui est propre : elle ponctue un cheminement engagé depuis de nombreuses années, et s'inscrit dans une logique d'évaluation des dispositifs thérapeutiques, évaluation basée sur les processus psychiques en jeu davantage que sur des critères mesurables quantitativement (Brun et al., 2016). Il s'agira donc de s'appuyer ici sur l'observation d'un dispositif de groupe spécifique mené dans une institution spécialisée en addictologie, dispositif dans lequel je me trouve engagé en tant que clinicien depuis plusieurs années, et ayant connu différentes transformations du cadre dont je rendrai compte de la manière la plus exhaustive possible dans la partie méthodologie de cette thèse. Ce travail de recherche s'inscrit donc résolument dans le champ foisonnant de la pratique clinique en addictologie.

### **Vers une vision unifiée de l'addiction**

Par ailleurs, l'addictologie s'est constituée en tant que discipline à part entière il y a quelques années, à partir d'une fusion entre le champ de l'alcoologie et le champ des toxicomanies. A partir des années 2000, le paysage de la prise en charge des addictions s'est largement restructuré, tendant ainsi à l'homogénéisation des pratiques et à la mutualisation des moyens. Cette transformation résulte en partie d'un mouvement visant à déplacer le centre de réflexion de la nature de l'objet de dépendance vers le sujet qui s'y retrouve enchaîné. Bien que pris dans des enjeux dépassant ceux de la compréhension clinique et psychopathologique de l'addiction, cette unification dans le champ des dépendances évoque l'idée avancée par Freud dans son étude sur la pulsion ; Il notait alors que l'objet constitue l'élément « le plus variable dans la pulsion, il ne lui est pas originairement lié » (Freud, 1915). Dans une logique similaire, les particularités de l'objet d'addiction s'effacent en partie dans l'addiction, l'accent étant mis sur

le processus addictif et les caractéristiques psychiques du lien d'addiction. Il est cependant à noter que la réflexion psychanalytique avait ouvert la voie bien plus tôt à l'étude des processus addictifs, de ses ressorts psychiques et sa dynamique spécifique. Je m'efforcerai d'en donner un aperçu au cours de ce travail.

Cette généralisation du concept d'addiction dans les pratiques entraîne par ailleurs des aménagements nouveaux : les dispositifs thérapeutiques proposés doivent-ils cibler un type d'addiction particulier, ainsi que c'est encore souvent le cas aujourd'hui, ou doivent-ils également élargir leurs indications, en s'adressant à l'ensemble protéiforme des sujets souffrant d'addiction ? En accord avec les représentants de l'institution, le dispositif dont il sera question tout au long de ce travail s'est ouvert à l'ensemble des sujets présentant une addiction, sans se restreindre au cloisonnement entre les différentes modalités d'expression de la problématique addictive.

J'ai organisé cette étude en quatre grandes parties, elles-mêmes divisées en différents chapitres. Les quatre premiers chapitres visent à dessiner le paysage théorique dans lequel cette thèse a pu s'élaborer. Je me suis efforcé d'y retracer les principaux points de repères qui ont fourni un étayage central à la construction de la recherche. Freud a largement montré l'importance de l'étayage, en l'absence duquel la découverte de la sexualité devient impossible, et avec elle les conditions de développement de la créativité et d'investissement du monde extérieur. De la même manière, aucun travail de recherche n'aurait été possible s'il n'avait trouvé des étais suffisamment solides pour s'y appuyer.

La deuxième partie, regroupant trois chapitres, s'intéresse à la démarche de construction de la recherche et de ses objectifs, ainsi qu'à ses aspects méthodologiques, pratiques et éthiques. Il y sera notamment question des enjeux soulevés par l'articulation entre clinique et recherche, mais aussi de l'arrière-plan institutionnel qui constitue le fond sur lequel le dispositif groupal étudié se détache.

La troisième partie, qui constitue le cœur de ce travail, présente les principaux résultats obtenus dans ce contexte. Au cours de quatre chapitres, les données descriptives de la recherche, puis les processus particuliers qui ont pu se déployer au cours de la période d'observation seront étudiés. L'enjeu central en est la mise en lumière du travail psychique engagé dans ce dispositif particulier. Je tenterai d'appréhender comment les différentes dimensions de réalité psychique,

au niveau du sujet, de l'intersubjectivité et du groupe, peuvent s'articuler, donnant ainsi à voir la richesse contenue dans la mise en place d'un dispositif groupal en addictologie.

Enfin, au cours de la quatrième partie, je m'efforcerai de dresser un bilan nécessairement provisoire concernant l'évaluation processuelle de ce dispositif. Sans prétendre à l'exhaustivité, je proposerai un modèle de fonctionnement groupal en addictologie, en dégagant certains aspects psychiques en jeu, qui peuvent faire l'objet d'une attention particulière dans les dispositifs de prise en charge proposés aux sujets souffrant d'addiction. Je reviendrai également sur les limites à prendre en compte dans l'élaboration de ce processus de recherche. Il s'agira notamment de revenir en détail sur certains éléments contextuels, mais également de situer plus précisément les enjeux personnels qui ont traversé ce travail, en constituant ainsi une part importante. En effet, il est nécessaire d'établir dès maintenant, et en raison de la dimension profondément clinique de cette recherche, la place du chercheur comme faisant partie intégrante du dispositif étudié.

## **Partie I : Revue de littérature**

---

## Aux points de nouage entre addiction et groupe

---

Le sujet central de ce travail de recherche, situé à la croisée des chemins de la psychopathologie et des dispositifs thérapeutiques conçus pour tenter d'en cerner et d'en dénouer les configurations psychiques inconscientes, m'a conduit à suivre une trajectoire apte à rendre compte de mon cheminement spécifique. Conçue comme un préalable déjà emprunte de choix théoriques, cette revue de littérature nécessite de suivre deux pistes qui s'éloignent et se rejoignent aux points de nouage entre les caractéristiques du fonctionnement psychique du sujet, des achoppements dans son développement, dont l'addiction est à la fois le témoignage et l'objet principal de soins, et les enjeux des dispositifs thérapeutiques, lieu de métabolisation d'une réalité psychique qui s'efface souvent devant l'urgence et la répétition de l'acte addictif.

Cette première partie s'articule autour de quatre axes principaux. Quatre manières d'appréhender par des angles de vue différents mais complémentaires les liens étroits qui unissent la problématique de l'addiction à la clinique et la théorie des groupes et de l'intersubjectivité. Ces lieux d'articulation ne permettent pas d'offrir une vision exhaustive des enjeux psychiques de l'addiction ou de l'infinie richesse que recouvre la groupalité en tant qu'objet d'investigation psychique, tant au niveau pratique que théorique. J'ai plutôt cherché à esquisser le tableau complexe dans et par lequel les relations entre groupe et addiction peuvent s'organiser. C'est dans ces conditions que peut s'ouvrir un dialogue entre enjeux psychiques de l'addiction et fonctionnement groupal. Les points de convergence et de divergence qui apparaîtront me donneront l'occasion d'effectuer un premier pas dans ma réflexion, et de me frayer un chemin au cœur de mon interrogation principale : en quoi, et comment, le groupe peut-il mettre au travail ce qui, dans l'addiction, semble à jamais en souffrance ?

Ainsi, j'ai choisi d'ouvrir ce travail d'investigation en reprenant certains éléments qui paraissent aujourd'hui encore déterminants quant à la place particulière que la problématique de l'addiction occupe au sein de l'histoire et du corpus de la psychanalyse. Et s'il apparaît aujourd'hui clairement que l'addiction a marqué de son empreinte l'histoire de la découverte de la psychanalyse, tout comme celle de son fondateur, comme le rappelle Coblenz (Coblenz, 2002), l'addiction a longtemps conservé une forme d'indétermination dans la pensée psychanalytique.

Dans ce premier chapitre, je chercherai donc à mettre en relief l'indécision caractéristique de la problématique addictive. Bien que l'on puisse aujourd'hui s'accorder sur la fécondité d'un regard psychanalytique sur le sujet, nous verrons que l'addiction semble au cœur d'une oscillation permanente entre retour sur soi, repli narcissique et aménagements intrapsychiques face aux exigences de la vie pulsionnelle, et rapport à l'autre, mélange d'attraction et de répulsion.

Un second chapitre s'ouvrira sur la question de la violence. Inscrite au cœur de la vie psychique, l'addiction en offre une illustration marquante. Mais on peut remarquer que l'idéalisation, sous ses différentes formes d'idéal ou d'idéologie en constitue souvent un contrepoint majeur, contribuant à en traiter ou en contenir les aspects destructeurs. Ce chapitre cherchera à cerner l'articulation entre ces différentes notions, tant dans la psychopathologie de l'addiction que dans leurs expressions au sein des ensembles groupaux.

Un troisième chapitre permettra d'entrer plus précisément dans les spécificités du groupe, en tant qu'objet de l'investigation psychanalytique. Le statut du groupe a connu une évolution importante au cours de la seconde moitié du XXe siècle. Il s'est installé aujourd'hui comme un dispositif thérapeutique à part entière, lieu et dépositaire d'une réalité psychique qui lui est propre. Je me suis trouvé particulièrement intéressé par la manière dont le groupe, à travers la consistance des processus psychiques qu'il engage, peut favoriser l'émergence du Sujet, statut loin d'être naturel et particulièrement mis à mal dans l'escalade addictive.

Pour terminer cette traversée des rapports complexes et instables entre addiction et groupe, j'ouvrirai un dernier chapitre dans lequel j'évoquerai les différents dispositifs ayant déjà cherché à saisir les aspects par lesquels les dispositifs de groupe pouvaient être susceptibles de capter quelque chose de la problématique de l'addiction.

# Chapitre 1 : l'addiction, entre soi et l'autre

## 1. Psychanalyse et addiction, une histoire passionnelle

### 1.1. *L'addiction, continent noir de la psychanalyse ?*

#### 1.1.1. *Une clinique qui se dérobe*

C'est par cette expression que Jean-Paul Descombey a choisi d'interroger le statut de l'alcoolisme dans la théorie et la pensée psychanalytique (Descombey, 2004). Dans le même ordre d'idée, nous aurions pu reprendre l'expression d'Ali Magoudi qui évoquait quant à lui une « tâche aveugle dans la théorie » au sujet de la toxicomanie. Quelle que soit l'expression employée, elle désigne bien le rapport compliqué que la psychanalyse a entretenu, et continue d'entretenir à certains égards, avec la problématique de l'addiction.

Descombey a d'ailleurs pointé certains facteurs susceptibles de rendre compte du rejet des milieux psychanalytiques envers la prise en charge des addictions, et de l'alcoolisme en particulier. Il est clair que ces patients confrontent les thérapeutes à des difficultés centrales. Leur difficulté à se plier aux contraintes de la cure type, et plus encore, les réactions de rejet voire de dégoût qu'ils provoquent chez leur interlocuteur sont convoqués pour rendre compte de cette mise à l'écart. En effet, la prédominance de la pensée opératoire, les difficultés associatives et la centralité de l'alcool dans la relation thérapeutique peuvent contribuer à alimenter chez l'analyste un sentiment d'ennui, d'impuissance voire de haine (Descombey, 2004). Les discours les plus classiques sur l'addiction, assimilant celle-ci à un simple symptôme ou faisant de la « phénoménologie de l'ivresse la psychopathologie de l'addiction » (Descombey, 2004, p. 561) gardent aujourd'hui encore une certaine actualité dans les rapports entre psychanalyse et addiction.

Cependant, ces points d'achoppement sont loin de concerner l'ensemble de la réflexion psychanalytique. A certains niveaux, la question de l'addiction a toujours constitué une énigme pour la psychanalyse, et différents auteurs se sont progressivement saisis de cette question pour tenter d'en cerner les contours.

### 1.1.2. *L'addiction dans la trajectoire freudienne*

Si la question a probablement constitué un fil rouge dans la vie et dans l'œuvre freudienne, l'addiction n'a cependant pas été traitée directement. En effet, « la toxicomanie reste hors du champ d'analyse de Freud » (Coblence, 2002) bien qu'on puisse y trouver, comme le souligne Pirlot, plusieurs références indirectes (Pirlot, 2009). Il est ainsi possible de découvrir, à travers ces références, quelques jalons qui peuvent encore aujourd'hui nous aider à penser certains aspects de la problématique addictive.

Ainsi, dès 1890, Freud fait référence aux « habitudes morbides » que constituent l'alcoolisme, la morphinomanie ou les aberrations sexuelles (Freud, 1890). D'emblée, Freud situe donc l'addiction dans le champ psychique et accessible au « traitement psychique », entendu à cette époque pré-psychoanalytique comme traitement par hypnose. Il est remarquable que dans le même texte, Freud émette une réserve quant à l'usage de l'hypnose, en pointant le risque non-négligeable « d'accoutumance à l'hypnose et de dépendance au médecin hypnotiseur » (Freud, 1890, p. 19). Ainsi, il est possible de trouver dès 1890 les traces d'une théorie de la dépendance qui dépasse l'idée de l'accoutumance physiologique à un produit toxique.

Quelques années plus tard, en 1897, au décours d'une lettre à Fliess, il trace un lien direct entre masturbation et besoin d'alcool, de morphine ou de tabac. Il caractérise alors la masturbation comme « besoin primitif » dont les produits trouvés ultérieurement ne seraient que des substituts (Freud, 1897). Cette référence, à l'époque où Freud abandonne la théorie de la séduction<sup>1</sup> pour se tourner vers la découverte du fantasme et les origines de la sexualité humaine, esquisse une première théorie étiologique de l'addiction. Le lien tissé entre consommation de produit et autoérotisme évoque le plaisir solitaire, faisant abstraction d'un objet extérieur nécessaire à la satisfaction, caractéristique de l'addiction. Toutefois, Freud affirme en 1905 au sujet de l'autoérotisme que la pulsion se satisfait alors « dans le corps propre de l'individu » (Freud, 1905, p. 104). Si l'addiction permet bien de faire l'économie de l'autre pour obtenir satisfaction, c'est bien plutôt en ayant recours à un objet extérieur fixe, immuable, exclusif, qui le rapprocherait plus alors de l'objet fétiche, lorsque comme le décrit Freud, « l'aspiration [à la possession] du fétiche se fixe par-delà cette condition et s'installe à la place du but normal, ou encore lorsque le fétiche se détache d'une personne déterminée pour devenir

---

<sup>1</sup> Ainsi qu'il l'annonce à Fliess en septembre 1897 dans la lettre n°69

l'unique objet sexuel » (*Ibid*, p. 63). L'idée centrale ici réside dans la volonté de se soustraire ainsi à l'influence du monde extérieur et de s'en rendre indépendant.

Bien des années plus tard, en 1928, Freud touchera de nouveau la problématique de l'addiction, et en précisera encore les contours. C'est au cours de son étude sur Dostoïevski qu'il aborde la question du jeu compulsif (Freud, 1928). S'il conserve à cette occasion le lien établi entre « habitude morbide » (ici la contrainte au jeu) et contrainte à la masturbation, il en souligne l'aspect passionnel, le caractère aliénant d'une activité poursuivie en soi et pour soi, en dépit des conséquences multiples entraînées par l'accumulation des pertes et des promesses réitérées d'interrompre ce comportement. Il évoque d'ailleurs que le but recherché à travers cette répétition pourrait résider dans l'autopunition, comme moyen de soulager le sentiment de culpabilité lié au désir parricide. Ces réflexions constituent des aides précieuses pour situer l'addiction dans une perspective psychanalytique, en affirmant la dimension contraignante du comportement addictif, répondant à une logique échappant à la volonté du sujet mais occupant une fonction essentielle dans son économie psychique.

Enfin, dans « Le malaise dans la culture » (Freud, 1930), Freud fera à nouveau référence à l'usage de produits destinés à apporter une aide à l'être humain dans sa confrontation difficile avec la vie extérieure. En supposant que toute souffrance se situe en dernier lieu dans le domaine des sensations, il pose l'intoxication chimique comme élément essentiel pour s'en prémunir. Ainsi, le recours à ce qu'il nomme le « briseur de soucis » constitue la solution « la plus efficace » bien qu'également « la plus grossière » (p. 264) pour faire face au déplaisir induit par la réalité extérieure. Il admet également le double pouvoir de l'intoxication chimique, dans l'augmentation des sensations de plaisir et dans l'insensibilité au déplaisir. La consommation de produits psychotropes prend alors valeur de solution, radicalement efficace, pour obtenir un gain de plaisir mais aussi pour l'obtention « d'un élément d'indépendance ardemment désiré par rapport au monde extérieur » (p. 265). A travers ces développements, Freud confirme son intuition du recours à une substance chimique destinée à s'extraire du monde extérieur et obtenir ainsi un repli sur soi, repli narcissique permettant non seulement un gain de plaisir mais également une mise en suspens des sensations de déplaisir indissociable du rapport au monde extérieur.

Ainsi, malgré l'absence d'une théorisation explicite de l'addiction, et malgré le rapport trouble entretenu avec cette question tout au long de la vie de Freud, il est possible de retrouver, au cours de l'œuvre freudienne, des éléments susceptibles de poser des jalons essentiels à une compréhension psychanalytique de la problématique addictive. Je choisis de retenir de cette

traversée l'importance de considérer l'addiction dans sa dimension psychique, dans son rapport à la sexualité et à l'autoérotisme, ainsi que dans la tentative, radicale et peut-être désespérée, de trouver à travers le recours au comportement répétitif et aliénant qui caractérise l'addiction un idéal d'indépendance vis-à-vis de l'autre comme de la réalité. Nous allons maintenant tenter de développer ces points afin de tirer le fil de notre réflexion plus avant, et de situer l'addiction dans un cadre qui nous permettra de mieux comprendre ses implications théoriques et cliniques.

## ***1.2. Vers une compréhension psychanalytique de l'Addiction***

### *1.2.1. Place de l'Addiction comme concept psychanalytique*

Le retour à Freud nous a permis de poser l'importance de le recours à la conduite addictive dans sa valeur de production psychique, possédant une logique propre, un sens et une fonction pour le sujet qui se trouve pris dans le recours impulsif et aliénant à un produit ou un comportement. Ce premier pas s'avère d'autant plus important que l'histoire de la prise en charge des problématiques de dépendance a pu être marquée par des difficultés à envisager l'addiction dans son caractère générique. A l'inverse, la clinique des addictions a longtemps connu une forme de clivage, opérant une distinction entre prise en charge de l'alcoolisme et prise en charge des toxicomanies. Ces différentes formes de dépendance renvoyaient à des représentations différentes et semblaient désigner des mondes étrangers l'un à l'autre. Comme le rappelle Jean Guillaumin, il y avait d'un côté « l'alcoolisme et ses ravages (...) et de l'autre, un personnage sulfureux, évoluant dans ses propres circuits, flirtant avec les milieux interlopes et le trafic et dont on a surtout connaissance à travers la littérature policière et quelques films en noir et blanc » (Dugarin, 2019). Le regard social a pu ainsi se substituer à la recherche d'une compréhension psychodynamique de l'addiction, posant ainsi les caractéristiques des différents produits et leur statut dans la société comme des éléments essentiels dans l'abord des problématiques addictives.

L'apparition du domaine de l'addictologie a transformé en profondeur le paysage et le regard porté sur la dépendance. Des professionnels de champs différents se sont intéressés à la dépendance à travers les questions que celle-ci pouvait poser dans leur champ d'origine (Dugarin, 2019). La naissance de l'addictologie a ainsi permis de sortir progressivement d'un découpage de l'addiction entre ses différentes manifestations, pour favoriser la reconnaissance

d'une problématique commune, dont les manifestations pourraient être assimilées à des variations autour d'un thème commun.

Dans une perspective psychanalytique, il est possible de se centrer sur l'importance de considérer l'addiction d'un point de vue général, à partir de l'étude des ressorts psychiques qui en déterminent les différentes modalités. Bergeret soutenait lui-même ce point de vue dans les années 1980, en insistant sur l'idée que « la toxicomanie est d'abord un danger pour l'homme d'un point de vue intrinsèque, par l'attitude de dépendance physique et affective qu'elle constitue en elle-même » (Bergeret, 1981b), indépendamment du produit. Dans ce travail, je ne me concentrerai donc pas sur les différentes formes que peut revêtir l'addiction, mais je privilégierai plutôt une réflexion unifiée sur l'Addiction, que Pedinielli et Bonnet proposent d'écrire avec une majuscule afin d'en souligner la valeur conceptuelle (Pedinielli & Bonnet, 2008).

A partir du paradigme de la toxicomanie, J. Bergeret a largement contribué à inscrire la problématique de l'addiction dans une pensée psychanalytique. Il a tenté d'en éclaircir le statut théorico-clinique, tout en l'inscrivant dans une perspective transnosographique. Objet difficile à saisir, il situe l'addiction comme un mode d'aménagement particulier de la souffrance du sujet, indépendamment d'une structure psychopathologique spécifique (Bergeret, 1981a). L'une des particularités rendant complexe l'approche psychanalytique de l'addiction est selon Bergeret son expression unique dans le champ comportemental, au détriment du registre mental et corporel. L'impossibilité à élaborer un véritable désir condamne le sujet à une tentative de régulation économique du conflit interne, restant ainsi cantonné au champ du besoin (Bergeret, 1981a).

Bien que ces aspects régressifs conduisent à d'importantes difficultés dès que l'on cherche à mettre en sens le recours à l'agir addictif, il n'en reste pas moins que ces travaux renforcent l'idée que l'addiction possède une fonction psychique, remettant ainsi le sujet et ses aménagements psychiques au cœur de la problématique.

### *1.2.2. La solution addictive*

En s'inscrivant résolument dans cette perspective unifiante, McDougall a joué un rôle déterminant dans l'introduction au sein de la littérature psychanalytique de la notion d'addiction. Critiquant le terme de toxicomanie, basé sur l'idée de l'intoxication, elle a préféré

le terme d'addiction, plus apte à rendre compte des enjeux psychiques rencontrés dans la clinique. Ce dernier renvoyant étymologiquement à l'idée de l'esclavage, elle a souligné le caractère aliénant de l'addiction. Le point de départ de sa réflexion sur l'addiction réside dans l'idée que le sujet devient « l'esclave d'une seule solution pour faire face à la douleur mentale » (McDougall, 2004).

L'introduction de ce terme dans la littérature psychanalytique a permis de renverser les croyances et d'échapper à l'idée que le sujet addicté cherchait dans ses mises en danger une forme d'autodestruction, pour mettre en avant l'idée selon laquelle la visée originelle n'est pas de se trouver réduit en esclavage par l'objet d'addiction, mais de se faire du bien, ou en tout cas d'échapper à la douleur psychique (McDougall, 2004). On comprend dès lors à quel point l'attachement au comportement d'addiction peut être puissant, et combien tout changement entraîne le risque d'exposer le sujet à une forme d'effondrement psychique. Comme le souligne McDougall, « l'économie addictive vise la décharge rapide de toute tension psychique, que sa source soit intérieure ou extérieure » (p. 12).

En adoptant cet angle de vue, l'addiction apparaît bien comme une solution, un équilibre psychique, certes précaire, mais permettant au sujet de suppléer l'action de pare-excitations défailants. Il est intéressant de suivre McDougall dans sa conception de l'économie addictive, renvoyant à l'étude des avatars de la première relation mère-enfant. C'est en effet dans ce premier temps du développement que peuvent se construire les ressources internes de l'enfant lui permettant d'affronter les excitations inhérentes à la réalité extérieure et à la poussée intérieure.

Les origines de la vie psychique de l'enfant sont marquées par l'indifférenciation, moment de vie au cours duquel aucun espace n'existe entre demande de l'enfant et réponse maternelle. Rouchy a d'ailleurs précisé certains processus de cette période en s'appuyant sur le terme « d'unité-duelle » introduit par Imre Hermann. Sans frontières stables entre le bébé et la mère, les deux ne font qu'Un. Dans cette situation, la formation de l'inconscient pourrait tout aussi bien provenir de l'investissement inconscient du corps de l'enfant par la mère, voire de contenus refoulés de la problématique familiale (J. C. Rouchy, 1998).

Ces réflexions mettent en relief le rôle de l'environnement maternel primaire, marqué par une adaptation totale aux besoins de l'enfant. Au point donc de contribuer à la création des fondements de la vie psychique inconsciente chez *l'infans*. Winnicott affirmait déjà dans une formule célèbre : « Un bébé, ça n'existe pas ». L'adaptation totale de la mère aux besoins de

son bébé est donc primordiale au cours des premiers mois de la vie. Elle constitue l'expérience « qui permet au bébé d'être, ce qui lui donnera par la suite la possibilité d'agir, de faire et de subir. C'est ainsi que le nourrisson devient progressivement capable de faire l'expérience de soi » (Winnicott, 1966, p. 24). Cette phase est essentielle à la création du sentiment d'être de l'enfant, mais il est tout aussi essentiel qu'elle puisse prendre fin. Progressivement, l'adaptation maternelle doit s'avérer défaillante, à mesure que l'enfant acquiert les capacités de supporter les frustrations et défaillances de l'environnement. C'est dans cet écart graduellement introduit que s'enracine l'aire transitionnelle, lieu et support de création du monde interne (Winnicott, 1971). Les objets appartenant à cette aire intermédiaire, « premières possessions non-moi » constituent les supports de la progressive intégration du monde interne et permettent de supporter la nécessaire frustration permettant la distinction entre moi et non-moi.

Les défaillances dans la construction de ces objets transitionnels, liées à des carences dans la relation à l'environnement maternel primaire conduisent à des failles dans la capacité de l'enfant à faire face aux stimulations tant internes qu'externes. C'est au niveau de ces processus essentiels au développement de l'enfant que McDougall situe la genèse de la solution addictive. En effet, un défaut d'adaptation de l'environnement maternel, ne permettant pas à l'enfant une progressive autonomisation par le développement de ses propres ressources issues de son monde interne risque d'entraîner « une relation addictive tant à sa présence qu'à ses soins » (McDougall, 1996, 2004). L'altération des phénomènes transitionnels affecte directement les capacités de l'enfant à être seul et l'amènent à chercher dans le monde extérieur un objet susceptible de pallier les carences du monde interne.

Dans ces conditions, McDougall propose de qualifier l'objet d'addiction d'objet *transitoire*, en lieu et place du recours à un objet transitionnel (McDougall, 2004). L'objet transitoire constitue une solution sur le plan somatique plutôt que psychologique. A défaut de pouvoir être intégré sur le plan psychique par introjection et identification, le recours à l'objet transitoire constitue un recours somatique et ne peut connaître comme destin que la répétition, solution vitale pour affronter les dangers provenant tant du monde interne que de la réalité externe.

Ainsi, les travaux initiés par McDougall cherchent à situer l'origine du recours à l'addiction du côté des avatars des premières relations entre l'environnement maternel et le bébé. Mais si les défaillances précoces dans l'intégration des premières ressources psychiques de l'enfant forment le creuset du recours à un objet transitoire, ce n'est souvent que bien plus tard, au moment de l'adolescence, que cette potentialité devient susceptible de s'actualiser.

### *1.2.3. Addiction et enjeux de l'adolescence*

Il est remarquable que les travaux portant sur la période de l'adolescence et sur le travail psychique qui lui est spécifique se soient particulièrement intéressés à l'émergence des conduites addictives (Dufayet et al., 2024). En effet, l'adolescence constitue une période centrale de remaniement de la vie psychique au cours de laquelle le recours à l'agir, en particulier dans le comportement addictif, ou « processus d'addiction » (Gutton, 2001) occupe une place privilégiée. L'histoire des sujets souffrant d'addiction nous amène d'ailleurs bien souvent à ce moment clé de l'adolescence comme moment de la première rencontre avec l'objet d'addiction.

L'adolescence est souvent assimilée à une période délimitée de la vie, moment de transition entre enfance et âge adulte. Selon l'Organisation Mondiale de la Santé (OMS), cette période s'étend approximativement entre 10 et 19 ans. Nous suivons cependant Gutton, qui considère l'adolescence dans une dimension processuelle, et la décrit comme l'ensemble des processus « tels qu'ils s'observent électivement et de façon non-exclusive chez les adolescents » (Gutton, 2001). Ces processus sont marqués notamment par le recours fréquent à l'agir, utilisé comme une sorte de court-circuit, permettant de traiter sur un mode économique le bouleversement psychique adolescent. M. De Luca rappelle que la clinique adolescente confronte à l'omniprésence de l'agir, comme en témoignent l'importance des scarifications, des tentatives de suicide ou de l'auto et hétéro-agressivité (De Luca, 2014). Les conduites addictives peuvent être ajoutées à cette liste, tant elles semblent se substituer dans de nombreux cas à la pensée ou la parole. Si le recours à l'agir est souvent considéré comme une défaillance dans le processus de mentalisation, De Luca et Estellon dégagent une autre voie : « celle d'une inhibition de la conflictualité intrapsychique qui semble assigner à l'activité fantasmatique un traitement bimodal des émergences pulsionnelles, oscillant entre l'inhibition et le débordement sans qu'une scénarisation régulatrice et élaboratrice puisse véritablement s'opérer » (De Luca & Estellon, 2015, p. 156). L'acte addictif, dans cette logique, s'inscrit comme une tentative de traitement du déchaînement pulsionnel adolescent, lorsque l'activité fantasmatique ne parvient pas à jouer un rôle de régulation économique, mais viendrait à l'inverse exposer le sujet à la violence (par excès ou par défaut) d'une scénarisation non contenue.

Le recours à l'acte dans le moment adolescent signe la massivité des enjeux et bouleversements psychiques inhérents à cette période de développement. La rencontre conflictuelle de l'organisation infantile issue du conflit œdipien avec les remaniements

pubertaires a été soulignée à maintes reprises depuis les fondements freudiens concernant les métamorphoses de la puberté (Freud, 1905). Cette rencontre peut dans le meilleur des cas dégager une énergie créatrice, mais elle possède également son versant pathologique (Gutton, 2014).

Par les bouleversements biologiques qu'elle suscite, l'adolescence peut réactiver la problématique œdipienne, au risque d'un rapprochement avec un objet devenu sexuellement excitant (De Luca, 2014). L'adolescent se trouve alors pris entre nouveauté pubertaire et système infantile. Dans ces conditions, la violence de l'irruption pubertaire impose un remaniement profond du rapport aux objets internes et aux imagos parentaux. Comme le souligne Gutton, il s'agit pour l'adolescent tout à la fois « de reconstruire sa vie relationnelle, et dans la même foulée ses références » (Gutton, 2001, p. 165).

Cette position adolescente s'avère difficile à tenir, d'autant plus lorsque les relations précoces ont été affectées par une relation addictive à la mère. Le recours à l'agir addictif à l'adolescence prend alors la valeur d'une tentative de dégagement d'une dépendance affective insupportable et dangereuse (Brusset, 2004). Confronté à l'effraction pubertaire et à la précarité d'un monde interne, les conduites addictives prennent pour le sujet la valeur d'une solution transitoire face au processus pubertaire et à la violence qui la caractérise (Marchin et al., 2020).

Ce rapide tour d'horizon permet de se représenter comment l'addiction est progressivement devenu objet d'étude pour la théorie et la pratique psychanalytique. Depuis les origines freudiennes, la fonction psychique de l'addiction a été développée, dans sa dimension de solution *somato-psychique* et dans son rapport à la vie pulsionnelle.

Si cette solution apparaît dans un premier temps comme une réponse en effet idéale face à l'impossibilité de supporter toute émergence émotionnelle, vécue sur le mode de l'effraction, elle contient dans le même temps un risque majeur. En s'imposant comme une solution davantage somatique que psychologique (McDougall, 2004), la solution addictive confronte donc au danger de la répétition. Le sujet addicté apparaît comme « esclave de la quantité » (selon le terme de Michel de M'Uzan), en quête de représentations susceptibles de figurer sa souffrance, à défaut de la symboliser.

## 2. L'addiction, un univers sans autre

### 2.1. *Addiction et répétition*

Le recours aux conduites addictives est donc envisagé comme un acte ayant une valeur psychique et un sens, quand bien même ce sens ne pourrait être confondu avec celui que peut recouvrir le symptôme névrotique (Pedielli & Bonnet, 2012). En effet ce dernier prend une valeur symbolisante du conflit psychique, fonction de métaphorisation offrant au processus analytique la possibilité de se frayer un chemin associatif vers la découverte des forces en présence. A l'inverse, le recours à l'acte d'addiction confronte à un court-circuit des processus élaboratifs par la voie d'une parole associative.

Mais la dimension addictive d'une conduite recouvre une autre caractéristique majeure et mise en avant par Estellon. Il souligne au sujet de la sexualité que la dimension addictive que celle-ci peut recouvrir ne repose pas dans une variation (qualitative ou quantitative) par rapport à une sexualité normale, d'ailleurs difficile à établir d'un point de vue psychanalytique, mais bien plutôt dans son caractère compulsif, s'opposant à la volonté du sujet (Estellon, 2017, 2023). Cette contrainte à la répétition est centrale dans l'addiction sexuelle, mais également dans toutes les addictions auxquelles la clinique nous confronte.

Cette répétition concerne en premier lieu la répétition de l'acte addictif malgré la volonté du sujet et sa prise de conscience des conséquences manifestes occasionnées dans sa vie. Mais elle se retrouve également dans l'ensemble des prises en charge des patients addicts, prises en charge souvent marquées par un éternel retour du même, le sujet semblant pris dans un temps circulaire, sans ouvrir à d'éventuelles possibilités de laisser une trace. La répétition prend alors valeur d'atemporalité. Comme l'écrit Cloës : « Loin de pouvoir s'historiciser, les sujets addicts semblent inscrits malgré eux dans la répétition perpétuelle d'un acte qui se substitue à un discours » (Cloës, 2017).

La question de la répétition dans la vie psychique a ouvert un nouveau chapitre dans l'étude des lois gouvernant l'appareil psychique. Alors que l'édifice métapsychologique s'était construit dans la première période psychanalytique sur la primauté donnée à la lutte entre principe de plaisir et principe de réalité dans l'organisation de la vie psychique, l'étude de la répétition de sensations ou de situations sources de déplaisir a mené à la découverte d'une dimension de contrainte à la répétition du déplaisir inhérente au fonctionnement de l'appareil

psychique. Il écrit en 1920, dans son essai « Au-delà du principe de plaisir » : « Au vu de telles observations, tirées du comportement dans le transfert et du destin des hommes, nous trouverons le courage d'admettre qu'il y a effectivement dans la vie d'âme une contrainte de répétition qui passe outre au principe de plaisir » (Freud, 1920). Il précise par ailleurs que cette contrainte n'est pas à situer en opposition mais bien plutôt en amont du principe de plaisir, et permettant sa domination.

Ainsi, Freud avance d'un pas décisif dans la compréhension de certaines tendances et de certains comportements spécifiques dans le fonctionnement de l'être humain. La contrainte de répétition est annoncée comme préalable à l'entrée en scène du principe de plaisir. Elle constitue en quelque sorte une première étape dans l'élaboration des excitations pulsionnelles. Dans la répétition transférentielle, comme dans l'épisode du jeu de la bobine, la contrainte de répétition se situe comme une tentative de liaison d'une quantité d'énergie massive ayant assailli l'appareil psychique. Cette liaison apparaît comme la condition de passage des processus primaires aux processus secondaires. Le travail de liaison s'impose alors comme exigence du travail psychique nécessaire au passage de la stimulation pulsionnelle, stimulation à la limite entre somatique et psychique, à la représentation et à la symbolisation.

La tendance à la répétition telle qu'elle se donne à voir dans l'addiction nous permet de mieux comprendre la tentative addictive. Face à l'afflux pulsionnel d'une part, et aux carences dans la constitution d'un pare-excitation suffisamment consistant d'autre part, le sujet ne se trouve-t-il pas dans l'obligation d'aller chercher dans le monde extérieur un objet qui lui permettra de lier l'énergie pulsionnelle afin de la rendre disponible au travail des processus secondaires ? Mais cette tentative s'avère vouée à l'échec en raison du caractère transitoire de l'objet addictif, et ne peut ainsi connaître que le destin de la répétition, caractéristique de la pulsion de mort (Lindenmeyer, 2023).

L'importance de la répétition nous donne à penser la nature des aménagements intrapsychiques particuliers dans la problématique addictive. En proie à la violence des éprouvés internes et à l'impossibilité de les réguler, le sujet se trouve dans l'obligation d'aller chercher à l'extérieur ce qu'il ne peut constituer à l'intérieur. Ainsi l'addiction peut-elle prendre la valeur d'un véritable moyen de survie psychique. Mais cette survie psychique risque souvent de se payer au prix de la mort physique.

## 2.2. *La question du manque*

Le vécu de l'addiction paraît organisé en grande partie autour de la question du manque. Ce sujet revient avec insistance dans le discours des patients addictés, et rythme un quotidien excluant toute possibilité de mise en récit ou en histoire. En effet la vie des sujets addictés se déroule dans une oscillation permanente entre état de manque et satisfaction. Par le glissement régressif opéré dans l'addiction, l'objet de désir se trouve rabattu sur l'objet du besoin. Vera O'Campo insiste sur cette idée et affirme que ce que l'addiction met en scène, « c'est une construction où [le sujet] aurait substitué de façon régressive à l'objet de la pulsion sexuelle, objet dérivé de l'objet du besoin, l'objet du besoin lui-même » (Vera Ocampo, 1989). Le manque dont parle le sujet addict est en quelque sorte polysémique : il renvoie en premier lieu au vécu somatique du manque, lorsque l'objet d'addiction est devenu vital. Mais il ramène également à la peur du manque, et plus exactement du vide, que l'arrêt de la conduite addictive risque d'entraîner dans la vie. D'une manière générale l'addiction entraîne une situation dans laquelle la présence de l'objet prend la place d'une nécessité vitale. On voit bien ici la manière dont l'addiction renvoie à un traitement particulier de la question du manque et de la perte.

Or, le manque peut être considéré comme une étape essentielle à la constitution de l'objet, et plus largement à la construction d'un monde interne. N'est-ce pas dans la mesure où l'objet de satisfaction vient à manquer, que la satisfaction hallucinatoire peut se déployer, offrant du même coup les bases de la représentation de la perte et de l'activité fantasmatique ? On peut supposer que cette hallucination constitue l'une des premières actions psychiques du nourrisson. Il s'agit de sa première création, destinée à pallier le manque de l'objet primordial. L'expérience du manque et de la satisfaction hallucinatoire se situe au fondement du désir. Laplanche et Pontalis dans « Le vocabulaire de la psychanalyse », écrivent que « le désir trouve en effet son origine dans une recherche de la satisfaction réelle, mais se constitue sur le modèle de l'hallucination primitive » (Laplanche & Pontalis, 1984).

Qu'en est-il dans l'addiction, qui nous confronte à l'omniprésence du manque et à l'angoisse qui l'accompagne ? La question du désir semble bien souvent mise hors-jeu, comme si, pris dans les affres du danger vital lié au manque et dans l'impossibilité de construire une représentation interne de l'objet par le biais de l'hallucination, le sujet se trouvait prisonnier d'un manque rabattu sur un enjeu de vie ou de mort.

C'est peut-être à partir de cet accès à la question du désir que peut s'appuyer la mise en place de l'auto-érotisme. Celui-ci suppose de faire l'économie de l'autre, le plaisir se retournant sur

le corps propre. Ainsi le plaisir peut-il faire l'économie de la présence réelle de l'objet, et offrir de cette manière une illusion d'indépendance. Mais s'il est possible de faire ainsi abstraction de l'objet, c'est dans la mesure où une activité fantasmatique a pu s'élaborer, et permettre ainsi de supporter l'absence de l'objet, voire d'en tirer parti. L'auto-érotisme dans cette optique constitue un gain, une potentialité psychique. De première importance dans le développement libidinal du sujet, il exige un travail primordial, celui d'une première figuration du manque.

Pris dans l'impossibilité de s'appuyer sur ce travail de figuration du manque et de constitution du désir, le sujet addict semble se trouver prisonnier de ce que De Luca et Estellon qualifient de « fonctionnement auto-érotique mortifère », duquel toute capacité de figuration symbolique serait exclu. Le recours à la conduite addictive pourrait alors être comparé à « un fonctionnement autocratique replié sur lui-même, coupé du monde de l'autre, condamné au frottement ou à l'agitation compulsive » (De Luca & Estellon, 2015). En l'absence d'une activité fantasmatique, support de l'activité auto-érotique, l'addiction confronte à une activité mécanique.

Ce recours, solution d'urgence, ne permet pas d'aménagement de la perte, mais contribue à immobiliser le rapport au plaisir dans la satisfaction du besoin (Dufayet et al., 2024). Cette idée se rapproche en partie de l'idée des néo-besoins décrits par Fain et Braunschweig (1974). Fain reprend cette idée au sujet de l'addiction et écrit que « L'organisation d'un néo-besoin a pour but, en créant des voies nouvelles de satisfaction, de multiplier les expériences de satisfaction aux dépens de l'organisation mentale qui naît des auto-érotismes » (Fain, 1981).

Ces expériences de satisfaction viennent donc se substituer à une organisation mentale susceptible d'élaborer la perte. Ces néo-besoins entretiennent une illusion, celle d'un manque qui posséderait toujours un objet adéquat pour le satisfaire. Cette illusion entrave la capacité à installer une relation désirante à l'autre.

Dès lors, c'est l'exclusivité qui régit le rapport du sujet à l'objet d'addiction. Dans l'alternance infinie entre manque et satisfaction du besoin, aucun espace, aucun jeu n'est possible qui permettrait l'installation d'une relation libidinale nourrie et étayée par l'absence et l'activité fantasmatique. En s'émancipant de ce que « le fonctionnement psychique doit à l'Autre » (Pedieli & Bonnet, 2009), le sujet addicté cherche à s'émanciper d'une relation à l'autre qui ne peut être vécue que sous le signe de la dépendance et de l'aliénation. L'addiction cherche à réaliser ce qui n'a pu se constituer comme fantasme, un état d'indépendance radicale qui ne devrait rien à l'autre. Le corollaire de l'exclusivité de la relation à l'objet d'addiction

n'est-elle pas l'exclusion ? Comme le rappelle Vera O'Campo : « Le rapport d'exclusivité du toxicomane à la drogue est indissociable de sa tentative de rejet, d'exclusion de tout autre en tant que possible partenaire de son plaisir, visant par là un idéal narcissique d'autonomie de jouissance » (Vera Ocampo, 1989, p. 140).

### **2.3. *L'addiction, une attaque du corps***

Dans ce rapport de soi à soi qu'engage l'économie addictive, le rapport au corps devient une préoccupation de premier plan, s'inscrivant en contrepoint du traitement réservé à l'altérité. Selon Le Poulichet, « lorsque des toxicomanes se retirent ainsi du monde pour se livrer à un traitement incessant de leur propre corps, ils cherchent à constituer une forme de narcissisme qui n'engage plus que des satisfactions hallucinatoires ». Elle ajoute que dans cette configuration psychique, « la pensée elle-même figure une effraction » (Le Poulichet, 1987, p. 56). On peut ajouter que cette activité hallucinatoire, qui n'a pu se constituer dans sa relation à l'émergence du désir, trouve dans la répétition addictive un moyen d'exister, cependant soumise à l'influence de l'objet addictif.

Le Poulichet (1987) s'appuie sur la métaphore du membre fantôme pour illustrer le rapport de continuité qui s'installe entre « sujet » et « objet », obscurcissant les limites et les frontières entre les deux, mais également entre psychique et somatique, et entre dedans et dehors. L'addiction se met au service de la constitution d'un « corps de substitution », comme tentative d'échapper à l'emprise d'un autre primordial par l'ingestion systématique d'un « corps étranger » (Le Poulichet, 2011).

Il est intéressant de noter comment, dans cette perspective, les dommages infligés au corps par l'addiction, blessures souvent majeures et engageant pour certains une question vitale, peuvent être replacées dans le contexte d'une tentative de survie, ou du moins d'existence psychique. Pedinielli et Bonnet avançaient également que c'est en cherchant à se constituer comme sujet que l'individu addicté se trouve paradoxalement destitué de sa position de sujet (Pedinielli & Bonnet, 2009). La tentative de se composer un « corps séparé » contribue alors à l'effacement de son propre corps, qui ne peut être investi que dans les effets de l'addiction.

Les rapports étroits entre addiction et rapport au corps conduisent à envisager cette problématique sous l'angle de la psychosomatique. Par l'importance que prend le corps dans le

discours et dans l'expérience addictive, toute tentative de compréhension de cette problématique nécessite une prise en compte du facteur corporel et somatique (Pirlot, 2009). Les individus addictés semblent en effet présenter des caractéristiques communes avec les patients psychosomatiques, comme le note Pirlot (2015). Il note en particulier que « les structures des psychopathes, toxicomanes et sujets à pathologies somatiques chroniques renvoient, du fait de la massivité de leurs *actings*, à des carences économiques et de la vie fantasmatique » (Pirlot, 2015, p. 157). L'addiction peut alors être perçue comme une défense comportementale, face à la difficulté à élaborer l'émotion. Elle permettrait « une resomatisation, par l'excitation, des affects » (Marchin et al., 2020; Pirlot, 2019)

L'abord psychosomatique des addictions met en lumière la difficulté dans l'établissement d'un corps « érotique », corps qui ne peut se construire que dans le rapport à l'autre et en premier lieu dans le rapport à la mère (porteuse de « signifiants énigmatiques ») et organisateur de la séduction originaire remise au jour par Laplanche (Laplanche, 1990).

Nous le voyons, l'acte addictif, marqué par la répétition, le manque, la circularité du temps et l'implication somatique, crée les conditions d'un rapport de soi à soi isolant l'individu du monde extérieur et de son environnement. Il est d'ailleurs fréquent de constater les situations d'isolement dans lesquelles les personnes addictées se retrouvent fréquemment. Dans ce repli narcissique et l'exclusivité du rapport à l'objet d'addiction, il est nécessaire de s'arrêter sur la question du lien, tel que la psychanalyse en est venue à le conceptualiser, afin de mettre en lumière les modalités psychiques de traitement de cette dimension dans la problématique addictive.

### **3. La tyrannie du lien**

#### ***3.1. La question du lien dans la psychanalyse***

La question du lien est d'apparition relativement récente dans la littérature psychanalytique. Elle constitue d'ailleurs un changement de paradigme majeur qui nécessite d'être précisé. Avant tout, la question du lien doit être différencié de celle de la relation d'objet. Cette distinction est importante en ce qu'elle attribue à la réalité extérieure un statut différent et nouveau. Janine Puget (2005) rappelle que la relation d'objet se fonde sur les effets intrapsychiques qu'impose la rencontre avec l'objet. Elle fait intervenir les processus d'introjection, de projection et ne prend pas en compte la subjectivité de l'objet. La relation d'objet se réfère à ce qui est

interprétable dans le cadre classique du dispositif méthodologique de la psychanalyse. L'autre, en tant qu'il est objet, est ainsi entendu dans les effets qu'il suscite chez le sujet singulier, effets qui peuvent être interprétés dans la répétition transférentielle.

Le concept du lien est entendu à partir d'un point de vue différent. Il nécessite pour être reconnu en tant que tel un changement méthodologique, de manière à entendre non pas les effets psychiques de l'objet sur le sujet singulier, mais les effets réciproques créés par la rencontre entre deux sujets distincts. En d'autres termes, le lien se caractérise par la prise en compte d'une réalité qui ne peut être réduite à sa transformation subjective. Le lien est conçu comme un *espace* dans lequel les sujets le constituant peuvent advenir (Puget, 2005).

Kaës et Puget partagent l'idée selon laquelle le lien engage la reconnaissance de « l'irréductible altérité de l'autre dans le lien » (Kaës, 2005b). En cela, le lien apparaît comme une production psychique originale, création commune d'une réalité psychique spécifique, à la fois commune et différente pour ses sujets. Ces travaux contribuent à donner à la question du lien une véritable consistance métapsychologique, en le caractérisant selon son contenu, ses processus et son niveau logique (Kaës, 2008, 2010b).

Ainsi en est-il des premières configurations de liens, qui exigent de chacun des partenaires du lien un travail psychique spécifique, convoquant des investissements réciproques, des mécanismes de refoulement et de déni, des identifications communes, permettant de construire ce que Kaës nomme des « alliances inconscientes ». Ces alliances façonnent la réalité psychique du lien et en sont un élément essentiel. Elles désignent des productions psychiques créées par un accord entre les inconscients des sujets du lien. Ces alliances inconscientes jouent un rôle majeur dans la construction de la vie psychique et du narcissisme des membres d'un groupe (Kaës, 2014a).

Parmi les différents types d'alliances décrits par Kaës (primaires, secondaires, métadéfensives et offensives), nous citerons plus particulièrement le contrat narcissique, concept repris par Kaës dans les suites de Piera Aulagnier (1975). Il s'agit du contrat originnaire par lequel l'environnement primaire assigne une place à l'enfant, avant même sa naissance, dans l'ensemble et dans la chaîne des générations. L'enfant pourra exister par lui-même, en tant qu'étant à lui-même sa propre fin, tout en assurant la continuité de l'ensemble. Le contrat narcissique donne les contours de « l'espace dans lequel le Je peut advenir ». Ainsi, le contrat narcissique représente une modalité de lien unissant un individu à l'ensemble dans lequel il

prend naissance, et témoigne de l'investissement mutuel sur lequel s'élabore le narcissisme et le devenir sujet.

Le contrat narcissique possède également son versant pathologique, le « pacte narcissique » qui recèle une dimension psychotique, et dans lequel les sujets du lien se trouvent assignés à une place immuable de coïncidence narcissique mutuelle. Toute une série d'achoppements dans l'établissement de cette alliance peut donner lieu à l'établissement d'un contrat narcissique insuffisamment structurant, laissant des traces dans la construction de l'enfant en tant que sujet (Kaës, 2014b).

Cette contextualisation de la question du lien dans la psychanalyse concerne de près la question de l'addiction. En effet, si le lien se caractérise par la richesse des productions psychiques qu'il est susceptible d'engendrer, productions psychiques qui à leur tour auront un effet de confirmation et de transformation sur le sujet, qu'en est-il de cette question chez l'individu pris dans l'aliénation d'un lien exclusif à son produit d'addiction ? L'aliénation de l'individu addicté n'est-elle pas le reflet et l'illustration des achoppements dans l'établissement des premiers liens et dans les alliances structurantes permettant d'inscrire le sujet dans une altérité vivante et porteuse de sens ?

### ***3.2. L'addiction, une pathologie du lien ?***

L'addiction met en scène une relation particulière, celle que le sujet entretient avec son objet d'addiction. Dans cette relation toute perturbation extérieure paraît mise en sourdine, et le lien addictif devient le seul et l'unique, entraînant souvent des pertes de plus en plus lourdes sur le plan tant social que familial ou affectif.

Laxenaire a qualifié l'addiction de « pathologie du lien », soulignant l'importance conceptuelle qu'a recouvert le passage de l'accent mis sur la dimension de l'acte addictif vers une mise en relief de la question du lien addictif (Laxenaire, 2010). Si nous avons vu que le lien peut être caractérisé par sa dimension vivante, lieu d'une vie psychique propre et de productions psychiques spécifiques, le lien dans l'addiction se présente sous un aspect profondément dévitalisé. Laxenaire en souligne la nature « fixe, unique, indispensable » (*ibid.*, p. 525) et le caractérise comme un lien totalitaire. Dans son caractère exclusif, le lien d'addiction semble s'opposer à toute tentative de création d'un lien porteur d'un potentiel de transformation pour le sujet.

Dans ces conditions, le lien addictif enferme le sujet par son caractère tyrannique. M. Ravit en a également pointé la dimension de cruauté. Elle écrit à ce sujet : « Dans le champ de l'addiction, notion désormais acquise en psychopathologie, je souhaite engager la discussion sur la cruauté du lien à l'objet d'assuétude quand ce lien tyrannique devient le seul moyen de tisser les émotions qui ne peuvent être vécues et reconnues en dehors de ce territoire » (Ravit, 2004).

Ces remarques entraînent une réflexion sur la nature du lien à l'autre sous-tendu par la nature du lien au produit. L'autre est vécu comme « une intrusion », et l'objet d'addiction permet de se protéger d'un lien vécu de manière traumatique. Finalement, l'objet d'addiction permet « de désavouer tout autre type de lien » pour reprendre les mots de Ravit (2004, p. 58). Ce lien qui s'impose à l'individu dans l'addiction est donc dans le même temps un lien qui protège.

Là encore, l'addiction prend une valeur de sauvegarde pour le sujet dont les premiers liens ont revêtu une nature traumatique. La substitution d'un lien d'emprise, en appui sur un objet tyrannique occupe alors le rôle paradoxal de traiter les mouvements pulsionnels (Ravit, 2024). Il est possible de supposer que cette solution extrême peut s'imposer lorsque les premières configurations de liens et les alliances qui en sont à la fois les fondements et les produits n'ont pas permis de structurer de façon suffisamment solide les assises narcissiques et subjectives de l'enfant.

Dans le prolongement de l'importance accordée à la question du lien et à son pouvoir structurant (et donc par réversibilité destructurant), Brusset a soulevé les enjeux familiaux dans la mise en place du lien addictif. Il évoque en particulier chez les adolescents addictés le poids de la dépendance actuelle dans la relation aux parents. Il note que « certaines formes d'addiction, comme équivalents désexualisés de l'autoérotisme, trouvent leur pleine signification dans la nature des liens avec l'entourage » (Brusset, 2004).

### ***3.3. L'exclusion de l'altérité***

Ces développements donnent à voir la manière dont l'individu addicté se trouve engagé dans un rapport complexe avec la question de l'altérité. La réalité psychique du lien, dans sa dimension nécessairement intersubjective, se trouve évacuée dans le lien exclusif, dévitalisant avec l'objet d'addiction. Dans ces conditions, c'est bien la reconnaissance de l'altérité, corollaire de l'établissement du lien, qui se trouve affectée. Sans cette reconnaissance, tout se

passé comme si la relation ne pouvait sortir du domaine de la relation d'objet. Cette vision contribue peut-être à comprendre comment l'addiction, comme les états limites, peuvent être considérées comme des *pathologies de l'altérité*. En effet, la relation thérapeutique est bien souvent marquée par des alternances entre des rapprochements soutenus par un désir fusionnel et des moments de refus et de rejet de l'autre (Pirlot, 2009). Il n'est pas rare dans ces moments de se sentir investi non en tant qu'autre sujet et partenaire du lien, mais comme un objet, non pris en compte dans sa propre subjectivité.

La construction du lien suppose en effet la rencontre avec un autre sujet désirant. Lorsque les premiers liens n'ont pu offrir les conditions nécessaires au processus du devenir-sujet, alors la rencontre intersubjective devient coûteuse, quand elle n'est pas impossible. L'acte addictif alors offre un « moment de vie débrayé de l'intersubjectivité » (Brusset, 2004). Dans le même sens, Bonnet et Pedinielli soulignent que « l'addicté aspire à la suppression de la demande spécifique de la relation avec l'objet libidinal, et s'installe dans une modalité de jouissance dans laquelle il n'y a pas de place pour l'altérité, comme si l'Autre était mis hors-circuit » (Bonnet & Pedinielli, 2013, p. 157).

**Points clés :**

*Au cours de ce premier chapitre, j'ai souhaité rendre compte d'un premier fil se tissant entre la question de l'addiction et celle des ensembles plurisubjectifs. Cet objectif supposait dans un premier temps d'établir quelques conceptions générales sur la manière dont l'entreprise psychanalytique a pu se saisir de la problématique de l'addiction, à partir des prémisses freudiennes. Dans ce cadre épistémologique, la compréhension de l'addiction nous oblige à penser le rôle et la fonction de l'acte addictif dans l'économie psychique des personnes addictées. Le traitement de l'excitation pulsionnelle, la mise en avant du rapport au corps, permettent de souligner la manière dont l'addiction procède d'un repli sur soi et sur le royaume des sensations, faisant l'économie de l'altérité. J'ai conclu en montrant que la question du lien, en tant que support et produit de l'intersubjectivité, se trouvait dévoyée dans la nature fixe et tyrannique du lien addictif.*

## Chapitre 2 : Violence et idéal, tentation addictive et fonction groupale

L'addiction met souvent en scène une forme de violence qui a bien souvent risqué de m'égarer sur des pistes qui m'éloignaient sensiblement de mon centre d'intérêt principal, à savoir les enjeux psychiques engagés par la problématique addictive dans sa rencontre avec la groupalité. En effet, les parcours de vie des patients offrant de multiples épisodes de violences tant physiques que psychiques, ainsi que la violence contenue dans l'acte même de la consommation, ont pu exercer sur moi une forme de fascination manifeste. Les relations entre violence et addiction sont connues mais demeurent un sujet d'interrogation : comment s'entretient cette relation réciproque ? La violence prend de multiples formes dans l'addiction et peut être considérée comme source autant que comme conséquence de l'addiction (Bègue-Shankland, 2016).

Quoi qu'il en soit, la prépondérance de la violence peut impliquer des effets sur l'observateur. Parfois envahi par ces manifestations me submergeant comme elles submergent les patients, la tentation s'est avérée grande de m'échiner dans une recherche de solutions visant à adoucir le quotidien des *victimes* d'addiction, et de me lancer ainsi à la poursuite de solutions qui pourraient les protéger du danger addictif, dans une forme de clivage identifiant le poison comme ennemi d'un sujet à sauver. Ces objectifs, par ailleurs essentiels, relèvent sans doute des missions de différents professionnels exerçant dans le champ de l'addictologie. Le champ de la Réduction des Risques et des Dommages est une illustration des efforts déployés dans le champ du soin et du travail social comme dans celui des politiques publiques pour tenter d'endiguer la violence qui semble intrinsèquement liée à l'addiction (Chappard et al., 2019). Cette approche témoigne d'une prise en compte des risques objectifs associés aux conduites addictives et tente d'aménager des dispositifs pour tenter de juguler la violence physique, psychique et sociale de l'addiction (Reynaud, 2016). En cela cette approche s'avère incontournable dans le champ de l'addictologie.

Cependant, les acteurs du soin psychique ne risquent-ils pas d'y perdre leur positionnement clinique spécifique ? L'omniprésence de la violence dans sa valence la plus manifeste nécessite de la part du clinicien un effort particulier pour conserver une « posture professionnelle respectueuse des capacités créatrices contenues dans la rencontre avec le sujet en souffrance »

(Richaud, 2017). J'ajoute également l'importance de penser cette question de la violence dans le registre psychique. Ces réflexions m'ont amené à interroger la question de la violence et de son traitement particulier dans la problématique addictive. Je retracerai dans ce chapitre quelques points concernant cet aspect de la vie psychique, et m'efforcerai de montrer les effets de résonance de cette dimension avec les particularités des constructions psychiques groupales.

## **1. La violence comme dimension essentielle de la vie psychique**

### **1.1. *La violence à l'origine***

Dans une certaine mesure, la naissance à la vie et à la vie psychique ne peut trouver son origine que dans la violence. Cette idée s'est retrouvée dès les origines de la pensée psychanalytique, et la notion de « traumatisme de la naissance » avancée par Otto Rank mettait d'emblée l'accent sur la violence induite par l'expérience origininaire de séparation d'avec le corps de la mère (Chemouni, 2018). Ainsi la violence est-elle une caractéristique inhérente à la rencontre avec le monde extérieur.

La question de la violence a traversé différents courants de la théorie psychanalytique, et occupe une place importante dans la conception du développement psychique du sujet. Des auteurs comme Mélanie Klein, Piera Aulagnier et plus spécifiquement Jean Bergeret ont contribué à la prise en compte de la dimension violente et destructrice inhérente à l'être humain. Nous aurons l'occasion par la suite de revenir sur la place accordée par Klein à la violence et à son mode de traitement dans le développement archaïque de l'enfant.

Piera Aulagnier a souligné la manière dont la violence peut s'exprimer au cœur de la relation mère-enfant, violence propre à la fonction même de porte-parole. C'est lorsque cette fonction devient aliénante et impose à l'enfant une interprétation du monde qui ne supporte aucun écart que la violence ouvre à des potentialités pathologiques du côté de la psychose. Alors le risque est l'assujettissement de la psyché en voie de développement au pouvoir du pensé de l'autre (Fognini, 2016). Ici la violence provient de l'autre, par l'imposition d'un sens attribué par l'environnement maternel aux éprouvés de *l'infans* et aux manifestations de la réalité.

Bergeret a de son côté proposé de considérer la violence comme aux fondements même de la vie psychique et comme un élément essentiel au développement harmonieux de l'enfant. La violence caractérise les premiers temps de la vie, bien avant l'entrée en scène de l'organisateur

fantasmatique de l'Œdipe et de l'accès à une possible triangulation. C'est en s'intéressant à la question des origines, aux premières représentations soutenant l'émergence des fantasmes archaïques, que Bergeret se saisit des enjeux propres à la violence fondamentale (Bergeret, 1984). Domaine d'une violence « précurseur, et non pas antagoniste, de l'amour. Violence destinée, en plus, à se mettre logiquement au service de l'amour » (Bergeret, 1984, p. 4).

L'enjeu est de situer la violence non comme une entrave à un fonctionnement psychique épanoui, et signant d'emblée l'entrée dans le registre pathologique, mais au contraire comme une nécessité pour un développement ultérieur harmonieux. La violence des origines n'est pas d'ordre sexuel, mais elle relève d'une véritable lutte pour la vie. C'est dans les suites qu'elle pourra être reprise et intégrée dans une configuration œdipienne. Comme les deux faces de Janus, et comme tout couple d'opposés, sans haine, pas d'amour possible. L'équilibre œdipien basé sur l'accès à la triangulation, présuppose un savant mélange entre désir de mort et activité libidinale.

Houssier a suivi la même direction, en soulignant que la violence n'était pas seulement une donnée essentielle de la vie psychique humaine, mais qu'elle était nécessaire à son intégration harmonieuse. Il rappelle que déjà dans la pensée freudienne, « l'objet naît dans la haine » (Houssier, 2010). La violence fantasmatique fait partie intégrante des relations primitives avec l'environnement maternel et son intégration signe les capacités d'accès à l'ambivalence. C'est la capacité à reconnaître un objet total qui permet de lier la violence dans la structuration de la relation à l'altérité. La persistance de la violence, au contraire, témoigne d'une impossibilité à la mettre au service du lien libidinal. C'est dans cette perspective que Houssier écrit que « la violence est par conséquent d'ordre narcissique, relevant d'un manque puis, dans sa persistance, d'un déni d'altérité » (Houssier, 2010, p. 18).

La destructivité dans ses différentes formes agies, renvoie à une déliaison de la violence, lorsque celle-ci n'a pu s'intégrer dans le lien à l'autre et dans son intrication libidinale. C'est dans ces conditions que la violence risque de se déchaîner dans « un libre écoulement de l'excitation » (*Ibid.*, p. 19). La violence alors n'est plus structurante mais au contraire s'exprime dans un déchaînement mortifère. Pierre Benghozi l'a définie dans toute sa dimension destructrice. Il insiste sur le côté désubjectivant et symbolicide de la violence. Si l'on considère que le destin heureux de la violence fondamentale est de se mettre au service du lien et de l'ambivalence, la persistance de la violence constitue une véritable attaque des liens (Benghozi, 2010).

La violence peut donc avoir des effets désastreux, et déployer ses effets dans différents cadres, notamment dans le cadre familial. Elle sera là à l'origine de différentes configurations psychopathologiques chez les sujets qui en sont victimes. Benghozi (2010) en a distingué trois formes particulières, les violences agies, les violences insidieuses et les violences masquées. Selon lui, les conduites addictives, décrites comme « toxicophilies médicamenteuses » ou « surconsommations d'alcool », constituent des indicateurs d'une violence masquée.

Les effets de la violence sur ceux qui en sont les victimes sont d'une importance primordiale, mais l'approche de la violence comme courant constitutif de la vie psychique m'apparaît également central. Cette violence, considérée comme instinctuelle, fournirait le socle quantitatif et relationnellement non spécifique fournissant un étayage au développement libidinal (Bergeret, 1984). Lorsque ce processus achoppe, et que le sujet ne peut mettre cette violence au service de la créativité libidinale, l'expression de la violence s'exprime souvent en premier lieu envers le sujet lui-même. L'addiction en fournit une illustration que Bergeret rapporte en s'appuyant sur le modèle existant à l'époque de toxicomanie (Bergeret, 1984, p. 202) :

*On ne pourra manquer de parler également de la non-intégration de la violence fondamentale dans la grande majorité des cas de toxicomanie (...) L'imaginaire toxicomane a été très justement décrit par A. Charles-Nicolas comme un jeu avec la violence, avec la vie et la mort, analogue au jeu de la « roulette russe », analogue aussi à l'« épreuve ordalique » médiévale ; le sujet (c'est-à-dire le fils mal aimé) doit-il mourir ou non ? Mais s'il ne meurt pas, qui s'agit-il de tuer ? Lui-même encore, finalement, pour tenter d'épargner l'objet parental auquel s'adresse la violence la plus profonde*

Cette citation nous donne une idée des enjeux auxquels se trouve confronté l'individu addicté. Pris dans l'intégration impossible de la violence au service du courant libidinal, sans tiers possible, la rencontre avec l'altérité se résume à une lutte pour la vie. La formule de « moi et l'autre » dans toutes les potentialités conflictuelles et les aménagements névrotiques qu'elle peut ouvrir, est rabattue sur l'enjeu vital de « moi ou l'autre ».

A travers ces développements, j'ai cherché à avancer dans l'étude de la relation étroite entre addiction et violence. La violence se donne souvent à voir comme un effet délétère de l'addiction, ou encore comme un facteur étiologique susceptible de rendre compte de l'engagement dans des conduites addictives. Dans ces deux cas toutefois, la violence apparaît comme consubstantielle à l'addiction, ennemi à combattre pour libérer l'individu prisonnier de l'emprise addictive. Mais si ces considérations sont évidemment importantes dans la

préoccupation d'une réponse empathique aux situations cliniques rencontrées, elles ne doivent pas nous faire oublier que la violence n'est pas hétérogène à l'être humain mais une dimension inhérente à la vie psychique, essentielle dans la capacité à aimer et à créer des liens solides avec le monde extérieur et les autres qui le peuplent.

## **1.2. *Violence et agressivité : la question du rapport à l'altérité***

Dès lors, la question se pose des conditions dans lesquelles la violence est susceptible de devenir structurante dans la vie psychique. J'ai exposé à la suite de différents travaux que le destin de la violence et de la destructivité était sa mise au service du courant libidinal organisant la relation à un objet total. Considérant la violence primitive comme un instinct de vie, celle-ci devrait « naturellement se dissoudre au sein d'une vectorisation libidinale » (Bergeret, 1984, p. 263). La violence dans son aspect de sauvegarde narcissique, fournit à la libido un étayage en intégrant son aspect dynamique d'autoconservation.

Dans ces aspects métapsychologiques, la violence mérite d'être différenciée de l'agressivité, même si leur proximité est évoquée dans l'œuvre freudienne (Branchard & Pirlot, 2011). Bergeret estime que l'agressivité peut constituer un destin de la violence primitive, lorsque celle-ci n'a pu s'intégrer au sein du courant libidinal. Envahi par le sentiment de ne pas avoir reçu les gratifications nécessaires de la part de son environnement, la violence narcissique se transforme en comportements agressifs, visant à attaquer l'autre. Cette situation signe le passage du domaine de la violence au domaine de l'agressivité. La conception de Bergeret situe donc l'agressivité comme la conséquence d'un achoppement dans le destin psychique de la violence.

Dans une autre perspective, violence et agressivité peuvent être différenciées sur la base de ce que chacune de ces manifestations engage en termes de rapport à l'objet et de structuration du sujet. En effet, si la violence n'apparaît pas comme purement anobjectale, comme le rappelle Diamante (2009), son objet reste flou, mal défini. Son but réside dans l'attaque et la destruction des liens (Benghozi, 2010; Schiavinato, 2011). A l'inverse, l'agressivité implique le maintien d'un lien. Selon Schiavinato, l'agressivité concerne l'objet. Elle « témoigne d'un lien et dans une certaine mesure, le préserve. Elle s'inscrit dans un travail de liaison parce qu'intriquée dans les deux pulsions de vie et de mort décrites par Sigmund Freud » (Schiavinato, 2011, p. 127).

L'agressivité peut donc être considérée comme une part essentielle du lien à l'objet, impliquant une reconnaissance de l'altérité. En cela, l'agressivité renvoie d'une manière plus ou moins claire à la reconnaissance de la triangulation œdipienne et de la rivalité qui la caractérise.

Cette distinction m'est apparue particulièrement intéressante dans l'abord de la problématique addictive. La distinction entre violence et agressivité porte en dernière instance sur le rapport engagé à l'altérité. Là où l'agressivité présuppose une reconnaissance de l'altérité, la violence « constitue un refus du conflit d'altérité » (Branchard & Pirlot, 2011, p. 203). La violence addictive mérite d'être soulignée et distinguée de l'agressivité parfois décrite concernant ces patients. Ici encore, et comme souligné plus haut, l'addiction viendrait témoigner d'une impossibilité à se constituer dans un rapport à l'altérité. Dans ces conditions, le rapport à l'autre ne peut alors se résumer qu'à une lutte pour la survie.

Dans un univers marqué par la souffrance, quels aménagements l'individu addicté peut-il trouver afin d'échapper partiellement à la violence avec laquelle il semble éternellement aux prises ? Les diverses formes que peuvent prendre le rapport à l'idéal dans la problématique addictive donnent à penser ces configurations comme des tentatives de juguler une violence excluant le sujet de l'appartenance au monde de l'intersubjectivité.

## **2. Addiction et idéal : une tentative de traitement de la violence ?**

### **2.1. *Idéalisation et clivage de la destructivité***

La conception d'une violence primaire, organisant le monde psychique du bébé avant l'intégration au sein de l'organisation libidinale, nécessite de réfléchir aux conditions dans lesquelles le bébé parvient à contenir cette violence, de manière qu'elle puisse organiser une mode de fonctionnement sans submerger un appareil psychique en cours de construction.

Mélanie Klein a joué un rôle important dans l'élaboration des questions portant sur la destructivité primaire dans le développement de l'enfant. Elle a notamment accordé une place majeure dès la naissance de la vie psychique au conflit originel entre pulsions de vie et pulsions destructrices.

Dès les premiers mois de la vie, le moi primitif doit lutter contre l'angoisse. Cette angoisse provient en partie de l'opération des pulsions de mort et de leur force destructrice (Klein, 1946).

Aux prises avec cette angoisse d'anéantissement, le recours au clivage permet de construire un monde interne distinguant entre un bon objet, source de gratification, et un mauvais objet source de frustration. Cette première organisation du monde interne du bébé repose également dans l'action des mécanismes d'introjection et de projection. L'introjection des bonnes qualités de l'objet et la projection de la destructivité à l'extérieur constituent des défenses primitives contre les angoisses schizoïdes. Ces mécanismes de défenses primitifs, nés au cours de la position paranoïde-schizoïde du développement de l'enfant, permettent une première organisation du monde interne de l'enfant, et persistent tout au long de la vie. Ainsi, le caractère plus ou moins rigide de ces mécanismes au cours de l'enfance donneront-ils le ton du fonctionnement psychique chez l'adulte (Segal, 1969). Comme le précise Segal, lorsque ces mécanismes ne s'avèrent pas suffisamment efficaces, l'angoisse peut envahir le moi et « il peut arriver que, comme mesure défensive, le moi se désintègre » (Segal, 1969).

M. Klein a souligné dans ce contexte le rôle de l'idéalisation, comme un mécanisme visant à lutter contre la destructivité projetée dans le mauvais objet. Elle écrit que « le clivage de l'objet s'accompagne d'une idéalisation, car les bons côtés du sein sont exagérés pour se prémunir contre la peur du sein persécuteur » (Klein, 1946, p. 101). Cette organisation primitive permet une distinction entre sentiment d'amour et sentiment de haine, distinction ne pouvant être maintenue que par le clivage de l'objet primitif entre ses bons et ses mauvais aspects.

L'idéalisation vise donc à rehausser les qualités du bon objet afin de lutter contre le retour persécutif de la destructivité projetée. Ces caractéristiques de l'organisation primitive de la psyché peuvent se retrouver dans le fonctionnement de certains patients comme l'a montré Waska (Waska, 2003). Chez ces patients, la recherche d'un objet idéal avec lequel ils pourraient se lier et se nourrir émotionnellement constitue une quête incessante et désespérée. Dans ces configurations psychiques, la place et le rôle de l'idéalisation s'inscrivent donc dans un rapport dialectique avec la puissance de la destructivité. Dans la théorie kleinienne en effet, l'idéalisation agit à la fois comme corollaire de l'angoisse de persécution, mais aussi comme illusion d'une gratification par un objet partiel infiniment généreux, le sein idéal.

Ces réflexions sur l'origine de l'organisation psychique chez l'enfant m'ont conduit à réfléchir au statut accordé à l'objet d'addiction dans la vie psychique de l'addicté. En effet, même dans les moments les plus difficiles de l'expérience addictive, une partie du sujet continue à investir l'objet d'addiction comme seul capable de les sauver. Cette tendance peut se retrouver tout autant dans l'addiction à un produit que dans une addiction comportementale. Ainsi en est-il du joueur, convaincu que seul le fait de jouer pourra le sauver de l'inévitable

endettement et de la spirale induite par le jeu lui-même. Dans ces conditions, l'objet ou le comportement addictif reste à la fois remède et poison, selon la formule de Le Poulichet, et la désidérialisation un enjeu central des prises en charge en addictologie.

## 2.2. *L'objet addictif, un objet idéal ?*

Le sujet ayant recours à la solution addictive, recherche donc à travers un produit ou une conduite agie à passer sous silence une partie de son monde interne, cette partie parfois douloureuse mais vitale, support des états affectifs et émotionnels de l'être humain. De ce point de vue, l'objet d'addiction devient essentiellement bon, idéalisé comme le souligne McDougall, et entretient l'illusion d'omnipotence de *l'infans*. Protégé par un objet susceptible d'être pleinement contrôlé, le sujet se trouve à l'abri des angoisses internes, ainsi que « du sentiment de mort interne » (McDougall, 1996, p. 233). En adoptant le point de vue kleinien, l'objet d'addiction, idéalisé, peut-il constituer une défense contre la destructivité interne, cette violence primaire qui n'aurait pas trouvé de voie d'intégration au sein d'un dynamisme pulsionnel établi ?

Cette voie de compréhension de la problématique addictive donne à penser sous un autre angle la fonction de l'addiction, comme un moyen de survie psychique. Par le mécanisme d'idéalisation, l'objet addictif devient un rempart contre les angoisses d'anéantissement qui menaceraient le sujet. On comprend alors comment les qualités d'une relation passionnelle peuvent imprégner le lien à l'objet d'assuétude. Dans ce type de relation, Aulagnier souligne la dimension d'idéalisation, forme « d'éblouissement passionnel », idéalisation des qualités de l'objet susceptible de se maintenir malgré une apparente lucidité concernant les défauts de l'objet (Aulagnier, 1979). Elle pointe par ailleurs la manière dont cet objet idéal permet la satisfaction conjointe d'Eros et Thanatos, rendant alors possible l'intrication pulsionnelle, impossible à préserver sans l'investissement de cet objet. Là encore, l'objet idéalisé apparaît comme un moyen essentiel à la liaison de la destructivité interne, et constitue ainsi un équilibre précaire dans lequel l'individu, tout en offrant au regard des scènes d'une violence extrême, recherche sur la scène interne à juguler les effets d'une destructivité déchaînée.

Chauvet (2004) précise dans ces cas que « l'analyse, lorsqu'elle est possible, pourra révéler les désirs régressifs sous-jacents du retour à une dépendance totale à un objet paré des qualités de l'objet idéal, exclusivement disponible et détenteur d'un pouvoir magique totalement

comblant qui réaliserait un état d'indifférenciation totale » (Chauvet, 2004). Elle ajoute que ce recours, illusoire certainement, concourt à une tentative de liaison des pulsions destructrices.

## **2.3. *Idéal et illusion***

### *2.3.1. L'illusion addictive*

L'addiction constitue donc son objet comme objet idéal. La prise de conscience des conséquences entraînées par son utilisation ne suffit pas à destituer cet objet de son statut, dans la mesure où son absence risquerait d'exposer le sujet à des conséquences bien plus dramatiques sur le plan psychique, sans défense face au déferlement d'une violence non contenue.

Mais lorsqu'un objet est élevé au rang d'idéal, ne risque-t-il pas du même coup le risque de la fétichisation, avec la fixité qui la caractérise ? Cette construction relèverait-elle alors du domaine de l'illusion, en tant que réponse unique à tous les manques et renoncements imposés à l'être humain ?

L'illusion est difficile à définir dans une optique psychanalytique. Freud (1927) a tenté de la distinguer de la croyance en la situant dans son rapport à l'accomplissement de désir et dans sa dimension de défense par rapport à l'irruption pulsionnelle. Freud écrit à ce sujet : « Nous appelons donc une croyance illusion lorsque, dans sa motivation, l'accomplissement de souhait vient au premier plan, et nous faisons là abstraction de son rapport à la réalité effective, tout comme l'illusion elle-même renonce à être accréditée » (Freud, 1927). Il précise par ailleurs l'importance de ces illusions dans la défense de la culture, menacée par les tendances destructives innées et présentes chez tout être humain.

Dans une perspective différente, Winnicott situe l'aire de l'illusion en lien avec l'omnipotence infantile. Elle correspond aux premiers moments de la vie au cours desquels « ce que le bébé crée était déjà là et ce que le bébé crée est, en réalité, la partie de la mère qu'il a trouvé » (Winnicott, 1967, p. 96). L'illusion renvoie à une forme de continuité narcissique entre l'intérieur et l'extérieur (Janssen, 2014). Elle désigne ce moment d'indifférenciation fondamentale, illusion qui peut se retrouver dans les couples, comme le souligne Robert (Robert, 2008). L'épreuve de la désillusion est ici nécessaire à la destitution de l'omnipotence infantile et à la reconnaissance de l'autre dans son altérité.

Michel Fain a comparé la toxicomanie à une nouvelle forme de religion, rappelant que la religion a souvent été désignée comme *opium du peuple*. Par ce rapprochement, il désigne la dimension illusoire de l'addiction, dans la poursuite d'une paix intérieure dont il pointe cependant l'échec répété, n'aboutissant qu'à une forme d'inconscience recherchée dans la prise de produits de plus en plus toxiques (Fain, 1981).

L'illusion addictive, à partir de ces développements, pourrait être considérée comme une tentative de juguler d'une part les tendances agressives innées de l'être humain, et d'entretenir l'illusion d'une indifférenciation préservant l'omnipotence infantile. Comme le dit Philippe Robert, « la vie, c'est le lien et l'acceptation de la dépendance. La croyance en tempère partiellement la blessure narcissique » (Robert, 2008, p. 147).

L'addiction réunit donc les conditions de préservation de l'illusion, en érigeant l'objet addictif comme objet idéal, permettant d'abolir l'espace et le jeu entre extérieur et intérieur, et protégeant de la blessure narcissique indissociable de la rencontre avec une réalité hors de contrôle. L'addiction entretient en ce sens une véritable illusion d'a-conflictualité.

### 2.3.2. *L'illusion groupale*

La question de l'illusion apparaît donc particulièrement liée à la problématique addictive. Elle se retrouve également de façon privilégiée dans les ensembles groupaux, ainsi que Didier Anzieu l'a amplement souligné en introduisant le concept *d'illusion groupale* qu'il ajoute aux trois domaines de l'illusion définis par Freud : la religion, l'art et l'illusion idéologique (Anzieu, 1975). Il définit ce phénomène comme un état typique dans la vie des groupes, état de régression dans lequel toute différence entre les membres du groupe apparaît nivelée, aussi bien la différence des sexes que celle des générations. L'illusion groupale est analysée à la fois comme mécanisme de défense face aux angoisses archaïques et persécutives mobilisées par la mise en groupe, et comme une production fantasmatique, qui pourrait s'exprimer ainsi (Anzieu, 1975, p. 87) :

*Nous avons été conçus par parthénogénèse, nous subsistons dans le ventre maternel par conception continue, nous sommes conçus mais non encore nés, notre naissance est indéfiniment reportée, le désir de notre mère étant de nous garder et notre désir étant de rester ainsi, tous bien ensemble et tous bien en elle*

Cette formulation exprime clairement l'aspect régressif mobilisé par le groupe ainsi que la richesse des productions psychiques groupales, sur lesquelles je reviendrai plus précisément au cours d'un chapitre ultérieur. Ce mouvement défensif groupal est structurant et permet une première mise en forme des enveloppes groupales, mais nécessite d'être dépassé, afin que la vie du groupe puisse évoluer (Dufayet & Riand, 2020).

Janine Chasseguet-Smirgel a étudié les formations de l'idéal de moi et sa participation à la construction de l'illusion groupale (Chasseguet-Smirgel, 1990). Elle souligne que le but de l'illusion est l'idéalisation du moi et que l'illusion groupale témoigne du vœu de fusion entre le moi et l'idéal. Cette prédominance de l'illusion porte en elle un danger principal : tant que l'illusion de la fusion entre moi et idéal reste active, tout travail de séparation demeure impossible.

Jean-Bernard Chapelier a fait de l'illusion groupale une dimension centrale dans les groupes d'adolescents et un organisateur principal de la groupalité (Chapelier, 2019a). Considérée comme une défense collective hypomaniaque, elle permet de lutter contre les angoisses archaïques réactivées par la mise en groupe et joue un rôle de restauration narcissique particulièrement important à l'adolescence : « Face à la menace visant le narcissisme individuel, l'illusion groupale répondra par la constitution d'un narcissisme et l'identité individuelle est remplacée (en partie) par une identité de groupe » (Chapelier, 2019, p. 84).

Dès lors, un parallèle est à faire entre illusion addictive et illusion groupale. Cette dernière, en effaçant les différences entre les sujets contribue à la création du groupe en tant qu'objet idéal, et permet une restauration narcissique par identification à cet objet. Ce rapprochement soulève dès maintenant une question qui mérite un intérêt particulier dans les rapports entre addiction et groupe : l'illusion groupale ne risque-t-elle pas de prendre le relai de l'illusion addictive, par simple déplacement de l'objet investi de qualités magiques ?

#### **2.4. L'objet idéologique**

La question de l'idéal trouve un prolongement dans la notion d'idéologie qui peut être analysée comme une *fonction de l'idéal*, en tant qu'elle « est une formation de l'illusion dans son allégeance au Surmoi et à l'Idéal du Moi » (Kaës, 2016a). Freud considère comme l'un des désirs idéaux des hommes celui d'une construction intellectuelle susceptible d'apporter une

réponse universelle à tous les problèmes de l'humanité. C'est la fonction de la *Weltanschauung* définie par Freud, qui soustrait l'être humain au doute et lui permet de faire l'économie de l'expérience du manque et du *désaide* (Freud, 1932). L'idéologie réalise régressivement l'union entre le sujet et le monde et abolit toute représentation de la perte et toute demande.

Mais l'idéologie n'est pas uniquement une construction sociale. Kaës s'appuie sur les travaux de Baranger qui décrit l'idéologie comme une formation individuelle au service du Moi du sujet, et qui en tant que telle n'est pas à supprimer comme un symptôme. Elle constitue au contraire une tentative « d'évitement de la douleur psychique, et cherche à traiter les angoisses et les relations d'objet inhérentes aux positions paranoïdes-schizoïdes et dépressives » (Kaës, 2016a, p. 11). L'idéologie au niveau individuel se propose bien comme un mécanisme de défense. Kaës propose d'ailleurs de considérer l'idéologie dans une dimension intrapsychique, comme *position idéologique*, au même titre que les positions schizo-paranoïdes et dépressives décrites par Mélanie Klein, et à laquelle chaque sujet serait susceptible de retourner à différentes périodes de sa vie (Kaës, 2016b). Ainsi, « une position idéologique se forme chaque fois que l'espace psychique d'un sujet, d'un groupe ou d'une institution se trouve menacé » (Kaës, 2016b, p. 14). Le recours à l'idéologie dans un de ces trois domaines psychiques occupe une fonction « de contenant et de vecteur de la violence » (*Ibid.*, p. 18).

La question de l'idéologie m'est apparue particulièrement intéressante dans la mesure où elle semble toucher à la fois aux questions posées par le groupe et par l'addiction. En effet, j'ai été frappé par les descriptions du rapport à l'idéologie proposées par Kaës. Il propose de définir celle-ci comme un objet narcissique, procurant au sujet une complétude suturant tout écart entre le sujet et le monde. Il écrit (Kaës, 2016b, p. 110):

*Objet narcissisant, l'idéologie conforte et assure le Moi défaillant, angoissé, soumis à la division et à la menace de la désintégration. C'est un temps de lune de miel, celui de l'illusion retrouvée : moment d'une expérience de plaisir intense, dont attestent tous les militants d'une idéologie reçue comme invincible*

Il ajoute que dans un second temps le rapport à l'objet idéologique s'organise comme la passion amoureuse, autour de la surestimation et de l'idéalisation. Dans ce contexte, la libido narcissique est transférée sur l'objet, appauvrissant le moi au profit de l'objet. Dans cet ordre d'idée, l'objet idéologique présente d'importantes similitudes avec l'objet addictif, notamment en ce que ces objets semblent pervertir le terrain de *l'illusion* en terrain de *l'illusoire*. Ils permettent le signe de l'union, mais ne permettent pas l'expérience de la séparation. Le

sentiment de continuité entre sujet et monde extérieur peut être maintenu, mais au prix de la présence nécessaire de l'objet qui ne saurait disparaître. Il en est de l'objet idéologique comme de l'objet addictif : ils possèdent des qualités pseudo-réparatrices, mais ne donnent pas accès au processus d'introjection qui signe l'appropriation et la transformation subjective. La fonction pseudo-réparatrice de l'idéologie est à rapprocher de la fonction de l'addiction, dans laquelle l'évitement de la douleur mentale est central.

L'idéologie accomplit par ailleurs une fonction spécifique dans les dispositifs thérapeutiques groupaux. Elle peut acquérir une fonction structurante à différents niveaux, comme différents auteurs ont pu le montrer (Duez & Duez, 2016; Vollon & Gimenez, 2016). En s'appuyant sur l'étude de groupes thérapeutiques s'adressant à des patients psychotiques, Vollon et Gimenez ont souligné l'importance du recours à une position idéologique comme organisatrice de la chaîne associative groupale. Face à la régression et au repli sur soi caractérisant la première phase de déroulement de ces groupes, les auteurs montrent que le recours à l'idéologie permet l'organisation des liens. Elle assume « des fonctions structurantes, permettant la production de représentations communes et partagées, la circulation de fantasmes archaïques spécifiques et l'assignation de places pour chacun des participants » (Vollon & Gimenez, 2016, p. 94).

Duez et Duez (2016) mettent en avant l'importance d'une idéologie partagée en groupe afin de construire une scénalité commune, sur laquelle chacun pourra se représenter. Ces travaux font apparaître les spécificités de l'idéologie en fonction des espaces au sein desquels elle peut se manifester. Si sa valeur défensive est reconnue, tant au niveau individuel que groupal ou institutionnel, son destin peut être différent. Elle peut prendre la forme de « l'idéologisme », comme manifestation de la toute-puissance de l'idée et support du totalitarisme et de la radicalité (Benghozi, 2016; Chouvier, 2016), mais remplit également des fonctions structurantes, protégeant le moi comme le groupe d'une angoisse désorganisante, et accomplit l'illusion de la continuité entre moi et non-moi.

Dans cette perspective, le groupe comme lieu d'expression d'une idéologie structurante, peut-il offrir à l'addiction un support privilégié d'expression et de traitement de l'objet addictif, dans son rapprochement avec l'objet idéologique ?

### **3. Groupe et expression de la violence : un lieu de contenance**

#### **3.1. *La destructivité dans les groupes***

Le groupe peut être considéré comme un espace-temps particulièrement désorganisant, et les phénomènes d'illusion groupale, comme le recours à l'idéologie, apparaissent comme des mécanismes de défense groupaux permettant de lutter contre les angoisses primitives éveillées par la mise en groupe.

Le groupe met par ailleurs en jeu les conditions d'expression mais aussi de traitement de la violence et de la destructivité primitive. La mise en groupe participe d'un double mouvement de désinhibition pulsionnelle et de renoncements à la satisfaction directe des buts pulsionnels. Freud le signale dans le deuxième chapitre de « Psychologie des foules et analyse du moi » (Freud, 1921). Il développe l'idée selon laquelle les foules induisent la levée des inhibitions personnelles, libérant les « instincts cruels, brutaux, destructeurs » (p. 134) de l'individu, mais reconnaît dans le même temps que les foules peuvent faire preuve de renoncements majeurs, de désintéressement et de dévouement à un idéal.

Kaës poursuit cette voie et opère une distinction entre violence structurante et violence destructrice en groupe (Kaës, 2023). Il situe la violence destructrice du côté d'un défaut de symbolisation de la violence des origines, indissociable du moment de création du lien. En situant la violence au cœur de l'acte fondateur du lien, Kaës met l'accent sur le rôle de la destructivité dans la création et dans la vie au niveau du groupe. Il affirme que « créer est un acte de construction qui exige une dé-construction des formes anciennes » (Kaës, 2023, p. 13). Ainsi le travail psychanalytique dans le groupe peut-il être envisagé comme travail de contenance et de symbolisation de la violence des origines.

La violence de la mise en groupe a également été soulignée par Pierre Privat, en parlant des groupes d'enfants. Il rappelle que la situation groupale, de prime abord, est loin d'apporter l'étayage narcissique qui peut être recherché. Au contraire, la rencontre avec les autres prend des allures de confrontation avant tout déstabilisante, et convoquant des angoisses d'abandon et d'inconnu (Privat, 1999).

Par ailleurs, Claudine Vacheret a porté son intérêt sur la clinique des populations marquées par une violence s'exprimant par la voie comportementale plutôt que dans le registre imaginaire, en particulier chez les jeunes délinquants, mais également dans les addictions (Vivier-Vacheret, 2011). Elle montre l'importance de prendre en compte la violence au niveau

narcissique et pas seulement œdipien, et pointe que ces sujets peuvent se trouver « en mal de groupalité » (p. 16). En deçà de l'accès à une triangulation œdipienne régulatrice des mouvements pulsionnels, ces sujets ont tendance à attirer l'autre du côté du « conflit narcissique violent » (p. 18), et à se trouver par conséquent peu accessibles à une pensée associative, à un transfert métaphorique classique et à l'interprétation porteuse d'un sens symbolique. Dans ce contexte elle pointe l'importance des dispositifs groupaux afin de favoriser l'inscription dans une chaîne associative groupale ainsi qu'une diffraction du transfert permettant du même coup de se dégager d'une contamination par la violence (Vivier-Vacheret, 2011). Elle souligne que « le groupe a une capacité de contenance et de transformation de la violence largement supérieure à celle d'un thérapeute seul » (Vivier-Vacheret, 2017, p. 130).

Le groupe apparaît comme espace privilégié dans la possibilité de mettre en jeu les dimensions de violence et de destructivité inhérente à l'être humain. Cette spécificité groupale est à double tranchant : elle peut faire le lit d'une violence agie dans des groupes régis par des *alliances offensives* selon la terminologie de Kaës (2023), ou être support et creuset de la radicalisation lorsque la soumission à l'emprise groupale entraîne l'individu vers l'aliénation et la désubjectivation (Chouvier, 2023). Mais elle peut aussi constituer un formidable levier d'élaboration groupale. Cette possibilité de transformation de la violence réside-t-elle en partie dans la nature du dispositif élaboré pour la recevoir ?

### **3.2. L'importance du cadre**

Les capacités de contenance et de transformation de la violence tiennent en partie au cadre construit pour l'accueillir. En suivant l'analyse de la situation psychanalytique, proposée par Bleger (Bleger, 1979), le cadre est envisagé comme l'ensemble des constantes à l'intérieur desquelles les processus psychiques pourront se déployer. En cela il s'agit d'un « non-processus » qui la majeure partie du temps demeure invisible : « ce qui est toujours là ne se remarque que lorsqu'il vient à faire défaut » (Bleger, 1979)

Ce cadre n'est pas uniquement considéré comme l'aménagement des règles propres au dispositif thérapeutique, mais possède également une signification psychique importante : il constitue le dépôt de la partie psychotique, non-différenciée du moi, que Bleger appelle le « moi synchrétique » du patient. Les éléments de la destructivité primitive, de cette violence fondamentale trouvent-ils dans le cadre groupal un lieu de dépôt et, en suivant l'hypothèse de

Bleger, de répétition ? Il signalait en effet que le cadre « est la compulsion de répétition la plus parfaite ». Cet intérêt pour la signification psychanalytique du cadre amène Bleger à insister sur l'importance d'en faire un objet d'analyse, dans la mesure où c'est là que se trouve ramassée « la symbiose primitive non-résolue ».

Cette réflexion sur le cadre m'amène à penser aux conditions dans lesquelles celui-ci peut se trouver suffisamment contenant pour accueillir ces éléments bruts, non-différenciés, sans se déliter sous le poids de ce matériel renvoyant à la partie psychotique de la personnalité. Bion a mis en lumière l'importance de la fonction contenant, fonction occupée par l'environnement maternel et sa capacité de rêverie, chargé de transformer en éléments assimilables des éléments inélaborables projetés par le bébé. En ce sens, Bion se saisit de l'identification projective décrite par Mélanie Klein, mettant ce mécanisme non pas uniquement au service du contrôle omnipotent de l'objet et de l'évacuation de la mauvaise partie du Self, mais également au service d'une première forme de communication mère-bébé (Bronstein & Hacker, 2012). La *fonction alpha* occupée par la mère est au service de la capacité à penser les pensées du bébé.

Or, la situation de groupe, par la multiplication des identifications projectives qu'elle suscite et la diffraction du transfert qu'elle permet (J.-C. Rouchy & Villier, 1989), permettrait un traitement des parties clivées de la personnalité, évitant ainsi de se trouver submergé par des éléments inassimilables, mais au contraire en les rendant aptes, par la voie de l'élaboration groupale, à la création psychique.

**Points clés :**

*Dans les développements de ce second chapitre, j'ai porté mon attention sur un phénomène central de la problématique addictive, la violence qu'elle donne à voir, violence tournée tant vers l'extérieur que vers le sujet lui-même. En choisissant une autre voie que celle d'un masochisme sexualisé, je me suis appuyé sur les notions de violence fondamentale et de destructivité primitive pour tenter de rendre compte du recours addictif comme un moyen de lutter et de lier ces éléments pulsionnels par l'établissement d'un objet idéalisé, fournissant l'illusion de l'a-confliktualité. J'ai montré par la suite les conditions dans lesquelles le groupe pouvait offrir un lieu privilégié pour contenir et élaborer la violence fondamentale.*

## Chapitre 3 : Le groupe, un lieu pour devenir soi

Le groupe et la groupalité ont fait l'objet de nombreux développements depuis leur apparition en tant qu'objet de l'investigation psychanalytique dès la première moitié du XXe siècle. Actuellement, les dispositifs thérapeutiques groupaux occupent une place de choix dans les prises en charge de nombreuses problématiques et configurations psychopathologiques, en France autant qu'à l'étranger (McDermut et al., 2001; Weiss et al., 2004). Mais ces dispositifs s'appuient sur des approches épistémologiques variés.

Dans ce chapitre, je vais me centrer sur l'importance du groupe dans la pensée et la pratique psychanalytique. En cheminant à travers les voies nouvelles de réflexion offertes par l'étude psychanalytique du groupe je chercherai à dégager les enjeux propres ouverts par les dispositifs de groupe dans la compréhension et la prise en charge des addictions. Ces enjeux nécessitent de se décaler d'une conception du soin addictologique centré sur le fait de se débarrasser d'un produit toxique. En m'appuyant sur le paysage dessiné au cours des deux premiers chapitres de cette recherche, j'étudierai l'un des points de convergence entre travail psychique du et dans le groupe, et enjeux psychiques de l'addiction.

Le titre de ce chapitre est un emprunt fait à Raphaël Riand et Philippe Robert (Riand & Robert, 2023), qui s'intéressent plus spécifiquement aux groupes d'adolescents. Ils précisent que certains lieux sont nécessaires à la « métamorphose » adolescente, et utilisent la métaphore du lieu pour décrire l'investissement du groupe, visant « un travail de conquête de soi » (*Ibid.*, p. 235). J'ai rappelé dès le début de ce travail que l'addiction s'inscrivait dans une certaine mesure dans le processus adolescent comme un moyen de faire face au bouleversement pubertaire. Il est possible de faire un pas de plus dans cette direction, en postulant dès maintenant que le groupe peut jouer dans l'addiction un rôle similaire, celui d'une (re)conquête de soi.

C'est dans cette optique que j'aborde la question du dispositif thérapeutique de groupe, comme lieu susceptible d'offrir au sujet non seulement un lieu d'étayage, mais aussi un espace de transformation et de métabolisation spécifique de la réalité psychique. Ce travail nécessite dans un premier temps de s'engager dans la traversée des liens complexes entre groupe et psychanalyse, liens qui continuent à faire l'objet d'interrogations multiples.

## 1. A l'origine était le groupe

### 1.1. *La préhistoire du groupe*

Bien qu'il ait fallu du temps avant que le groupe ne parvienne à s'imposer comme objet spécifique de l'investigation psychanalytique, la question groupale s'est rapidement posée en arrière-plan de la découverte freudienne. On en trouve la trace dans les premiers écrits anthropologiques de Freud, notamment dans *Totem et Tabou* (1913). Il annonce ainsi dès cette époque une première hypothèse ayant trait au fonctionnement psychique des groupes : « Nous postulons l'existence d'une âme collective dans laquelle s'accomplissent les mêmes processus psychiques que ceux ayant leur siège dans l'âme individuelle ». Il avance également une première théorie concernant l'organisation sociale et l'instauration des interdits fondamentaux constituant l'issue heureuse du complexe d'Œdipe. En convoquant le mythe d'une horde originaire représentant l'état primitif de la société humaine, état qui comme il le rappelle avec prudence, n'a jamais été observé nulle part, Freud évoque l'origine groupale de la structuration psychique de l'être humain. Dans cette organisation primitive supposée, le père jouissait de tous les privilèges et exerçait un pouvoir tyrannique sur une bande de frères, vivant sous le régime du célibat forcé. Cette situation prit finalement fin à la suite de la révolte des frères qui tuèrent puis mangèrent le père. La culpabilité résultant de cet acte, ainsi que le renoncement des fils aux anciens privilèges du père tout-puissant rendu nécessaire par l'identification commune à la figure paternelle, donna naissance aux deux tabous caractéristiques de l'organisation œdipienne. Freud écrit : « C'est ainsi que le sentiment de culpabilité du fils a engendré les deux tabous fondamentaux du totémisme qui, pour cette raison, devaient se confondre avec les deux désirs réprimés du complexe d'Œdipe » (Freud, 1913, p. 165). Il ajoute que cette situation primitive a sans doute été à l'origine des organisations sociales, de la morale et des religions (*Ibid.*, p. 165).

A travers ce texte, Freud pose les prémisses des liens unissant la construction intrapsychique du sujet singulier et la construction psychique de la société dans son ensemble. Dans cette optique, l'ontogénèse répète la phylogénèse. Le développement individuel puise ses racines dans le fonctionnement collectif. Ce travail a contribué à faire du groupe un élément central et originaire du fonctionnement psychique, ses propriétés psychiques se transmettant de génération en génération. Il constitue aujourd'hui encore une référence essentielle dans les réflexions portant sur les mécanismes de transmission psychique, en particulier dans les couples et les familles (Eiguer, 2011; Robert, 2003).

Par ailleurs, Freud a repris en 1914 le concept de narcissisme, en faisant un élément essentiel dans le développement psychique. L'introduction du narcissisme pousse à de nouvelles réflexions concernant la balance existant entre investissement du moi et investissement de l'objet. Freud pose l'hypothèse d'une dualité entre libido du moi et libido d'objet. Il tient cette dualité comme un prolongement du dualisme entre pulsions d'autoconservation et pulsions sexuelles. Ce travail est d'une grande importance en ce qu'il relance le conflit fondamental entre ce qui relève de l'investissement de soi-même en tant qu'individu et ce qui pousse à l'investissement du monde extérieur. En d'autres termes, le sujet est à considérer dans l'équilibre à trouver entre soi et l'autre, équilibre dont nous avons par ailleurs montré au cours du premier chapitre de cette thèse la précarité dans la problématique addictive. Freud écrit : « L'individu, effectivement, mène une double existence : en tant qu'il est à lui-même sa propre fin, et en tant que maillon d'une chaîne à laquelle il est assujéti contre sa volonté ou du moins sans l'intervention de celle-ci » (Freud, 1914, p. 185). Cette idée sera largement reprise et développée par René Kaës, comme je tenterai de le montrer par la suite.

Quelques années plus tard, en 1921, Freud reprend et développe l'hypothèse selon laquelle la psychologie collective est première, la psychologie individuelle ne naissant que dans un second temps. Dès les premières lignes de *Psychologie des foules et analyse du Moi*, il écrit : « Dans la vie psychique de l'individu pris isolément, l'Autre intervient très régulièrement en tant que modèle, soutien et adversaire, et de ce fait la psychologie individuelle est aussi, d'emblée et simultanément, une psychologie sociale, en ce sens élargi mais parfaitement justifié » (Freud, 1921, p. 123). Dès lors se trouvent réunies les conditions pour une étude psychanalytique des ensembles groupaux, sans toutefois que ces avancées ne trouvent à ce moment dans la pensée freudienne un prolongement par la construction spécifique de dispositifs psychanalytiques groupaux.

Freud introduit au cours de cette étude des éléments essentiels à la compréhension de l'organisation psychique de la foule. En particulier, il critique l'utilisation du concept de suggestion pour rendre compte de l'abandon des inhibitions personnelles chez les individus rassemblés en foule. Il y substitue le concept de libido et contribue ainsi à caractériser la nature des liens se tissant dans les groupes. La cohésion groupale tient selon Freud aux liens d'amour naissant entre les sujets, à l'Eros visant à unir toutes choses entre elles (Freud, 1921).

Dans cette avancée concernant la nature des liens unissant les membres d'une foule organisée, la distinction freudienne entre foule avec meneur et foule sans meneur constitue une avancée majeure dans la compréhension des phénomènes groupaux. L'apparition du meneur au

sein de la foule signe l'émergence du sujet singulier à partir de l'ensemble. La différenciation du sujet apparaît donc paradoxalement comme ce qui fait apparaître le groupe en tant qu'entité organisée. A l'appui de cette idée, il étudie deux foules organisées autour d'un meneur : l'église et l'armée. Ces deux foules présentent pour point commun celui d'évacuer des liens entre les membres les tendances hostiles pourtant caractéristiques de l'ambivalence des sentiments propre à l'être humain. La disparition de cette ambivalence dans les foules se manifeste par *l'indifférenciation* qui semble s'y installer. Ainsi, « aussi longtemps que se maintient la formation en foule ou aussi loin qu'elle s'étend, les individus se conduisent comme s'ils étaient uniformes, supportent la singularité de l'autre, se mettent à égalité avec lui et n'éprouvent aucun sentiment de répulsion à son endroit » (Freud, 1921, p. 164). La nature de ce lien spécifique à l'intérieur des id conduit Freud à l'étude de *l'identification*, comme première manifestation du lien affectif du sujet à un autre. Ce type de lien dans le groupe est d'une importance capitale et nécessitera d'y revenir plus précisément dans la suite de ce chapitre. Freud fournit ainsi une première formulation concernant l'organisation groupale dans ce type d'ensemble plurisubjectifs : « Une telle foule primaire est une somme d'individus, qui ont mis un seul et même objet à la place de leur idéal du moi et se sont, en conséquence, dans leur moi, identifiés les uns aux autres » (*Ibid.*, p. 181).

Ces avancées freudiennes permettent d'établir plusieurs aspects fondamentaux de l'organisation psychique des groupes : d'une part, les configurations intrapsychiques sont à considérer comme des aménagements particuliers de problématiques complexes ayant marqué le développement culturel humain. Le sujet se construit donc dans et à travers le groupe social et plus largement humain. D'autre part, la nature des liens unissant les membres d'une foule organisée est marquée par des mécanismes identificatoires effaçant les spécificités individuelles, et conduisant à un effacement des limites individuelles au profit d'une indifférenciation excluant toute forme d'ambivalence des sentiments.

## **1.2. Le groupe comme objet psychanalytique**

La question du groupe a donc traversé l'histoire de la psychanalyse, et les apports freudiens ont permis de poser des jalons essentiels dans la compréhension des phénomènes groupaux. Les concepts nés de la découverte freudienne de l'inconscient ont donné naissance à un nouveau discours sur les ensembles groupaux, distinct du discours sociologique ou anthropologique.

Cependant, l'établissement du groupe en tant que dispositif thérapeutique distinct de la cure type a connu des aléas et demeure aujourd'hui sujet à caution. En effet, les spécificités du cadre psychanalytique, défini par la dualité, le transfert, la dissymétrie, sont établis comme des préalables méthodologiques indispensables au surgissement de l'inconscient. Pour certains auteurs en effet, l'idée d'une dynamique de groupe spécifique a pu être considéré comme un « mythe », seul l'individu possédant une réalité psychique (Kutash & Wolf, 1984).

Même si de premiers travaux portant sur une psychanalyse en groupe sont nés aux Etats-Unis sous l'impulsion de Trigant Burrow après le passage de Freud en 1909, comme le rappellent Privat, Quelin-Souligoux et Rouchy (Privat et al., 2001), il a fallu du temps pour spécifier et caractériser des dispositifs de groupes psychanalytiques aptes à rendre compte d'un travail psychique original et unique.

Les travaux issus de l'école anglaise de la Tavistock Clinic sont ici particulièrement importants dans la mesure où ils ont contribué à faire du groupe un véritable lieu thérapeutique. Ils ont d'une certaine manière prolongé Freud et Le Bon, en considérant que le rassemblement de sujets en groupe permettait l'émergence de phénomènes psychiques nouveaux, inaccessibles dans un autre dispositif. Ils ont cependant franchi un pas supplémentaire en faisant du groupe un lieu thérapeutique à part entière.

Dans cet ordre d'idées, il convient de considérer le groupe comme lieu de mise en œuvre d'une *réalité psychique spécifique*, réalité qui ne peut se déployer que dans la configuration de la rencontre entre plusieurs individus rassemblés dans le but de travailler ensemble sur leurs difficultés afin de les comprendre et de s'en détacher. Le groupe offre alors le cadre dans lequel les phénomènes intersubjectifs pourront être compris et analysés.

Ces travaux considérant le groupe comme espace et lieu thérapeutiques ont notamment puisé leurs fondements dans la théorie de la relation d'objet et de l'interprétation de transfert, comme le rappelle Ezriel (Ezriel, 1950). Bion a joué un rôle décisif dans l'approche du groupe en tant qu'objet total, lieu de déploiement d'une réalité psychique spécifique irréductible aux apports individuels de chacun des membres (Bion, 1961). C'est par la mise en place de groupes thérapeutiques qu'il s'est d'abord heurté à des résistances majeures, le groupe semblant s'opposer directement aux bénéfices recherchés par les individus le composant. Il a notamment proposé pour rendre compte de ces phénomènes la notion de *mentalité de groupe*, qu'il définit comme « le fonds commun où sont versées les contributions anonymes et grâce auxquelles les pulsions et les désirs que celles-ci contiennent peuvent être satisfaits » (*Ibid.*, p. 30). Le conflit

naissant de la contradiction entre la mentalité de groupe et les désirs des individus forment selon la terminologie bionienne la *culture de groupe*. Cette approche met l'accent sur la vie émotionnelle du groupe, le groupe de base, davantage que sur le groupe de travail, entendu comme le but conscient recherché par le groupe, la tâche fixée au groupe et que celui-ci cherche consciemment à mener à bien. De cette idée découle un changement radical dans l'attitude interprétative du psychanalyste du groupe. Si celui-ci se laisse aller à l'interprétation individuelle d'un problème amené par l'un des membres du groupe, il risque de renforcer les défenses groupales mobilisées par la mentalité de groupe. Pour Bion, il ne saurait exister d'interprétation au sein du groupe que groupale, mettant en lumière le rôle de la mentalité et de la culture de groupe (Bion, 1961).

Ezriel se situe dans une perspective similaire. Mais si Bion s'intéresse à la mobilisation de processus archaïques au sein du groupe de base, en soulignant le rôle d'un système protomentale, « au sein duquel les activités physiques et mentales ne peuvent être différenciées et qui se trouve en dehors du champ d'investigation psychologique généralement reconnu » (*Ibid.*, p. 104), Ezriel met l'accent sur l'émergence d'une *tension commune au groupe*, dont le groupe n'est pas conscient mais qui oriente son comportement. Cette tension représente le dénominateur commun des fantasmes inconscients des membres du groupe. Le rôle de l'analyste de groupe réside pour Ezriel dans l'interprétation de cette tension inconsciente, en s'appuyant sur la dynamique transférentielle. Il s'agit alors d'interpréter à chacun des membres la place qu'il occupe dans « l'ici et maintenant » de la dynamique groupale, c'est-à-dire les relations d'objets internalisées qu'il tente de rejouer à l'intérieur de la situation de groupe en « manipulant » les participants (Ezriel, 1950).

Foulkes considère le groupe comme une *matrice commune* à l'intérieur de laquelle se développent les autres rapports. Ce point de départ constitue une inversion par rapport à la conception plus répandue selon laquelle la dynamique de groupe se forme comme la conséquence des interactions entre les différents membres du groupe. Au contraire, l'ensemble des relations interpersonnelles est référé au groupe dans son ensemble, de sorte que toute communication engage le groupe, y compris les membres qui semblent ne prendre aucune part active à la situation.

Cette approche du groupe est sous-tendue par l'idée selon laquelle le groupe fait partie intégrante du sujet. Le sujet naît au sein d'un groupe et appartient au long de sa vie à différents groupes. Il apparaît donc nécessaire de faire entrer cette dimension dans le traitement de l'individu. La situation analytique groupale permet pour la première fois d'inclure la

représentation symbolique de la communauté environnante dans l'espace de traitement (Foulkes, 1964). En cela, le groupe offre la possibilité nouvelle de traiter le sujet à travers l'analyse de son rapport aux groupes qui soutiennent sa construction psychique. Dans une logique proche de celle de Winnicott, Il est possible d'avancer qu'un sujet seul, ça n'existe pas. Toute psychopathologie, selon Foulkes, doit être considérée comme expression d'un ensemble plus large (Foulkes, 1965). La configuration du groupe, la multiplicité des supports transférentiels qu'il suppose, permet à l'individu de rétablir des situations conflictuelles. Les autres membres du groupe deviennent des personnifications d'objets internes et d'angoisses spécifiques. A l'image de toute méthode thérapeutique, l'objectif du groupe analytique reste le changement à l'intérieur de chaque individu. Les changements au sein du groupe, l'évolution dans les modes de communication entre ses membres, se répercutent chez chaque individu, dans l'émergence de nouvelles possibilités relationnelles et d'une flexibilité autorisant l'apparition de capacités créatives. En sortant de la logique de la répétition, l'individualité émerge lentement, historiquement et génétiquement, de l'environnement groupal (Foulkes, 1964).

Ainsi, le dispositif de groupe-analyse décrit par Foulkes n'est pas conçu comme une méthode de traitement symptomatique. La réflexion groupale s'inscrit dans la logique psychanalytique. L'intérêt se situe moins dans le contenu des échanges que dans l'évolution des dynamiques de communication au cours de la vie du groupe. Cette évolution comprend notamment le passage du langage inarticulé et indifférencié du symptôme vers une expression secondarisée et communicable dans le langage verbal (Foulkes, 1964).

Le rôle et l'attitude du leader du groupe sont décrits comme psychanalytiques. Son écoute se porte sur les niveaux de communication inconscients qui circulent à l'intérieur de la matrice groupale. L'une des spécificités pointées par Foulkes est la place du leader, en position d'observateur depuis l'intérieur du groupe. Les limites du groupe sont l'horizon de la situation thérapeutique (Foulkes, 1965). Cette situation implique que le leader soit partie prenante de cette situation, et en position d'être lui-même inclus dans les interactions entre les membres. Il est par conséquent pris dans la dimension transférentielle groupale, et l'analyse ne peut se faire que dans le transfert.

En France, Didier Anzieu a joué un rôle majeur dans la diffusion et la théorisation de la psychanalyse de groupe. Pontalis avait certes ouvert la voie en faisant du groupe un objet d'investissement pulsionnel, mais Anzieu a développé cette idée en étudiant les différentes productions psychiques susceptibles de naître dans le petit groupe constitué. Il postule que le groupe est le lieu de la mise en commun « des images intérieures et des angoisses des

participants » (Anzieu, 1975). Cette mise en commun n'est possible que dans la mesure où une enveloppe groupale peut se mettre en place, capable de faire tenir ensemble ces projections. Si l'inconscient est à saisir partout où il peut se manifester, il nécessite cependant un dispositif propre à le recevoir et à l'accueillir. Sans constitution de cette enveloppe il ne peut y avoir de groupe mais uniquement un agrégat d'individus. Le groupe est la surface de projection « des fantasmes, imagos et topiques subjectives des participants » (*Ibid.*, p. 2). L'accent est donc mis par Anzieu sur la limite, les frontières du groupe à l'intérieur desquelles peuvent se développer une circulation fantasmatique et identificatoire propre et des productions psychiques spécifiques.

Il s'agit ici d'un très bref aperçu de la richesse des travaux ayant étudié les conditions par lesquelles le groupe pouvait devenir objet d'un travail thérapeutique en référence à la psychanalyse. L'idée que le groupe puisse devenir le lieu d'une réalité psychique qui lui soit propre a constitué un tournant majeur dans l'ouverture de la psychanalyse à des dispositifs méthodologiques nouveaux, mais aussi au traitement de problématiques longtemps considérées aux limites de l'analysable. Le groupe devient dispositif thérapeutique, à condition d'en établir les conditions d'utilisation et d'en réfléchir le cadre et ses correspondances avec des configurations psychopathologiques nouvelles. Ainsi par exemple l'émergence de dispositifs groupaux à médiation dans le cadre des pathologies de la symbolisation permet d'ouvrir de nouvelles voies d'accès à l'archaïque chez l'enfant ou l'adulte (Brun, 2022; Brun et al., 2016). De la même manière, le travail groupal dans le cadre de la problématique addictive nécessite de penser « les adéquations du dispositif groupal aux configurations cliniques » comme le formule Kaës dans son avant-propos à la troisième édition du *Groupe et l'inconscient* (Anzieu, 1975).

Cette réflexion sera poursuivie dans la partie méthodologique de ce travail. Auparavant, il est important d'aborder la difficile question de la complémentarité entre réalité psychique du et dans le groupe, et réalité psychique du sujet singulier. Si le changement individuel est le véritable objet du changement psychothérapeutique, comme je l'ai rappelé plus haut au sujet des conceptions foukésiennes, il reste encore à explorer les voies par lesquelles groupe et individu peuvent entrer en résonance.

## 2. Des liens de complémentarité entre sujet et groupe

### 2.1. *De la rencontre entre sujet et groupe*

Les premiers travaux concernant l'émergence du groupe en tant qu'objet de la réflexion et du traitement psychanalytique ont joué un rôle majeur dans la compréhension et la légitimation de ces dispositifs dans l'épistémologie de la psychanalyse. Cette étape essentielle a ouvert la voie à de nouvelles recherches concernant la place du sujet singulier dans le travail groupal et les voies de passage entre les problématiques individuelles des membres du groupe et la réalité psychique du groupe telle qu'elle émerge de la rencontre entre ces sujet singuliers. La rencontre sujet-groupe se caractérise par un état de tension, un moment de dépersonnalisation, « dé-individualisation » comme le propose Neri, permettant de créer des schèmes groupaux (Neri, 1997). Falguière souligne que la mise en lien dans le groupe témoigne « de tensions plus ou moins tolérables, des charges attractives et répulsives plus ou moins fortes, de tout ce qui frappe les sens et pourrait être quantifiable en terme d'intensité, résistance, puissance... » (Falguière, 1997). Ces auteurs témoignent ainsi des enjeux psychiques propres à la mise en groupe pour les individus. Cette situation met en jeu une énergie considérable, en confrontant brusquement à la différence, différence qui devra disparaître pour un temps afin de favoriser l'établissement de « l'état groupal naissant » (Neri, 1997).

La dynamique entre individu et groupe peut donc évoluer au cours de l'histoire du groupe. La naissance du groupe implique la création d'un sentiment d'appartenance de chacun au groupe, sentiment indispensable à l'intégration et à la cohésion groupale. Cette trame constituée permettra progressivement l'émergence des problématiques individuelles ainsi que leur traitement dans le groupe. Pierre Privat souligne l'articulation entre ces deux registres de réalité psychique : « On ne peut pas, en effet, opposer l'individu et le groupe, puisque chacun y dépose des parties ignorées de lui-même, et participe ainsi à la constitution de ce lieu de rencontre des parties mutuelles plus ou moins indifférenciées » (Privat, 1997). Les problématiques individuelles pourront d'autant plus être abordées et élaborées dans le groupe qu'elles entrent en résonance avec la problématique commune.

Les points de convergence entre individu et groupe se dessinent ici plus précisément. Si le groupe peut se construire comme un objet psychique en tant que tel, donnant naissance à une réalité et des productions psychiques irréductibles à celles des sujets qui composent le groupe,

il n'en reste pas moins que le groupe ne peut exister qu'à partir des représentations, des fantasmes et investissements pulsionnels des membres du groupe.

De son côté Kaës s'est attaché à la compréhension métapsychologique des liens unissant le sujet au groupe. Il a développé l'idée selon laquelle le groupe n'est pas uniquement un dispositif externe favorisant le déploiement d'une réalité psychique propre, mais fait partie de l'individu dès les origines de la vie psychique. Selon lui, « ce que le groupe met en question pourrait se formuler comme l'exigence de travail psychique qu'impose, dès la mise au monde, à la psyché sa liaison nécessaire avec le groupal, et non seulement avec le corporel » (Kaës, 1993, p. 107). Le sujet est considéré ici comme « sujet du groupe », autant qu'il est sujet de l'inconscient. Il a également contribué à figurer différemment l'espace psychique du sujet. En s'appuyant sur les concepts de groupes internes et de groupalité psychique, il a identifié la nature groupale de l'appareil psychique. L'inconscient est structuré comme un groupe, autrement dit ses productions, comme le fantasme, les identifications, les imagos..., possèdent une structure de groupe. Il propose de concevoir les groupes internes comme « la manifestation d'une propriété générale de la matière psychique, celle de l'associer et de la dissocier, de l'agréger et de la désagréger » (Kaës, 2010b). Dans son approche, Kaës permet de penser le groupe non seulement depuis l'extérieur, mais aussi comme une propriété de la vie psychique du sujet.

L'articulation entre espace psychique singulier, espace intersubjectif et espace transsubjectif a donné naissance au modèle de l'appareil psychique groupal (Kaës, 2010a). Celui-ci « rend compte de ce qui lie les psychés des sujets d'un groupe, de la façon dont s'effectuent ces liaisons et de leurs effets sur la transformation de l'espace psychique du groupe » (Kaës, 1993, p. 173). Cet appareil de transformation est la construction commune des membres d'un groupe, il est une fiction qui donne à penser les modalités à partir desquelles la réalité psychique de l'ensemble peut se construire à partir de l'articulation et de la transformation des contributions individuelles.

La réflexion sur l'articulation entre le sujet et le groupe permet de souligner l'idée selon laquelle l'individu ne se « dissout » pas dans le groupe, mais que le groupe offre une opportunité pour le sujet de remettre au travail sa propre organisation psychique, à travers sa contribution à l'appareillage original et unique des psychés entre elles au sein du groupe. Cet appareillage peut connaître une alternance entre tendance à l'*isomorphie* et à l'*homomorphie*, tension sur laquelle se transforme le processus groupal (Kaës, 2010a). L'*isomorphie* désigne ici le processus de non-différenciation entre appareil psychique groupal et appareil psychique subjectif, tandis que l'*homomorphie* désigne à l'inverse le processus de différenciation entre sujet et groupe (Kaës,

2017). Cette mise en tension apparaît d'autant plus importante dans le cadre de la problématique addictive. En effet, j'ai évoqué lors du chapitre 2 les caractéristiques de l'illusion addictive, en soulignant la dimension d'indifférenciation entretenant une illusion d'a-conflictualité<sup>2</sup>

## **2.2. *Le groupe comme lieu de naissance du sujet***

Dans ce contexte général, il m'est apparu important de revenir sur cet élément homomorphique, c'est -à-dire la façon dont l'appareil psychique individuel peut progressivement émerger depuis la structure groupale. Il s'agit dans cette optique de redéfinir la place qu'occupent les différents groupes au cours de la vie du sujet. Si le groupe constitue une structure générale de la psyché humaine, et que le sujet est indissociablement lié au groupe, les groupes constitués dans lesquels évolue l'individu ne jouent-ils pas un rôle majeur dans la façon dont le sujet va pouvoir acquérir une existence en tant qu'il est à lui-même sa propre fin ?

Je souhaite revenir à cette occasion sur quelques éléments touchant au caractère intermédiaire de la position du dispositif groupal, « chaînon manquant » pour reprendre l'expression de Rouchy, entre individuel et collectif (Rouchy, 1998). Par cette position intermédiaire, le groupe constitue un lieu propice au remaniement et à la métabolisation de processus inhérents au développement psychique du sujet, et en particulier aux processus touchant au devenir-sujet.

Rouchy (1998) a montré l'importance des groupes d'appartenance primaire dans le développement psychique du sujet, et dans le développement de l'identité. Ces groupes, compris dans une perspective extensive par Rouchy, comprennent l'ensemble des figures et espaces ayant constitué l'environnement dans lequel se développe l'enfant. En cela, il s'écarte d'une vision réduite à la famille nucléaire. Ils occupent une place fondamentale, formant la « base partagée d'où procède l'individuation ». L'individuation, dans cette lecture, est entendue comme « le processus par lequel chaque être humain se constitue progressivement comme sujet, à la fois par identification et différenciation » (J. C. Rouchy, 1998, p. 80). Ce processus trouve donc un étayage dans des éléments culturels bruts, non élaborés et indifférenciés, transmis par des modes de communication directs, sans médiation par le langage. En d'autres termes, l'individuation engage ici une dimension groupale. De manière paradoxale, et en citant Rouchy,

---

<sup>2</sup> Je développe cette idée d'illusion addictive lors du chapitre 2, partie 2.3.1. *L'illusion addictive* (p. 47)

« devenir différent est étayé sur la dynamique interne du groupe d'appartenance primaire, sur la place attribuée (ou désignée dans le plus mauvais cas) qui doit évoluer pour soi-même et au regard des autres, devenir autonome dans les liens de l'interdépendance » (*Ibid.*, p. 80). L'addiction, dans sa tendance à mettre l'autre hors-circuit, viendrait alors directement interroger ce processus d'individuation, qui ne peut se déployer que sur la nécessaire reconnaissance d'une dépendance irréductible.

Le sujet est d'abord sujet du groupe, et le devenir sujet entraîne inévitablement la question groupale. Être sujet nécessite de trouver une place dans l'ordre des générations et dans l'ensemble des liens intersubjectifs du groupe primaire. Ainsi, les processus d'individuation s'articulent étroitement à l'attribution d'une place au sein d'un groupe, place qui s'affirme dans le regard et le désir des parents, par le jeu des réactions en miroir, essentiel dans la progressive différenciation entre moi et non-moi (Foulkes et Anthony, 1965). D'une certaine manière, on pourrait alors définir le processus d'individuation comme l'installation dans une place spécifique, place qui appartient au sujet en propre, et qui le situe dans la chaîne des générations et la différence des sexes.

En tant que processus groupal, l'individuation nécessite que le groupe primaire, toujours selon Rouchy, présente trois facteurs essentiels : un cadre contenant, un espace transitionnel, et des images identificatoires enrichissantes.

Par ailleurs, Rouchy souligne que ce processus d'individuation trouve une continuité et une éventuelle reprise au sein des groupes d'appartenance secondaires. A la différence des groupes d'appartenance primaires, les groupes d'appartenance secondaires supposent un accès suffisant à la différenciation, dans la mesure où c'est ici la différence qui organise les échanges. Ils nécessitent que les processus d'individuation soient suffisamment avancés pour que des relations entre individus soient possibles.

Les groupes d'appartenance secondaire s'inscrivent donc dans un rapport dialectique étroit avec les groupes d'appartenance primaire. Ils peuvent tout à la fois soutenir et enrichir le processus d'individuation en offrant de nouveaux espaces de métabolisation et de transformation, mais ils peuvent également figer les processus de symbolisation, en y substituant des rituels et des symboliques instituées. Ces groupes d'appartenance secondaire jouent donc un rôle de premier ordre dans le "devenir sujet".

Par leurs caractéristiques partagées avec les groupes d'appartenance primaire, les groupes d'appartenance secondaire offrent à la fois un espace différent et un espace de reprise, qui peut également devenir espace de répétition, de ces premiers groupes.

### **2.3. *L'identification au cœur du groupe... et de l'addiction ?***

Freud a introduit un élément essentiel à la compréhension des liens unissant les sujets d'un groupe en mettant en avant les mécanismes d'identifications, qualifiant ainsi le mode particulier de relations contribuant à organiser le groupe. Il donne une première définition de ce processus psychique, qui fera par la suite l'objet de nombreux développements, en le qualifiant de « premier lien affectif à une autre personne » (Freud, 1921, p. 167). Il est intéressant de noter que dans ce texte, Freud évoque l'identification comme une forme de régression possible de la relation d'objet. C'est notamment l'un des mécanismes à l'œuvre dans la formation de symptômes névrotiques. Comme c'est le cas chez Dora, « l'identification a pris la place du choix d'objet, le choix d'objet a régressé jusqu'à l'identification » (*Ibid.*, p. 169).

Par l'accent mis sur l'identification, Freud contribue à mettre l'accent « sur l'apport psychique venu du monde extérieur » (Avron, 2000, p. 8). Avron choisit dans ce texte de revenir à une conception générale de l'identification, mettant l'accent sur le phénomène d'appropriation du monde extérieur. A ce niveau de compréhension, l'accent est mis sur l'importance du travail psychique suscité par la rencontre avec le monde extérieur. Ce point de vue nécessite d'être considéré avec prudence selon Avron, afin d'éviter le risque d'une polarisation sur le monde extérieur au détriment de la perspective libidinale. Elle précise ainsi que sa « seule conviction est que des processus de cet ordre ont peu de chance de se réaliser en profondeur sans l'action directe et réciproque du sujet et de l'objet » (Avron, 2000, p. 13). La perspective ouverte par Avron consiste en partie à remettre au centre de la vie psychique l'exigence du travail suscité par la rencontre avec le monde extérieur. Monde frustrant bien sûr, mais également source d'enrichissement du Moi. Si le groupe est un lieu privilégié d'identification comme le signale Laxenaire (2000), on peut entrevoir l'importance de ce type de dispositif dans la mise au travail psychique engagé par la rencontre avec les autres.

C'est dans une forme d'approfondissement de ces considérations que Jean-Claude Rouchy a quant à lui précisé la nature des liens identificatoires au sein des groupes, en affirmant que l'identification était un processus groupal. Il s'est intéressé au *processus* identificatoire,

soulignant le lien existant entre identification, introjection et incorporation. Selon lui, l'identification procède de l'introjection « des caractéristiques d'objets du monde extérieur » (J. C. Rouchy, 1998, 2000). Il s'est appuyé sur les travaux d'Abraham et Torok pour qualifier le *fantasme d'incorporation* comme une introjection manquée. L'incorporation est caractérisée par la *démétaphorisation* et l'*objectivation* : en l'absence de travail symbolique et de mise en pensée, c'est l'acte qui domine, acte d'ingestion reprenant sur le mode de la réalité ce que l'introjection accomplit psychiquement. L'addiction, par la place qu'elle donne à l'acte d'ingestion, ne témoigne-t-elle pas de la prévalence de l'acte d'incorporation sur le processus d'introjection ?

Les groupes secondaires peuvent jouer un rôle fondamental selon Rouchy dans la relance et la reprise des processus identificatoires : ils constituent un espace transitionnel entre la réalité intrapsychique et la réalité sociale. En cela ils forment un lieu de métabolisation qui « favorise l'introjection d'image identificatoire, l'élaboration d'un processus de pensée et d'une capacité de penser » (J. C. Rouchy, 2000, p. 53). L'apport de Rouchy permet de penser les liens de groupe comme porteurs d'une capacité à relancer l'élaboration des incorporats, autorisant une reprise du processus identificatoire. Cette conception peut être de première importance dans la question de la prise en charge des addictions. De manière centrale, le travail de groupe pourrait-il favoriser le passage du fantasme d'incorporation au processus d'introjection, relançant à cette occasion le processus identificatoire ?

A la suite de ces réflexions concernant la nature des liens groupaux et la manière dont le groupe peut constituer un espace transitionnel capable de relancer les liens identificatoires, offrant ainsi au sujet une occasion de reprendre le cours d'un développement psychique figé dans la répétition d'actes d'incorporation témoignant de carences identificatoires, je souhaiterais tenter de rendre compte de la façon dont le groupe, en plus d'offrir un espace d'individuation, peut également permettre la reprise du processus de subjectivation, *rendant au sujet une intégrité psychique pleine et entière.*

### **3. La subjectivation, au carrefour de l'individuel et du collectif**

#### **3.1. *L'émergence de la notion de subjectivation***

Le concept de subjectivation s'est progressivement imposé dans la littérature et la théorie psychanalytique, jusqu'à en devenir l'un des paradigmes. Wainrib souligne l'ampleur de ce

mouvement, se demandant si la psychanalyse ne serait devenue une affaire de subjectivation, comme il l'énonce dans le titre d'un article (Wainrib, 2012). Le terme de subjectivation peut désigner d'après Cahn « la visée même du travail de psychanalyse, soit la reconnaissance et l'appropriation par le sujet d'éléments de sa psyché jusqu'alors refoulés, exclus » (Cahn, 2006).

Il est clair que la notion de subjectivation, comme d'ailleurs celle de *sujet* ou de *subjectif*, ne fait pas partie du corpus conceptuel freudien (Golse, 2006). Il est difficile de donner au *sujet* une consistance propre, différenciée de notions plus classiques désignant des modalités d'existence particulières, comme le Moi, le Je, ou le Self tel qu'il a été décrit dans le courant psychanalytique anglo-saxon (Konicheckis, 2008). La spécificité du concept de *subjectivation* repose probablement dans sa dimension processuelle, jamais achevée. Comme l'écrit Konicheckis, il s'agit d'un « processus spectral qui va de la conquête, l'appropriation, l'incorporation, jusqu'à l'assimilation, l'introjection et l'identification de ce qui, tout en étant à son origine, se retrouve extérieur au psychisme du sujet » (*Ibid.*, p. 13). Cette perspective met l'accent sur l'idée qu'on ne naît pas sujet, mais qu'on le devient au terme d'un processus qui dure la vie entière (Wainrib, 2012). Si ce processus semble s'inscrire dans une certaine proximité avec le processus de différenciation, et si d'une certaine manière on pourrait postuler que la subjectivation implique un mouvement de différenciation (Cahn, 2004), les travaux sur la subjectivation insistent sur l'idée de l'expérience subjective du processus, dans le sens d'une appropriation de ses propres expériences psychiques par le sujet qui les vit. La subjectivation renvoie à une sorte de « fonction sujet » telle que la nomme Cahn (2004). C'est en cela qu'elle se distingue de la différenciation en tant que processus psychique de séparation entre soi et non-soi. Ainsi faut-il comprendre que la subjectivation tend à la transformation et à l'appropriation de toutes les expériences vécues subjectivement. Les mécanismes de défense identifiés par la pratique psychanalytique, tels que le refoulement, le clivage, le déni, la forclusion parmi les principaux peuvent dès lors être considéré comme des achoppements dans le processus de subjectivation, dans la mesure où ils privent le sujet d'une partie de ses expériences subjectives (Cahn, 2006).

### **3.2. *La subjectivation dans la psychopathologie***

Le processus de subjectivation est essentiel dans la vie psychique, et à plus forte raison au moment de l'adolescence. Cahn pose la question de la subjectivation comme un élément central de la psychopathologie à l'adolescence, en particulier dans les psychosomatoses, les états limites et personnalités « comme si » (Cahn, 2004). Ainsi il considère la subjectivation comme le dénominateur commun de toute démarche thérapeutique.

Ce postulat paraît également particulièrement opérant dans la clinique des problématiques addictives. En effet, la répétition de l'acte d'incorporation ne conduit-elle pas à un effacement du sujet, devenant lui-même objet dans une forme de permutation entre sujet et objet (Ravit, 2003), ou le destituant de cette position dans son effort même pour y accéder (Pedielli & Bonnet, 2009) ? A moins que cet effacement, de façon paradoxale, ne constitue une tentative pour tenter de se réfléchir subjectivement, comme le soulignent Ewanzo et Jung au sujet de certains adolescents (Ewanzo & Jung, 2023) ?

Anne Brun postule de son côté que l'addiction, dans une tentative de lutte contre des expériences « d'anéantissement de la subjectivité », engage justement le sujet à « se couper d'une partie de sa subjectivité pour ne pas l'éprouver » (Brun, 2012). Ainsi la subjectivation prend-elle une place grandissante dans la compréhension des « souffrances narcissiques-identitaires », organisations psychopathologiques contemporaines mettant l'accent sur le narcissisme et la construction de l'identité. Ces souffrances s'expriment particulièrement dans le registre de la sensorimotricité, de l'agir et du comportement (Jung & Di Rocco, 2022). A ce titre, l'addiction peut s'inscrire comme un avatar de ce type de fonctionnement, témoignant d'un « trouble de la réflexivité plus ou moins profond » (*Ibid.*, p. 1), ou d'un trouble de la « fonction subjectivante du moi » (Roussillon, 2012, p. 9). Les souffrances narcissiques-identitaires convoquent des configurations psychiques trouvant leur origine en-deçà de la représentation et du refoulement, affectant directement la capacité à s'éprouver psychiquement et à se reconnaître comme sujet en capacité de se penser (Roussillon, 2012a).

### **3.3. *Intersubjectivité et subjectivation***

Les travaux concernant le processus de subjectivation renvoient aux sources de la construction identitaire du sujet et impliquent la référence à l'intersubjectivité. Le « devenir-

sujet » ne peut se concevoir que dans la relation à l'altérité et avec la subjectivité de l'autre. Roussillon utilise le terme d'intersubjectif « pour penser la question de la rencontre d'un sujet, animé de pulsions et d'une vie psychique inconsciente, avec un objet, qui est aussi un autre-sujet, et qui présente donc les mêmes caractéristiques » (Roussillon, 2008). Dans cette optique, Roussillon place au cœur de la réflexion sur le devenir sujet la question de la rencontre avec un objet qui n'est pas uniquement support de l'activité pulsionnelle, mais également sujet et agent d'une réponse qui lui est propre. Cette rencontre nécessairement dynamique permet d'envisager la place que le monde interne de l'autre peut occuper dans la construction psychique du sujet. La subjectivation apparaît alors « comme une intériorisation des représentations intersubjectives, soit, chez le bébé, comme une intériorisation progressive des représentations d'interactions » (Golse, 2006). On peut ajouter que suivant cette logique, le processus de subjectivation implique également la transmission de la vie et des complexes inconscients parentaux et familiaux.

Dès lors, la fonction sujet ne peut s'envisager sans considérer l'organisation d'un rapport à l'altérité, entendue comme la rencontre avec la subjectivité de l'autre, et les effets réciproques de l'un sur l'autre. En d'autres termes, il n'y a pas de psyché en dehors du lien à l'autre. Kaës se situe dans une optique similaire, en situant le groupe comme matrice nécessaire à l'émergence du sujet. Il écrit : « Devenir Je, c'est inventer une temporalité de projet et d'avenir différente pour le groupe et pour les sujets qui en sont tout à la fois les maillons, les serviteurs, les bénéficiaires et les héritiers » (Kaës, 2014b).

Ces avancées concernant le rôle et la place de l'intersubjectivité dans la construction *intrasubjective* invitent à considérer les propriétés et les modes d'action des dispositifs thérapeutiques proposés à ces sujets entravés dans leur processus de subjectivation. Dans le registre des souffrances narcissiques-identitaires, les actes ne sont plus à considérer comme des moyens de décharge économiques mais comme des messages adressés à l'autre-sujet et dont le sens est à co-construire dans la rencontre clinique : « Dans l'espace de rencontre clinique, le comportement produit des effets d'interaction qui, s'ils sont accueillis et commencent à être réfléchis par un autre sujet, commencent à prendre valeur intersubjective avant de pouvoir délivrer leur valeur intrasubjective potentielle » (Roussillon, 2008, p. 27).

Dans la mesure où le sujet se construit dans et par la rencontre avec les autres sujets, les dispositifs groupaux ne constituent-ils pas un lieu privilégié pour remettre en jeu les processus de subjectivation ? L'organisation des liens, les mécanismes d'identification projective, les modalités transférentielles renvoient aux caractéristiques du déploiement de l'intersubjectivité

dans l'espace groupal. La psychanalyse de groupe met ainsi au premier plan la question des liens entre les membres du groupe, de leur transformation et de leur potentiel subjectivant.

Guénoun et Attigui montrent à travers l'étude d'un dispositif groupal à médiation théâtrale pour adolescents comment l'espace groupal, par l'organisation de la dynamique groupale et des places réciproques que chacun peut y occuper, contribue à relancer les processus de subjectivation, à travers la double reconnaissance de l'autre comme objet de la pulsion, mais aussi comme autre sujet désirant (Guénoun & Attigui, 2021). La conjonction des différents niveaux de réalité psychique (intra, inter et transsubjective) à l'œuvre dans les groupes thérapeutiques peut alors constituer un support de transformation des liens permettant la reprise de l'appropriation subjective des expériences psychiques exigées par la rencontre avec le groupe.

**Points-clés :**

*Ce chapitre avait pour objectif de poser les conditions par lesquelles le groupe peut devenir un lieu de traitement psychique adapté à la prise en charge des problématiques addictives. Ainsi j'ai cherché à mettre en relief les spécificités du groupe en tant qu'objet psychanalytique, lieu de création et de déploiement d'une activité psychique originale. L'existence du groupe en tant qu'objet de l'investigation psychanalytique implique de penser l'articulation entre sujet et groupe. Je me suis intéressé aux liens de complémentarité existant entre fonctionnement groupal et fonctionnement individuel, afin d'approcher la manière dont le groupe peut offrir les conditions privilégiées de reprise de processus de différenciation et de subjectivation, en tant que représentations du rapport à l'altérité, entravés dans les problématiques addictives.*

## **Chapitre 4 : Groupe et addiction, état des lieux des dispositifs**

Au cours de ces trois premiers chapitres, j'ai tenté de rendre compte des correspondances et de la complexité des liaisons existant entre les enjeux psychiques de l'addiction et les modalités de travail psychique induites par les dispositifs groupaux référés à la théorie et la pratique psychanalytique.

Cependant, l'histoire de l'addictologie a montré que les groupes et l'addiction présentaient des relations déjà bien établies. En effet, les premiers dispositifs de prise en charge des addictions s'inscrivent dans le champ des groupes d'entraide, relevant de l'auto-organisation de personnes présentant des problématiques similaires. L'initiative la plus connue reste sans doute à ce jour celle des Alcooliques Anonymes, qui ont placé l'entraide et le soutien entre pairs au cœur de leur modèle de rétablissement. Ici, le groupe et le partage d'une expérience commune sont considérés comme un instrument essentiel de l'amélioration du pronostic addictologique, et le modèle bénéficie d'une diffusion et d'une reconnaissance particulièrement large à travers le monde (Suissa, 2012).

Par ailleurs, les travaux nord-américains issus de la psychologie du self et des théories de Kohut notamment, ont mis en place des dispositifs thérapeutiques groupaux adressant la problématique addictive de façon spécifique. Je tenterai ici de rendre compte de ces différentes initiatives et de leurs fondements théoriques. Je reviendrai ensuite sur quelques expériences en France s'étant penché sur cette question spécifique.

### **1. Le modèle des Alcooliques anonymes**

Le support groupal, soutenant l'activité des différents groupes d'entraide, s'est depuis longtemps imposé dans les parcours de rétablissement. Les leviers d'action de ce type de groupe sont aujourd'hui mieux connus. En particulier, le rôle du sentiment de honte et de la stigmatisation semblent jouer un rôle majeur dans l'isolement des personnes dépendantes (Roche, 2017). La reconnaissance entre pairs et l'identification à un vécu commun paraît

essentiel pour les sujets addicts, et autorise une sortie de l'isolement qui peut s'avérer salvatrice pour de nombreuses personnes.

Dès les années 1930, la naissance et le développement des alcooliques anonymes (AA) a popularisé l'importance des facteurs groupaux dans le traitement de l'addiction. Cette approche met l'accent sur l'entraide entre personnes partageant l'expérience d'une souffrance commune. Comme le rappelle Weegmann (2004), le programme de rétablissement proposé par les AA repose dans l'acceptation de son problème, le fait de s'en remettre à une puissance supérieure et l'humilité. Le travail d'analyse y est perçu comme un frein au changement fondamental et à l'abstinence. Au niveau du fonctionnement groupal, l'absence de leader désigné et l'anonymat permet à l'objet groupe d'occuper la fonction d'idéal du Moi et de prévenir l'apparition d'une forme de dépendance à l'égard d'un leader (Weegmann, 2004). Si ce modèle contribue à offrir un soutien précieux aux patients, il ne permet pas d'accéder à une compréhension dynamique de la problématique addictive et ne se donne d'ailleurs pas cet objectif. Le but poursuivi par ce mouvement est l'abstinence totale en favorisant l'installation d'une identité collective et partagée « d'alcoolique en rétablissement ». Il procure ainsi un cadre de référence essentiel pour le rétablissement. Le travail d'analyse, qui entraîne un décentrement de la question de la réalité extérieure en s'appuyant sur un travail d'élaboration des ressorts psychiques de l'addiction n'est pas au premier plan, et peut au contraire être interprété comme un obstacle à la démarche de changement (Weegmann, 2004). Les alcooliques anonymes s'appuient sur un programme de rétablissement, le programme de Minnesota, structuré en 12 étapes visant à l'acceptation de la maladie et la découverte de soi. La première de ces étapes consiste en la reconnaissance de son impuissance devant l'alcool. Dès lors, l'objectif poursuivi est celui de l'acceptation d'une perte de contrôle plus que la recherche d'un sens concernant cette perte.

Weegman a identifié plusieurs objectifs spécifiques à la thérapie de groupe dans le champ de l'addiction et met en évidence la promotion du dialogue sobre, le cheminement vers l'abstinence, l'évaluation de ses vulnérabilités et de ses qualités et la restauration du Self (Weegmann, 2006). Si ces objectifs apparaissent centraux dans les groupes en addictologie, ils n'incluent pas une dimension psychothérapeutique concernant la dynamique psychique et intersubjective caractéristique de la dimension groupale. La possibilité de changements au-delà de l'abstinence sont toutefois identifiés, notamment dans le domaine de la responsabilité personnelle et de l'empathie (Weegmann, 2006).

Par leur importance et leur popularité dans le domaine de l'accompagnement des addictions, les Alcooliques Anonymes offrent une illustration de l'importance du groupe pour les sujets

dépendants. Par ailleurs, on peut remarquer que ces groupes s'organisent autour d'une identité groupale forte. Ils peuvent ainsi constituer pour les individus une sorte de « béquille narcissique avec comblement identitaire de surface » (Riand & Robert, 2018). Dans ces conditions, l'importance prise par l'objet-groupe peut interroger la question de l'accès à l'intersubjectivité qui, comme j'ai tenté de le montrer dans un chapitre précédent, constitue une composante majeure des possibilités de subjectivation. Il est d'ailleurs intéressant à ce propos de noter que les Alcooliques Anonymes ne s'adressent qu'aux personnes souffrant d'une addiction à l'alcool. L'identification par le produit y est centrale, et les différentes émanations des Alcooliques Anonymes, telles que les Narcotiques Anonymes (NA), les Gamblers Anonymous (GA), ou encore les Outre-Mangeurs Anonymes (OMA), témoignent des frontières entre les différentes addictions, privilégiant un rapport à l'identique dans la problématique addictive. J'ai eu l'occasion de rappeler ailleurs l'importance que pouvait occuper le groupe pour soutenir les fonctions d'un moi défaillant et de renforcer la fragilité des assises narcissiques singulières (Dufayet et al., 2024). Je citais notamment cette phrase prononcée par une patiente, membre régulière des Alcooliques Anonymes : « Nous allons t'aimer jusqu'à ce que tu sois en mesure de t'aimer toi-même ». Cette phrase me semble caractéristique de la fonction occupée par le groupe, comparable à une prothèse narcissique visant à l'introjection d'un environnement aimant et bienveillant. Par ailleurs, les Alcooliques Anonymes mettent au centre de leur conception du rétablissement l'idée d'aider d'autres alcooliques pour s'aider eux-mêmes. Ici, aider l'autre revient à s'aider soi-même, entraînant du même coup le brouillage des frontières entre soi et l'autre, obturant l'accès à une différence qui permettrait à chacun de se rétablir dans son individualité. Dans ces circonstances, « être en présence des autres ne garantirait pas alors la reconnaissance de l'altérité mais alimenterait plutôt le fantasme d'un lien fusionnel unissant dans « le corps du groupe » des enfants indifférenciés » (*Ibid.*, p. 109).

Ainsi peut se développer le sentiment d'être plus forts en groupe, par la constitution d'un « esprit de groupe » dans lequel les sujets se confondent narcissiquement avec l'objet, étape préalable à toute possibilité de différenciation (Sanahuja et al., 2016).

Le modèle de la groupalité proposé par les groupes d'entraide, en particulier celui des Alcooliques Anonymes, fournit une base importante sur laquelle de nombreux dispositifs thérapeutiques s'appuient encore<sup>3</sup>. Il repose principalement sur la représentation d'un groupe à la fois fort et aimant, capable d'apporter un soutien sans faille et de répondre à une demande

---

<sup>3</sup> On peut citer à ce sujet certains centres de soins communautaires s'appuyant sur le modèle Minnesota comme le centre APTE dont le fonctionnement a été décrit précisément (Didier, 2004)

d'étayage majeure. « La formule du groupe d'entraide pourrait se résumer dans la formule « Un pour tous, tous pour un » » (Dufayet et al., 2024, p. 110).

Si le rôle des groupes d'entraide est prépondérant dans l'accompagnement des sujets souffrant d'addictions, les institutions de soins ont également proposé différents dispositifs thérapeutiques, au point d'en faire l'une des pierres angulaires des prises en charge addictologiques. En effet, déjà en 1988, Weiss et al. recensaient aux Etats-Unis près de 94% de structures de soins utilisant des dispositifs thérapeutiques de groupe (Weiss et al., 2004).

## **2. Dispositifs thérapeutiques de groupe et addiction**

### **2.1. Généralités concernant les thérapies de groupe en addictologie**

Bien que la prise en charge des maladies addictives s'enracine profondément dans des approches groupales, la plupart de ces dispositifs prennent appui sur les théories cognitives et comportementales ou sur les approches motivationnelles, aujourd'hui majoritaires dans les approches thérapeutiques des addictions. Il existe à notre connaissance peu de travaux concernant l'évaluation de dispositifs thérapeutiques groupaux d'inspiration psychanalytique en France.

Les objectifs thérapeutiques des dispositifs de groupes en addictologie concernent souvent le dépassement du déni, l'augmentation de la motivation, la reconnaissance des sentiments et des comportements, et l'apprentissage de nouvelles façons de prendre en charge ses problèmes (Anderson, 1983).

De manière générale, trois phases principales sont décrites dans les thérapies de groupe en addictologie (Anderson, 1983). La phase de constitution du groupe, au cours de laquelle les règles de fonctionnement doivent être établies, permettant aux participants de se structurer autour d'un cadre défini. Cette première étape est notamment marquée par la tentative de faire groupe en se centrant sur ce qui rassemble, amenant une difficulté à renoncer à un positionnement de type Alcooliques Anonymes, forme de résistance à l'établissement de relations d'ouverture entre les participants par la focalisation sur la question de l'addiction et de l'abstinence. Au cours de la phase suivante, phase de maintenance, l'établissement de la cohésion permet la stabilisation de relations interpersonnelles stables, d'une augmentation du partage et de l'exploration de soi dans la relation aux autres. Enfin, la phase de fin peut

concerner un participant dans le groupe ou le groupe dans son ensemble. Cette phase nécessite un travail particulier, par la problématique de séparation et les vécus régressifs qu'elle peut solliciter. L'élaboration de ces affects constitue un enjeu majeur dans le fonctionnement thérapeutique du groupe.

## **2.2. *L'apport de la psychologie du Self et de la thérapie interpersonnelle***

Les dispositifs de groupe fondés sur une épistémologie psychanalytique trouvent souvent leur ancrage dans les travaux de la psychologie du Self et la théorie de l'attachement (Flores & Mahon, 1993; Philip J. Flores, 2013). Ce courant psychanalytique, porté notamment par Heinz Kohut aux Etats-Unis, se caractérise par un éloignement de la théorie pulsionnelle pour privilégier une approche développementale basée sur la construction du Self et le développement du narcissisme (Oppenheimer, 1998). Les modèles de thérapie de groupe proposés s'appuient sur l'idée selon laquelle l'addiction constitue une tentative d'autorégulation face à des déficits dans la structure psychique de base qui « se développent par internalisation des fonctions de régulation assurées jusque-là par des selfobjets » (*Ibid.*, p. 51). Le groupe est alors perçu comme un support privilégié dans la restauration d'un Self vulnérable et l'établissement de relations d'objet satisfaisantes. L'établissement d'un climat d'interactions favorable à la compréhension de soi, et de soi en relation avec les autres, est central. L'objectif est d'aider les membres du groupe à comprendre leurs réactions comme des réponses adaptées à des besoins développementaux non-satisfaits (Flores & Mahon, 1993). La capacité protectrice et contenante du groupe permet de tolérer et de survivre au clivage entre bon et mauvais objet (Knauss & Freund, 1985).

Ce type d'approche de groupe s'est avérée aussi efficace que les thérapies cognitives et comportementales en terme d'adhésion au soin et de prévention de la rechute (Nyhuis et al., 2018).

Khantzian a quant à lui proposé un modèle spécifique de groupes thérapeutiques en addictologie. Il a construit ce modèle à partir d'une conception de l'addiction comme une tentative d'autorégulation dans quatre domaines spécifiques : la capacité à la régulation des émotions, la capacité à maintenir un sentiment d'identité et d'estime de soi, la capacité à établir des relations enrichissantes et la capacité à prendre soin de soi (Khantzian, 2012). Cette compréhension l'a amené à élaborer un modèle de groupe psychodynamique permettant

d'adresser ces dimensions particulières. Dans ce modèle appelé *Modified Dynamic Group Therapy* (MDGT), Khantzian adapte l'approche psychanalytique afin de proposer un cadre suffisamment étayant et structuré pour assurer une sécurité de base à ces patients fragiles narcissiquement, et suffisamment non-directif afin que se déploient les vulnérabilités et défenses particulières dans le contexte intersubjectif (Khantzian et al., 1992). La conduite de ces groupes est fondée sur l'alternance entre moments de soutien et de gratification, et moments d'exploration dynamiques.

D'autre part, le modèle de la thérapie interactionnelle joue également un rôle important dans la réflexion sur les thérapies de groupe en alcoologie et addictologie (Brown & Yalom, 1977; Yalom, 1974, 1978). Dans cette approche, les objectifs thérapeutiques concernent moins l'abstinence et la consommation en tant que telle que l'exploration et la modification des facteurs psychopathologiques sous-jacents à l'installation de la problématique de dépendance. Ces dispositifs s'adressent donc principalement à des patients stabilisés du point de vue addictologique et qui désirent s'inscrire dans une exploration de leurs modalités relationnelles. L'hypothèse de l'inconscient n'apparaît pas de manière claire dans ces travaux, dans la mesure où la dépendance est considérée comme une pathologie interpersonnelle. Les interactions, centrées sur l'ici et maintenant de la situation groupale, entraînent une intense expérience émotionnelle par l'établissement de relations profondes entre les participants et de réflexion autour des implications de cette modalité de lien. L'objectif est alors de surmonter les sentiments de mépris de soi, de solitude, d'aliénation intriqués à une pathologie interpersonnelle.

### **2.3. *Approche psychanalytique groupale de l'addiction***

En France, les travaux concernant une approche psychanalytique groupale de l'addiction restent peu répandus. Alain Deneux relate cependant une expérience d'installation d'un groupe de psychodrame psychanalytique au sein d'une institution prenant en charge des sujets addicts (Deneux, 2002). Il insiste particulièrement sur les jeux d'emboîtement et de résonance entre fonctionnement institutionnel et fonctionnement groupal, et signale l'importance des processus de différenciation, tant dans le groupe qu'entre les différents espaces institutionnels. Si l'articulation des espaces et leur chevauchement entraîne une certaine complexité dans l'élaboration des transferts, plus susceptibles d'une « dilution » dans l'ensemble institutionnel

que d'une diffraction dans un cadre groupal bien établi, le groupe permet toutefois d'installer un espace transitionnel interrogeant le « paradoxe du lien : à la fois indispensable à l'étayage objectif et menace pour la subjectivation » (*Ibid.*, p. 198).

Rouchon pointe également l'importance de l'institution dans les soins apportés aux patients toxicomanes, et souligne la pertinence de la mise en place de dispositifs groupaux permettant d'aménager la distance relationnelle et de favoriser la reprise de capacités élaboratives chez des patients risquant toujours d'entraîner la relation thérapeutique vers l'établissement d'un « transfert narcissique massif et idéalisant » (Rouchon et al., 2010, p. 93). Elle insiste sur l'importance, dans le cadre de la prise en charge des addictions, des capacités de contenance et de transformation psychique d'éléments non mentalisés propres aux dispositifs groupaux.

Par ailleurs, Kaës rapporte une expérience de groupe thérapeutique mené auprès de patients alcooliques, et pointe notamment « la difficulté liée à l'homogénéisation par le symptôme, faisant obstacle à l'élaboration du détachement de l'identité symptomatique qui les a stigmatisés et à laquelle ils s'accrochent eux-mêmes » (Kaës & Laurent, 2010, p. 135). Cette expérience pointe certaines difficultés dans les groupes de patients addictés, et notamment la difficulté à se défaire d'une identité par le symptôme, couplée à une exigence surmoïque d'abstinence, exigence projetée sur le thérapeute et rendant compliquée l'élaboration d'une position subjective. D'autre part, Kaës souligne la massivité des identifications adhésives et de la dépendance au groupe et au thérapeute, figeant ainsi la dynamique groupale. Si l'homogénéité du groupe favorise une reconnaissance mutuelle facilitant l'identification, l'importance des bénéfices secondaires liés au symptôme n'entraînent-ils pas finalement une résistance au travail du lien et de l'intersubjectivité ?

**Points-clés :**

*Au cours de ce court chapitre, j'ai voulu montrer la diversité et la complexité des rapports entre addiction et groupe, dès lors qu'ils se matérialisent dans des dispositifs thérapeutiques spécifiques. Si les groupes d'entraide constituent une plus-value majeure dans l'étayage des individus addicts, ils ne semblent pas permettre d'adresser la question fondamentale de la subjectivité aliénée dans l'addiction. En contre-point de ces groupes auto-organisés, différents dispositifs de groupe adossés à des courants psychanalytiques variés ont émergé dans les pratiques thérapeutiques. La prise en compte des vulnérabilités psychiques de ces patients, ainsi que les effets spécifiques que la mise en groupe pouvait entraîner, ouvre la voie à la poursuite de l'étude des effets psychiques propres du groupe dans la problématique addictive.*

## **PARTIE II : Approche méthodologique**

---

# Chapitre 5 : Objectifs et hypothèses

## 1. Synthèse de la revue de littérature

Cette traversée de la littérature m'a permis de dessiner le paysage dans lequel cette recherche doctorale a pris naissance et s'est développée. J'ai tenté de montrer combien, derrière l'évidence représentée par l'omniprésence de dispositifs thérapeutiques groupaux dans le champ des pratiques addictologiques, la question de la mise en place de groupes en addictologie s'avérait être une question complexe, plongeant ses racines non seulement dans les origines de la vie psychique de l'individu, mais également dans l'étude des formations de l'inconscient susceptibles de se déployer dans des configurations nouvelles.

J'ai tenté de montrer dans un premier temps la richesse que représente l'adoption d'un regard psychanalytique sur la problématique addictive. Au-delà des différents visages qu'elle peut revêtir pour l'observateur, changeant d'objet au gré des spécificités des histoires et des rencontres, il s'agit bien d'identifier la façon dont l'addiction organise le rapport de soi à soi, mais aussi de soi à l'autre. Le traitement de la douleur psychique et de l'exigence pulsionnelle, ainsi que la tyrannie d'un lien à l'objet excluant le rapport à une altérité aussi recherchée que dangereuse, m'ont permis de spécifier la nature *d'entre-deux* de l'addiction : entre repli narcissique et appétence objectale.

Dans un second temps, par l'étude de la violence et de la destructivité qui semblent faire partie inhérente de l'addiction, j'ai souligné que l'objet addictif, élevé au rang d'objet idéal, pouvait constituer une défense radicale pour tenter d'endiguer l'exigence d'une destructivité non-intégrée au courant libidinal. Le groupe, en tant que lieu de contenance et de transformation, peut alors offrir un support à l'élaboration d'une violence fondamentale.

Ces premiers chapitres m'ont amené à développer l'importance du groupe, en tant que lieu de déploiement d'une réalité psychique inaccessible autrement. J'ai voulu montrer que le groupe, par les potentialités psychiques qu'il recèle, pouvait offrir à l'individu addicté des ressources uniques dans la reprise des processus de différenciation et de subjectivation.

Enfin, il était nécessaire de terminer cet état des lieux en revenant sur les dispositifs de groupe peuplant déjà le paysage addictologique. Si le groupe est un instrument clé de

l'accompagnement thérapeutique de l'addiction, ses utilisations en sont multiples, à la fois en tant que lieu d'étayage et de reconnaissance mutuelle comme dans les groupes d'entraide, mais aussi en tant que lieu possible de contenance et de reprise élaborative.

## **2. Problématique et hypothèses**

### **2.1. *Problématisation***

Le groupe en tant que dispositif thérapeutique est donc le lieu de déploiement d'une réalité psychique inconsciente qui nécessite pour être saisie un cadre méthodologique apte à en saisir les manifestations. Dans ce contexte, l'addiction, en tant que mode d'organisation défensive face au travail du pulsionnel d'une part, et face au travail psychique exigé par le rapport du sujet au lien intersubjectif d'autre part, mobilise-t-elle dans le groupe des processus spécifiques au niveau inter et transsubjectif ? Ces processus spécifiques du niveau du groupe peuvent-ils permettre de porter un nouveau regard sur les dispositifs thérapeutiques proposés à cette population clinique ?

Ainsi, cette première partie théorique m'a amené à étudier à mon tour cette question : **quelles fonctions psychiques le dispositif groupal peut-il remplir pour des sujets souffrant d'addiction ? Comment le groupe peut-il devenir le lieu d'un travail psychique inaccessible dans un autre dispositif ?**

### **2.2. *La complexité d'une démarche***

Afin de traiter cette question, je m'appuierai sur l'étude d'un dispositif thérapeutique groupal se déroulant dans un service hospitalier d'addictologie dont je serai amené à spécifier à la fois l'histoire et les modalités précises de fonctionnement. J'aurai également à étudier l'intrication et l'articulation entre ce dispositif clinique initial et le dispositif de recherche. L'une des complexités de cette thèse tient en effet à ce qu'elle prend appui sur un dispositif clinique dont je suis le clinicien référent, au sein d'une institution hospitalière. Ces conditions particulières soulèvent des questionnements méthodologiques majeurs qu'il me faudra tenter d'éclaircir au cours de cette partie. Il apparaîtra sans doute au lecteur une certaine porosité des limites entre activité clinique et activité de recherche, sous la forme d'allers retours réguliers entre enjeux

cliniques et enjeux de recherche. Peut-être peut-on y voir la trace de l'influence réciproque exercée par la recherche sur la clinique, et par la clinique sur la recherche ?

Je fais le choix ici de commencer par préciser les objectifs et hypothèses de recherche ainsi que la construction de la démarche méthodologique. Je soulèverai dans cette perspective les questions soulevées par la conduite d'une recherche sur son lieu d'exercice clinique, et plus encore sur un objet de sa propre pratique.

Dans le chapitre suivant je tenterai d'approcher les enjeux institutionnels liés à la recherche. Cet axe de réflexion m'amènera à envisager la place du dispositif de groupe au sein de l'institution, son intégration parmi les autres dispositifs thérapeutiques proposés, et les effets de cette situation sur mon double positionnement de clinicien et de chercheur. J'évoquerai notamment les enjeux épistémologiques à l'œuvre au sein du service et leurs effets sur la méthodologie de recherche. Ces développements contextuels me permettront ensuite de décrire plus précisément l'histoire et les modalités de fonctionnement du dispositif clinique étudié, considéré dans sa dimension institutionnelle et dans sa fonction de formation intermédiaire entre individu et institution.

Enfin dans le dernier chapitre de cette partie, je me concentrerai sur la transformation nécessaire au passage d'un dispositif clinique à un dispositif de recherche, sur les modalités de recueil de données, sur les enjeux éthiques de la recherche, et sur les outils mis en place afin d'organiser et de traiter les données.

### **2.3. Objectifs et hypothèses**

**L'objectif principal** de cette thèse consistera dans cette optique à décrire et caractériser les modalités de fonctionnement d'un dispositif de groupe spécifique en addictologie.

A partir de l'étude de ce dispositif particulier peuvent apparaître **deux objectifs secondaires** :

- Avancer dans la réflexion générale concernant la fonction groupale dans la problématique addictive

- Apporter de nouveaux éléments de compréhension des liens entre addiction et groupe permettant d'enrichir l'élaboration de dispositifs de groupe en addictologie

Ce travail prendra appui sur deux hypothèses principales :

### **H1 : L'émergence de représentations figurées au sein du groupe fournit les indices d'une structure fantasmatique relançant les processus de symbolisation**

« Le groupe est un lieu de fomentation des images » écrivait Anzieu (1975, p. 31). Il est ainsi considéré comme un lieu de symbolisation, dont le travail pourrait s'apparenter au travail du préconscient dans le fonctionnement intrapsychique (Chapelier, 2019b). En d'autres termes, le groupe, comme le préconscient, constitue un lieu psychique de liaison de l'énergie pulsionnelle. Chapelier écrit : « le groupe présente les conditions nécessaires pour qu'adviennent les représentants psychiques des excitations » (*Ibid.*, p. 52). La régression et l'excitation suscitées par la mise en groupe entraîne une mobilisation au niveau du groupe. La chaîne associative groupale peut permettre dans ces conditions une traduction et une transformation de cette excitation en représentation de mots.

Or l'addiction, par l'accent qu'elle met sur la dimension économique de la décharge et sur la prédominance de l'affect sur la représentation (McDougall, 2004; Pedinielli & Bonnet, 2012), nous confronte à une carence de la symbolisation et de l'activité de représentation (Pirlot, 2019).

Dans ces conditions, le groupe permettrait la mise en image de son propre fonctionnement, donnant lieu ainsi une première figuration, préalable à l'activité de symbolisation comprise comme un processus de transformation et de métabolisation des expériences subjectives (Brun, 2016). Ainsi, l'observation groupale permettra de mettre en évidence que :

- Le groupe constitue un lieu d'investissement spécifique pour des patients addicts. L'émergence d'images du groupe partageables entre les sujets nous donnent ainsi l'indice de la reprise des capacités de symbolisation au sein du groupe
- L'organisation du groupe et des liens intersubjectifs témoignent des places occupées par les différents membres dans la représentation psychique du groupe

## **H2 : Les manifestations de l'agressivité dans le groupe mettent en jeu l'alternance entre une violence porteuse de destruction et une violence au service de processus créateurs**

Cette deuxième hypothèse apparaît en lien étroit avec la première. Si comme je l'ai rappelé en suivant Bergeret (1984), la violence se situe au cœur de la vie psychique, ses destins peuvent être divers. Non intégrée au courant libidinal, elle demeure anobjectale, dans le registre de la survie. Elle est signe de déliaison et expose au risque de la destructivité et de la mort. Au contraire, son intégration dans la vie psychique signe la possibilité d'une conflictualisation préservant le lien, la transformant en agressivité constitutive de l'ambivalence propre à la vie affective humaine. L'addiction témoigne en partie des échecs de cette intégration et l'objet addictif idéalisé peut apparaître comme une tentative pour juguler la destructivité non liée. Il est attendu que le groupe, en tant que caisse de résonance des problématiques individuelles et articulation des appareils psychiques singuliers, et par ses capacités de contenance, donne à voir ces traitements particuliers des mouvements violents dans une alternance entre destructivité et agressivité constitutive du lien. Le groupe ferait donc apparaître :

- Des mouvements d'idéalisation, sous la forme du phénomène d'illusion groupale, d'élévation idéologique, ou de clivage entre intérieur et extérieur du groupe, permettant d'exclure le traitement psychique des mouvements violents
- Des mouvements de violence et de passages à l'acte, lorsque la violence ne peut être élaborée dans le groupe
- Des émergences conflictuelles témoignant de la capacité à intégrer la violence dans une conflictualisation différenciatrice

### **3. La méthode hypothético-processuelle**

Mon intérêt pour cette recherche se situe avant tout dans une préoccupation clinique. C'est le questionnement issu de ma rencontre avec un dispositif de groupe et de ses effets sur les sujets du groupe et sur moi-même qui m'a amené à tenter de saisir plus précisément la nature des processus psychiques engagés par cette rencontre. En cela, je me situe résolument dans une perspective processuelle et exploratoire, dont le but réside dans la découverte et la discussion de productions psychiques spécifiques susceptibles de se développer dans un dispositif méthodologique particulier. Je rejoins Foulkes lorsqu'il étudie les spécificités du dispositif de groupe-analyse. Il écrit : « Il est prouvé que le résultat thérapeutique dépend plus des

qualifications personnelles à la fois du patient et du thérapeute que de l'école particulière de ce dernier. Il semblerait donc nécessaire de travailler sur des expériences et des processus que tous peuvent observer pendant leur travail avec les patients » (Foulkes, 1964, p. 161). La méthode hypothétique et processuelle, proposée par Racin et De Luca (2020), paraît particulièrement adaptée à l'épistémologie psychanalytique qui constitue le référentiel principal de cette recherche. Cette méthode mettant l'étude des processus au premier plan entre en résonance avec le processus thérapeutique dans un dispositif adossé à la psychanalyse. Elle ouvre une troisième voie intermédiaire entre les méthodes hypothético-déductives, paradigmatiques d'une scientificité basée sur les modèles actuels des sciences de la nature, et les méthodologies inductives, dont la théorisation ancrée constitue le modèle principal. Cette voie s'avère propice à l'exploration de la vie psychique et de ses différentes productions et configurations, marquées par la complexité des formations de l'inconscient.

### **3.1. *Quel statut pour les hypothèses proposées ?***

Dans ce cadre, la mise en place d'hypothèses de recherche ne saurait être prise dans une méthodologie de type hypothético-déductive. Cette dernière en effet, s'inscrit dans une épistémologie réaliste, dans laquelle la réalité existe en soi et en dehors de toute intervention ou regard humain (Racin & De Luca, 2020). La connaissance alors prétend à l'objectivité, à une vérité incontestable portant sur un objet présent dans la nature. Les hypothèses, construites a priori, formelles et stabilisées, appellent une réponse pragmatique, que ce soit par la validation ou la réfutation. Ainsi, la recherche s'inscrit dans un modèle linéaire (Racin & De Luca, 2020), dans lequel des résultats obtenus viennent s'ajouter à un corpus de résultats et entraîner la formulation de nouvelles hypothèses, qui devront à nouveau être mises à l'épreuve.

Au contraire, les hypothèses présentées ici sont considérées comme des points de repères exploratoires, des balises qui ne trouvent leur utilité que dans leur ouverture à la discussion, au remaniement et à l'étude du nécessaire écart entre la clinique et sa traduction en représentations de mots. « Dans notre perspective, les hypothèses princeps constituent moins des hypothèses de travail, formelles, stabilisées, que des hypothèses en travail, processuelles, transformant l'objet d'étude et son abord au fur et à mesure de la recherche » écrivent Racin et De Luca (*Ibid.*, p. 7), soulignant à cette occasion à quel point la recherche clinique se déploie dans le

temps, à travers les mécanismes de traduction, d'élaboration et d'après-coup qui balisent le cheminement du chercheur autant que son rapport à l'objet de recherche. La subjectivité du chercheur et son implication dans le dispositif même de recherche, tant au niveau conscient qu'inconscient, prend dans ces circonstances une valeur en soi.

Il n'en reste pas moins que la recherche d'une certaine « objectivation de la subjectivité » pour reprendre l'expression de Roussillon (Brun et al., 2016), demeure au centre des préoccupations du chercheur. Le dispositif de recherche mis en place, la réflexion sur les différents enjeux relatifs à la place du chercheur, à son implication, à son rapport à l'objet de recherche et aux liens qui le lient à d'autres groupes et à différentes institutions, nécessiteront dans cette optique une attention particulière que je tenterai de préciser par la suite.

### **3.2. *Singularité / universalité***

La recherche en sciences humaines, en psychologie clinique et en psychopathologie peut se décliner dans deux directions principales : la recherche de l'universalité, à travers la collection d'un grand nombre de cas d'une part, et l'étude d'un objet spécifique, dans ses particularités d'autre part. Cette deuxième modalité de production de la connaissance, d'une importance fondamentale dans les découvertes médicales, mais aussi dans l'exploration psychanalytique des ressorts inconscients de la vie psychique, a essuyé depuis de nombreuses critiques, notamment en raison de son manque de scientificité supposé et de sa trop grande implication subjective comme le rappelle De Luca (2020).

Cependant l'étude de cas conserve toute sa valeur, en particulier lorsqu'il s'inscrit dans une épistémologie psychanalytique. En effet, l'étude des particularités d'un objet contribue à en explorer la complexité, voire l'hypercomplexité (De Luca, 2020a). Mais cette approche laisse ouverte la question de la généralisation possible de ses résultats. Si la recherche d'invariants demeure une caractéristique de ce type de méthode, celle-ci suppose une multiplication des situations susceptibles d'être analysées afin d'en retirer un certain nombre de constantes au milieu des spécificités individuelles. De Luca souligne que le passage du singulier au général ne se situe pas que dans une extension à un ensemble de sujets mais suppose un processus associatif et d'évocation complexifiant ce passage. Si les résultats de cette recherche autorisent une forme de généralisation, ce sera par le biais de ces processus associatifs, de ces

constructions de pensée que nourrit la clinique, et non par la recherche d'une réponse qui viendrait combler le manque que pose la question.

Par ailleurs, la méthode de l'étude de cas nécessite la prise en compte du chercheur en tant que premier objet de la recherche, lui-même étant à l'origine de la sélection des cas à étudier, par son interrogation, sa perplexité, ou par la manière dont un cas viendra résonner, de manière plus ou moins claire, avec ses propres préoccupations conscientes et inconscientes.

Dans l'élaboration de cette recherche de thèse, la préoccupation d'une généralisation des résultats s'est trouvée reléguée au second plan, au rang d'objectifs secondaires, laissant la primauté à l'interrogation clinique, à l'exploration d'une situation dont l'une des caractéristiques principales repose dans l'énigme qu'elle constituait pour moi.

### **3.3. *Entre clinicien-chercheur et chercheur-clinicien***

La situation en question est celle d'un dispositif clinique de groupe, proposé dans un service universitaire d'addictologie au sein d'un grand centre hospitalier parisien. La particularité de ce dispositif est que j'y suis moi-même pleinement engagé, avant tout en tant que psychologue clinicien responsable de la conduite de ce groupe. Il s'agit donc d'une recherche se déployant dans un contexte en soi problématique, celui de conduire une recherche portant sur l'objet de sa propre clinique, occupant ainsi une position de *clinicien-chercheur*. Position contenant en elle-même la possibilité de sa réversibilité, dans la mesure où il serait tout à fait possible de parler d'une position de *chercheur-clinicien*, en fonction de la primauté donnée à l'un ou à l'autre de ces statuts. Il me semble d'ailleurs encore difficile de trancher entre ces deux formulations, celles-ci ayant alterné tout au long du processus de la recherche, me précipitant dans une oscillation permanente entre une identité de clinicien décidant d'investiguer par la recherche les enjeux cliniques de sa pratique, et une identité de chercheur, cherchant à explorer à travers une pratique clinique des modalités de fonctionnement psychique particulier dans un dispositif. Ici les représentations-buts du chercheur ont nécessairement marqué ce travail.

Marie-France Dispaux le rappelle : « C'est au détriment du traitement qu'agit l'intérêt scientifique : l'analyste ne doit pas avoir d'idées préconçues et de soucis spéculatifs avant la fin de la cure » (Freud, cité par Dispaux, 2007). Dans le même ordre d'idées, Roussillon souligne que dans la pratique, la théorie doit être suspendue. Il signale la difficulté de

l'entreprise, et pointe le paradoxe selon lequel la théorie ne peut se donner comme muette qu'à la condition qu'elle soit en même temps suffisamment complexe et approfondie (Roussillon, 2007). Il s'agit là d'une difficulté majeure dans la recherche, d'autant plus lorsqu'elle est conduite à partir d'une pratique personnelle. Dans la recherche clinique en effet, ne sont-ce pas des idées préconçues, ou des intuitions cliniques, qui frayent la voie d'une interrogation qui pourra par la suite se formuler comme question de recherche ? S'abstraire de ces premières intuitions pour être « sans désir ni mémoire » (*Ibid.*, p. 4) soulève alors des difficultés majeures. Par ailleurs, clinique et recherche sont indissociablement liées dans la psychanalyse, définie comme : « procédé pour l'investigation de processus animiques, qui sont à peine accessibles autrement ; méthode de traitement des troubles névrotiques, qui se fonde sur cette investigation ; série de vues psychologiques, acquises par cette voie, qui croissent progressivement pour se rejoindre en discipline scientifique nouvelle » (Freud, 1923, p. 51).

Dès lors, la psychanalyse se situe sur une ligne étroite : si elle constitue un procédé d'investigation de la vie psychique, elle ne doit pas laisser l'intérêt scientifique agir aux dépens du traitement. Ce positionnement est de fait délicat, et mon cheminement dans cette recherche a sans doute illustré la difficulté à s'y maintenir.

Les différents espaces mis en place au cours de la recherche et visant à maintenir une forme de clivage fonctionnel entre clinique et recherche ont montré tout à la fois l'importance et la difficulté à maintenir ces frontières. Ainsi l'espace d'une *supervision clinique* a pu être infiltré par des questionnements liés au cheminement de la thèse, tout comme les séminaires de recherche ont constitué des lieux groupaux de métabolisation de la clinique.

Cependant la conjonction de ces espaces, leur articulation, leur conflictualisation parfois, constituent un élément central de la méthodologie de la recherche. La représentation idéale de frontières étanches entre *position de clinicien* et *position de chercheur* s'est vue largement battue en brèche, laissant la place à un mélange, une influence réciproque entre deux identités qui peuvent s'accorder ou se conflictualiser, conflit psychique susceptible d'aboutir tant au symptôme inhibiteur qu'à la création sublimatoire. Certains moments de flou concernant ma place au sein du groupe, entre extérieur et intérieur, sont en partie à entendre comme des manifestations de ce double positionnement, redoublant des effets transférentiels propres à la situation groupale. La prise en compte de cette surdétermination me semble d'une importance majeure dans les enjeux soulevés par cette recherche. Une certaine partie du matériel clinique recueilli en donnera d'ailleurs un aperçu, comme je tenterai d'en rendre compte dans les résultats.

Mettre en place une recherche à partir de son propre exercice clinique relève alors d'un exercice compliqué, dont il serait probablement vain de le considérer comme résolu une fois pour toutes. La tension entre ces deux positions est importante et l'association des deux termes (*clinicien-chercheur* ou *chercheur-clinicien*) reste en tout point un enjeu des recherches menées dans cette configuration et dans une approche psychanalytique.

### 3.4. *Point de départ clinique*

En ce qui concerne cette démarche de recherche, les préconceptions, les intuitions sont donc nées de la clinique, d'un « je-ne-sais-quoi » comme le formule A. Brault dans sa thèse de doctorat (Brault, 2019)<sup>4</sup>, qui anime le clinicien et le *transforme* en chercheur. Ce « je-ne-sais-quoi » est né de ma rencontre avec un dispositif de groupe, rencontre inductrice de sentiments contradictoires. Le point de départ me semble à situer du côté de ma surprise devant l'effet d'élation qui pouvait surgir dans la vie du groupe, effet s'inscrivant en moi de façon paradoxale : ma sensation d'être gagné par cette élation le disputant à ma propre angoisse devant le groupe, angoisse devant être en partie rapportée à mon propre vécu dans les groupes durant mon enfance et mon adolescence.

Ainsi le chercheur est-il également objet de son investigation, à la recherche de ce qui vient, aux prises avec une situation particulière, le mobiliser dans son propre fonctionnement et ses propres impensés. N'est-ce pas là un des aspects du *contre-transfert anticipé* évoqué par Rouchy, soulignant les aspects de son propre fonctionnement et de sa propre histoire sous-tendant la mise en place d'un dispositif ainsi que ses modes d'intervention (J. C. Rouchy, 1998) ?

J'aurai à revenir sur ces aspects qui, s'ils ont largement contribué à donner naissance à l'investissement de la recherche et à sa problématisation, ont également joué un rôle majeur dans l'établissement du dispositif étudié et de ses évolutions.

---

<sup>4</sup> Je me rapproche en effet de la démarche d'A. Brault, qui a adossé son travail de thèse à une pratique clinique de musicothérapeute auprès d'une population adolescente. Il a saisi les enjeux de ce positionnement et a privilégié une démarche dite *théorico-clinique*, étayée sur un triple processus d'investissement, d'investigation et de décentration.

Toutefois, il existe aussi d'autres points d'intérêt dès lors que clinique et recherche se mêlent au sein d'un même lieu, et en particulier d'une même institution. C'est le point que je souhaiterais soulever maintenant.

**Points clés :**

*Au cours de ce chapitre, j'ai cherché à décrire la structure méthodologique de cette thèse, la problématique, les objectifs et les hypothèses qui lui ont donné forme. J'ai précisé l'ancrage résolument clinique de la recherche et sa dimension processuelle, s'inscrivant ainsi dans une dimension exploratoire, plus soucieuse de poser des questions que d'apporter des réponses. Ces réflexions m'ont amené à aborder l'épineuse question des rapports dialectiques entre position de clinicien et position de chercheur, questionnement qui traverse l'ensemble du processus de recherche.*

# Chapitre 6 : La recherche à l'interface avec la clinique

## 1. Groupe et institution : un groupe n'existe jamais seul

### 1.1. *Groupe et cadre institutionnel*

Ces questionnements concernant le double positionnement entre clinique et recherche sont à resituer dans une perspective plus vaste, celle de l'ensemble institutionnel dans lequel le dispositif de groupe étudié se déploie et s'organise. Il serait probablement commode de laisser cette dimension en arrière-fond de la recherche pour se concentrer sur l'observation d'un objet précis et bien délimité. Il me paraît toutefois compliqué de négliger les effets spécifiques et réciproques que peuvent produire la rencontre entre différents types de groupe : cohabitation de dispositifs différents au sein d'un même service, relations entre service et dispositifs... Il ne s'agit pas ici de se livrer à une analyse institutionnelle impossible en raison de mes propres réseaux d'appartenance à l'institution, mais d'ouvrir la réflexion sur le cadre élargi de la recherche menée, réflexion nécessairement partielle mais indispensable. Rouchy a souligné que les manifestations de l'inconscient ne pouvaient être considérées comme totalement indépendantes du contexte social dans lequel elles s'inscrivaient (J.-C. Rouchy, 2006). Il souligne : « De façon opératoire, un dispositif est constitué des éléments qui délimitent le rapport au temps et à l'espace : objet du travail de groupe, nombre de séances, rythme des séances, règles énoncées, lieux de réunion, modalités de paiement et de prise en charge éventuelle, *cadre institutionnel dans lequel est mis en place le dispositif* » (*Ibid.*, p. 10).

Alain Deneux en donne un exemple pratique en décrivant les effets de réorganisations au sein d'un service hospitalier sur un dispositif thérapeutique de groupe en addictologie (Deneux, 2002)<sup>5</sup>. Ainsi il serait vain de considérer un dispositif thérapeutique, quand bien même celui-ci répond à des règles et des objectifs qui lui sont propres, en dehors de ses liens avec l'extérieur. Il s'agit finalement ici d'appliquer une logique groupale à la question institutionnelle : au même

---

<sup>5</sup> J'ai mentionné ce travail au cours de la revue de littérature afin d'illustrer les spécificités du travail groupal en addictologie dans une épistémologie psychanalytique, en laissant de côté les questions institutionnelles posées par Deneux, représentatives des effets réciproques entre dispositif thérapeutique de groupe et changement institutionnel.

titre que chaque membre d'un groupe est lié aux autres par l'ensemble des phénomènes et des processus résultant de l'appareillage des appareils psychiques individuels, chaque groupe est lié aux autres dans la logique de son appartenance à une organisation<sup>6</sup>.

### ***1.2.De l'opposition à la dialectisation***

Ainsi, le dispositif étudié se situe au niveau institutionnel à une place particulière. Il se déroule au sein du service universitaire de psychiatrie et d'addictologie de l'Hôpital Bichat-Claude Bernard, lui-même étant rattaché à une institution générale, l'Assistance Publique-Hôpitaux de Paris (AP-HP). Cette dernière définit un projet d'établissement, centré sur l'engagement en faveur des patients en favorisant l'innovation et l'utilisation des données en santé. L'accent mis ces dernières années sur le virage ambulatoire est également un élément central du projet.

Ces valeurs institutantes (J.-C. Rouchy, 2004) traversent les différents systèmes d'organisation. Rouchy souligne « l'imbrication fondamentale des valeurs institutantes, des systèmes d'organisation, des groupes et de l'individu » (*Ibid.*, p. 23). Tout dispositif thérapeutique est donc à considérer dans son rapport aux valeurs institutantes d'une part, mais aussi au système d'organisation qui le contient.

Le rapport dialectique existant entre dispositif institutionnel et dispositif de soins mérite donc d'être considéré avec intérêt. Pinel a largement contribué à l'étude des liens et des voies de passage unissant différents espaces psychiques et différents cadres institutionnels (Pinel, 2017; Pinel & Gaillard, 2020).

C. Bittolo (2018) rappelle également l'importance des phénomènes d'emboîtement qui viennent enrichir et complexifier l'analyse des phénomènes institutionnels. Il précise que les emboîtements convoquent « les rapports entre cadres et métacadres, le jeu des différentes enveloppes institutionnelles entre elles, la conflictualité et les synergies qui existent entre des appartenances multiples et les logiques, les règles et les idéologies qui sous-tendent chacune d'entre elles » (Bittolo, 2018).

---

<sup>6</sup> Je reprends ici la distinction effectuée par Rouchy entre institution et organisation : l'institution n'est pas saisissable directement mais uniquement à travers ses manifestations dans les différentes organisations qui la composent.

Ces travaux sont précieux pour penser la façon dont le dispositif de groupe ne doit pas être considéré comme un élément isolé, fonctionnant en autonomie dans une institution qui l'hébergerait de façon anonyme mais au contraire, comme un dispositif vivant, dont le cadre met en jeu des enveloppes et des appartenances multiples, susceptibles d'entrer en conflit avec les autres cadres institutionnels, ceux des autres dispositifs thérapeutiques, celui du service, voire celui de l'institution hospitalière. En suivant cette idée, il est important de noter que la recherche, au sein d'une institution médicale générale comme l'AP-HP, se décline suivant les standards de la médecine fondée sur les preuves (*Evidence-Based Medicine*) répondant en cela aux critères de scientificité d'un modèle médical causaliste. Dans cette logique d'évaluation, les thérapies brèves, en particulier les thérapies cognitives et comportementales, ont été considérées comme les plus « efficaces » (Brun et al., 2016).

C'est l'une des raisons pour lesquelles les dispositifs thérapeutiques mis en place dans les services universitaires de psychiatrie et addictologie de l'AP-HP, se fondent majoritairement sur des approches répondant favorablement à cette logique d'évaluation quantitative.

Or, le dispositif étudié dans le cadre de cette recherche de thèse trouve ses soubassements du côté d'une approche psychanalytique du groupe et de l'addiction, se situant par conséquent à l'autre bout du spectre des dispositifs proposés par l'organisation du service. Ceux-ci en effet s'inscrivent majoritairement dans le courant des thérapies brèves, marquées notamment par la directivité et la recherche d'un objectif aisément quantifiable.

### ***1.3. Implications méthodologiques***

Cette opposition se retrouve assez naturellement dans le registre de l'évaluation et de la recherche. L'orientation méthodologique de ce travail est située dans une démarche exploratoire, qualitative et processuelle, par opposition aux recherches principalement menées sur les autres dispositifs, fondées sur l'idéal des méthodologies quantitatives, contrôlées et randomisées.

Au niveau méthodologique, ces considérations entraînent deux interrogations majeures :

- D'une part, quels effets peuvent produire chez les patients et dans le fonctionnement de groupe cet écart avec les autres dispositifs thérapeutiques proposés par le service ? La proposition d'une parole libre, la non-directivité, viennent en effet s'inscrire dans une

opposition assez franche avec les cadres régissant les autres dispositifs auxquels les patients peuvent participer.

- D'autre part, comment conserver les conditions d'une conflictualisation, d'une discussion entre ces approches différentes de la recherche, sans courir le risque de se trouver soumis à une forme de mise à l'écart, entraînant la recherche autant que le dispositif thérapeutique dans une forme d'isolement, coupé du reste des propositions de soins adressées aux patients ? Rouchon et al. (2010) ont souligné comment le manque d'adressage par une équipe à un dispositif psychanalytique de groupe pouvait mettre en danger la survie même du dispositif. Ce risque est d'autant plus grand qu'il pourrait s'apparenter à une répétition au niveau institutionnel de l'isolement et de la pathologie du lien caractéristique de l'addiction. Pinel a décrit ces mécanismes d'homologies fonctionnelles, par lesquels la pathologie des sujets accueillis se répercute sur le fonctionnement institutionnel, et l'importance d'identifier ces mécanismes (Pinel & Gaillard, 2020).

Ce dernier questionnement appelle la discussion d'un point central : celui de la place du *clinicien-chercheur (chercheur-clinicien)* au sein du service. En tant que garant du dispositif, et en tant que membre du service, je me trouve pleinement engagé dans le travail de métabolisation, de conflictualisation, de discussion entre ces espaces et ces conceptions différentes.

Une part importante du travail de méthodologie et de mise en place de la recherche réside donc dans cette capacité à être trait d'union (à moins que ce ne soit à faire le grand-écart) entre des groupes formels et informels qui peuvent paraître opposés.

## **2. Les groupes d'appartenance du chercheur**

### ***2.1.L'institution hospitalière***

Je pense que cette position n'est possible qu'à la condition de mobiliser ses propres groupes internes et ses propres appartenances et identifications groupales, au service d'une possible mise en lien. Chaque individu, en tant que membre d'une équipe et d'un système d'organisation, se trouve en position d'en partager, parfois à son insu, les valeurs instituant, et se trouve lié à

différents groupes, formels et informels. Comme le souligne Rouchy, « chacun est confronté à une pluralité d'identités dans ses appartenances » (J.-C. Rouchy, 2004, p. 23).

Autrement dit, au moment d'intégrer une équipe, tout professionnel est pris dans un contrat narcissique qui le lie avec l'institution dans laquelle lui est accordée une place. Il est important alors de reconnaître la part du contrat qui me lie à l'institution et mon degré d'identification aux valeurs instituant. En d'autres mots, « chacun de nous est porteur, en partie à son insu, des structures, des normes et des valeurs des organisations dans lesquelles il vit » (J.-C. Rouchy, 2004, p. 20). C'est à la condition de cette reconnaissance qu'un dialogue a pu être maintenu avec les différents groupes formels et informels au sein du service, et que la place du groupe et de la recherche a été maintenue dans le fonctionnement organisationnel. D'une certaine façon, le désir et le goût pour la recherche développés dans le service a probablement trouvé un écho chez moi, nourrissant le désir de m'y lancer à mon tour, dans une autre perspective épistémologique et méthodologique, mais animé de l'envie de conserver un canal de communication institutionnel, en m'appuyant sur la construction d'un discours entendable et partageable.

## ***2.2.La référence à la psychanalyse***

Cette appartenance à l'institution s'est enrichie de l'appartenance à d'autres groupes. Ici, les lieux groupaux offerts par l'Université, le laboratoire et les séminaires ont joué un rôle capital dans la mise au travail des liens entre des pratiques cliniques et des référentiels de pensée différents. Ainsi ma référence à l'épistémologie psychanalytique, dans le domaine de la clinique et de la recherche, a trouvé dans ces groupes un soutien important. La mise en place d'une supervision clinique parallèle a par ailleurs joué un rôle central dans le maintien des liens entre des valeurs instituant presque opposées, mais qui ont pu continuer de dialoguer en moi et entre elles, sans que le recours au clivage ne s'impose comme solution d'urgence face au risque de dépasser mes capacités de métabolisation.

Ces différents groupes soulignent donc ma double appartenance, en lien à des groupes secondaires et à des réseaux identificatoires distincts. Cette recherche s'est construite en étayage sur ces groupes secondaires et en dialectisant leurs rapports. C'est donc à travers la mobilisation de mes propres groupes internes, qu'il m'a semble-t-il été possible de conduire

cette recherche sur un dispositif décalé des autres dispositifs, et dans une méthodologie alternative à celle encouragée dans le service.

### ***2.3. Au point de tension entre individu et groupe***

Cependant l'appartenance à différents groupes, cette « pluralité d'identités » dont parle Rouchy, ne va pas sans conflit. Les choix et hésitations méthodologiques au cours du cheminement de cette thèse en offrent un témoignage important. En effet, la logique de l'évaluation quantitative appliquée au groupe porte principalement sur l'évaluation des individus singuliers évoluant dans le groupe. D'un point de vue méthodologique, il s'agit donc d'évaluer des variables individuelles et de mesurer leur évolution à la fin de la thérapie groupale. Wennberg et al. (2005) en donnent un exemple en s'intéressant à l'évolution de la dépression chez des patients addicts et montrent ainsi une amélioration des symptômes dépressifs au terme d'une thérapie psychanalytique groupale. Ce type de méthodologie, encouragée au sein du service d'accueil m'a conduit à longuement envisager l'insertion d'un volet individuel sous forme d'entretiens de recherche auprès de membres du groupe dans la méthodologie de recherche. Je me trouvais ainsi au cœur d'un conflit entre mes deux groupes d'appartenance, entre désir d'évaluation individuelle d'une part et intérêt pour l'investigation des processus groupaux inconscients d'autre part.

A la suite d'une longue réflexion concernant les enjeux du lien à mes groupes d'appartenance secondaire, je me suis interrogé sur le sens d'une telle évaluation : Kaës insiste sur l'idée que le sujet est d'abord sujet du groupe. Dans cette optique, sortir le sujet du groupe pour l'interroger sur son rapport au groupe n'aurait-il pas conduit à une transformation artificielle de l'objectif de la recherche, en le déplaçant sur l'investigation de la dimension intrapsychique, là où mon intérêt se portait avant tout sur l'exploration des processus engagés par la mise en groupe et sur la dimension inter et transsubjective susceptible de se déployer dans un dispositif groupal en addictologie ?

L'abandon de ce volet individuel s'est donc fait au prix d'un renoncement à l'une des valeurs du groupe d'appartenance secondaire que constitue l'institution hospitalière, pour privilégier mon intérêt clinique et scientifique, né de la rencontre entre mes références théoriques et personnelles d'une part, et un dispositif thérapeutique proposé par une institution hospitalière et ses valeurs instituantés d'autre part.

Ce tour d'horizon des différents enjeux méthodologiques rencontrés au cours de la mise en place de ce travail de recherche fait apparaître la part primordiale prise par mon propre cheminement personnel, mes propres conflits d'appartenance et les compromis trouvés pour organiser une recherche sur mon lieu d'exercice professionnel. Il me semble que ces questions sont essentielles et spécifiques à ce type de configurations, et font partie intégrante du processus de recherche et de l'investissement de l'objet et de la question de recherche.

Il est maintenant possible d'envisager la description du dispositif clinique étudié, son histoire, son investissement institutionnel, et les transformations successives qui l'ont vu évoluer pour favoriser l'accès à l'étude des processus inter et transsubjectifs s'y déployant.

### **3. Histoire du dispositif**

Le dispositif étudié dans cette thèse possède une longue histoire, marquée par son ancrage institutionnel, ses valeurs, ses objectifs, et les enjeux de transmission dont il a pu faire l'objet. Il s'agit au niveau originare d'un dispositif groupal, à type de *groupe de parole* comme il en existe beaucoup dans les institutions hospitalières, s'adressant à des patients souffrant d'une addiction à l'alcool. Ce groupe a été créé il y a une trentaine d'années à l'initiative d'une psychologue clinicienne aujourd'hui à la retraite. Il répondait à son origine à une revendication de patients pris en charge dans le service, et adressant aux professionnels la critique selon laquelle ces derniers, n'ayant pas connu l'expérience de la dépendance, ne pouvaient pas comprendre leur souffrance et leurs besoins. En créant un dispositif groupal, l'objectif principal était donc de favoriser la rencontre entre personnes ayant connu la même expérience et de leur permettre de partager leur vécu, leur souffrance et les solutions qu'ils pouvaient y apporter. Ce dispositif n'est pas sans rappeler les principes fondateurs des Alcooliques Anonymes, en particulier l'entraide et le soutien mutuel. Il permettait notamment de favoriser l'évolution vers une décision d'arrêt complet d'alcool et d'encourager l'abstinence. Les règles de fonctionnement en étaient simples : la règle de discrétion et le respect de la parole de chacun. La séance se déroulait à partir d'un thème, choisi en fin de séance par les participants. Très rapidement, ce dispositif a reçu l'aval de la direction du service et une place lui a été assignée dans le fonctionnement institutionnel. Il est devenu le lieu de passage incontournable pour les patients pris en charge, à une époque où aucun autre dispositif groupal n'avait encore vu le jour. Cette place s'est en partie affirmée par la possibilité de prendre en charge plusieurs patients en

même temps et par un seul professionnel, avantage matériel identifié comme un facteur important dans l'essor des dispositifs groupaux en institution.

De fait, ce groupe a connu un « succès » grandissant, voyant le nombre de ses membres augmenter rapidement. Ce groupe, conçu comme un dispositif ouvert, permettait aux patients d'aller et venir librement, de quitter le groupe puis d'y revenir en fonction des nécessités et besoins personnels. Plusieurs auteurs ont souligné l'importance de ces groupes ouverts dans différentes problématiques, offrant un repère stable et un accueil inconditionnel (Billings & Asimos, 1974; Miller & Mason, 2012). Dès l'origine, il se réunissait toutes les semaines pour une durée d'une heure, dans un lieu fixe. Progressivement, le dispositif a vu le nombre de participants augmenter, les arrivées dans le groupe s'avérant plus nombreuses que les sorties. Insensiblement, le dispositif est passé d'une configuration de petit groupe à l'origine, puis de taille moyenne pour arriver à un groupe large, pouvant compter jusqu'à une vingtaine de participants. L'une des caractéristiques de ce dispositif en est la durée, dans la mesure où il existe depuis plus de trente ans sans avoir connu d'interruption si ce n'est pour des périodes ponctuelles de vacances. Là encore, le désir de constituer un point d'ancrage auquel les patients puissent s'arrimer dès qu'ils en ressentent le besoin s'accommodait mal d'interruptions trop longues. La permanence de l'objet, voire l'évitement du manque, devenaient alors les ressorts principaux du fonctionnement groupal.

C'est dans ce contexte que, récemment arrivé au sein du service en tant que psychologue clinicien et encouragé par cette collègue fondatrice du dispositif, qui se situait alors dans une logique de transmission, j'ai intégré le groupe en tant que co-animateur. Il s'agissait là d'une première modification du cadre, passant de la mono à la co-animation. L'objectif était alors de permettre une poursuite du dispositif à l'identique après le départ à la retraite de la psychologue fondatrice, par le passage de relai à un jeune collègue. J'ai eu l'occasion d'exposer en détail certains aspects du groupe à cette période, et notamment des enjeux intertransférentiels entre le couple d'animateurs (Dufayet & Riand, 2020).

Le départ annoncé de ma collègue a eu pour effet de me laisser seul face au groupe. Dans ces conditions, les enjeux de transmission se sont avérés centraux. Les avatars de la transmission généalogique sont en effet importants dans toute institution, relevant d'un mouvement de déliaison majeur et nécessitant l'élaboration de questions touchant à la séparation et au pouvoir (Gaillard, 2001). La question de la violence se situe selon Gaillard au cœur de ces processus de transmission généalogique. Les difficultés dans le processus de

transmission et le refus d'entrer dans la temporalité exposent à la fois au risque de filicide et de parricide.

Dans la situation considérée, il s'agissait donc pour moi de m'inscrire dans le processus d'historisation, et d'éviter toute forme d'éradication de l'histoire (Gaillard, 2001). Comment, dans ce contexte, penser les conditions d'une appropriation subjective du dispositif institutionnel, afin d'en poursuivre l'histoire tout en le transformant ? Mon propre parcours m'amenant à ce moment à interroger la nature des dispositifs groupaux, leur fonctionnement et le mode de travail psychique qu'ils permettent de mettre en jeu, la réinterrogation du dispositif groupal dont « j'héritais » présentait le risque d'entraîner une modification radicale voire une attaque de l'histoire groupale contre laquelle il me fallait me prémunir. Le recours à une supervision clinique fut l'un des repères essentiels de ce cheminement, et un élément indispensable de l'évolution clinique ainsi que de la mise en place du processus de recherche. Il s'agissait de soutenir la pensée et de lutter contre la déliaison (Gaillard, 2001). Progressivement, au cours des dernières années, le dispositif connut donc différentes transformations pour tenter d'en faire un lieu apte à recevoir, observer puis traiter les différentes manifestations de l'inconscient dans une optique intrapsychique, inter et transsubjective.

#### **4. Processus de transformation du dispositif**

##### **4.1. *La question du groupe ouvert***

En premier lieu il convient de revenir sur l'appellation groupe de parole par laquelle était désigné le dispositif au niveau institutionnel. Je rejoins Rouchy, lorsqu'il rappelle qu'un groupe de parole en soi ne veut rien dire. Derrière cette désignation sont regroupées des pratiques différentes, et il est essentiel d'en préciser l'objet, le dispositif et la conduite (J.-C. Rouchy, 2008). Il rappelle également qu'il ne suffit pas « que des personnes se réunissent pour qu'il se passe quelque chose » (*Ibid.*, p. 7). Il reprend et prolonge ainsi la pensée d'Anzieu, cité par Kaës dans son avant-propos à la troisième édition de son ouvrage *Le groupe et l'inconscient* : « un travail de type psychanalytique a à se faire là où surgit l'inconscient : debout, assis ou allongé ; individuellement, en groupe ou dans une famille » (p. X). Si ce travail peut se faire, c'est cependant à la condition de construire un dispositif propre à rendre compte. Le dispositif étudié, tel qu'il était conçu lorsque j'en repris la conduite, ne prenait pas en compte la dimension inconsciente et transférentielle à l'œuvre dans le groupement, et il s'agissait donc d'introduire

des modifications susceptibles de permettre à la fois l'émergence des processus inconscients et leurs conditions d'observation. L'appellation de *groupe de parole thérapeutique* a été retenue et validée institutionnellement. Cette qualification permet de mieux rendre compte de la visée du dispositif, entendue comme support groupal d'une réappropriation subjective de sa propre histoire addictive.

Cette réflexion rendait nécessaire de s'appuyer sur une conception claire des fonctions générales du groupe. Selon Guénoun et Mitsopoulou, « le groupe a une triple fonction : lier ceux qui y participent, contenir la vie pulsionnelle de ses individus, transformer le matériel brut (éléments Bêta) en contenus de pensée (éléments Alpha) » (Guénoun & Mitsopoulou, 2021). Cette dimension inconsciente sollicitée par la mise en groupe se retrouve également dans différents dispositifs, et peut constituer des obstacles aux objectifs consciemment fixés au groupe (Chabas & Roques, 2018). La première transformation résidait donc dans l'éclaircissement du regard porté sur l'objet. Celui-ci était selon moi à concevoir non seulement comme lieu de soutien et d'entraide, mais aussi comme lieu d'un travail psychique spécifique, travail à situer dans le registre inter et transsubjectif, mais aussi, par voie de conséquence, dans le domaine de l'intrapsychique. Il est clair ici que cette idée a aussi constitué l'une des clés de voûte de cette recherche, comme l'énoncé de la problématique générale le souligne.

A partir de là, il était nécessaire de repenser le cadre général du groupe. Un travail réalisé en Master Recherche (non publié) sur ce dispositif et préalable à ce travail de thèse, mettait en lumière la fragilité des enveloppes psychiques dans un dispositif de groupe ouvert. Ce type de dispositif, par la multiplication des entrées et des sorties qu'il suppose, entraîne un risque accru de désorganisation et la tâche du groupe, toujours en construction, est de pouvoir assurer un contenant suffisamment solide pour qu'une réalité psychique propre au groupe puisse se développer. Le groupe ouvert peut être considéré comme une « entité à éclipse », alternant entre construction et dilution (Fredenrich, 2009). En conséquence, il me paraissait important de modifier les coordonnées de ce groupe afin de permettre un déploiement plus stable des processus propres au groupe. Cependant, ici encore les contraintes institutionnelles et les enjeux de transmission rendaient difficile l'établissement d'un dispositif fermé, au cours duquel les membres du groupe commencent et terminent ensemble la prise en charge groupale.

D'une part, les rapports entre exigences institutionnelles et dispositifs groupaux aboutissent fréquemment à la création de groupes ouverts en raison de la souplesse de fonctionnement qu'ils offrent (Fredenrich, 2009). Le maintien d'une certaine ouverture était donc nécessaire afin de conserver au groupe son appartenance institutionnelle.

D'autre part, la création d'un groupe fermé, plus apte au travail thérapeutique groupal, aurait fait l'effet d'une violente rupture avec les fondements historiques du groupe et ses valeurs fondatrices d'ouverture et de continuité.

#### **4.2. Vers un groupe semi-ouvert**

Ces contraintes m'ont amené à me diriger vers l'établissement d'un dispositif semi-ouvert, compromis entre les exigences de l'institution et le désir de mise en place d'un dispositif répondant aux standards de l'analyse de groupe. Ce type de compromis dans la transformation du dispositif correspond cependant à un modèle dont l'utilisation demeure fréquente d'un point de vue clinique.

Ainsi, Foulkes (Foulkes, 1955, p. 314), évoque deux types de groupes possibles en groupe-analyse (fermé et ouvert), les deux présentant des fonctions et caractéristiques différentes : ces différences sont reflétées dans les aspects techniques (sélection des patients, matching des patients pour les différents groupes), les dynamiques de groupe, les problèmes amenés par les membres, le début et la fin du groupe... Il précise cependant que les deux types sont rarement purs, et introduit l'idée du « *slow-open group* » pour signifier le métissage entre les deux types de groupe, proche d'un groupe fermé mais renouvellement lentement ses membres.

Cette idée de métissage m'a semblé importante : il s'agissait de modifier le dispositif groupal en y ajoutant un nouvel élément, sans le dénaturer mais en l'enrichissant de références nouvelles concernant les modalités de fonctionnement psychique propres au groupe. Ce type de dispositif semi-ouvert permet à la fois d'assurer une stabilité dans la vie du groupe, tout en autorisant des départs et des entrées de façon progressive, dans les limites d'un nombre de participants fixé à l'avance.

De façon concrète, il s'agissait d'organiser la limitation du nombre de participants afin de maintenir les spécificités du fonctionnement du petit groupe. Anzieu et Martin ont dressé un schéma de classification des groupes d'après leur taille. Ils décrivent le groupe restreint de la manière suivante (Anzieu & Martin, 1968, p. 44) :

*De 6 à 13 personnes, il y a constitution de groupes restreints, pourvus généralement d'un objectif et permettant aux participants des relations*

*explicites entre eux et des perceptions réciproques ; ils sont partiellement ou totalement consacrés à la réunion-discussion*

Cette définition me semblait correspondre au travail que je souhaitais poursuivre dans le dispositif, et imposait certaines contraintes :

- La nécessité de maintenir un nombre maximum de dix patients. L'installation de cette limite entraînait la nécessité de s'inscrire au préalable auprès du secrétariat afin de prévoir sa venue au groupe
- La nécessité de bénéficier d'un suivi psychothérapeutique individuel en complément de la participation au groupe. L'adressage devait alors s'effectuer dans le cadre d'un projet décidé conjointement entre le thérapeute et le patient
- Pour chaque nouveau patient intégrant le groupe, la nécessité d'un entretien préalable avec moi afin de présenter le dispositif, de discuter de l'adéquation entre la demande du patient et le fonctionnement du dispositif
- Les patients fréquentant le dispositif avant sa transformation continuaient à en bénéficier, à condition de s'inscrire préalablement afin de prévenir de leur présence

Ces transformations du dispositif n'ont sans doute pas été sans une certaine violence, violence que l'on peut considérer comme inhérente au processus de changement. L'objectif était de maintenir une forme d'ouverture au dispositif et de ne pas le transformer en un ensemble clos, fermé sur lui-même, mais de conserver une ouverture sur l'institution. Ceci permettait de maintenir sa position de formation intermédiaire, biface, entre intérieur du groupe et institution (Fredenrich, 2009). Dans le même temps, l'idée était d'installer un ensemble de règles permettant de réguler le fonctionnement du groupe.

Dans la continuité du dispositif ouvert, la fin du groupe ne se trouve pas fixée à l'avance, et le groupe se poursuit en fonction des entrées et des sorties du groupe, afin d'en conserver la souplesse de fonctionnement.

### ***4.3. Population du groupe***

Par ailleurs, j'ai précisé qu'aux origines, le dispositif de groupe s'adressait à des patients pris en charge pour une dépendance à l'alcool. J'ai fait le choix d'ouvrir la participation au groupe à l'ensemble des patients traités dans le service pour une problématique addictive,

indépendamment de l'objet d'addiction, qu'il s'agisse d'un produit ou d'un comportement. L'idée poursuivie était de conserver la spécificité d'un groupe centré sur la problématique addictive, tout en ouvrant à une première forme de différence, par la diversité et les singularités amenées par chaque participant du groupe. Ainsi s'ouvrait la possibilité de rencontrer ce qui est similaire, tout en introduisant la rencontre avec la différence, l'altérité, au service des processus de subjectivation.

D'une certaine manière, l'objectif de ces transformations était double et paradoxal : d'une part diminuer le degré d'ouverture, en limitant l'effectif du groupe et en organisant une anticipation des venues par la consigne d'inscription préalable. Dans le même temps, l'élargissement des indications à des patients pris en charge pour des problématiques addictives diverses contribuait à donner au groupe une ouverture par l'accueil d'une plus grande diversité dans les expériences rapportées.

#### ***4.4. Consignes et cadre***

Par ailleurs, les consignes du groupe ont été rappelées et légèrement modifiées. Si elle n'était pas clairement énoncée, la recherche de l'abstinence totale apparaissait jusque-là comme un objectif implicite de la participation au groupe. Le groupe se donnait dorénavant pour consigne d'échanger librement autour de l'addiction ou de tout sujet connexe, et se dégageait de la recherche d'obtention d'une abstinence totale, au profit de la recherche d'un changement non seulement du point de vue du comportement addictif, mais aussi d'un changement personnel. Ainsi, si l'addiction demeure un sujet central d'interrogation dans les échanges et que le désir de changement constitue une condition de participation, aucun objectif quant à la consommation, qu'il s'agisse d'une abstinence totale ou d'une réduction de consommation, n'y est désormais proposé. Cette liberté offre au groupe la possibilité de se dégager d'un idéal représenté par l'achèvement d'un but précisé d'avance. Il est donc fixé comme dimension essentielle du travail de groupe la recherche d'une liberté aliénée dans l'addiction. Cette consigne peut s'apparenter au groupe de travail défini par Bion (1961) et constitue l'occupation principale du groupe. Derrière cette occupation, l'intérêt se porte également sur les manifestations susceptibles d'entraver le fonctionnement de ce groupe de travail.

Le groupe a conservé son cadre horaire, et se déroule de façon hebdomadaire pour une durée d'une heure. Les règles de discrétion et de respect de la parole de chacun ont été également

conservées, tout comme le fonctionnement thématique. Cependant, un dernier changement est venu transformer le dispositif initial. Jusque-là, le groupe se déroulait dans la salle de réunion du service, lieu institutionnel dont l'espace est organisé par la présence de tables réunies au centre de la pièce et autour desquelles les patients prenaient place, comme lors d'une réunion. J'ai proposé que le dispositif soit relocalisé dans une salle d'activités thérapeutiques, dans laquelle des chaises puissent être disposées en cercle, l'absence de tables permettant une rencontre des corps devenant visibles, et autorisant une proximité à la fois plus angoissante et plus mobilisatrice de la rencontre intersubjective. Ce changement permet également de situer le groupe dans un espace commun avec les autres dispositifs thérapeutiques, le resituant à la fois dans ses rapports aux autres dispositifs et dans son appartenance à l'institution.

#### ***4.5.Consistance du dispositif***

Ces différents aménagements du dispositif ont contribué à en modifier la géométrie et la représentation, tout en tentant d'en préserver l'histoire et l'héritage. Dans ce contexte, ces changements ont été menés progressivement, avec l'aval de la direction du service, et en informant les patients des transformations en cours.

L'idée principale était de parvenir à rendre ce dispositif plus apte à la réception et au déploiement de processus et de formations appartenant au registre de l'inconscient. La première étape était donc d'assurer la stabilité de la situation. « C'est important, car certains traits ne se révèlent significatifs que sur la base d'une situation clairement définie et ne peuvent être analysés que sur cette base » comme l'écrit Foulkes (1964, p. 156).

La mise en place et la stabilisation après ces changements ont constitué une première étape fondamentale dans l'élaboration du processus de recherche. En caractérisant plus précisément l'espace du groupe et en portant un intérêt plus grand aux productions de la réalité psychique susceptibles de se déployer dans cette situation, j'ai tenté de resituer le groupe dans une épistémologie psychanalytique. Cependant, son appartenance institutionnelle autant que ma formation personnelle ne permettaient pas de faire de ce groupe un dispositif psychanalytique de groupe, au sens d'une exploration et d'une expérience de l'inconscient tel qu'il peut se déployer dans cette modalité précise. L'objectif était d'offrir aux membres du groupe un espace thérapeutique dans lequel les effets du groupement permettent à chacun de saisir quelque chose

de son propre fonctionnement psychique, relançant ainsi les processus associatifs et le changement personnel.

L'enjeu de cette thèse réside dans l'exploration du travail psychique rendu possible dans cet espace thérapeutique. Après la description du dispositif tel qu'il a été repensé depuis son origine, le prochain chapitre visera à exposer comment ce dispositif clinique a pu être transformé en dispositif de recherche, dans lequel des données puissent être récoltées, utilisées et traitées. Cette étape est indispensable au passage du matériel clinique au matériel de recherche.

**Points clés :**

*J'ai exposé dans ce chapitre la place occupée par le dispositif de groupe étudié au sein du réseau institutionnel. Ceci permet d'identifier la place particulière dans l'institution d'un groupe thérapeutique s'appuyant sur des fondements épistémologiques et méthodologiques différents des autres dispositifs. Le maintien d'une reconnaissance par l'institution nécessite la mobilisation des différents groupes d'appartenance du clinicien-chercheur afin d'assurer les conditions d'une dialectisation possible entre des références parfois étrangères les unes aux autres. La clarification de cet arrière-fond institutionnel a permis de décrire plus précisément l'histoire et les transformations progressives du dispositif objet de la recherche.*

# Chapitre 7 : Organisation du recueil et traitement des données

J'ai annoncé plus haut que l'objectif principal de cette recherche reposait dans la description et la caractérisation des modalités de fonctionnement de ce dispositif de groupe. La superposition d'un *dispositif de recherche* à un *dispositif clinique* implique de nouveaux développements et la mise en place d'outils adaptés au but poursuivi. Il est clair que dans ce cheminement, les effets produits par cette transformation de l'objet d'investigation sur les phénomènes étudiés et sur les sujets participant au dispositif doivent être considérés avec attention.

L'approche clinique choisie dans ce cadre met au premier plan la méthode de l'observation, en tant qu'instrument privilégié pour saisir les mécanismes et processus à l'œuvre dans cette situation. Après avoir retracé les principes fondamentaux de l'observation en psychologie clinique d'orientation psychanalytique, je décrirai la méthode de recueil des données puis les outils mis en place afin d'organiser et de traiter ces données. Enfin, la démarche éthique dans le cadre de cette thèse sera présentée.

## 1. L'observation

### 1.1. *L'observation en psychologie clinique*

L'observation constitue une notion d'une importance capitale en psychologie clinique, que l'on se situe dans une perspective clinique ou dans une perspective de recherche. Dans une optique psychanalytique, l'observation prend toutefois une signification particulière. En effet, à l'inverse d'une conception positiviste ou naturaliste de l'observation, postulant que l'observation permet la connaissance d'une réalité existant en soi et pour soi, le point de vue psychanalytique s'inscrit dans une perspective nécessairement constructiviste comme le souligne Ciccone (1998). Ainsi, je souscris dans cette démarche à l'idée selon laquelle la réalité n'existe pas en soi mais à travers la représentation que l'observateur peut en construire. Dans ces conditions, l'objectivité ne peut être qu'une « objectivité subjective » (*Ibid.*, p. 60). Cette formule me paraît particulièrement intéressante en ce qu'elle n'oppose pas objectivité et

subjectivité comme il est fréquent de le faire, mais permet de resituer ces deux termes dans leur indispensable complémentarité. Ciccone (1998) rappelle en effet que monde interne et monde externe se construisent dans le même mouvement. N'est-ce pas dans la reconnaissance du non-moi que le moi peut s'affirmer ? Dans ce sens, l'observateur ne saurait être neutre, et sa présence même entraîne une modification de la situation observée. La réalité ne pourra être saisie qu'à travers le regard de l'observateur et après le passage par le filtre de sa propre subjectivité. Aussi bien dans la pratique clinique que dans la pratique de recherche, « l'observation clinique vise à construire un modèle rendant intelligible la subjectivité du sujet (ou de l'ensemble de sujets) observés » (*Ibid.*, p. 59). L'idée n'est donc pas de rendre compte d'une réalité qui serait extérieure à tout regard, ou partageable par tous sans aucune forme de doute ou de discussion possible, mais bien plutôt de proposer une mise en sens, sens en revanche construit dans une démarche partageable, partagée, toujours soumise à la discussion et au doute. C'est dans cette démarche là que se situe ce travail, et que doivent être pris en compte les résultats qui en sont issus.

Une fois resituées les coordonnées d'une démarche d'observation clinique et de recherche, il s'agit de préciser l'objet de l'observation. Si ce travail de recherche repose sur l'observation d'un dispositif clinique de groupe, que signifie l'expression « observer un groupe » ? Le véritable objet d'observation n'est pas le groupe, entité abstraite pouvant désigner des niveaux de réalité multiples, mais plutôt la réalité psychique du et dans le groupe, telles qu'elle se déploie dans une dimension processuelle. Or cette réalité psychique ne peut être observée directement mais elle apparaît à travers ses *effets* (Ciccone, 1998). Je m'intéresserai donc dans ce travail aux effets de la réalité psychique du et dans le groupe, afin d'inférer, dans une logique de traduction (Racin & De Luca, 2020), les processus inconscients à l'œuvre au sein du dispositif étudié.

## **1.2. Méthode d'observation du groupe**

### *1.2.1. La présence d'une observatrice écrivante*

La démarche d'observation groupale dans une visée de recherche nécessite de pouvoir en conserver une trace, trace écrite permettant de pouvoir revenir sur l'observation dans l'après-coup, après-coup là encore susceptible d'apporter au matériel observé une signification

nouvelle, dans le jeu processuel qui remet au centre de l'observation la temporalité nécessaire à la mise en forme des effets de la réalité psychique sur l'observateur.

La question s'est posée de la manière dont les observations groupales pourraient être recueillies. L'idée du recueil *via* un dispositif numérique d'enregistrement des séances aurait pu être spontanément évoqué. Etrangement, ce procédé, garantissant pourtant une forme de *neutralité* de l'observation, sans tri, et sans parti-pris subjectif dans la sélection du matériel, n'a pas même été pensé dans la construction de la méthode de recherche. Je pense toutefois aujourd'hui que l'utilisation d'un tel matériel n'aurait pas constitué l'assurance d'une objectivité qui, comme je l'ai rappelé en suivant Ciccone, constitue un mirage dans une réflexion s'ancrant dans l'épistémologie psychanalytique. En effet, si le tri ne s'effectue pas au moment de l'enregistrement, ne surgit-il pas irrémédiablement dans l'écoute du matériel ?

Si l'utilisation d'un procédé en apparence neutre ne s'est pas présentée comme une option au moment de la construction de la recherche, il me semblait toutefois important de pouvoir recueillir, de la manière la plus exhaustive possible, le déroulement des séances, les thèmes abordés dans le fil associatif groupal, les interventions des différents membres du groupe ainsi que certains éléments non-verbaux participant de l'ambiance et des rythmes au cours des séances.

C'est dans cette logique que j'ai fait le choix dans cette recherche d'organiser la présence au sein du groupe d'une observatrice écrivante (Brun et al., 2016). Cette présence nouvelle dans le groupe a permis de faciliter le recueil des données issues de l'observation du groupe, tout en introduisant une nouvelle figure transférentielle au sein du dispositif. Le recueil d'observation ne se revendiquait pas d'un accès à l'exhaustivité, mais d'une prise en compte de l'inévitable part de subjectivité propre à l'observatrice.

La présence d'une observatrice écrivante peut également témoigner d'un aspect de mon propre rapport au groupe. Il est intéressant de noter qu'à plusieurs reprises, un sentiment de solitude ressenti au sein du groupe avait provoqué au cours du travail de supervision des discussions concernant l'idée de joindre une stagiaire au dispositif, comme une manière de permettre une diffraction du transfert central d'une part, et comme support d'élaboration par l'introduction d'une dynamique d'inter-transfert d'autre part. Riand et Laroche-Joubert soulignent que ce qui se joue entre les cliniciens constitue un objet d'analyse nécessaire et fécond (Riand & Laroche-Joubert, 2011).

La place de cette observatrice écrivante, étudiante en Master Professionnel de Psychologie clinique et psychopathologie psychanalytique, a nécessité une réflexion préalable. M. Laxenaire et C. Bittolo (2014) ont souligné l'importance que pouvait prendre la place de l'observateur dans un dispositif groupal. En particulier, ils ont distingué deux types d'observation, une observation « extérieure » et une observation dite « intérieure ». Dans le cas d'une observation extérieure, l'observateur se place à l'écart du groupe, incarnant une observation qui se voudrait déagée au maximum des effets propres de sa subjectivité. Les auteurs ont décrit dans ce cas les risques de clivage agressif susceptibles de se mettre en place « entre ceux qui s'impliquent dans le groupe et celui qui est investi d'une fonction d'observation » (Laxenaire & Bittolo, 2014a). Ils notent également que ce risque s'avère moins grand lorsque l'observateur est inclus dans le groupe, occupant alors une place d'observateur « intérieur ». A l'appui de ces travaux, nous avons fait le choix dans ce travail d'une observation intérieure. Ce choix était guidé par le souci de ne pas teinter cette figure étrangère d'une angoisse persécutive supplémentaire. En effet sa simple présence, par sa nouveauté et son activité, recouvrait en elle-même un danger suffisamment prégnant.

Cette présence a cependant teinté le matériel et a contribué à introduire dans le groupe une dimension fantasmatique nouvelle. A de nombreuses reprises, elle a pu être l'objet de questionnements multiples, toujours au décours de la séance groupale. Les interrogations concernant sa tâche d'écriture et les difficultés que celle-ci représente, ainsi que les commentaires à l'égard de sa présentation ou de sa tenue, toujours dans le registre de la valorisation narcissique, ont témoigné de l'intérêt majeur et de la curiosité éveillés dans le groupe par sa présence. Ses rapports avec moi ont également été l'objet d'une fantasmatisation active. Ainsi cette réflexion lancée par un patient à son adresse à la suite de la première séance à laquelle elle participait : « *On fait comme le maître !* ». Cette réflexion témoigne de la richesse du matériel recueilli en lien avec cette méthode d'observation. Je me trouvais en position d'être le maître, maître du groupe (signant ici ma place dans le transfert central du groupe) mais également maître tout puissant de ma jeune assistante, position de pouvoir, pouvoir lui-même infiltré d'un fantasme de séduction : le chef possède la femme qui reste inaccessible au groupe, sa mission l'amenant à ne pas participer aux échanges durant les séances. Je fournis ces quelques éléments dès maintenant afin d'illustrer les implications de ce choix méthodologique sur la nature du matériel groupal. Je serai amené à y revenir dans la suite de ce travail, les enjeux de cette présence et de l'intertransfert constituant un aspect des résultats de la recherche.

### 1.2.2. La prise de note

Les observations groupales consignées par l'observatrice écrivante ont constitué un apport important dans le matériel traité dans cette recherche. Elles ont permis un suivi du déroulement des séances, des thématiques abordées, de la participation des différents membres, des rythmes et des interactions au sein du groupe. Cependant, ces notes, bien que précieuses, méritaient d'être complétées à l'aide d'un autre matériel, plus personnel. C'est la raison pour laquelle en parallèle de cette observation *in situ*, je rédigeais moi-même un court compte-rendu *immédiatement après chaque séance*, dans lequel figuraient les thématiques abordées, les impressions d'ensemble concernant la séance et mes réflexions personnelles. Ces comptes-rendus font partie de ma pratique habituelle, mais l'ajout d'une autre source d'observation m'autorisait une liberté supplémentaire dans l'absence d'organisation de ces notes, prises sans réel souci de fidélité à l'organisation temporelle de la séance mais au fil de ma pensée et de ma mémoire. Libéré du souci d'exhaustivité, ma prise de notes pouvait peut-être autoriser un accès plus direct à mes éprouvés contre-transférentiels ? Je considère cependant dans l'après-coup que l'abolition de la contrainte de fidélité dans le compte-rendu ne suffit pas forcément à libérer la voie du contre-transfert, qui peut se nourrir de bien d'autres facteurs pour échapper à son accès direct. Bien que nécessairement lacunaires, il semble que cette prise de note peut toutefois capter l'essentiel des mouvements et des thématiques ayant surgi au cours de la séance. Dans une recherche intéressante d'un point de vue méthodologique, Rutakumwa et al. ont comparé des comptes-rendus réalisés immédiatement après des entretiens avec des enregistrements audio de ces mêmes entretiens. Ils ont relevé que la prise de note immédiate présentait, de façon condensée et moins organisée, les mêmes thématiques que l'enregistrement audio, montrant ainsi que cette méthode s'avérait aussi fiable que l'enregistrement, souvent considéré comme la méthode la plus fiable et la plus scientifique dans les méthodes qualitatives (Rutakumwa et al., 2020).

Un troisième temps consistait dans un moment d'échange entre l'observatrice écrivante et moi-même, permettant de confronter nos observations et nos impressions. Ce temps était aussi celui de l'élaboration inter-transférentielle.

La durée d'observation des séances groupales a été calquée sur la durée de présence de l'observatrice écrivante au sein de l'institution et du dispositif. Le stage se déroulant sur une année universitaire, le recueil d'observation a débuté le 30 septembre 2022, pour se terminer en juillet 2023, soit une période de 10 mois.

Le déroulement du recueil des données peut se schématiser de la façon suivante :



Tableau 1 : schéma du déroulement de la recherche

## 2. La constitution d'une grille d'analyse

### 2.1. Les enjeux de l'observation de groupe

Les observations issues d'un dispositif groupal sont à la fois denses et d'une infinie richesse (Drweski et al., 2014; Laxenaire & Bittolo, 2014a). Il était donc important, devant la densité du matériel, de parvenir à organiser les données recueillies, afin de ne pas se perdre dans les différents niveaux de lecture, devant l'incohérence qui parfois semble émerger du matériel.

Laxenaire et Bittolo (2014) ont souligné que l'observation groupale concernait différents niveaux et se faisait en fonction des hypothèses de travail. Ils ont de leur côté mis en évidence plusieurs de ces champs d'observation, parmi lesquels **l'expression verbale**, **l'affectivité groupale**, la **dimension comportementale** (entendue comme mode de communication pré-verbale), et enfin **l'activité psychique de l'observateur lui-même**. Ces différents registres me semblent constituer des points de repères solides dans l'observation du labyrinthe de la vie psychique d'un groupe et méritent d'être pris en compte dans la construction d'un outil d'aide à l'analyse des données.

De leur côté, Gimenez et Pinel (Gimenez & Pinel, 2013) proposent d'organiser les notes issues de l'observation d'un groupe en quatre colonnes, reprenant la **chaîne associative groupale**, les **scénarios fantasmatiques sous-jacents**, et les **aspects tranférentiels**, contre-transférentiels et inter-transférentiels. La dernière colonne rend compte des **hypothèses** construites à partir des données des trois premières colonnes.

Ces travaux mettent l'accent sur l'importance de prendre en compte dans l'observation d'un groupe non seulement le discours verbal tel qu'il se déploie dans le fil associatif au niveau manifeste et latent, mais également les manifestations comportementales et affectives, traduisant les productions groupales et les effets produits par la rencontre intersubjective et la construction de l'espace transsubjectif.

Ahlin (Ahlin, 1988; Ahlin et al., 1996) s'est appuyé sur les écrits de Foulkes pour saisir les enjeux psychiques du niveau du groupe sous-tendant le fil associatif. Foulkes postule dans le groupe « l'existence d'un réseau d'interaction dans lequel chacun tente de résoudre les conflits communs à tous dans une relation d'interdépendance avec les autres » (Foulkes, 1964, p. 151). Ce réseau d'interaction correspond à une matrice de communication. Ahlin a construit une grille d'analyse, la grille de représentation de la matrice (*Matrix Representation Grid, MRG*) étudiant les comportements manifestes dans le groupe en fonction de cette matrice sous-jacente. Au niveau de la méthode, Ahlin découpe les séances du groupe observé en séquences au cours desquelles un sujet est abordé. Chaque séance est alors analysée en fonction de différents paramètres indiquant le climat du groupe pendant la durée de la séquence. Ahlin identifie huit paramètres principaux : le **rythme et les interactions verbales** ; le **contenu** des échanges ; le **climat émotionnel** ; la **révélation de soi** ; l'**acceptation et la cohésion** ; le **mode de relation interpersonnelles** ; le **modèle d'autorité** ; les **limites du groupe**.

Dans ce modèle, chaque catégorie se trouve elle-même divisée en différentes sous-catégorie permettant d'évaluer qualitativement chacun de ces domaines traduisant le climat du groupe à un moment donné. Il donne de cette méthode une représentation figurée sous la forme d'un tableau<sup>7</sup> (Ahlin et al., 1996) :

---

<sup>7</sup> Je fais apparaître un extrait de la MRG, afin de mettre en lumière sa représentation figurée qui me semble clarifier le repérage des processus groupaux observés

Table I. Operational Definitions of MRG Determinants and Stations<sup>a</sup>

Communication Flow: Level of verbal and nonverbal interaction (semi-quantitative)	Imagery: Expressed (mainly) verbal, therapeutically significant content of group dialogue (qualitative)	Emotional climate: Observer's assessment of expressed feelings in group-as-a-whole (semi- quantitative)	Self-disclosure: Amount in group of (mainly) verbal sharing of individual inner worlds (semi- quantitative)
1. <i>Silent</i> No verbal and small nonverbal exchange.	1. <i>Factual</i> Concrete facts exchanged. Also concrete advice.	1. <i>Indifferent</i> Hardly any or no expressions of feelings.	1. <i>Prevented</i> Inner worlds concealed in all the group. No revelation pressure shown.
2. <i>Low</i> Few, scattered verbal comments varied nonverbal.	2. <i>Anamnestic/clarifying</i> There-and-then outside group. Also clarifying, confronting.	2. <i>Detached</i> Restricted amounts of low- intensity feelings shown.	2. <i>Exceptional</i> Single members sometimes open up. Some group pressure for (others) to share intimate matters with the group.
3. <i>Fluent</i> Freely floating interchange. Few and short silences.	3. <i>Group mirroring/interpreting</i> Recalls shared group experiences. Interpretative work	3. <i>Nurturing</i> Realistically varied fullness and level of feelings shown.	3. <i>Common</i> Self-revelation asked for and done selectively in all the group frequently.
4. <i>Vivid</i> Continuous rich exchange. No silences. Members talk one at a time.	4. <i>Metaphoric</i> Signifying object relations and not conscious conflict.	4. <i>Dense</i> High level of intense emotions of longer duration. Heightened anxiety.	4. <i>Dominating</i> High pressure for unrestricted openness. Attempts for privacy attacked by principle. Scapegoating may occur.
5. <i>Frantic</i> Excited, frequent interruptions. Members talk at the same time and fight for their say.	5. <i>Mythic</i> Dealing with archetypal, ethnic, or basic cultural images.	5. <i>Overwhelming</i> Oppressive and exhaustive emotional climate. High anxiety. Psychosomatic reactions.	5. <i>Confessional</i> Uniform, excited even competitive level of revelations of pathology.

Tableau 2 : grille d'analyse proposée par Ahlin

Ce modèle proposé par Ahlin présente l'intérêt de construire une figuration des processus de groupe, fournissant des repères à la reconnaissance des processus groupaux.

## 2.2. Mise en place d'une grille d'analyse

Confronté à la richesse du matériel recueilli au cours des séances de groupe, j'ai travaillé à la réalisation d'un outil capable de m'aider dans le repérage de certains processus à l'œuvre au sein du groupe. Les travaux évoqués précédemment m'ont été à penser la construction d'une grille de lecture adaptée à ma démarche de recherche. En particulier, il s'agissait de prendre en compte dans l'élaboration de cette grille l'importance de la **chaîne associative et du contenu** des échanges, des **comportements** et de leur signification sur le plan de la dynamique groupale et de l'affectivité, des **liens s'établissant dans le groupe**, et des **éprouvés du clinicien**.

Ces dimensions devaient dans le même temps apparaître dans leurs relations avec les axes d'observations qui m'intéressaient dans cette recherche. Ces axes peuvent être identifiées aux principales hypothèses ayant organisé ce travail :

- **La nature de l'investissement du groupe et de l'organisation du lien** constitue le premier axe d'observation. Il s'intéresse au niveau inter et transsubjectif d'organisation groupale. C'est à ce niveau que le groupe représente et se représente en tant qu'objet d'investissement. *L'organisation du discours* dans cet espace, ainsi que la *mise en place des enveloppes*, des *liens entre les membres* et les *ressentis du clinicien* dans cette configuration offrent des éléments relevant de ce niveau. Ces éléments forment la trame des capacités de figuration au sein du groupe.
- **Le traitement de l'agressivité et de la violence** constitue le second axe d'observation. Les manifestations de l'agressivité dans le groupe, autant que son évitement ainsi que les épisodes de violence pouvant survenir à l'intérieur comme aux abords du groupe, reflètent les capacités d'intégration de la violence et les capacités de conflictualisation à l'intérieur du groupe.
- **Les modalités d'apparition de la question de la perte et de la séparation** enfin représentent le troisième axe d'intérêt principal dans l'observation. L'émergence dans le discours de questionnements liés à la mort, à la séparation ainsi qu'à la différence, renvoient aux conditions d'élaboration de la séparation et son articulation avec la question de la mort. En effet, toute séparation ne renvoie-t-elle pas à la disparition de l'objet primordial, comme le souligne Bernateau (2011) ?

Ces axes ont été formalisés à partir des hypothèses à la base de cette recherche, mais ils ont été précisés et développés à partir des thèmes émergents d'une première lecture d'un échantillon des données issues de l'observation. Au fur et à mesure de l'investigation du matériel, la grille d'observation s'est enrichie, dans une démarche processuelle. Ainsi une quatrième catégorie s'est imposée à partir du matériel, concernant **l'investissement de l'extérieur**. Cet axe s'est imposé par l'insistance avec lequel il revenait dans le matériel, et touche à la manière dont le monde extérieur peut venir parasiter ou soutenir l'investissement du groupe, dans une forme de clivage du transfert, tel qu'il a été décrit par Bejarano (Bejarano, 1975).

Ainsi, la grille d'observation constituée prend la forme suivante :

Investissement du groupe et organisation du lien	Investissement extérieur	Traitement de l'agressivité	Question de la mort et de la séparation
<p><b>Représentation du groupe</b> Evocation du groupe comme un tout, dans sa valence positive, négative ou ambivalente</p>	<p><b>Référence à la famille</b> Evocation des personnages de l'environnement familial (parents, compagnons...)</p>	<p><b>Expression de l'agressivité</b> Moments de tension, attaques intra ou extra-groupe, expression verbale de la colère</p>	<p><b>Référence à la mort</b> Evocation de la dimension mortifère de l'addiction, du temps qui passe, du vide, abandon</p>
<p><b>Organisation du groupe</b> Aspect formel des échanges, rythme des échanges, silences, organisation, thématiques</p>	<p><b>Référence aux autres</b> Evocation de personnes extérieures (les autres, amis/anciens amis, psys extérieurs...)</p>	<p><b>Evitement de l'agressivité</b> Contre-investissement, négation/annulation, déplacement</p>	<p><b>La fin du groupe</b> Référence à la fin, au départ, au manque et à la mort du groupe, l'inquiétude du clinicien</p>
<p><b>Mise en place des enveloppes groupales</b> Rapport au cadre, passages à l'acte, distinction interne/externe</p>	/	<p><b>Ressenti du clinicien</b> Tension, agacement, évitement</p>	<p><b>Le déni de la perte du groupe</b> Référence à la mise en place d'un groupe externe, qui dépasse les frontières du groupe</p>
<p><b>Organisation des liens</b> Qualité des liens intersubjectifs, effet miroir, solitude, difficultés, amitié</p>	/	<p><b>Violence extérieure</b> Episode de violence en dehors du groupe et concernant le groupe</p>	<p><b>La référence à la différence</b> Différence des sexes, des générations, à l'intérieur et à l'extérieur du groupe</p>
<p><b>Le parasitage de la pensée</b> Brouillage de la pensée du clinicien entre individuel et groupal</p>	/	/	/

Tableau 3 : grille d'analyse

Cette grille de lecture a été constituée dans une logique dynamique, chaque axe devant être compris dans son articulation dynamique avec les autres, afin de saisir comment le traitement des données consiste en une décondensation du matériel latent contenu dans les observations. La constitution d'une grille d'observation peut alors être comparé à un tamis, à travers lequel les données issues de l'observation peuvent être filtrées, décondensées, et laisser ainsi apparaître les éléments que nous avons choisi comme représentant les fondements de cette thèse. Il s'agit donc d'un outil visant à faciliter la lecture du matériel, mais ne contenant pas à proprement parler de dimension d'analyse ou d'interprétation.

Arrivé au terme de l'exposé concernant les moyens mis en place afin de rendre compte du déroulement de la vie d'un groupe et des processus qui le traversent, il reste une question indispensable à la conduite de toute recherche, celle de la participation et de l'information des membres du groupe amenés à prendre part, sans qu'ils en aient eux-mêmes formulé la demande, à ce travail de thèse.

### 3. Démarche éthique

#### 3.1. *Enjeux éthiques dans la recherche clinique*

Le dernier point à aborder dans le registre de la méthodologie de cette recherche renvoie donc à la dimension éthique propre à toute démarche scientifique impliquant une situation clinique. En effet, ce dispositif implique des questionnements centraux : en premier lieu, il s'agit de prendre pour objet un dispositif dont le but initial et la raison d'être restent l'aide proposée à des patients souffrant d'addiction et en demande d'un accompagnement centré sur leur problématique. L'introduction d'une visée de recherche vient perturber le déroulement du groupe, en bouleversant l'asymétrie de la demande propre à la logique psychothérapeutique d'une part, et en modifiant les coordonnées de la situation transférentielle d'autre part. La question de la publication de cas cliniques renvoie donc à un problème complexe (Chamboredon et al., 2021). Il est nécessaire d'en mesurer les effets sur les patients, les enjeux pour le chercheur, et les implications sur la dynamique thérapeutique. La demande du consentement, qui représente une exigence éthique mais aussi légale, mérite une attention particulière : à quel moment demander le consentement ? Comment s'assurer d'un consentement libre et éclairé, lorsque l'on sait dans quelle mesure l'investissement transférentiel peut exercer une véritable contrainte sur la possibilité de refus ? Comment assumer l'entorse faite par la recherche à la règle de discrétion (Chamboredon et al., 2021) ?

A ces questions touchant toute recherche portant sur une situation clinique, et impliquant ainsi les caractéristiques de la relation transféro-contre transférentielle entre un patient et un thérapeute, la recherche sur un dispositif de groupe entraîne un point supplémentaire : celui du sujet faisant partie d'un groupe, et par là lié aux autres membres et au groupe lui-même par les effets propres au groupement. Dès lors la question du consentement ou du refus de consentir à la participation à une recherche se pose avec d'autant plus d'insistance : comment pour un sujet refuser, lorsque chacun des autres a peut-être accepté ? En effet, la question du consentement se situe ici dans deux registres : à quoi le sujet donne-t-il son accord, dans la double dimension de son identité, à la fois individuelle et groupale, pour reprendre les termes de Rouchy (1998) ?

Ces questions ne peuvent trouver de réponse univoque, mais elles amènent à réfléchir aux implications inhérentes à cette situation. Comme le soulignent Chamboredon et al., « D'après nous, il est de la responsabilité de l'analyste de peser les implications d'une telle démarche sur la trajectoire thérapeutique du patient » (*Ibid.*, p. 224). Ainsi que j'ai tenté de le montrer au

cours de cette partie méthodologique, cette recherche s'inscrit dans la lignée d'un long processus de transformation dont l'objectif était d'inscrire un dispositif clinique dans un cadre propre à saisir les enjeux de l'économie psychique de l'addiction, tel qu'ils peuvent être mobilisés et transformés dans et par les phénomènes du groupement. La mise en place de cette recherche dans ce contexte particulier pourra constituer un bénéfice pour les patients, en améliorant la compréhension des forces psychiques œuvrant à l'intérieur du dispositif groupal, mais aussi en permettant de réfléchir à de nouvelles pistes de transformation, afin de rester au plus proches des exigences propres à ces « dispositifs aux limites » (Jung, 2023). Ces enjeux constituent le cadre éthique de cette recherche.

### **3.2. Démarche éthique**

De manière concrète, il était nécessaire de fournir à chacun des membres du groupe une information claire quant au déroulé de la recherche et à ses objectifs, tout en préservant leur possibilité de s'opposer. Cette possibilité se heurte cependant à une difficulté pratique : que faire si une personne refuse de participer, là où les autres auraient donné leur accord ? Il est compliqué en effet de faire cohabiter l'accord des uns avec le refus d'un ou plusieurs autres au sein d'un même groupe.

Pour se prémunir de ce risque, chaque membre du groupe s'est vu proposé une rencontre individuelle, afin que la recherche et ses objectifs puissent être présentés. Un document d'information était fourni à chaque membre du groupe, ainsi qu'un formulaire de non-opposition. L'anonymisation était également soulignée. Il était signalé qu'en cas de désaccord, toute séance de groupe à laquelle participerait le sujet ne ferait pas l'objet d'un recueil d'observation par l'observatrice écrivante, et serait systématiquement exclue du matériel à analyser. Si ces précautions constituaient la base d'une démarche éthique, il est clair qu'elles ne permettent pas de répondre à toutes les interrogations : si un membre régulier du groupe s'opposait au recueil des données, cette décision aurait contribué à exclure un nombre important de séances, mettant ainsi en danger le projet de recherche et mon désir. Dans ces conditions, les patients étaient-ils en mesure de s'opposer librement à mon désir ? De fait, au cours de la durée de la recherche, aucun patient participant ou intégrant le groupe durant cette période n'a formulé d'opposition à l'intégration dans le dispositif de recherche.

Toutefois, ce volet de recherche n'est pas resté sans effet sur le matériel surgissant dans le groupe. Ainsi et à titre d'exemple, à plusieurs reprises a émergé dans le fil associatif une interrogation concernant « les facteurs thérapeutiques du groupe », expression reprenant mot pour mot le titre annoncé de la recherche auprès des membres. Les effets de la recherche sur le matériel clinique se sont bien sûr manifestés à d'autres occasions, et ont infiltré l'ensemble du dispositif, créant une attente et une curiosité importantes autour de l'objet de recherche et des productions futures liées à la recherche. L'intérêt soutenu pour l'observatrice écrivante, pour ses études, pour les notes qu'elle prenait, ont en ce sens témoigné de l'importance prise par la recherche et pour ses représentants tout au long du processus de recherche.

Ce questionnement éthique peut se formuler de la manière suivante : si le matériel induit par le processus de recherche a pu colorer les préoccupations groupales, n'a-t-il pas ouvert par la même occasion une voie d'élaboration supplémentaire autour de la question du désir de chacun et de ses attentes dans le groupe ?

Par ailleurs, cette recherche a fait l'objet d'un dépôt de dossier au CER de l'Université Paris-Cité, et a obtenu un avis favorable sous le numéro IRB : 00012022-53.

**Points clés :**

*La transformation du dispositif clinique en dispositif de recherche a soulevé plusieurs questions dont j'ai tenté de rendre compte au cours de ce chapitre. En premier lieu, il était nécessaire de préciser la nature ainsi que les conditions d'observation d'un groupe thérapeutique. L'observation à visée de recherche m'a amené à introduire un dispositif particulier, fondé sur une double observation, une observation in situ par une observatrice écrivante couplée à un recueil d'observation plus libre effectué par moi-même au décours immédiat de chaque séance. La construction d'une grille d'observation basée sur les outils existant et adaptée aux buts spécifiques de la recherche a permis de mettre en forme et de synthétiser les données. Enfin, les enjeux éthiques ont été abordés, en tant qu'étape indispensable et ingrédient essentiel dans l'élaboration de la recherche.*

## **PARTIE III : Résultats**

---

## Chapitre 8 : Aspects descriptifs

Au cours de ce chapitre, il s'agira de dresser un tableau général du dispositif de groupe étudié lors de cette recherche. Dans cette optique, la présentation du groupe, des patients qui le composent, ses fluctuations et les caractéristiques de son fonctionnement seront exposés. Ce travail, essentiellement descriptif, s'impose comme un préalable à une analyse plus dynamique de la vie psychique groupale, telle que je tenterai d'en rendre compte lors des chapitres suivants. Cette présentation permettra, je l'espère, de se forger une certaine représentation du groupe et de donner un cadre global à l'intérieur duquel les processus psychiques ont pu se déployer. De cette façon, peut-être que des images, comme dans le groupe, pourront éclore chez le lecteur.

### 1. Description du dispositif

#### 1.1. *Présentation et participation des sujets du groupe*

Au cours de la période d'observation considérée dans cette recherche, 34 séances d'une heure ont été incluses. La période d'inclusion s'est poursuivie du 30 septembre 2022 au 07 juillet 2023. Ces séances se sont déroulées de manière hebdomadaire, et ont connu des interruptions ponctuelles en raison des congés, en fin d'année ou au printemps. Dans ce manuscrit, tous les prénoms des membres du groupe ont été changés, afin d'assurer l'anonymat des sujets de la recherche.

Au total et sur l'ensemble de la période, 20 personnes ont participé au groupe, mais il est possible d'identifier plusieurs sous-groupe en fonction du nombre de présences lors des séances. Un premier sous-groupe comprend les personnes ayant participé à plus de la moitié des séances de l'échantillon. Ce sous-groupe se compose de 6 patients : Bérénice, Fabrice, Helori, Saïd, Sandrine et Tristan.

Un second sous-groupe rassemble les sujets ayant assisté à moins de la moitié des séances, mais ayant été présents lors de 13 séances au minimum. Il s'agit de Poulbot, Thomas et Vaiura.

Enfin, le dernier sous-groupe est le plus important : il se compose de 11 personnes, ayant pris part à 7 séances ou moins au cours de la période d'observation. Je présente dans la figure 1 une visualisation de la participation de chaque participant.

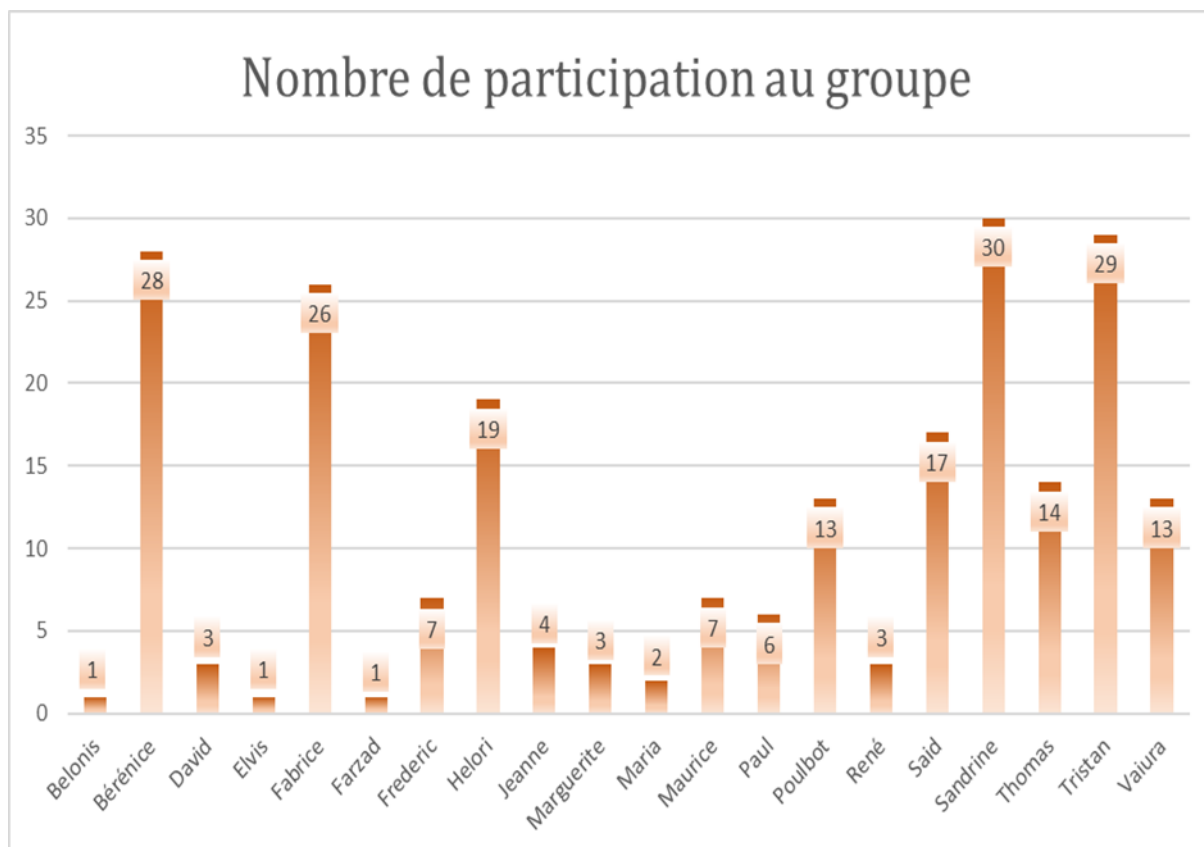


Figure 1 : détails de la participation de chaque membre

## 1.2. Composition des sous-groupes

### 1.2.1. Le « cœur du groupe »

Ce sous-groupe est donc composé des patients les plus réguliers au cours de la période. J'ai intitulé spontanément ce sous-groupe le *cœur du groupe*, comme s'ils constituaient pour moi l'organe central du groupe, responsable de son rythme et des mouvements affectifs qui le traversent. Il semble important de donner un aperçu général des différents participants formant ce premier sous-groupe.

**Bérénice** a fait son entrée dans le groupe peu de temps après le début de l'observation, en octobre 2022, et y participait toujours au moment de la fin de la recherche. Il s'agit d'une patiente d'une cinquantaine d'années, mariée, et qui souffre de multiples addictions aux produits, notamment alcool, cocaïne, cannabis, mais également à certains comportements. Elle « se bat » contre les addictions depuis longtemps, et présente une alternance entre des moments de consommations active et de courtes périodes d'abstinence totale. Après avoir participé à

différents dispositifs thérapeutiques au sein du service, elle est adressée au groupe par son psychiatre hospitalier, afin d'adopter un point de vue transversal sur la problématique addictive, et de sortir d'une logique parfois clivée entre les différentes addictions.

**Fabrice** a intégré le dispositif à la même période, en novembre 2022. Fabrice a 50 ans, est marié et père de deux enfants. Il présente une addiction à la cocaïne, d'apparition relativement récente mais ayant entraîné des conséquences importantes, notamment au niveau professionnel. Il est d'ailleurs actuellement en arrêt de travail. Il a bénéficié dans ce contexte d'une prise en charge en hospitalisation complète puis en Hôpital de Jour dans un hôpital de la région parisienne. Il ne consomme plus de cocaïne lorsque son médecin addictologue, avec laquelle j'ai eu l'occasion de travailler par le passé, l'adresse au groupe afin de renforcer la prise en charge après la fin du traitement hospitalier. Fabrice participe très régulièrement au groupe, mais s'absentera un mois complet en mai 2023, dans le contexte de sa reprise d'activité à temps partiel, avant de revenir en juin et juillet de la même année, une fois l'organisation de son emploi du temps effectué. Toutefois, la reprise de son activité à temps plein en septembre 2023 entraînera son départ du groupe au moment même de la fin de la recherche.

**Helori** fréquente déjà le groupe depuis plusieurs mois au moment du début de l'observation. Il a connu plusieurs changements dans le dispositif, notamment le changement de salle, quelques semaines après son arrivée. Agé de 54 ans, Helori vit seul, ne travaille pas et a découvert le groupe après sa sortie de l'unité d'hospitalisation temps plein, où il avait été pris en charge pour un sevrage d'alcool. Dans son parcours, il a également connu différentes addictions, notamment au cannabis et d'autres substances psychoactives. Il est abstinent depuis sa sortie d'hospitalisation. Au cours de sa prise en charge, Helori a également découvert les groupes d'Alcooliques Anonymes, desquels il est devenu un membre assidu, fréquentant plusieurs réunions par semaine. Il est important de noter qu'Helori quittera brusquement le groupe en avril 2023, après une participation très régulière. Ce départ, n'ayant jamais été évoqué au préalable, s'apparente à une brusque disparition. Aucun mot ne sera d'ailleurs posé dans le groupe à ce sujet, qui restera donc non élaboré.

**Saïd** est un patient « historique » du service. Il vit seul, ne travaille pas et est pris en charge depuis de nombreuses années dans le service pour une addiction comportementale ainsi qu'une addiction à l'alcool. Il a intégré le groupe avant que les changements successifs dans le dispositif n'entraînent le passage d'un groupe ouvert à un groupe semi-ouvert. Sa participation est donc relativement régulière mais épisodique, et ponctuée de longues absences. Ainsi, après une période de présence quasi hebdomadaire, Saïd s'absente pour un voyage dans son pays

d'origine en novembre 2022, avant de revenir en janvier 2023 et de s'absenter à nouveau en mai 2023. Il reviendra épisodiquement, après la fin de la recherche, sans retrouver une présence régulière.

**Sandrine** a été adressée au groupe très peu de temps avant le début du recueil d'observation. Sandrine à 53 ans, ne travaille pas au moment où elle intègre le dispositif et vit en couple. Elle était prise en charge au sein de l'Hôpital de Jour du service pour une addiction à l'alcool. Au terme de cette période de soins, alors qu'elle parvenait à maintenir une abstinence totale d'alcool, l'équipe pluridisciplinaire l'a adressée vers moi, afin de lui permettre de bénéficier d'une prise en charge groupale complémentaire à sa prise en charge individuelle. Après une participation régulière, Sandrine quittera le groupe au moment des vacances d'été et de la fin de l'observation groupale, en raison de la reprise d'une activité professionnelle.

**Tristan** est entré dans le groupe à la même période que Sandrine. Il a également bénéficié d'une prise en charge soutenue dans le service, en hospitalisation complète pour un sevrage d'alcool, puis en Hôpital de Jour pour la maintien de l'abstinence. Tristan a 60 ans et ne travaille pas. Il vit en couple et n'a pas d'enfant. Il présente un parcours addictologique particulièrement lourd, il a connu des addictions multiples au cours des 30 dernières années, et présente encore une consommation d'alcool, même si celle-ci reste bien moins importante que par le passé. Ne parvenant pas à établir une abstinence totale d'alcool, Tristan se trouve en difficulté dans les autres dispositifs thérapeutiques du service, fondés sur l'objectif d'un maintien de l'abstinence. Dans ce contexte, l'équipe l'oriente vers moi afin d'intégrer le dispositif de groupe, qui présente plus de souplesse quant à l'objectif comportemental. Tristan participera très régulièrement au groupe, et poursuit encore aujourd'hui sa participation.

### *1.2.2. Les participants réguliers*

Poulbot, Thomas et Vaiura ont participé régulièrement au groupe durant la période d'observation, mais cette participation est restée plus « sporadique » que celle constituant le précédent sous-groupe. Parmi les trois personnes composant ce sous-groupe, Poulbot et Thomas font figure d'anciens. Ils ont intégré le dispositif bien avant que de nombreuses transformations viennent en modifier les coordonnées. Pris en charge dans le service depuis de longues années pour une addiction à l'alcool, ils ont intégré la logique à laquelle répondait le groupe ouvert,

celle de pouvoir venir lorsqu'ils le souhaitent, en fonction de leur besoin, sans que cette démarche ne nécessite l'inscription dans une régularité ou un engagement particulier.

**Thomas**, âgé de 45 ans, est également membre des Alcooliques Anonymes, qui ont constitué une aide importante dans son rétablissement. Il vit seul, et est abstinent depuis plusieurs années. En raison de la reprise d'une activité professionnelle régulière, Thomas quittera le groupe en cours d'année, mais continuera à se présenter au moment des vacances scolaires notamment.

**Poulbot** quant à lui poursuit une présence espacée mais régulière, toutes les deux semaines ou tous les mois. Ses horaires de travail décalés lui permettent une participation libre. Également abstinent depuis plusieurs années, il tient à continuer à venir, en raison de son exposition régulière à l'alcool dans le cadre de son activité professionnelle. Il a 45 ans et est marié.

Enfin, **Vaiura** a connu une période de d'addiction à l'alcool très longue et sévère, responsable d'une détérioration importante de son état de santé. Pris en charge pour ces complications somatiques dans un service spécialisé de l'hôpital, c'est la psychologue qui le suit dans ce cadre qui l'a orienté vers moi afin d'intégrer le dispositif plusieurs mois avant le début de la recherche. Participant d'abord très régulièrement, sa présence deviendra progressivement moins régulière au fil du temps. Se sentant stable dans sa vie et son addiction, il m'annoncera son départ au cours de la période d'observation. Sur mon invitation, il reviendra une dernière fois en juin 2023 afin d'annoncer son départ à l'ensemble du groupe.

### *1.2.3. Les participants occasionnels*

Le dernier sous-groupe se compose de personnes ayant participé brièvement au dispositif de groupe. Parmi les 11 patients qui constituent ce sous-groupe, certains ne se sont présentés qu'une fois. Il s'agit de patients adressés par des collègues sans m'en tenir informé, ou de patients ayant eu connaissance du dispositif par le bouche à oreille<sup>8</sup>. Dans ces cas, il me semble assez significatif que ces participations spontanées ne se sont pas inscrites dans la durée, et que les personnes concernées ont disparu avant même de pouvoir s'inscrire dans le dispositif.

---

<sup>8</sup> Dans ce cas, quelques minutes étaient tout de même prises avant le début de la séance afin de présenter la recherche et recueillir la non-opposition

Parmi ces participants occasionnels, on peut également compter d'anciens patients du service, anciennement pris en charge dans le groupe, et ayant acquis au fil du temps un statut particulier, lié à leur connaissance poussée de l'addiction, du service et des dispositifs de prise en charge. Dans l'exposé des résultats de la recherche, je ferai référence à ces participants en les nommant « les anciens », pour désigner le statut qui leur est accordé au niveau institutionnel. Pour une partie d'entre eux comme **Jeanne**, **Maria** ou **René**, âgés de plus de 65 ans et également membres des Alcooliques Anonymes, ils seront les vecteurs dans le groupe d'un discours spécifique, centré sur le témoignage et la valorisation du parcours de rétablissement. Longuement absents de la vie du groupe, et découvrant au moment de leur retour dans le groupe un fonctionnement nouveau, leur participation restera très ponctuelle mais très importante dans la dynamique groupale, comme je tenterai de le montrer par la suite.

Pour terminer ce tour de présentation des participants au dispositif, il convient de présenter la situation de **Frédéric**, présent lors de sept séances, et admis dans le groupe à la demande de son médecin addictologue et de sa psychothérapeute, afin d'étayer davantage la prise en charge. Frédéric est suivi pour une addiction à l'alcool, et est abstinente depuis quelques mois au moment de son entrée, juste avant le début de la période d'observation. Il est divorcé et père d'un enfant, et a 50 ans. A la différence des autres membres de ce sous-groupe, Frédéric s'est montré très assidu et très actif pendant sa courte période de participation. Son départ, particulièrement brutal, est étroitement lié aux processus en jeu dans le groupe à ce moment et marquera profondément l'histoire du groupe à cette période, de même qu'il laissera en moi une marque particulièrement intense. J'en détaillerai les modalités dans la suite de ce travail.

## **2. Organisation du groupe**

Je me suis efforcé de montrer dans la description du dispositif les particularités de son cadre, liées à son histoire, à la fois sur le plan des valeurs instituées et instituanes. Ainsi s'est constitué un dispositif unique, travaillé par des enjeux de transmission et de tension entre exigences de valeurs instituanes provenant de logiques différentes. L'un des premiers résultats de l'élaboration de ce dispositif est la construction d'un objet-groupe spécifique, dont la continuité apparaît tout à la fois certaine et heurtée. La forme globale de ce groupe est représentée dans la figure 2, qui donne à voir l'évolution du nombre de participants aux séances au cours de la période d'observation. Ramené à une moyenne, le groupe a compté environ 7 participants par

semaine, ce qui le range dans la catégorie des groupes restreints, correspondant ainsi au cadre souhaité pour ce groupe.

Cependant, on constate également une grande étendue dans l'ensemble, le groupe allant d'un minimum de 3 participants jusqu'à un maximum de 10 participants.

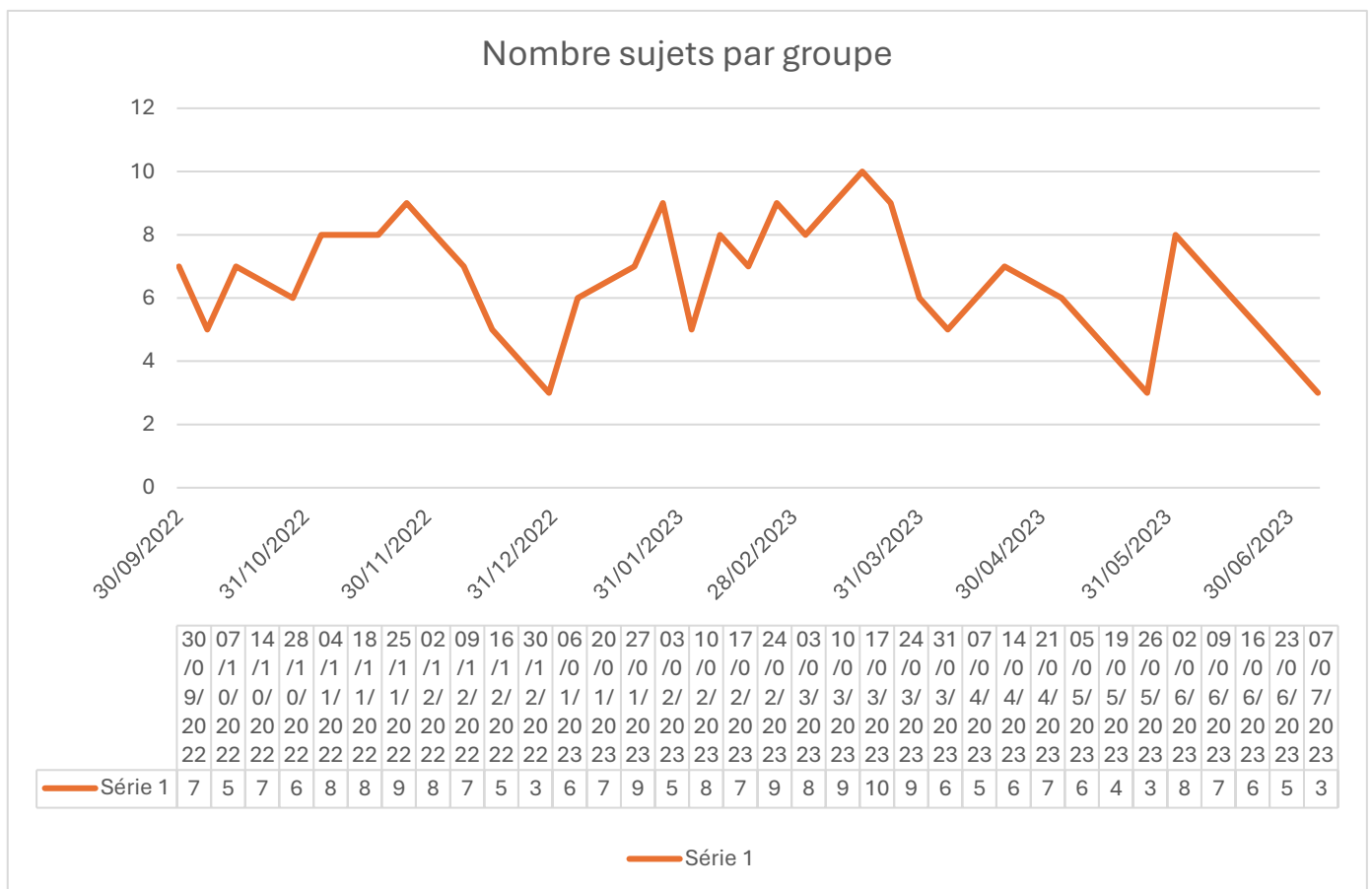


Figure 2 : évolution de la composition du groupe au cours de l'observation

Ainsi, la forme du groupe présente une variation importante, avec une difficulté à maintenir un effectif stable. Cette variation est sans doute liée aux particularités du groupe et de son histoire. J'ai précisé que ce groupe avait connu plusieurs transformations : le passage d'un groupe ouvert, accueillant chacun en fonction des besoins spontanés, à un groupe semi-ouvert, s'inscrivant dans une recherche de stabilité, a notamment pu entraîner différents mouvements. Plusieurs patients assistent en effet au groupe de façon irrégulière, témoignant de la difficulté à s'inscrire dans le dispositif comme dans un dispositif thérapeutique classique basé sur l'assiduité. Ces patients pour une grande part ont investi le dispositif depuis longtemps, l'ont parfois abandonné avant d'y revenir spontanément, lorsque la nécessité et le besoin de trouver

du soutien se font sentir. Cette tendance est illustrée lors de la séance 21, qui connaît son effectif maximum, avec 10 patients. Cette séance est marquée par la présence de plusieurs « anciens » ainsi que j’ai proposé de les nommer.

Ces « anciens » ont investi le groupe au début de son histoire, lorsque la participation ne répondait à aucune règle précise. Comme le soulignent Miller et Mason (2012), il s’agissait d’un groupe auquel toutes les personnes souffrant d’addiction pouvaient « adhérer, quitter et réintégrer le groupe en fonction de leur situation de vie, de leur disponibilité et de leur volonté de suivre un traitement » (p. 1). Ce cadre très large instituait alors un groupe à géométrie variable, et cette tendance se retrouve au cours de la recherche, témoignant ainsi de l’héritage et de l’histoire du groupe. Les modifications inscrites dans le cadre ont toutefois permis de limiter le nombre de participants à 10, en instaurant une règle d’inscription préalable à toute participation. Cette règle sera toutefois difficile à suivre, et je devrai la rappeler à la séance 21, alors que les « anciens », perturbés par ce nouveau mode de fonctionnement, ne parviennent à s’y plier. Malgré la présence non prévue de certaines personnes, l’effectif total ne dépassera jamais les 10 participants, ce qui correspond à la modification du cadre fixée avant le début de la recherche.

A l’inverse, plusieurs séances connaissent un effectif très faible, comme le montrent notamment les séances 11, 29 et 34, qui comptent 3 participants. Il est à noter que parmi ces trois séances figure une séance s’étant déroulée lors des vacances scolaires, le 30 décembre, pouvant expliquer le faible effectif. La séance 29 correspond à une période très importante de la vie du groupe comme je tenterai de le montrer plus tard, période au cours de laquelle le déchaînement de la vie pulsionnelle a engendré un risque pour la survie même du groupe<sup>9</sup>. Enfin la séance 34 est la dernière de l’échantillon, se déroulant au milieu du mois de juillet, et correspondant à une période là aussi particulière, séance marquant la fin de la recherche, le départ de Marine et la dernière séance avant l’interruption des vacances d’été.

Ainsi, cette fluctuation peut être en lien avec l’histoire du dispositif et son ancrage institutionnel, mais il peut aussi résonner avec l’une des difficultés auxquelles la prise en charge de l’addiction confronte les professionnels. En effet, il apparaît dans la littérature que l’abandon du traitement est particulièrement important chez les sujets souffrant d’addiction, pouvant aller jusqu’à 50% parmi les sujets suivis dans une prise en charge ambulatoire (McHugh et al., 2013; Santonja-Gómez et al., 2010). Cette tendance est associée à l’aggravation de l’addiction et de

---

<sup>9</sup> Je détaillerai cette période lors du chapitre 11 consacré à la violence dans le groupe

ses conséquences sur la vie des sujets (Brorson et al., 2013). Afin de rendre compte de ce phénomène, plusieurs pistes ont été explorées, et des facteurs de risque tels que l'âge, les déficits cognitifs et l'alliance thérapeutique semblent jouer un rôle important (Brorson et al., 2013). Toutefois ces facteurs, essentiellement descriptifs, ne relèvent pas d'une compréhension dynamique ou psychopathologique de l'addiction. Ils permettent en revanche d'illustrer et de donner un contexte qui pourra éclairer en partie les fluctuations du dispositif. Le fort taux d'abandon de traitement au cours des prises en charge confronte donc à une première question : comment maintenir un groupe homogène, alors même que les patients aux prises avec une addiction sont susceptibles de quitter le dispositif précocement ? Comment concevoir et proposer un dispositif capable de privilégier l'adhésion pour une longue durée ? Bien qu'il ne s'agisse ici que d'hypothèses, il est possible de supposer que la proposition d'un groupe ouvert, comme ce fut le cas à l'origine du groupe, offrait une souplesse permettant aux sujets de réintégrer le dispositif facilement, quand bien même ils l'auraient quitté à l'occasion d'une période soudaine de mieux-être ou à l'inverse de difficultés accrues.

Par ailleurs, j'ai tenté de montrer, au cours de la revue de littérature en première partie de ce travail, la manière dont la problématique addictive engageait la question du lien. Pour reprendre les mots de Brusset, qui donnent un contour à la complexité de la question, il s'agit de prendre en compte « l'importance des mécanismes de clivage et de projection, la destructivité, la fragilité narcissique dans les rapports avec les objets qui sont toujours trop loin ou trop près, entre l'abandon et l'intrusion dépossédante de soi » (Brusset, 2004, p. 408). La difficulté des sujets addicts à soutenir l'investissement d'un dispositif thérapeutique n'est-elle pas en lien direct avec cette caractéristique de l'addiction, entre recherche de fusion et rejet brutal ? Dans ces conditions, l'un des enjeux d'un dispositif thérapeutique groupal à destination de sujets souffrant d'addiction consisterait alors dans sa capacité à dégager l'accès à une troisième voie, permettant le cheminement progressif vers l'espace de l'intersubjectivité, indissociable des espaces intrapsychique et transsubjectif ouverts par le groupe. Ces trois espaces en effet peuvent être considérés comme un ensemble, dont Janine Puget (1989) a formulé l'agencement :

*Je pars de l'hypothèse que l'être humain naît dans un lien intersubjectif qui est inclus à son tour dans un lien transsubjectif (réalité sociale et culturelle qui le parle), duquel il fera sa propre élaboration intrasubjective sur le modèle corporel de constitution du Moi et de sa singularité fantasmatique (p. 139)*

Ainsi, cette première ébauche descriptive des résultats de l'observation m'amène à une première lecture du déroulement du groupe, susceptible de rendre compte du passage d'un rassemblement d'individus partageant une expérience commune à l'instauration d'une vie psychique groupale, conséquence de la mise en commun et de l'articulation des psychés individuelles à l'intérieur d'une enveloppe commune (Anzieu, 1975). C'est par ce passage que le groupe peut se révéler comme espace de traitement et de transformation, espace dynamique d'élaboration des problématiques psychiques propres à la dépendance. Il s'agit donc maintenant de mettre en lumière les processus qui ont traversé l'expérience groupale.

**Points clés :**

*Dans ce premier chapitre descriptif, j'ai souhaité donner une idée initiale de la constitution du groupe, des sujets qui le composent et de la forme générale que le dispositif a épousé au cours de la période d'observation. J'ai ainsi distingué trois sous-groupes principaux de participants en fonction de la fréquence de leur présence. A côté d'un sous-groupe formant « le cœur du groupe », certains membres ont présenté une participation régulière, tandis que d'autres participants très occasionnels ont contribué à donner au groupe sa forme particulière et mouvante. Cette fluctuation constitutionnelle, révélant un certain déséquilibre reflétant les caractéristiques de l'addiction en tant qu'elle est pathologie du lien, entraîne une réflexion concernant les conditions de passage d'un rassemblement d'individus à l'instauration d'un espace groupal commun et partagé. Il s'agit maintenant de présenter les différents processus par lesquels le groupe se constitue en tant que tel.*

## Chapitre 9 : Chroniques de la vie d'un groupe

Dans ce chapitre, je vais m'efforcer de rendre compte de la complexité des processus groupaux engagés dans la vie du dispositif observé. La vie d'un groupe est caractérisée par la multiplicité des niveaux qui s'y entremêlent, que ce soit au niveau topique, par l'articulation entre les espaces intrapsychiques, intersubjectifs et transsubjectifs ; au niveau dynamique, dans les différents niveaux de conflits à l'œuvre ; au niveau économique par l'excitation suscitée par la mise en groupe ; mais aussi au niveau formel, par la pluralité des niveaux de communication qui s'y expriment. Cette complexité du champ d'observation entraîne une richesse particulière dont il demeure toujours difficile de rendre compte. Laxenaire et Bittolo (2014) ont d'ailleurs souligné le risque pour l'observateur de voir son attention dispersée par l'apparente incohérence que le groupe donne à voir.

La mise en place d'une grille d'observation a sans aucun doute permis un premier mouvement d'organisation du matériel. Cependant, la densité ne s'en est pas trouvée amoindrie pour autant, et l'impression de déconstruire la cohérence interne de l'organisation psychique groupale en réorganisant le matériel issu de l'observation a pu émerger à certains moments de ce travail. Mais toute tentative de formalisation ne comprend-elle pas en elle-même l'installation d'un écart irréductible entre le phénomène et sa description ? Dans cette logique, tout travail de « décondensation » nécessite de faire des choix qui sont à resituer dans le cheminement du chercheur et dont la détermination est à chercher dans sa propre sensibilité. Ainsi toute proposition de lecture du matériel implique en même temps une logique de traduction, devenant en soi une « modalité d'accès au savoir » (De Luca, 2020, p. 36).

J'ai fait le choix, pour présenter les résultats de cette recherche, de distinguer quatre axes principaux, qui ont émergé dans le courant de la vie du groupe et qui m'ont semblé caractériser le fonctionnement groupal au cours de la période d'observation. En premier lieu, la **nature de l'investissement du groupe**, ses vicissitudes et fluctuations, témoigne d'un aspect central des processus à l'œuvre. Il s'agit d'une part essentielle du travail groupal, qui permet de mieux saisir la nature des liens qui peuvent se déployer dans le dispositif et qui l'organisent, et qui rend également compte de la fonction psychique occupée par le groupe pour les membres qui le constituent.

L'observation met également en lumière l'importance croissante prise dans le fonctionnement du groupe par les **interactions entre certains membres à l'extérieur du**

**groupe.** En l'absence d'une règle de restitution dans le cadre-dispositif, ces échanges informels se sont mis en place spontanément. Cependant, ces interactions ont abouti à la création d'un sous-groupe dont les enjeux se sont avérés décisifs dans l'organisation du groupe et dans son déroulement.

Le troisième axe caractéristique du groupe réside dans le **traitement de la question de la séparation.** Dans le dispositif semi-ouvert étudié, dans lequel la fin n'est pas prévue à l'avance, les enjeux psychiques concernant la séparation du groupe se sont avérés particulièrement sollicités.

Enfin, les diverses **figures de la dépendance** telles qu'elles se manifestent au sein d'un groupe de parole thérapeutique en addictologie ont fait dans ce chapitre l'objet d'un intérêt spécifique. Ces questions s'avèrent d'autant plus importantes à prendre en compte dans un dispositif élaboré à l'attention de patients souffrant d'addiction, pour lesquels dépendance et séparation se situent au cœur des processus engagés dans la problématique et de leurs achoppements.

## **1. L'investissement du groupe : un refuge nécessaire face aux dangers**

### **1.1. *Remarques préliminaires***

Cette observation de groupe ne peut être conçue que comme l'observation d'une séquence, extraite d'une vie groupale existant depuis de longues années, et qui s'est poursuivie après la fin de la recherche. Elle a été permise par la mise en place d'un dispositif méthodologique spécifique, qui a nécessairement influencé la nature de l'objet et les processus à l'œuvre. Par conséquent, cette chronique de la vie groupale ne pourra se targuer d'exhaustivité. Le point de départ de la recherche ne doit pas être confondu avec le point de départ du groupe, de même que le terme de l'observation ne signe pas la fin de l'existence du dispositif. Cette précision apportée, il n'en reste pas moins que le processus de recherche a laissé son empreinte sur le processus thérapeutique, venant en quelque sorte le dédoubler.

Ainsi, à certains moments le lecteur pourra avoir l'impression que la vie du groupe se limite à ses manifestations durant la période d'observation. Il n'en est rien. Toute recherche contient en elle une dimension artificielle, et j'ai rappelé plus haut dans les suites de Ciccone que la présence d'un observateur modifiait par essence la situation observée. Il s'agit donc ici de

considérer un « échantillon » de la vie d'un groupe, échantillon spécifique qui ne prétend pas capter la totalité du fonctionnement groupal, mais à partir duquel il sera possible de mieux comprendre certains des enjeux psychiques propres à ce dispositif.

Par ailleurs, si le dispositif de recherche comprend un début et une fin, il a nécessairement introduit ces limites dans un dispositif thérapeutique pourtant marqué par une origine insondable, plongeant ses racines dans l'histoire du service et de la « mère fondatrice », et une fin jamais prévue ni même envisagée institutionnellement. A cet égard, la recherche a contribué à modifier en profondeur le dispositif, y inscrivant des repères temporels absents du cadre-dispositif initial étudié. D'ores et déjà, il est possible d'annoncer que ce travail de recherche a marqué l'histoire du groupe, constituant une période bien délimitée dans le temps, introduisant du même coup les catégories de *l'avant*, du *pendant* et de *l'après*.

## **1.2. Illusion groupale et clivage du transfert**

C'est l'une des raisons pour laquelle dès la première séance observée, la préoccupation groupale semble avoir été de présenter le groupe aux nouveaux venus, au premier rang desquels Marine, l'observatrice écrivante dont l'arrivée avait été évoquée et prévue lors d'un entretien individuel avec chacun des participants habituels du groupe. Le thème de cette séance avait d'ailleurs été choisi en toute transparence : « Pourquoi vient-on au groupe ? ». Tout se passe comme si d'emblée, la recherche et sa thématique venaient solliciter des interrogations qui jusque-là ne s'étaient que très peu déployées dans la vie du groupe. De manière latente, ce thème peut condenser plusieurs interrogations : « Pourquoi vouloir observer le groupe ? », « Pourquoi vient-elle (l'observatrice) au groupe ? » Sans chercher à trancher parmi ces significations d'un thème sans doute surdéterminé, il paraît cependant clair que dès la mise en place du dispositif de recherche, celui-ci infiltre largement les préoccupations groupales.

Lors de cette séance inaugurale, l'ensemble de la dynamique sera caractérisé par une grande discipline, plusieurs membres levant même la main afin de me demander la parole. Il s'agit de montrer l'image d'un bon groupe, appliqué et travailleur, un groupe de « bons élèves » faisant partie d'un « bon groupe ». On trouve ici d'emblée les traces de l'illusion groupale décrite par Didier Anzieu. Ce phénomène est important dans l'organisation du groupe et dans l'établissement d'un « esprit de corps ». Il constitue à la fois un recours défensif face aux angoisses archaïques de perte d'identité suscitées par la mise en groupe, mais aussi une

manifestation de l'inconscient au niveau inter et transindividuel (Anzieu, 1975). Il écrit : « L'illusion groupale répond à un désir de sécurité, de préservation de l'unité moiïque menacée ; pour cela elle remplace l'identité de l'individu par une identité de groupe : à la menace visant le narcissisme individuel, elle répond en instaurant un narcissisme groupal » (*Ibid.*, p. 83). Dans le contexte du début de la recherche et de l'accueil d'une observatrice écrivante, une dimension persécutive a sans doute été introduite dans le groupe. Angoisse qui, comme le souligne Anzieu, va « de pair avec l'illusion groupale » (*Ibid.*, p. 74).

Les références au groupe sont en effet nombreuses dans cette première séance, dans une valence essentiellement positive, chacun évoquant les bienfaits du groupe. Ainsi Tristan annonce : « *Le groupe, on y est compris, on dépose* », et Poulbot le confirme : « *Le groupe c'est un refuge, on peut y être 100% soi* ». A l'intérieur, l'indifférenciation règne, « *on est tous pareils, on se comprend* ». Il est toutefois notable que dès ce moment, on peut retrouver la crainte de devenir dépendant du groupe, de ne pas pouvoir s'en passer, substituant ainsi le groupe à l'objet d'addiction sans pour autant se libérer de la contrainte qui y est inhérente. Il est ainsi signalé que « *le groupe c'est devenu une addiction* », il « *prouve qu'il y a un problème* ».

La mise en place d'un travail d'observation portant sur le groupe, ainsi que l'arrivée de Marine, observatrice écrivante, confrontent probablement le groupe à des angoisses d'intrusion qui mettent en danger l'intégrité du groupe et introduisent en son sein une dimension persécutive. Le recours à l'illusion groupale s'accompagne alors d'un clivage du transfert, la bienveillance et la compréhension du groupe se trouvant opposés aux dangers du monde extérieur, dont l'incompréhension, la malveillance et la brutalité se trouvent largement pointés. Ainsi, « *les autres ne comprennent pas* » voire « *n'en ont rien à foutre* ». Bejarano (1975) a montré que le monde extérieur constituait un objet transférentiel à part entière, en devenant le réceptacle des mauvais objets projetés sur lui.

Ce clivage permet à certains moments de la vie groupale d'assurer la consistance des frontières, de maintenir les enveloppes sans lesquelles, comme le rappelle Anzieu (1975), « il n'est pas de groupe, mais un agrégat d'individus ». Il rappelle que cette enveloppe groupale, par sa face externe, offre au groupe une barrière protectrice, filtre des énergies extérieures. C'est à cette condition que par sa face interne, l'enveloppe groupale permet que se déploie une vie psychique à l'intérieur du groupe. Ainsi, la consistance de ces enveloppes sera convoquée à différents moments de la vie du groupe, au moment de la mise en place de la recherche, qui

constitue une modification majeure du cadre, mais également à d'autres moments, lorsque le négatif, la dépression semblent menacer trop directement les sujets du groupe.

### 1.3. *Quand la dépression guette, le groupe comme refuge*

Les séances qui suivront cette séance introductive verront progressivement diminuer cette élation groupale. Le thème de la dépression peut s'installer, notamment en lien avec le temps qui passe, la mort qui approche, et le vide impossible à combler surgissant lorsque disparaît la consommation addictive. Le fil des discussions varie mais laisse une place importante tant à la difficulté de se passer du recours à un produit qu'à la souffrance engendrée par l'addiction.

La séance 5 illustre notamment l'envahissement des associations par la question de la consommation, qui s'infiltré dans le groupe, comme dans les rêves. Le fil associatif est heurté, et des rêves de consommations sont rapportés dans le groupe. Tout se passe comme si l'essentiel de la vie psychique se trouvait infiltrée par l'addiction, alors que les sujets tentent de mettre à distance l'objet addictif. Même le rêve, « voie d'accès royale vers l'inconscient » selon l'expression freudienne, se trouve envahi par l'addiction pour devenir « *la dernière porte par laquelle l'alcool peut entrer* » d'après Helori. Le thème de la solitude s'impose progressivement dans une tonalité dépressive et le groupe est à nouveau représenté comme un endroit sûr, protecteur, permettant d'y échapper. Les liens à l'intérieur du groupe se resserrent, à la recherche de soutien et d'étayage. Le groupe devient un *refuge*. La détresse vécue à l'extérieur rend d'autant plus importante l'existence de ce lieu dans lequel « *on est compris* ». Cette représentation du groupe, comme une imago maternelle bienveillante, se trouve régulièrement convoquée dans le groupe. Face au danger que représente l'addiction, mais également toute forme d'affect négatif, l'image du groupe comme un refuge représente un soutien rassurant et nécessaire. Anzieu rappelle l'importance que la fantasmagorie orale peut occuper dans les groupes. Il écrit que « l'imago maternelle de la bouche unifiante et bonne vient apporter, pour chacun, la plénitude et, pour tous, un ordre symbolique commun » (Anzieu, 1975, p. 88).

Dans la séance suivante, la puissance des liens dans le groupe est reprise et s'oppose au négatif de l'extérieur. Il y est question de la nocivité des compagnons de consommation, mais également de la famille, dont l'incompréhension ne fait que majorer le sentiment de solitude. Progressivement dans cette séance le groupe prendra la place de la famille, et deviendra même plus important que cette dernière. Le soutien, la compréhension, l'amour, deviennent l'apanage

des liens de groupe, qui devient presque une famille de substitution, dans laquelle « *il n'y a plus besoin de porter de masque* », comme le soulignera un patient.

Cette idéalisation du groupe, pourvoyeur des soins et de l'amour maternels, conduit à identifier le groupe à une bouche, illustrant les propos d'Anzieu. Lors d'une discussion portant sur la nécessité de trouver l'inspiration, un glissement sémantique vient signifier l'analogie entre l'inspiration et la respiration. L'un des participants s'exclame « *L'inspiration c'est le nez et nous on est la bouche !* », illustrant la dimension autoconservatrice de la représentation groupale. Le groupe est rêvé comme une bonne mère, qui renvoie aux membres l'amour qu'elle a pour ses enfants, comme l'a souligné Anzieu, mais c'est également par la bouche qu'on expire, qu'on expulse, voire qu'on vomit. Si le groupe offre l'amour et la satisfaction des besoins recherchés par les membres du groupe, il permet aussi la projection du négatif, de la dépression et de la solitude dans le monde extérieur.

Dans cette forme d'idéalisation du groupe et des liens groupaux, l'illusion groupale et le clivage du transfert entre groupe et monde extérieur apparaissent comme des organisateurs puissants de la dynamique du groupe. Le contexte particulier de ce dispositif fera apparaître la représentation du *groupe-refuge* comme l'expression particulière pour désigner l'investissement du groupe.

La représentation du *groupe-refuge* se rapproche et se distingue de la notion d'illusion groupale. Ou plus exactement, cette représentation constitue la forme spécifique prise par l'illusion groupale dans la vie du groupe. Anzieu souligne que « l'illusion groupale provient de la substitution, au moi idéal de chacun, d'un moi idéal commun » (Anzieu, 1975, p. 84). Cette substitution organise les liens au groupe sur le mode de l'identification primaire, et permet l'installation de rapports chaleureux entre les membres, de liens fusionnels et contribue à attribuer au groupe une fonction protectrice. Il s'agit là d'une défense collective contre l'angoisse. La représentation du *groupe-refuge* correspond à ces caractéristiques, et tend à maintenir au sein du groupe un état régressif d'indifférenciation associé à une projection des angoisses persécutives hors des frontières du groupe.

Ce qui semble spécifier la représentation du *groupe-refuge* est son caractère préexistant à l'entrée dans le groupe. D'une certaine manière, le fantasme de trouver dans le groupe un rempart contre les agressions du monde extérieur n'apparaît pas tant comme un effet du groupement que comme une condition du groupement. Tout se passe comme s'il existait un pré-investissement du groupe, une attente préalable que le groupe vienne remplir cette fonction.

Selon Anzieu, l'illusion groupale est mobilisée par l'activation d'angoisses archaïques liées à la mise en groupe. Dans le groupe qui nous occupe, il semble que le domaine de l'illusion soit déjà activé dans et par le processus addictif. Dès lors, le groupe apparaît spontanément investi comme un prolongement de l'investissement addictif, dans le registre du besoin. Ainsi les entretiens préalables à l'entrée dans le groupe<sup>10</sup>, menés en vue de présenter le dispositif aux patients, donneront à entendre les attentes préalables liées à l'idée « *de rencontrer des gens comme [soi]* », « *d'être enfin compris* »... Le groupe *doit* être un refuge contre l'incompréhension du monde extérieur, l'illusion groupale s'impose donc comme la forme d'organisation groupale répondant d'emblée à un fantasme sous-jacent à la mise en place du processus addictif, celui de trouver un objet capable de permettre enfin d'échapper à toute représentation du manque et de la perte. On pourrait reprendre au sujet de l'illusion addictive cette phrase d'Anzieu concernant l'illusion groupale : « Le groupe [*l'objet d'addiction*] devient l'objet perdu ou détruit avec lequel ils célèbrent, dans l'exaltation, les retrouvailles » (*Ibid.*, p. 84). Dans ces conditions, il s'avère d'autant plus compréhensible que le groupe mène une lutte permanente pour réinstaurer cette représentation, dès que les affects négatifs se trouvent convoqués ou menacent d'émerger dans le discours groupal.

#### **1.4. L'opposition entre deux représentations du groupe**

##### *1.4.1. De quoi peut-on parler ?*

L'idéalisation des liens au sein du groupe occupe donc une fonction majeure, protégeant les membres des affects négatifs. Mais le groupe est également traversé par une crainte, celle de devenir dépendant du groupe, angoisse qui revient à plusieurs reprises au cours des discussions groupales. En effet, si le groupe permet de se protéger des dangers et des frustrations du monde extérieur, ne risque-t-il pas de se substituer au produit d'addiction, en tant que solution permettant de traiter toute forme de douleur mentale ? Prendre la place en tant qu'objet d'addiction constitue bien ici l'un des destins possibles du groupe.

Lorsque le groupe ne permet plus de traiter le négatif par idéalisation et clivage, la désorganisation guette. Plusieurs séquences illustrent ce risque.

---

<sup>10</sup> Le matériel de ces entretiens ne figure pas parmi le matériel analysé dans la recherche, j'en signale cependant ici une idée qui s'imposera par sa redondance

Ainsi lors de la neuvième séance, les représentations du groupe changent brusquement. Ce changement intervient dans le cadre d'un moment de tension ayant éclaté à la fin de la séance précédente, ce qui a entraîné le départ de Frédéric. Le rapport au groupe est alors largement exploré, et les discussions sont centrées sur le fonctionnement du groupe et sur son cadre. Pour la première fois, l'ambivalence apparaît clairement. Si la bienveillance continue à être pointée comme une caractéristique essentielle, le groupe n'est plus considéré comme un refuge ou une famille de substitution, mais il peut également représenter un lieu dangereux, voire persécuteur. Sur le ton de l'humour, Tristan s'interroge sur la présence de micros dans la salle lorsqu'une sonnerie extérieure retentit. Le groupe devient comparable à « *une micro-société, dans laquelle des conflits peuvent émerger* », comme le signale Bérénice. Dans ce contexte, les liens à l'intérieur du groupe changent également. Jusque-là, les liens étaient régis par le rapport à l'identique, dans l'idée que « *on est pareils, donc on se comprend* ». Lors de cette séance, il est pointé qu'il est « *parfois difficile de comprendre l'autre* ». Tristan soulève également qu'on « *n'est pas là pour se faire des amis* ». Bérénice confie quant à elle avoir envisagé à un moment de quitter le groupe car elle ne s'y sentait pas bien.

Ainsi l'émergence d'un conflit bouleverse les représentations du groupe et des liens dans le groupe. La sortie de l'illusion groupale permet l'établissement d'une autre modalité relationnelle, marquée par l'altérité fondamentale de la relation intersubjective. Cet épisode ouvre également à une discussion concernant le cadre du groupe : tout peut-il se dire dans le groupe ? Deux visions semblent s'opposer, entre l'idée que « *les problèmes doivent se dire ici, autour du feu* » selon Tristan, et le point de vue selon lequel le but est « *de se dire qu'il est possible de ne plus consommer, comment faire face...* ». Le travail groupal semble ici permettre une transformation des contenus et témoigner d'une lutte ambivalente concernant le maintien de l'illusion.

#### 1.4.2. *L'émergence traumatique de la sexualité*

Finalement, deux représentations contradictoires traversent le groupe. S'agit-il d'un groupe de soutien à l'abstinence, dont le modèle s'apparenterait à un groupe d'entraide, ou s'agit-il d'un groupe à vocation thérapeutique, lieu d'expérimentation et de transformation des liens intersubjectifs, visant à un changement personnel dépassant le cadre du comportement addictif ? Cette opposition conflictuelle aboutit à certains moments de la vie du groupe à des

interrogations portant sur le processus groupal en tant que tel. Finalement, de quoi peut-on parler dans le groupe ? Qu'est-ce qui, au contraire, doit rester caché ? Lors de la séance 23, cette question occupe une grande partie de la discussion. Le dévoilement de traumatismes, en particulier d'agressions sexuelles, de la part de certains membres du groupe, entraîne de fortes résistances incarnées par d'autres personnes. Thomas déclare : « *Moi j'ai pas envie de partager certaines choses, c'est pas sexuel. Il y a des choses intimes dont je peux parler, et d'autres que je ne veux pas* ». Vaiura, après avoir confié le souvenir traumatique d'une agression, se justifie : « *J'ai partagé ça parce que ça fait partie de ma vie. J'ai décidé d'en parler parce que ça peut peut-être aider. Pour dire ce bout de phrase j'ai mis des années* ».

Dans ce contexte, le cadre est recherché, et la question se pose de l'intimité et de la liberté de parole. Tristan interroge : « *Ici je suis dans un groupe d'addictologie. Je ne dis pas certaines choses parce que ça n'apporterait rien. Est-ce qu'on est dans un groupe ouvert ou dans un groupe d'addiction ?* ». Cette opposition se trouve pondérée par Fabrice et Helori, qui rappellent la règle de discrétion permettant que tout puisse se dire dans le groupe, « *même si on ne se sent pas proche de tout le monde* » précise toutefois Helori.

Cette séquence illustre l'intrusion de représentations traumatiques de la sexualité dans le groupe. Brutalement, la sexualité surgit et s'expose au regard de tous. Tout se passe comme si cette émergence, elle-même potentiellement traumatique pour le groupe, avait suscité un mouvement défensif marqué par le refoulement. « *Nous ne sommes pas là pour parler de ça* » deviendrait alors la formulation par laquelle s'exprimerait l'instance refoulante dans le groupe, incarnée par certains membres, notamment Tristan et Thomas. Ici encore, le groupe semble mobiliser des enjeux touchant aux registres du besoin et de l'autoconservation, renvoyant l'émergence du sexuel œdipien à une dimension potentiellement effractante.

#### 1.4.3. *Groupe et addiction, quelles attentes ?*

Si cette interrogation et cette opposition entre deux représentations dans le groupe renvoie de façon privilégiée aux enjeux de *dévoilement* dans le groupe, elle résonne à plusieurs autres niveaux :

- L'histoire de la prise en charge addictologique, marquée comme je l'ai souligné plus haut par l'importance des groupes d'entraide, fondés sur la recherche de l'abstinence et sur une méfiance vis-à-vis d'une approche analytique et réflexive entendue comme

résistance au changement (Weegman, 2004). Plusieurs membres du groupe se présentent d'ailleurs comme membres réguliers des Alcooliques Anonymes. Cette appartenance manifeste se traduit par une conception spécifique du rétablissement. Helori l'affirme lors de la cinquième séance en mentionnant son expérience des groupes, en particulier des groupes d'entraide, au cours desquels il dit apprendre des phrases qui lui servent presque de guides dans son rétablissement.

- D'autre part, l'histoire même du dispositif, dont j'ai exposé l'orientation initiale tournée vers le soutien mutuel et le partage d'expérience. Les effets de transformation du dispositif pour y inclure une dimension d'élaboration groupale peuvent ici introduire ou alimenter ce conflit entre deux objectifs différents.
- Enfin mon propre positionnement, entre une appartenance institutionnelle marquée par l'objectif de l'abstinence totale comme seule issue possible à la problématique addictive, et les soubassements théoriques et pratiques fondant l'approche clinique, et inscrivant la dimension psychodynamique et groupale au cœur des enjeux psychiques de l'addiction.

Bien qu'il soit clairement énoncé que la recherche de l'abstinence ne constitue pas une consigne du groupe, ce conflit entre deux représentations du groupe montre donc la surdétermination des processus à l'œuvre au sein du dispositif clinique. Le matériel accessible au travail de groupe s'inscrit pour ainsi dire dans les cadres et métacadres institutionnels qui assignent une place et une signification au dispositif étudié.

## **1.5. Les aléas de l'investissement**

### *1.5.1. Vers la question de la place et des origines*

Au cours des séances qui suivent cet épisode, la nature des liens dans le groupe reste marquée par le soutien et l'étayage. Des félicitations et encouragements ponctuent les expériences relatées par les différents membres. Lors de la dixième séance, Fabrice rapporte un épisode de consommation de cocaïne, pour lequel il trouvera dans le groupe soutien et réassurance. Il insiste sur l'idée « *qu'ici on peut tout se dire* ». Cependant, la représentation du groupe comme une famille ou un refuge est moins sollicitée. Le clivage entre un « bon » groupe et un monde extérieur porteur de l'hostilité reste présent mais s'allège, et laisse place à la représentation de figures soutenantes, au niveau familial ou amical. Ainsi l'extérieur est toujours peuplé de « *gens*

*immondes* », mais il rassemble aussi des personnes bienveillantes, comme en atteste Fabrice : « *J'ai eu le retour d'un client détestable. Et un autre qui m'a dit qu'il était ravi. Je me dis pourquoi me concentrer sur un qui me déteste et pas sur tous les autres où ça se passe très bien ? On se concentre que sur le mauvais, bah non !* ».

Peu à peu vont être abordées dans le groupe les histoires familiales des différents membres. Les échanges fluides permettent d'aborder les histoires et souffrances familiales dans une émotion partagée. Plusieurs membres ont vécu dans un environnement familial violent dans lequel les consommations de produits et les violences physiques étaient courantes.

Ces récits entraînent de nouveau à une forme de dépressivité à l'intérieur du groupe. Le temps qui passe porte la trace de la mort. Helori constate que « *[sa] vie s'est arrêtée à 14 ans* », quand Sandrine semble soudainement prendre conscience de son âge en s'écriant « *Je suis vieille !* »

Lorsque les préoccupations groupales se centrent davantage sur les souffrances sous-jacentes à l'addiction, et s'éloignent du recours à l'idéalisation, les enveloppes groupales peuvent avoir tendance à vaciller. La séance 12 s'ouvre par des récits douloureux, la tonalité est grave et une profonde tristesse se diffuse dans le groupe. Vaiura évoque les yeux pleins de larmes les violences sexuelles dont il a été victime. Le rythme de la séance est haché et les membres semblent avoir du mal à se comprendre. L'élaboration secondaire des émotions alterne avec la régression à un état d'agitation groupale marquée par la désorganisation des processus de pensée. Moi-même, au cours de cette séance, essaie de surnager entre des courants contradictoires puissants. Une lutte contre les émotions négatives s'engage, Vaiura déclare « *Si je reste dans la colère, dans la tristesse, je vais rester au fond du puits* ». La dynamique du groupe semble balancer entre un vécu dépressif qui risque de se diffuser à l'ensemble du groupe et des tentatives d'annuler ce vécu par le recours à l'humour ou à la légèreté, à l'image de Fabrice qui évoque des moments de méditation et d'insouciance dans le quotidien.

Dans cette lutte antidépressive, une interrogation va surgir quant à la place de chacun dans le groupe. Tristan n'est pas abstinent, bien qu'il se définisse comme sevré. Cette distinction polarise l'intérêt de tous, et questionne sa place. Bérénice l'interroge « *Mais qu'est-ce qui t'a amené là ?* »

Cette séquence ouvre à la question des origines de la venue de chacun dans le groupe, premier travail de séparation entraînant des effets potentiellement dépressogènes. M. Roques (Roques et al., 2013) a souligné comment l'addiction pouvait agir comme un rempart contre

l'émergence d'une problématique dépressive. Dans ces conditions, l'accès à la dépressivité peut être considérée comme un axe thérapeutique important. Ainsi se dévoile un aspect nouveau de la vie groupale. Chacun est arrivé là dans un contexte qui lui est propre. Un intérêt se manifeste pour les parcours ayant amené chaque membre à intégrer le groupe. Parmi les patients présents, seuls les plus récemment arrivés au sein du dispositif se prêtent à l'exercice. Vaiura évoque un parcours de transplantation cardiaque l'ayant amené à rencontrer l'hôpital puis le service spécialisé en addictologie, tandis que Sandrine expose ses longs démêlés avec l'institution pour faire reconnaître une intoxication au plomb, l'ayant amené à s'interroger elle-même sur sa consommation d'alcool. Tristan quant à lui a décidé de « *lever le doigt* » devant l'accumulation de conséquences négatives liées à ses multiples consommations.

Ce moment montre une évolution notable dans la vie du groupe. Tout se passe comme si l'abandon relatif de la représentation du *groupe-refuge* avait entraîné une première forme de reconnaissance de la différence, exprimée notamment dans la rencontre avec des objectifs susceptibles d'être différents pour chaque sujet. Par ailleurs, l'intérêt pour l'arrivée de chacun dans le groupe montre comment la question des origines fait irruption dans la vie groupale, interrogeant la possibilité d'un « avant groupe » qui ne serait pas identique pour chacun. L'addiction, le vécu identique, ne paraît plus suffire à rendre compte de l'origine de la présence des uns et des autres. Le fantasme de parthénogenèse, caractéristique de l'illusion groupale, se dissipe et laisse place à un premier questionnement sur les origines.

Le questionnement sur la place se poursuivra lors de la séance 13, et dans ce mouvement c'est ma place en tant que clinicien qui se trouvera convoquée : si c'est à quelqu'un de dire qui a sa place dans le groupe, cette responsabilité me revient. Ainsi Fabrice déclare à l'égard de Tristan qui interroge sa place dans le groupe : « *ce n'est pas à nous de décider si tu as ta place ou non* », tout en assurant dans le même temps qu'il est bien ici avec eux. En d'autres termes, je me sens ici investi d'une fonction paternelle, responsable de la venue de chacun et de l'attribution d'une place à chacun des membres.

### 1.5.2. *Le nécessaire retour à l'idéalisation*

Bien que ces questionnements semblent essentiels dans la vie du groupe, par la confrontation à la question des origines, de la fonction du groupe et de la possibilité d'y appartenir tout en s'en différenciant, il n'en reste pas moins que ces mouvements psychiques s'accompagnent

d'une forme de déstabilisation de la vie groupale et de l'émergence d'une angoisse diffuse et de moments de désorganisation ponctuelle. Une lourdeur caractéristique peut alors envahir le groupe, marquée par un manque de fluidité dans le fil associatif groupal, une tristesse que je ressens fortement. Ainsi gagné par la tristesse à la fin d'une séance, j'écris « *La fin du groupe est lourde malgré une parole qui continue à circuler. Je me suis rendu compte assez tôt dans la séance que la lumière était éteinte dans la salle, ce qui brusquement, quand un nuage passe à l'extérieur, obscurcit la salle. Puis la pluie commence à battre les carreaux des fenêtres, le vent s'infiltré en sifflant dans la salle, faisant claquer les rideaux. Saïd tente de fermer la fenêtre sans y parvenir* ». Ce ressenti montre que lorsque le groupe cesse d'être refuge, plus rien ne semble le protéger du désespoir du monde extérieur...

Ces événements dans le fil de la vie psychique du groupe entraînent donc souvent le retour à une tentative de réhabiliter le groupe dans sa fonction de refuge. Durant les séances suivantes, le retour d'anciens patients rétablis depuis longtemps comme Jeanne, ayant connu le dispositif avant la mise en place de changements dictés par un intérêt grandissant concernant les processus groupaux, semble venir chercher à remettre de l'ordre dans le fonctionnement groupal. Ainsi alors que Bérénice conseille Vaiura sur la conduite à tenir vis-à-vis des traitements médicaux, Jeanne commente à voix basse, cependant suffisamment fort pour que chacun puisse entendre : « *On n'est pas là pour ça !* ». Helori rappelle que « *le groupe est un espace de bienveillance, d'échange, pas de confrontation (...)* on n'est pas là pour être dans le débat ». A nouveau et plus que jamais, le groupe doit venir protéger ses membres d'une réalité trop frustrante, trop dangereuse, trop destructrice. Dans ces moments, l'organisation du groupe se resserre autour de la fonction du témoignage. La succession des prises de parole des différents membres diminue les possibilités de l'échange comme de la confrontation à des points de vue différents. D'une certaine façon, la dimension intersubjective paraît « neutralisée ». Dans la suite de récits personnels, pas de commentaires, pas de rencontre en quelque sorte, le lien s'effectuant par les similitudes entre les différents témoignages. Il s'agit de parler en présence des autres, d'une expérience pouvant servir d'exemple.

Dans ces témoignages, la recherche de l'abstinence, ses bienfaits, sont hautement valorisés. Ce type de fonctionnement permet de retrouver une forme de légèreté et de rassurer en partie le groupe. L'abstinence semble prendre la place d'un idéal commun. Freud avait souligné que la foule se structurait par l'identification à un idéal du moi commun. Dans le groupe aussi, la succession de témoignages vantant l'abstinence heureuse, la liberté et la découverte qu'elle permet, constitue un repère organisant le groupe autour de la figure mythique de l'Abstinente.

Cette figure est elle-même soutenue par une construction idéologique de l'abstinence, rassurant le groupe menaçant d'être submergé par la rencontre angoissante avec l'altérité. L'altérité devient dangereuse et incarnée par le monde extérieur, qualifié de cruel et injuste.

Mais ce recours défensif ne risque-t-il pas dans le même temps de maintenir à l'écart de toute forme de traitement psychique de la question de la différence, et du conflit qui menace à partir du moment où la continuité entre moi et non-moi vacille ?

Ainsi, je note que le retour du fonctionnement groupal au registre de l'illusion et de l'idéalisation entraîne chez moi un sentiment double : d'une part, le sentiment d'être mis à distance des échanges, extérieur au groupe dans la mesure où je n'ai pas vécu l'expérience partagée de la dépendance. Tout se passe comme si la différence que j'incarne, ainsi que Marine, ne pouvait trouver droit de cité dans le groupe. D'autre part, un certain agacement, une irritation face à cette situation se manifeste en nous. Ainsi j'écris dans mes notes lors de la séance 17 : « *L'illusion m'agace, l'abstinence brandie comme un étendard m'amène à vouloir interrompre ou jeter un pavé dans la mare de ce bonheur factice* ».

### **1.6. Les deux pôles du fonctionnement groupal**

L'organisation du groupe au cours de la période d'observation semble donc mettre au premier plan une alternance entre deux pôles opposés : des moments dans lesquels le groupe se structure autour de la question de la représentation du *groupe-refuge*, de l'idéalisation du groupe et de l'abstinence, marqués par une tendance au refus de la différence, et des moments de désorganisation ponctuelle, au cours desquels l'angoisse paraît gagner la vie du groupe, et où la question de la différence fait irruption sur la scène groupale.

Finalement cette alternance rappelle les deux pôles identifiés par Kaës dans le fonctionnement de l'Appareil Psychique Groupal (APG) : *l'isomorphie* caractérisée par l'indifférenciation entre individu et groupe, et *l'homomorphie* témoignant de l'écart existant entre appareil psychique individuel et groupe. La tension entre ces deux pôles de fonctionnement signe le rapport entretenu dans le groupe avec la question de la différence. Dès que celle-ci devient menaçante, entraînant dans le même temps la dépression et la représentation de la perte, le retour à *l'isomorphie* permet de renouer avec une illusion protectrice. Cette alternance confirme et illustre les propos de René Kaës (1999, p. 64-65) :

*Chaque fois qu'un groupe se trouve confronté à une situation de crise ou de danger grave, il tend à s'appareiller en liant ses « membres » dans l'unité sans faille d'un « esprit de corps » : chacun des participants ne peut exister que comme membre d'un « corps » doté d'une immuable indivision (...) Toutefois il arrive qu'une telle modalité d'appareillage soit nécessaire à la survie du groupe, au maintien de l'idéal commun, à l'intégrité de son espace psychique, social ou territorial.*

Le fonctionnement groupal confirme cette valeur défensive : tout se passe comme si, lorsque l'émergence de la dépression, des sentiments d'abandon ou de perte menace de submerger la cohésion groupale, le repli sur l'indivision, sur l'esprit de corps caractérisant le *groupe-refuge* permettait d'assurer la survie du groupe. Cette oscillation entre les deux états du processus groupal se poursuivra dans le groupe jusqu'à la mise au jour d'un enjeu précis de la vie du groupe et qui porte sur la création d'un sous-groupe extérieur au dispositif. Je vais maintenant tenter de dresser les contours de son fonctionnement.

## **2. Les enjeux du groupe extérieur**

### **2.1. Première manifestation du « hors groupe »**

J'ai rappelé en décrivant le dispositif qu'aucune règle de restitution n'avait été posée lors de la création du dispositif initial. Cette règle n'a pas non plus fait son apparition lors des remaniements progressivement mis en place dans le cadre thérapeutique.

Au cours de l'histoire groupale pendant la période d'observation, les interactions et l'organisation de réunions extérieures a pris une importance progressivement croissante. Ces interactions, d'abord largement sous-estimées par moi-même, se sont avérées jouer un rôle de première importance dans le déroulement du groupe, dévoilant des enjeux dont les phénomènes groupaux constituaient à la fois un révélateur et la partie émergée.

Ces événements interrogent largement la dynamique de groupe, en ce qu'ils figurent des conflits et des alliances se tissant à l'abri des regards extérieurs, et par conséquent d'une possible mise au travail dans le dispositif thérapeutique.

Dès la septième séance, le rappel initial du thème donne lieu à un échange de regards silencieux et complices entre plusieurs membres du groupe. Alors que le silence se prolonge quelques secondes, j'ai soudainement l'impression que ce thème a fait l'objet d'une discussion

extérieure, comme si le déroulement de la séance avait été préparée en amont de la séance. Immédiatement cette impression éveille en moi un sentiment mitigé : sentiment d'être à la fois exclu de tout un pan de la vie groupale, et sentiment de méfiance m'interrogeant sur mes propres angoisses persécutives suscitées par la situation de groupe. En d'autres termes : les membres du groupe me font des cachoteries, créant ainsi entre eux une connivence contre moi. De plus, quel est mon rôle et ma place, si le groupe s'auto-organise de la sorte ?

Ces craintes, bien que rapidement rationalisées par une certaine culpabilité de me sentir ainsi victime du groupe, n'en interrogent pas moins ma position transférentielle : ce ressenti ne peut-il pas s'approcher de celui de l'adulte en position parentale, guettant chez les enfants les indices d'un mauvais coup fomenté derrière leur dos, mais également d'un travail de subjectivation qui leur échappe ?

Ainsi ma réflexion teintée de méfiance : « *vous en avez déjà discuté ensemble ?* » traduit-elle cette inquiétude. Le rejet spontané de cette intuition par l'ensemble des participants ne suffira cependant pas à lever mes questionnements concernant ce qui se passe en dehors des frontières dressées par le dispositif.

Il s'agit ici de la première occurrence d'un questionnement s'étant d'abord révélé en moi, à travers mes propres ressentis contre-transférentiels. Ces interrogations partagées avec Marine permettront par ailleurs de confirmer ce ressenti, nous confrontant à notre impression d'être extérieurs à une part de l'activité groupale.

D'emblée plusieurs séries de questionnements se posent à moi concernant la structure et l'organisation de cette potentielle configuration groupale extérieure : si un réseau se tisse en dehors du groupe, tous les membres du groupe en font-ils partie ? Quand et comment se retrouvent-ils ? Quels en sont les enjeux, et ces moments hors-groupe occupent-ils une fonction de régulation au sein du processus groupal ?

## **2.2. Règlement de comptes**

Lors de la séance suivante, ces questionnements trouvent une actualisation surprenante. Dans un premier temps, j'apprends par Frédéric l'absence d'Helori pour cette séance, me ramenant au sentiment d'exclusion expérimenté précédemment : ainsi, les membres se préviennent entre eux de leurs absences et présences, m'en informant au dernier moment. Cette anecdote paraît

confirmer l'installation de liens privilégiés à l'extérieur du groupe, lieu d'échange, de partage mais aussi d'anticipation des séances et de la configuration groupale. Ces premiers indices ne permettent cependant pas de tirer de conclusions sur la fonction que peut occuper un tel recouvrement du dispositif groupal, mais ils concourent à alimenter en moi une certaine fantasmagorie teintée de curiosité et d'angoisse quant aux implications de ce genre d'échanges extérieurs sur la dynamique groupale.

La suite de cette séance donne brusquement à voir ce qui jusque-là ne constituait qu'une intuition. Tandis que les discussions groupales vantent la bienveillance des liens groupaux et soutiennent la représentation du *groupe-refuge*, Tristan relate un incident mettant à mal cette image du groupe. Il déclare qu'après la fin de la séance précédente, Helori serait venu le voir sur le quai du métro, l'intimidant et lui interdisant dorénavant de faire en groupe la moindre réflexion sur son poids. Cette altercation survient alors qu'à plusieurs reprises en effet, Tristan avait adressé quelques réflexions sur le ton de l'humour à Helori, au sujet de sa récente prise de poids et de sa tendance à grignoter durant les séances. Ces réflexions n'avaient cependant provoqué aucune réaction d'Helori dans le cadre groupal.

La révélation de cet épisode au sein du groupe pose question : si les choses devraient pouvoir se dire dans le groupe comme le soutient Tristan, l'incident est relaté en l'absence d'Helori. Cet élément provoque le mécontentement de Frédéric, qui s'insurge que cet événement puisse être relaté en l'absence d'Helori. Absence qui dans ce contexte, évoque le risque de destruction. Bien que la tension soit palpable et interroge directement le cadre groupal dont je suis le référent, la séance s'achève, et je suggère de prendre pour thème la semaine suivante : « *Peut-on tout se dire en groupe ?* »

Frédéric demande à me voir « deux minutes » en marge du groupe, visiblement tendu. J'accepte à la condition que cette entrevue demeure brève et ponctuelle. Lors de cet échange, se déroulant donc dans le couloir, en dehors de l'espace du groupe mais à l'abri des regards, Frédéric m'adresse un flot de reproches concernant mon laxisme vis-à-vis de Tristan, jugeant que j'aurais dû depuis longtemps l'exclure du groupe ou lui interdire de parler. L'agitation de Frédéric lors de ce moment semble refléter la violence qui l'anime, et je suis saisi par ce mouvement qui me donne l'impression d'une tempête s'abattant sur moi. Evoquant la « perversion » de Tristan, qui en plus « *continue à consommer* », il me signifie sa décision de ne pas revenir au groupe tant que Tristan y sera présent. Surpris, je lui renvoie qu'il me demande en quelque sorte de faire un choix difficile : « C'est lui ou Tristan ». Le sentiment d'être pris dans une position parentale, responsable d'une fratrie au sein de laquelle il faudrait privilégier

l'un ou l'autre des frères, m'amène à refuser d'accéder à cette demande, en insistant sur la nécessité d'en parler dans le cadre du groupe, afin de permettre une élaboration groupale des sentiments éprouvés dans le groupe et rapportés ici encore à l'extérieur. Cette proposition ne sera pas saisie par Frédéric, qui ne reviendra plus.

### **2.3. Vers l'instauration d'une règle de restitution**

Au cours des séances suivantes, plusieurs nouvelles mentions seront faites à l'existence de liens extérieurs entre certains membres du groupe, se matérialisant notamment par l'existence d'un groupe WhatsApp, permettant des échanges réguliers en dehors de l'espace du groupe et organisant des rendez-vous au café avant ou après la séance de groupe. Bien que ces allusions soient régulières, aucune référence au contenu des échanges n'est mentionnée, et l'absence d'une règle de restitution ne me permet pas de commenter cet aspect de la vie extérieure au groupe. Cependant Marine et moi-même ressentons une impression diffuse d'exclusion du groupe que nous ne parvenons à formuler clairement.

Il faudra attendre plusieurs mois et la fin de la séance 27 de notre échantillon pour qu'à nouveau l'existence d'un sous-groupe influençant le déroulement du groupe ne soit clairement évoqué. Bérénice confie se sentir moins bien dans le groupe depuis plusieurs semaines et évoque l'existence d'un sous-groupe dans le groupe. Cette expression renvoie directement à l'importance de la formation d'un groupe extérieur organisant en partie la vie à l'intérieur même du dispositif. Sandrine confirmera quelques instants après connaître le déroulement du groupe malgré une absence ayant duré plusieurs semaines. Cette connaissance l'autorise à se forger un avis sur les comportements et les attitudes de certains membres dont les propos lui ont été rapportés. Lors de la séance 28, Thomas abondera : « *Il y a eu une scission et depuis il y a deux groupes* ». Bien que ces formulations restent obscures, elles résonnent en moi avec les interrogations concernant les moments informels de regroupement ponctuant régulièrement les séances. Ceci confirme mon impression que beaucoup de choses concernant la vie du groupe se déroulent dans ces moments, en quelque sorte à l'abri des regards, tout au moins à l'abri *de mon regard*. Qu'il s'agisse d'un regard témoignant d'un surmoi du registre œdipien incarnant la Loi et l'interdit, ou d'un surmoi archaïque persécuteur, caractéristique de la phase orale pré-génitale, il semble bien que l'enjeu soit d'échapper à une menace que je parais incarner transférentiellement.

Cette situation vient également appuyer une réflexion menée depuis plusieurs semaines dans l'espace de *supervision clinique* concernant le cadre du groupe. Je décide donc de proposer un changement important, et d'instaurer une règle de restitution, par laquelle ce qui se dit en dehors du groupe et qui concerne le groupe puisse être ramené à l'intérieur des limites du groupe. Bien que je sente une légère réticence à l'acceptation de cette règle, j'ai le sentiment de sa nécessité dans l'élaboration des mouvements psychiques traversant l'espace groupal.

Cette séance donne à voir l'importance de ce qui se passe à l'extérieur du groupe, qui semble contenir des pans entiers de la dynamique intersubjective restant inaccessible au travail de groupe. Ce *groupe du café*, duquel les professionnels sont exclus m'apparaît soudainement comme une sorte de « société secrète », lieu de décisions et d'enjeux psychiques dont le dispositif thérapeutique devient la face publique, ne laissant deviner son activité psychique que de manière asymptotique.

#### **2.4. *L'organisation parallèle***

La formulation de cette règle aura pour effet de libérer une parole levant une partie du mystère quant à la nature des phénomènes à l'œuvre dans l'ombre du groupe. A la manière d'une scène de théâtre, l'accès à la coulisse permettra d'adopter un nouveau regard sur ce qui se donne à voir sur la scène groupale. Au cours des séances suivantes, la nature de ce groupe WhatsApp occupera une partie des échanges. Tristan révèle à cette occasion l'histoire de son arrivée dans le groupe, la proposition faite à ce moment d'être intégré à ce groupe WhatsApp, proposition acceptée selon lui à la condition que son nom de famille n'apparaisse pas. Cette condition aurait entraîné d'emblée sa non-intégration. Plusieurs membres s'étonnent alors de cette sélection, et Sandrine confie en effet à la fois déplorer et ne pas comprendre la raison pour laquelle certains membres appartiennent à ce groupe et pas d'autres.

Par ailleurs, une certaine réticence persiste quant au contenu des échanges au sein de ce groupe, comme si un pacte liait ses membres dans le silence. Si certains affirment évasivement qu'il ne s'y échange que certains renseignements pratiques concernant le groupe ou l'addiction, d'autres admettent que c'est là « *que tout se joue* ».

En particulier, Fabrice confie que c'est dans ce groupe WhatsApp que se déroule les comptes-rendus des séances ainsi que les commentaires et jugements concernant les membres

cristallisant l'hostilité. Ainsi Fabrice confirme que Tristan y est régulièrement qualifié de « *pervers narcissique* », et ses comportements au sein du groupe y sont largement scrutés et analysés. Tout se déroule « *comme dans une cour de récréation* » avoue Bérénice avec embarras.

## 2.5. *Un groupe rival ?*

Mais si ce groupe extérieur joue un rôle majeur dans l'économie groupale, dans les tensions et dans la régulation des rapports intersubjectifs, la question demeure présente concernant l'organisation de ce groupe et les rôles occupés par chacun. A l'occasion de la révélation de l'existence de ce groupe et des contenus y étant déposés, le nom d'Helori est prononcé, comme la personne se situant à l'origine de la création du groupe et y assumant une fonction de régulation. Il est intéressant de noter qu'au moment de la mise au jour de l'importance de ce *groupe du café*, Helori a quitté le groupe depuis plusieurs semaines. Ce départ d'ailleurs n'avait jamais été parlé, Helori ne l'ayant pas annoncé mais ayant simplement cessé de venir. Je découvre alors qu'à son image, certains anciens membres demeurent actifs dans la vie du groupe à travers leur participation à ce *groupe du café*.

L'existence de ce groupe, répondant à ses propres règles et réunissant ses propres membres s'inscrit dans un rapport de rivalité avec le dispositif thérapeutique. Helori, à plusieurs reprises, avait témoigné d'un lien avec moi marqué par la question de rivalité. Ainsi, à la fin de la séance 9, et alors que je m'apprêtais à remettre la blouse obligatoire à l'hôpital mais pas au sein du dispositif, Helori s'en saisit pour m'aider à l'enfiler, accompagnant ce geste d'un « *Cher maître...* » dont Marine et moi-même avons cru saisir à ce moment l'accent légèrement obséquieux. C'est également Helori qui, alors qu'il m'avait posé une question à laquelle je m'étais refusé à répondre, m'avait gratifié d'un « *Merci petit scarabée* », non dénué d'une certaine agressivité. Enfin, au moment d'une suspension ponctuelle du groupe liée à une absence de ma part, c'est Helori qui avait émis l'idée que le groupe puisse se tenir sans moi, à la cafétéria de l'hôpital par exemple. Surpris par cette initiative, j'avais alors spontanément demandé, si le groupe se réunissait sans moi, à ce qu'un rapide compte-rendu des échanges puisse être fait lors de la séance suivante. Visiblement irrité par cette demande, Helori avait alors plaisanté sur la nécessité de « *tout raconter à papa* ».

Cette idée ne témoigne-t-elle pas d'un désir sous-jacent, celui de parvenir à faire exister le groupe en se débarrassant du *psychologue-père-rival* ? Dans ces conditions, la création du groupe WhatsApp, la sélection de ses membres et les fonctions de régulation qu'il suppose contribuent à organiser un *groupe rival*, au sein duquel Helori occupe la fonction toute-puissante fantasmatiquement attribuée au psychologue, détenteur du pouvoir de vie et de mort à la fois du groupe et de chacun de ses membres. Telle la horde primitive dirigée par un père tout-puissant, il s'agirait ici de parvenir à s'en débarrasser afin de pouvoir enfin jouir de ses privilèges fantasmés.

## 2.6. *Séparation et différence*

Dans cette configuration groupale, apparaissent également deux points importants : par la création d'un groupe s'affranchissant des contraintes institutionnelles liées à l'hôpital, telles que le cadre horaire, la rythmicité des séances, l'unité de temps et de lieu, le groupe WhatsApp et les rencontres qu'il permet d'organiser court-circuitent l'expérience de la *séparation*. Les séances n'ont pas de fin, car elles se poursuivent au décours, virtuellement ou au café. En suivant le désir exprimé par Helori, il rend également possible d'assurer la continuité du groupe en mon absence. Plus de séparation en raison de vacances ou d'autres contraintes, le groupe peut se réunir sans être *dépendant* de la réalité extérieure. Enfin, il devient possible de faire encore partie du groupe, même lorsque la décision de le quitter a été prise. La séparation ne se fait jamais complètement, et le lien au groupe se maintient même après le départ. Helori, comme Frédéric, semblent toujours faire partie du groupe, sans pour autant avoir besoin d'être présents lors des séances.

Par ailleurs, la création de ce groupe règle la question de la différence. A de multiples reprises, le statut des professionnels avait été interrogé : « *eux ne sont pas dépendants* », « *c'est une expérience de vie que ne peut pas avoir le professionnel* » (séance 9). Saïd avait d'ailleurs pointé lors de la séance 6 que « *eux sont payés pour être là* ». Ces témoignages témoignent également de l'inscription dans le groupe d'une première différence, non sans une certaine agressivité qui ne risquerait pas d'être destructrice.

Nous avons, en tant que psychologue et observatrice écrivante, éprouvé à plusieurs reprises le sentiment d'être mis à l'écart, dès les premières mentions de ces échanges extra-groupes, avant même de prendre conscience de l'ampleur prise par ce *groupe du café*. Il semble bien que

ce qui régisse l'organisation de ce groupe soit l'exclusion de la différence, et en premier lieu celle incarnée par des professionnels qui ne sont pas dépendants. Ainsi, à l'image des groupes d'Alcooliques Anonymes, fondés sur l'identité partagée de malades alcooliques, le *groupe du café* semble se fonder sur l'auto-organisation des patients et le partage d'une expérience qu'eux seuls peuvent connaître.

L'évitement des expériences de séparation et de différenciation semblent donc prendre une importance majeure dans l'émergence de ce sous-groupe. La création du *groupe du café* peut ainsi être considérée comme une tentative d'échapper à l'élaboration des questionnements concernant la séparation et la différenciation par la mise en place d'un sous-groupe soutenant une dimension anti-processuelle. Comme l'écrit Bokanowski (2004), l'anti-processus « immobilise et négativise la fécondité même du processus, qui se trouve alors stérilisé et vidé de ses potentialités transformatrices ». Tout se passe en effet comme si le *groupe du café* venait s'opposer à l'élaboration recherchée au sein du dispositif thérapeutique, dont l'objectif repose dans la recherche d'une liberté aliénée dans l'addiction.

### **2.7. *Un pacte pour sauver le groupe refuge ?***

Enfin, l'organisation de ce groupe extérieur a contribué à créer entre les membres une certaine alliance. La réticence commune à partager en groupe les contenus qui y sont abordés, tout comme la volonté de maintenir cet espace à l'abri des regards, évoquent les enjeux d'alliances inconscientes passées entre les membres et à l'origine de la fondation de ce *groupe du café*. Kaës rappelle que « les premières mesures d'appareillage établissent les premières alliances inconscientes, et l'alliage de leurs contenus inconscients forme la matière de la réalité psychique inconsciente dans le groupe » (Kaës, 2009, p. 135). Cet acte de fondation convoque la notion d'alliances inconscientes à plusieurs niveaux :

- D'une part, par la coalition entre plusieurs patients permettant l'éviction des professionnels, la constitution du *groupe du café* rappelle le *pacte des frères*, conçu comme alliance contre le père primitif. Ainsi le père tout-puissant (« *Cher maître* » comme le formule Helori) s'oppose-t-il au besoin de puissance des fils (Kaës, 2014). En créant et en ordonnant un nouveau groupe, à l'insu et en rivalité avec le dispositif créé par l'hôpital et moi-même, devient possible le meurtre symbolique du père, entraînant dans le même temps une culpabilité responsable du mutisme à ce sujet.

- Mais d'autre part, l'histoire du groupe a montré qu'à plusieurs reprises les conflits et règlements de compte avaient pu s'exprimer en dehors du groupe, justement dans cet espace qui constitue un groupe sans être pour autant le groupe de parole thérapeutique. En quelque sorte, c'est dans cet espace que le groupe peut se débarrasser de son agressivité, en excluant ceux qui en sont porteurs. L'alliance conclue entre certains membres pour « éliminer » le négatif lie ce sous-groupe et lui permet de préserver le lieu du groupe de parole thérapeutique comme lieu idéalisé. La représentation du *groupe-refuge* peut alors être maintenue, dans la mesure où le négatif et ceux qui le portent en sont symboliquement exclus. L'illusion groupale créée par la représentation du *groupe-refuge* peut alors être considérée comme le résultat d'un pacte dénégatif conclu par certains membres et portant sur la représentation de la destructivité primitive et de la différence.

La survenue d'un récit de rêve, pourtant rare dans le déroulement du groupe, peut venir illustrer l'installation de ce pacte dénégatif. Ce rêve est relaté lors de la séance 22 par Maurice. Lors de cette séance dont le thème choisi était « Où puiser sa force ? », le groupe est largement investi, « *Je puis ma force dans le groupe de parole* » déclare Helori, « *le groupe fait partie de ma vie, de mon équilibre. J'y puis la force, j'y comprends des choses sur moi* » renchérit Thomas. Le *groupe-refuge* dépasse le groupe familial : « *Le problème avec la famille, c'est que ça va, ça va pas... Ici on échange avec des gens, j'y transforme mon mal-être en bien-être* » insiste encore Thomas. Une allusion est d'ailleurs faite au groupe WhatsApp à ce moment, Helori interpellant Maurice pour le féliciter : « *J'ai vu ton selfie, tu buvais de l'eau dans un bar, bravo* ».

Lors de cette même séquence, Maurice rapporte donc ce rêve : il est assis à table, lors d'un repas de famille, et tout le monde autour de la table lui lance des couteaux, et il voit le sang jaillir de ses plaies. Ce rêve donnera lieu à peu d'associations dans le groupe, qui s'en saisit pour identifier la violence du monde extérieur et de la famille, en opposition à la bienveillance du groupe qui soutient et comprend, puisque « *on est pareils* ».

Mais ce rêve peut-il figurer quelque chose de la vie groupale ? Bien que l'aspect transférentiel de ce rêve ait pu être pressenti à ce moment par le couple de professionnels, il restait difficile d'en comprendre les enjeux. A la lumière de ces derniers développements, il est possible d'y voir une figuration de l'alliance conclue entre plusieurs membres pour supprimer la différence au sein du groupe. Par déplacement, la victime ne serait alors pas Maurice mais celui qui incarne la différence dans le groupe. Le groupe, installé à table, supprime dans la

violence ceux qui sont porteurs de la différence. A cette condition, le repas peut se poursuivre, repas totémique permettant tout à la fois d'enfouir et de commémorer l'acte violent qui lie dans la culpabilité les membres de l'alliance. Ainsi le groupe peut demeurer un refuge, un lieu où l'on puise sa force, dans la mesure où un pacte dénégatif est conclu, permettant d'éliminer le négatif et de s'identifier par la culpabilité en résultant.

Finalement, l'émergence d'un groupe extérieur a joué un rôle majeur dans l'équilibre et dans l'organisation des liens au sein du dispositif groupal. Peu à peu, le *groupe du café*, et le groupe WhatsApp qui semble en constituer l'un des canaux de communication, a pris une importance grandissante, révélant la dynamique qui en organisait le fonctionnement et les effets sur le dispositif thérapeutique. Dans ce contexte le bouleversement du cadre, incarné par l'installation d'une règle de restitution, jouera un rôle important. D'une certaine manière, il bouleverse les coordonnées du cadre-dispositif, dans la mesure où ce qui était jusque-là admis comme extérieur au groupe et ne le concernant pas, ou tout au moins laissé de côté dans son fonctionnement, devient par l'instauration de cette règle source d'intérêt, et à défaut d'être interdit, et se trouve brusquement ramené dans le champ du matériel analysable. Ce changement a pu entraîner des résistances, que Fabrice verbalise, signifiant qu'il n'est pas vraiment d'accord avec cette règle, et que le groupe WhatsApp n'est pas un problème. Il insiste sur le fait que parler de certaines personnes en dehors du groupe permet de continuer à se sentir « *ragaiardi* » en sortant de la séance.

Toutefois, c'est également l'instauration de cette règle qui permettra de lever le voile qui recouvrait une partie de la vie groupale. Elle permettra notamment de faire surgir l'ambivalence au sein du groupe, déstabilisant la représentation du *groupe-refuge* en introduisant clairement les questions relatives à la séparation.

### **3. La question de la séparation**

#### **3.1. *Séparation et mort***

« Partir c'est mourir un peu » a écrit Edmond Haraucourt dans son poème « *La rondelle de l'adieu* ». Et partir, c'est se séparer pourrait-on ajouter. Dans cette lignée, Isée Bernateau s'intéresse aux liens étroits unissant la question de la séparation à celle de la mort. Elle relève notamment l'équivalence existant aux premiers âges de la vie entre séparation et disparition. Elle écrit (Bernateau, 2011, p. 34) :

*Finally, se séparer c'est mourir au sens où toute séparation fait revivre la disparition inaugurale de l'objet nécessaire à la survie. Pour pouvoir se séparer, il faut accomplir ce meurtre fantasmatique de l'objet, mais il faut aussi être assuré de sa survie par-delà la destruction*

La vie du groupe se trouve émaillée de préoccupations à ce sujet. Durant une première phase, les associations groupales reviendront régulièrement sur la question de la mort, récurrence dont j'ai montré qu'elle se soldait principalement par la convocation de l'illusion groupale et de l'idéalisation du *groupe-refuge*, permettant d'éviter la confrontation à l'angoisse suscitée par ce sujet. Dès la deuxième séance, le temps qui passe et la mort qui approche est évoquée. Tout se passe comme si les questions de séparation renvoyaient de manière systématique à la disparition. Ainsi, la séance 11 fait apparaître les dangers liés à la séparation. Alors qu'il est question de certaines dates auxquelles le groupe devra être suspendu en raison des vacances, une certaine confusion se manifeste, Sandrine n'arrive pas à retenir les dates annoncées. Le nombre restreint de participants lors de cette séance entraîne également une forme d'agitation : faut-il resserrer le cercle ? « *Pas trop quand même !* » s'inquiète Fabrice. A trop le resserrer, il pourrait disparaître. D'autres bouleversements (aucun thème n'avait été choisi, les membres du groupe estimant que la période des fêtes de fin d'année alimenterait suffisamment le fil associatif), créent un sentiment d'insécurité dans le groupe. Le groupe risque-t-il de disparaître ? Je note qu'au cours de cette séance, un intérêt particulier sera porté à ceux qui sont absents, ceux qu'on attendait et ceux qui doivent revenir lors de la prochaine séance. C'est également lors de cette séance qu'est mentionnée pour la première fois l'existence du groupe WhatsApp. Les associations se portent assez rapidement vers la question de la vieillesse, de la mort, et des séparations douloureuses. Un schéma semble se dessiner que je relève, une équivalence « *séparation, rejet, abandon, solitude* », à laquelle il est possible d'ajouter « *mort* ».

Il semble que le nombre d'absents lors de cette séance, ainsi que les absences à venir, confrontent directement le groupe à la possibilité de sa disparition. Les associations au cours de la séance sur la solitude et la mort actualisent cette crainte, et illustrent la confusion entre séparation et disparition soulignée par Bernateau. En quelque sorte, le groupe apparaît ici comme une entité fragile, qui ne pourrait survivre au départ de ses membres, et encore moins à une attaque quelconque qui surgirait en son sein. En reprenant les apports winnicottiens, Bernateau écrit « Au temps de la relation d'objet, temps dans lequel l'objet continue d'être pour

une part subjectif, succède pour Winnicott le temps de l'utilisation de l'objet, qui voit l'avènement de l'objet comme réalité séparée et distincte du sujet » (*Ibid.*, p. 33).

D'une certaine manière, tout se passe comme si à ce moment de la vie du groupe, le groupe ne pouvait être conçu comme réalité séparée, mais restait « pour une part subjectif ». Dans ces conditions, toute séparation risque d'être vécue comme un déchirement, et comporte en elle-même le spectre de la disparition et de la mort. Ceci témoigne du fonctionnement de l'Appareil Psychique Groupal (APG) sur un mode isomorphique.

### **3.2. Le départ du groupe**

#### *3.2.1. Le passage à l'acte*

Durant cette première période, envisager la séparation d'avec le groupe s'avère donc difficile et expose au risque de sa disparition. Quitter le groupe ne peut alors être représenté que comme une solution d'urgence, une fuite voire un moyen de survie. En quelque sorte, la question ne peut s'envisager que sur un mode binaire qui pourrait se traduire par l'expression : « C'est moi ou le groupe ». J'ai exposé plus haut<sup>11</sup> la façon dont le départ de Frédéric s'était joué sur ce mode de l'exclusion : « *C'est moi ou Tristan* ». La situation de Frédéric donne également à voir la manière dont la séparation s'effectuait dans la violence. Lors de sa dernière participation, Frédéric relevait que le groupe venait à prendre pour lui une importance plus grande que sa propre famille. Dans les suites immédiates de cet aveu, il profitait d'un rapide tête-à-tête avec moi pour exprimer violemment son départ. Devant ma tentative pour l'amener à exprimer son désir de quitter le groupe lors d'une dernière séance, sa réponse avait été cinglante, pointant qu'il se fichait de mes expérimentations sur le groupe, qu'il était là pour lui et non pour le groupe<sup>12</sup>.

Tout se passe comme si la séparation relevait alors du passage à l'acte, court-circuitant les processus de pensée, tant au niveau du sujet qu'au niveau du groupe. De mon côté également, les départs sont vécus dans une forme d'angoisse, difficiles à élaborer. Ainsi, le départ de

---

<sup>11</sup> Voir la partie « Règlement de compte » dans laquelle j'expose le contexte manifeste ayant conduit au départ de Frédéric

<sup>12</sup> Cette réaction de Frédéric donne en même temps à voir l'un des effets du processus de recherche sur le fonctionnement du groupe, Frédéric pointant ce qu'il suppose être une représentation but, l'expérimentation sur le groupe, comme motif caché de ma proposition d'évoquer son départ dans le groupe

Frédéric me confrontera à ma propre difficulté à en restituer quelque chose à l'ensemble du groupe. Est-il possible de se séparer autrement que dans la violence, dans une forme d'arrachement ? D'un point de vue contre-transférentiel, les départs suscitaient en moi des inquiétudes similaires dans une forme d'identification projective : le groupe peut-il survivre malgré la perte de certains membres ?

Plusieurs membres cesseront également de venir, sans que leur départ n'ait pu être envisagé, anticipé, discuté ou élaboré dans le groupe. Helori, même si j'ai tenté de montrer que son départ n'était pas total (sa présence restant largement active au sein du groupe WhatsApp), a cessé de venir brusquement, après une période de participation régulière. Dans cette situation, qui concerne peut-être aussi d'autres personnes, membres du groupe WhatsApp, il s'agit bien de se séparer sans vraiment se séparer. Continuer à exister dans le groupe, sans toutefois y être présent physiquement, peut-être un premier compromis pour tenter de traiter la séparation.

### *3.2.2. La violence de la séparation*

A plusieurs reprises, la question de la séparation sera amenée dans le groupe sur ce versant d'urgence, voire brandie comme une menace. Ainsi David, n'ayant participé au groupe qu'à trois reprises, signale très vite son envie de partir, alors qu'un désaccord l'oppose à Saïd. Par la suite David m'informera personnellement de son départ précipité, dû à la grave dégradation de son état de santé nécessitant des soins éprouvants et prolongés. La situation de David semble actualiser l'angoisse suscitée par la dimension fantasmatique : dans toute séparation, la question de la mort est présente. Ici, l'inquiétude surgit de la collusion entre fantasme et réalité.

La séparation contient donc une part de violence, et peut être saisie comme un instrument de menace, un geste d'agressivité. Dans ces conditions, l'expérience de séparation ne peut être vécue comme une potentialité d'investir un monde interne enrichi de la représentation de l'objet groupe, mais elle reste imprégnée d'une violence proche du traumatisme, renvoyant à la mort et à l'expérience d'un arrachement. Roussillon rappelle la nécessité d'une disjonction progressive de la perception et de la représentation de l'objet au cours de l'expérience de solitude en présence de l'objet, disjonction nécessaire afin de garantir les conditions nécessaires à l'établissement de la séparation (Roussillon, 2012b). La qualité de ces expériences renvoie en premier lieu à la qualité de la rencontre initiale avec l'objet maternel. Selon Roussillon, les conditions de la séparation dépendent de la qualité des premiers liens.

La violence de la séparation dans le groupe témoigne de l'achoppement de ce processus. Alors la capacité à se séparer du groupe renvoie-t-elle à la qualité des liens au groupe ? Quitter le groupe semble un moyen d'urgence visant à se déprendre d'un risque d'emprise : soit par un passage à l'acte renvoyant à un arrachement vital, soit par mesure de rétorsion envers un objet dangereux voire persécuteur. A défaut de pouvoir organiser le conflit d'ambivalence inhérent à la métabolisation de l'expérience de la séparation, la séparation ne peut connaître comme destin que la haine ou la dépendance.

Ainsi lors de la séance 30, Sandrine saisit la possibilité de quitter le groupe comme une manière de menacer Tristan, ainsi que les deux professionnels : « *Si tu continues, on va tous partir et tu te retrouveras seul avec Geoffrey et Marine* ». Partir est envisagé ici comme un moyen d'éliminer Tristan en faisant disparaître le groupe. Maurice partage cette idée, en affirmant que « *la meilleure solution, c'est de quitter le groupe* » afin de régler le conflit qui surgit dans le groupe. Cette séquence illustre la manière dont la question de la séparation ne peut être envisagée que dans un contexte conflictuel, et dans une dimension destructive. L'ambivalence nécessaire à l'élaboration de la séparation demeure ici inaccessible.

D'autres membres ont été proches de quitter le groupe dans l'urgence. Bérénice, trois séances après son arrivée, sollicite un rendez-vous avec moi afin de partager ses difficultés et son désir de quitter le groupe. Bien que peu à l'aise avec l'idée de recevoir individuellement les membres du groupe, je décidai d'accéder à cette demande, afin d'éclaircir les motifs l'amenant si rapidement à envisager un départ du groupe. Je rejoins ici Foulkes, qui exprime la nécessité ponctuelle de recevoir individuellement certains membres d'un groupe (Foulkes, 1964). Lors de cet entretien, Bérénice me confie rencontrer des difficultés à trouver sa place dans le groupe, à s'y sentir bien. Elle évoque une réflexion de Frédéric qu'elle a vécu dans une tonalité persécutive, et qui l'amène à vouloir partir. Une fois encore, j'insiste sur la nécessité d'aborder cette question au sein du groupe, afin de pouvoir y réfléchir et de soumettre cette tentation de départ d'urgence à l'élaboration collective. La possibilité pour Bérénice de ménager un espace de pensée par rapport à cette question lui permettra finalement de s'installer durablement dans le groupe. Lors des séances suivantes, elle pourra partager son vécu initial, sa tentation de départ ainsi que sa décision de poursuivre le travail de groupe. L'établissement d'un espace de pensée, d'abord individuellement, dans un cadre lié au groupe (dans la mesure où cet entretien s'est effectué avec moi) mais décalé de l'espace du groupe en tant que tel, a permis à Bérénice d'aborder l'angoisse persécutive liée à son entrée dans le groupe et d'en élaborer en groupe les

liens à son histoire addictive et à son sentiment de solitude. Cette séquence illustre les capacités transformationnelles du groupe.

### 3.2.3. *Le questionnement sur le départ*

Par ailleurs, progressivement peut apparaître dans le fil associatif groupal des préoccupations concernant le processus de séparation avec le groupe. J'ai cherché à montrer que la modalité principale de séparation s'effectuait dans la violence de la rupture. En dehors de ce mode de traitement, la séparation semble impossible, et la dépendance au groupe est envisagée. Lors de la première séance, Frédéric l'évoque d'ailleurs : « *Je ne suis pas sûr qu'il y ait une fin de groupe pour moi finalement, c'est une évolution sans fin* », ce qui est confirmé par Vaiura qui s'interroge immédiatement : « *Est-il possible de poursuivre seul ?* ». Cette interrogation peut être entendue dans son prolongement : « *Est-il possible de survivre seul ?* »

Pour la première fois, l'évocation de la fin du groupe apparaît lors de la séance 22 : Fabrice envisage la fin du groupe, bien que cette pensée demeure du registre du virtuel. Avec prudence il déclare : « *Un jour le groupe va s'arrêter. Si, je dis bien si, un jour j'arrête le groupe, j'aurai pris ce que j'ai à y prendre* ». Cette représentation du départ est d'ailleurs immédiatement nuancée par Thomas qui répond : « *Je ne sais pas si un jour j'arrêterai de venir* ». Cette question du départ semble intégrer les préoccupations groupales à ce moment, et rapidement après elle sera abordée de nouveau. Au cours de la séance 24, Fabrice l'évoque une nouvelle fois, tout en pointant la position parentale que j'occupe dans le transfert à ce moment : « *Un jour le groupe va peut-être s'arrêter. Je continue le groupe une fois par semaine, sinon je vais me faire gronder* » déclare-t-il en me désignant du regard. Ainsi le départ du groupe peut être évoquée, mais conserve une dimension transgressive et conflictuelle, vécue dans une certaine opposition au désir du *thérapeute-parent* qui souhaiterait conserver ses enfants auprès de lui. Cette thématique du départ est poursuivie par Bérénice : « *Je ne veux pas être là à 90 ans. Je trouve que c'est fait pour se finir ces trucs-là. Un jour je ne verrai plus de psy, je n'irai plus au groupe* ». Ainsi se présente le risque de la séparation et de la fin du groupe, entre décision de quitter le groupe et danger de vivre passivement la fin de celui-ci.

Ces éléments illustrent comment la question de la séparation émerge en tant que représentation, non pas dans une valence destructive mais dans une dimension processuelle. Bérénice dira d'ailleurs un peu plus tard que la fin du groupe entraînera un manque, mais

également un certain soulagement. L'accès à l'ambivalence dans le lien au groupe constitue un préalable à la possibilité de séparation. De mon côté également, l'évocation de la question de la séparation non pas comme une solution d'urgence ou une menace planant sur la survie du groupe, procure un certain soulagement. La séparation en effet n'apparaît plus directement liée à la violence et à la mort, mais au contraire dans un mouvement porteur de vie. Dans ce mouvement, c'est la crainte de ne pouvoir se séparer qui est pointée, comme c'est le cas de Jeanne, qui n'est pas présente lors de cette séance, mais dont l'exemple est convoqué, elle qui participe à des groupes d'Alcooliques Anonymes presque tous les jours depuis plus de trente ans.

La séance 30 marque la dernière participation de Vaiura. Celui-ci ne vient plus que très occasionnellement, et je l'avais pressé de revenir une dernière fois afin de « *dire au revoir au groupe* ». Il vient donc annoncer son départ, partageant qu'il a désormais beaucoup de projets, qu'il avait l'impression de ne plus avancer dans le groupe. Cette annonce actualise la question de la séparation, comme un projet et la fin d'une période, destinée à ouvrir sur de nouvelles expériences de vie. Il est possible d'émettre un jugement négatif sur le maintien de sa présence au groupe qui lui donnait « *l'impression de ne plus avancer, de rétrograder* », sans que ce jugement personnel ne présente le risque d'attaquer ou de détruire le groupe. Ce départ de Vaiura correspond également à l'arrivée de Marguerite, et s'organise ici comme un passage de relais, une transmission entre génération, Vaiura s'adressant tout particulièrement à Marguerite pour lui souhaiter bon courage, l'informer de l'aide apportée par le groupe ainsi que son désir de départ.

Le départ de Marine prévu quelques semaines plus tard sera également abordé, jouant probablement un rôle dans l'émergence progressive de cette préoccupation groupale. A plusieurs reprises dans le cours de l'année, des questions lui seront adressées concernant son départ et la suite de son parcours. Ces questions deviendront plus fréquentes au fur et à mesure de l'avancée de l'année. Il est intéressant de noter ici que la temporalité de la recherche, son cadre spécifique et le dispositif venant redoubler le dispositif clinique, a sans doute joué un rôle dans l'élaboration progressive du processus de séparation. En introduisant d'emblée la question de la fin et de la séparation, le processus de recherche a en effet permis de faire exister cette expérience, d'abord à travers l'expérience de Marine, avant que les membres puissent se la réapproprier psychiquement au niveau individuel.

### 3.2.4. *Le départ de Marine, un stylo pour se souvenir*

La question de la séparation prend une place grandissante au cours des dernières séances de l'échantillon. Le départ de Marine, prévu après la séance 34, constitue une préoccupation groupale importante. Au décours des dernières séances de Marine, un intérêt particulier est porté à sa fin d'année, à ses résultats d'examens, plusieurs membres du groupe présentent une inquiétude quant à la date précise de son départ. Ces préoccupations sont également teintées de curiosité vis-à-vis de la recherche, questions adressée principalement à Marine, comme si son personnage condensait également l'investissement groupal de la recherche.

Lors de la séance 33, le début de la séance est marqué par ce sujet. Les membres s'interrogent entre eux sur la date de son départ, Marguerite l'interroge sur ce qu'elle va faire après la fin de ses études, où elle va travailler. Les membres du groupe semblent ici investir un avenir mystérieux et incertain, mais porteur de projets. Une forme de temporalité se déploie dans un possible futur en dehors du groupe, peut-être même en dehors de l'addiction. La discussion groupale qui suivra permettra d'associer sur l'actualité de ces questions pour chacun. En vertu de la nouvelle règle de restitution, Fabrice déclare qu'ils discutaient entre eux avant le début de la séance des projets professionnels de Sandrine. Elle souhaitait obtenir une équivalence universitaire pour obtenir un titre professionnel mais sa démarche s'est finalement soldée par un échec. Ce récit ouvre pour tout le monde une réflexion quant à ses propres projets futurs. Ainsi les désirs des uns et des autres apparaissent, désirs de reconversion professionnelle dans lesquels l'importance de la question des investissements extérieurs et du travail notamment apparaît déterminante. Pour la première fois dans le groupe, cette séquence porte sur l'investissement d'un projet dont la question de l'addiction s'avère absente. Cette discussion signe le passage de l'investissement d'un temps à venir marqué par la lutte contre l'addiction à l'investissement d'un avenir source de désirs et d'une certaine excitation.

La fin de cette séance est marquée par un épisode intéressant. La dernière séance de Marine, prévue la semaine suivante, tombera pendant les vacances d'été et plusieurs membres ont d'ores et déjà prévenus de leur absence. Pour cette raison, les personnes présentes se saisissent des dernières minutes de la séance pour tendre des paquets à l'intention de Marine, cadeaux-surprises en vue de son départ prochain. Fabrice annonce que tout le monde a participé à ces cadeaux, y compris les absents et notamment Tristan. En hommage au travail de recueil d'observation effectué par Marine tout au long de l'année, le groupe lui offre un stylo, gravé à son prénom. Ce cadeau est accompagné de la recommandation de donner de ses nouvelles, et

d'une prédiction : « *comme ça, dès que vous devrez écrire vous vous souviendrez de nous* ». On devine à travers cette figuration du départ la fragilité des objets internes, nécessitant de trouver un support externe afin d'en supporter les enjeux.

Cet épisode illustre de manière exemplaire le travail de séparation effectué au niveau groupal. La cérémonie de départ à l'intention de Marine mobilise de manière privilégiée la question de la fin du groupe. Le stylo, érigé comme symbole de la place de Marine, elle qui en quelque sorte a joué le rôle de mémoire du groupe, inscrivant la trace des échanges et de la vie du groupe, témoigne de la capacité groupale à symboliser la perte. Elle ne disparaît pas complètement, et le groupe ne disparaîtra pas complètement pour elle. Il continuera à être présent dans ses pensées, grâce à ce stratagème inventé par le groupe, un stylo pour se souvenir.

Cet événement groupal s'avère intéressant à différents niveaux. Si le groupe s'est réuni en dehors des séances, il en restitue ici quelque chose, sous une forme symbolique, passant par une figuration commune et partagée. Ce qui est restitué ne concerne pas seulement le négatif, mais il s'agit ici de restituer le résultat d'une opération par laquelle le groupe se montre en mesure d'élaborer la question de la séparation.

A travers le départ de Marine, il semble que ce soit la question d'un possible départ qui est traité psychiquement au niveau groupal. Le stylo constitue l'assurance que la représentation de l'objet pourra être maintenue malgré son absence. Ici le groupe s'assure que séparation ne rime pas avec disparition et destruction de l'objet, et que malgré son départ, le groupe continuera à vivre psychiquement pour Marine, au même titre que Marine continuera à vivre psychiquement pour le groupe. La situation du départ de Marine contribue ainsi à mobiliser de nouvelles capacités au sein du groupe. En imaginant le futur de Marine, sa future activité d'écriture de laquelle il ne sera pas exclu puisqu'elle pensera à eux, il se prouve à lui-même qu'il peut supporter et symboliser une absence qui ne rimerait pas avec disparition.

D'autre part, le stylo représente le groupe, qui se constitue dans le même temps en tant qu'ensemble. Le groupe, et chacun des membres qui le compose (« *y compris Tristan* » insiste Fabrice) se donne ainsi comme un objet que Marine, mais chacun aussi par le même procédé, peut conserver avec soi, ou en soi. Le groupe acquiert ainsi un statut de permanence. Il n'est plus soumis au risque de destruction qu'un départ pourrait lui faire courir mais se maintient, pour chacun et pour tous, en son absence.

Cette séquence sera également accompagnée d'une grande émotion que nous partageons avec Marine. L'hommage symbolique rendu à l'observatrice écrivante, et au travail de

recherche effectué pendant l'année actualise pour nous aussi la question de la fin, et mobilise nos propres capacités de séparation. A l'image du travail mobilisé par le groupe, le départ de Marine signe également pour moi la fin du couple thérapeutique que nous formions, et de l'alliance qui nous a sans doute permis de traverser les moments les plus difficiles de la vie groupale au cours de l'année. Nos échanges à cette période renverront à plusieurs reprises au fantasme de continuer nos réflexions quant à la vie du groupe, que je continue à l'informer de l'évolution du groupe et qu'elle continue à m'aider dans mes réflexions.

L'épreuve de la séparation s'établit ici à de multiples niveaux en résonance les uns avec les autres : fin du couple thérapeutique, fin d'une étape de la recherche, fin d'un dispositif ayant contribué à transformer le dispositif clinique, et en un certain sens, potentialité de la fin du dispositif clinique lui-même. Pour moi comme pour les membres du groupe, ces enjeux mêlent et articulent les différents niveaux de réalité psychique : l'intrapsychique, l'intersubjectif et le transsubjectif.

Ainsi, ce moment de la vie du groupe mobilise les interrogations de chacun quant sa propre séparation d'avec le groupe, à travers l'investissement de différents projets professionnels. Au niveau intersubjectif se trouve sollicitée la nature des liens ayant rendu possible le travail de symbolisation aboutissant à la production d'un cadeau commun à destination de Marine. Enfin, la fin du dispositif de recherche, les effets que celui-ci laissera sur le dispositif thérapeutique, le destin du groupe et la question de ce qui l'organisera désormais, témoigne d'un travail touchant au groupe dans son existence propre en tant qu'objet psychique.

### *3.2.5. Vers la possibilité d'un départ*

La réflexion autour de la séparation se poursuivra lors de la séance 34, malgré les nombreux absents. Le groupe ne compte que trois membres pour cette dernière séance observée dans le cadre de cette thèse. Il y sera question en particulier de la fin de la recherche, mais également de la fin du groupe, dans une sorte de collusion entre les cadres. Tristan en particulier s'intéresse aux résultats, à leur accessibilité et aux conclusions possibles au terme de ce travail d'observation. Cette interrogation initiale ouvre à une discussion sur les départs possibles du groupe à cette occasion. Tristan, comme Sandrine se posent la question de la poursuite du travail groupal après la pause estivale. Ils se demandent s'ils ont encore besoin du groupe. Mais la décision de quitter le groupe reste soumise au doute. Ainsi Tristan fait part de son regret que la

fin du groupe ne soit pas identifiée à l'avance et fixée par un professionnel, comme s'il était difficile de prendre cette décision par soi-même. Sandrine pour sa part « *espère ne plus pouvoir venir* », remettant à une potentielle opportunité professionnelle la responsabilité d'un départ du groupe.

Si l'ambiance demeure lourde au cours de cette séance, cela semble tenir en partie à l'angoisse devant l'inconnu qui se présente. Le départ du groupe n'est plus irreprésentable ou pris dans la logique de l'urgence, mais est aujourd'hui envisagé comme une option vraisemblable, réfléchi et non dans le registre d'un passage à l'acte rendu possible par l'expression de la violence. Ce travail de représentation ne va pas sans inquiétude ou incertitude, mais chacun semble prêt à supporter le danger de la vie extérieure sans que le groupe ne soit investi comme un refuge nécessaire en cas de difficultés.

Finalement, la question de la séparation a traversé le groupe dans des modalités variées. L'observation a permis de dégager plusieurs voies de traitement de cette question qui se sont progressivement articulées les unes aux autres. Le groupe, comparé à « une bulle », forme d'abord une entité fragile qui ne survivrait pas à l'absence ou à une expression de l'agressivité. Dans ce contexte, la possibilité de séparation, impossible à métaboliser, ne peut s'accomplir que dans la violence (comme ce fut le cas pour Frédéric notamment) ou dans le silence (comme en a témoigné le « semi-départ » d'Helori), s'apparentant davantage à une disparition qu'au résultat d'un processus psychique de séparation. Le départ du groupe, utilisé comme menace ou comme instrument de rétorsion contre le groupe ou un autre membre, témoigne de la même difficulté à envisager une séparation à laquelle chacun ou le groupe pourrait survivre. Le déroulement de la vie du groupe a progressivement rendu possible le questionnement autour d'un éventuel départ, soumis à une oscillation entre les deux pôles constitués par la crainte de perdre un objet de besoin et le désir de pouvoir un jour trouver une autonomie suffisante pour s'en éloigner. La fin de la recherche, accompagné du départ de Marine, préparé et annoncé au cours de l'année, a joué un rôle important dans la possibilité de se représenter un avenir sans groupe, voire sans addiction. C'est à cette occasion que les membres du groupe ont pu trouver de nouvelles capacités de symbolisation de la perte et de l'absence, renvoyant à la constitution suffisamment solide du groupe comme un objet interne pour chacun et pour tous, et rendant par là-même possible la projection dans un futur certes incertain, mais aussi porteur de nouveauté.

Cette élaboration progressive du processus de séparation donne à voir une transformation importante dans la vie du groupe. La difficulté de s'en séparer, la nécessité d'y revenir au risque de s'en sentir dépendant, ou le départ vécu comme un arrachement dans la violence ou le

passage à l'acte, confère au groupe un statut s'approchant de celui d'un objet transitoire (McDougall, 1996, 2004). A travers l'émergence progressive d'une représentation de l'absence, de la capacité à envisager un départ qui ne risquerait de détruire ni soi-même ni l'objet, il semble que le groupe acquière progressivement les caractéristiques d'un espace transitionnel, espace de création favorisant un processus d'introjection permettant de faire le lien entre monde interne et réalité externe. En offrant le stylo à Marine, le groupe ne s'est-il pas construit son propre objet transitionnel ?

#### **4. Variations sur la dépendance en groupe**

Pour terminer ce premier tour d'horizon des mouvements ayant parcouru la dynamique groupale au cours de cette période d'observation, je souhaite revenir sur l'une des caractéristiques qui s'est manifestée à plusieurs reprises, et qui semble traduire quelque chose de la vie du groupe et de son état émotionnel. Il s'agit de la tendance à rechercher un personnage ou une incarnation extérieure susceptible de protéger le groupe de tous les dangers contenus dans le monde extérieur, qu'il s'agisse de l'hostilité et de l'incompréhension des « autres », de l'addiction, de la rechute, ou de la mort dont l'ombre semble planer comme une menace diffuse au-dessus du groupe. Cette tendance, qui s'est manifestée au sein du dispositif groupal étudié, peut toutefois probablement jouer un rôle dans d'autres groupes, et notamment au sein des Alcooliques Anonymes. Certaines références à ce phénomène sont en effet portées par des membres du groupe fréquentant assidûment ces réunions.

##### **4.1. *La référence à la religion ou le sous-groupe des AA***

Lors de la séance 25, réfléchissant à ce qui donne la force, Maurice convoque la croyance religieuse, lui permettant de s'alléger d'une partie de sa responsabilité dans l'addiction et le rétablissement : « *ce n'est pas moi qui fais tout, il y a quelque chose de supérieur* ». Ce « quelque chose de supérieur », à la fois mystérieux et rassurant, occupe une fonction importante pour différents membres du groupe. Au cours de la séance 21, Jeanne, Helori et René, membres également des Alcooliques Anonymes, citent de concert un extrait de « La prière de la sérénité », rituel de cette communauté, appel à une « *puissance supérieure* » pour « *accepter ce que l'on ne peut pas changer* ». J'ai eu l'impression, à différents moments du

cheminement groupal, que cette référence religieuse contribuait à freiner l'accès à d'autres formes de liens que celles unissant les membres d'une communauté religieuse. Ainsi, alors que la discussion s'oriente vers la discussion du sentiment de solitude éprouvé par les différents membres du groupe, et que la tristesse semble traverser l'espace groupal, Je note après la cinquième séance que « *Lorsque Helori prend la parole, il semble imposer l'écoute comme un homme d'expérience. Il commence d'ailleurs par mentionner son expérience des groupes, en particulier des groupes d'entraide, au cours desquels il apprend des phrases qui lui servent presque de guides dans son rétablissement* ». Ce type d'interventions, en forme de témoignage, apparaissent notamment, comme je l'ai mentionné plus haut, dans les moments d'insécurité, et servent au maintien de la représentation du *groupe-refuge* marqué par l'idéalisation du groupe et du projet d'abstinence. Bion (1961), dans son analyse du groupe fonctionnant selon l'hypothèse de base de dépendance, écrit (p. 55) :

*En effet, les fidèles de la religion d'un groupe, qu'ils soient rebelles ou non, demeurent des fidèles dans leur vie de tous les jours, et il est possible de démontrer que certains de leurs conflits quotidiens viennent de ce qu'ils essaient de concilier leur façon de penser habituelle avec les devoirs imposés par leur participation à la communauté religieuse qu'est le groupe auquel ils appartiennent*

Ce parallèle entre groupe et communauté religieuse prête à réfléchir à la fois au type de liens s'établissant dans les groupes de type Alcooliques Anonymes, mais également au sein du dispositif étudié ici. Bien que les règles de fonctionnement en soient fixées différemment, on remarque en effet une tendance chez certains membres à appliquer au groupe thérapeutique les mêmes présupposés que ceux à l'œuvre dans le groupe d'entraide. Dans cette organisation donc, la référence plus ou moins explicite à une « *puissance supérieure* » s'impose comme une solution permettant de décharger les sujets du groupe de l'exigence de travail psychique imposé par la situation de groupe et par l'analyse de son propre fonctionnement. Une séance en particulier illustre cette tendance et son influence sur l'évolution du dispositif groupal.

Ainsi la séance 21 se distingue par la participation de plusieurs membres des Alcooliques Anonymes, formant au sein du groupe un sous-groupe particulièrement actif, partageant les mêmes références et les mêmes croyances. L'idée d'un « *lâcher-prise* », et de l'abandon plein de confiance à une *puissance supérieure* dominant la discussion groupale. Le Groupe (noté ici avec une majuscule), idéalisé, n'est plus identifié au dispositif clinique auquel ils participent mais à une entité générique évoquant le rapport à la *communauté des dépendants* régis par les

liens de « *l'adelphité* » selon le terme employé par Helori, rappelant en cela les liens fraternels unissant une communauté religieuse. Les liens dans cette communauté sont rabattus sur le registre du besoin, comme le signale René : « *J'ai besoin de vous tous, de vos sourires... Le lien... J'ai besoin du lien* ». Cette association entre la question du lien et la question du besoin est intéressante, et s'écarte en un certain sens de la représentation d'un lien vivant, source de processus et de constructions psychiques spécifiques. Ici, le lien semble synonyme de présence effective, pris dans un rapport d'étayage plus que dans une dimension symbolisante.

Il s'agit donc de s'en remettre à la toute-puissance du Groupe, identifié à un *leader* abstrait mais néanmoins tyrannique en un certain sens : sans lui, point de salut pourrait-on dire. Le Groupe, et la « *puissance supérieure* » à laquelle il semble en partie identifié, contient d'ailleurs une promesse, celle d'un paradis peut-être, mais surtout celle de l'apaisement définitif de toutes les tensions. René la formule de façon éloquente et habitée : « *Quand je ne bois pas, c'est le Nirvana !* ». Rappelons ici que si l'acceptation commune du terme de *Nirvana* renvoie à l'idée de la complétude et de la sérénité absolue, son origine évoque également à un autre niveau le triomphe de la pulsion de mort, dont la caractéristique principale repose dans la poussée vers le rétablissement d'un état antérieur à toutes les tensions inhérentes à la qualité du vivant.

La présence d'un *sous-groupe des Alcooliques Anonymes* durant la séance 21 vient donc donner une coloration particulière au dispositif de groupe. Cette séance s'organise ainsi par le partage entre deux sous-groupes : le sous-groupe des Alcooliques Anonymes et le sous-groupe constitué par ceux qui y sont étrangers. Progressivement, le discours des Alcooliques Anonymes s'impose dans le groupe, faisant vaciller les frontières entre groupe de parole thérapeutique et groupe des Alcooliques Anonymes. Cette séance va générer chez moi un sentiment de colère mêlé à une certaine frustration et un sentiment d'impuissance. En effet, les membres du sous-groupe des Alcooliques Anonymes, bien que participant ponctuellement au groupe depuis longtemps, n'avaient pas prévenu de leur présence. Cette surprise associée à la prédominance d'un discours centré sur la référence religieuse contribue à un sentiment d'être exclu du dispositif, extérieur à la *communauté des dépendants* et attaqué dans ma position et mon identité professionnelles. Ce ressenti s'ajoute à l'impression que ce fonctionnement entrave l'accès à un aspect plus émotionnel de la vie du groupe.

On remarque ici la manière dont l'investissement du groupe peut rappeler l'investissement addictif. En effet, j'ai rappelé au cours de la partie théorique que l'addiction se caractérisait d'une part par sa fonction consistant à traiter toute forme de douleur mentale (McDougall, 2004), et d'autre part par la nature fixe, non substituable de l'investissement de son objet

(Laxenaire, 2010). Lorsque le lien devient besoin, lorsque le Groupe identifié à une puissance supérieure permet d'atteindre le *Nirvana*, à l'abri de toute excitation et de toute tension, ne nous trouvons-nous pas confronté aux conditions même de la mise en place d'un lien à l'objet caractéristique de l'addiction ?

Ce risque a été pressenti à plusieurs reprises dans le groupe comme je l'ai montré précédemment. Le danger de ne pouvoir se passer du groupe trouve ici son opérationnalisation : l'établissement d'un lien indispensable à l'autre basculant dans le registre du besoin et la promesse d'un paradis à venir dans l'abstinence semblent se conjuguer pour actualiser le risque de dépendance au groupe.

Néanmoins, si ce type de fonctionnement peut paraître entraver le processus thérapeutique dans le dispositif groupal considéré, il semble que le maintien de la *puissance supérieure* et de la jouissance promise dans et par l'abstinence joue un rôle primordial dans les groupes inspirés des Alcooliques Anonymes. Ce maintien est en quelque sorte ce qui permet la cohésion du groupe. Freud rappelle dans « Psychologie des foules et analyse du moi » que l'individu dans la foule religieuse est tenu par le lien du sujet au meneur ainsi que par les liens identificatoires que ce lien induit entre les individus de la foule. Il pointe également le risque de panique qui risque de saisir le groupe, dans l'hypothèse où le meneur organisant les liens du groupe viendrait à être destitué d'une manière ou d'une autre. On comprend dès lors l'importance que soit préservée dans les Alcooliques Anonymes la référence religieuse, qui constitue dans ce contexte un facteur essentiel de l'organisation dans ce type de groupe.

Dans un dispositif de groupe dont l'objectif thérapeutique réside dans l'accompagnement des capacités de chacun et du groupe à réinterroger les ressorts de l'addiction et à se défaire de leur emprise, bien plus que dans l'accès à une abstinence définie comme seule issue heureuse du processus addictif, le vacillement de la référence religieuse peut entraîner pour les membres des Alcooliques Anonymes un sentiment d'insécurité, alimentant le conflit entre travail de groupe et appartenance « religieuse ». Le conflit émergent alors peut se traduire par l'établissement d'une alliance entre membres du groupe appartenant à ce type de communauté pour retrouver au sein du dispositif thérapeutique les conditions de l'illusion (au sens de l'illusion religieuse et protectrice décrite par Freud) sur lesquelles s'étaie leur processus de rétablissement.

## 4.2. *Le groupe de base dépendance*

La référence religieuse renvoie de manière plus large aux manifestations d'une tendance dans la vie émotionnelle du groupe. Cette tendance est en lien avec une partie des ressentis qui m'ont accompagné dans la conduite du groupe. En effet, ma position au sein du groupe (ainsi que, dans une moindre mesure, celle de Marine) a souvent fait l'objet d'impressions contradictoires. Dans certaines occasions, ma présence a pu s'avérer recherchée, respectée, voire crainte, tandis que je pouvais moi-même la ressentir comme gênante, soumise au discrédit à d'autres moments.

Ainsi lors de la première séance d'observation, séance introductive en quelque sorte, marquée par le recours à l'illusion groupale comme je l'ai évoqué plus haut, en lien avec le danger représenté par l'irruption de la recherche et de son dispositif au sein du groupe, je note la profonde déférence à mon encontre, déférence illustrée par une discipline particulière et mon installation dans une position d'autorité. Chacun se tourne vers moi pour demander la parole, en levant la main, comme s'il m'appartenait de distribuer la parole et de veiller à diriger le groupe dans la direction attendue. Ma réaction aux propos tenus est guettée du coin de l'œil. Cette déférence particulière lors de cette séance n'est peut-être pas sans rapport avec le fait de se savoir observé dans le cadre de la recherche, et de chercher ainsi à combler mes attentes de psychologue-chercheur. Elle semble aussi dépasser le cadre de l'illusion groupale, dont l'énoncé « on est un bon groupe », ne rend pas compte de la soumission à une autorité que je semble incarner. Tout se passe plutôt comme si le groupe attendait de moi que je remplisse un rôle particulier, rôle du chef garantissant le respect de la discipline et contrôlant l'adéquation des paroles prononcées avec mes attentes. Bien que frustré par cette position à laquelle semble m'assigner le groupe, je m'y plierai en partie durant la séance, distribuant en effet la parole, me chargeant de faire respecter la parole de chacun en veillant à ce que personne ne soit interrompu...

Dans le même temps, le contenu des échanges dans lequel prévaut le clivage entre monde du groupe et monde extérieur voit émerger une interrogation quant à la place des « psy » : « *On se comprend, sauf les pys qui sont différents... quoi qu'on ne sait pas !* » plaisante Frédéric. Un peu plus tard le positionnement des pys pose à nouveau question : « *les pys comprennent, mais ils s'en foutent* » pointe Saïd. La discussion porte donc sur la place des pys, leur statut restant inquiétant, à la fois dans le groupe et en dehors, proches et étrangers.

La figure du professionnel témoigne donc d'une certaine ambivalence. Il est à la fois le porteur de l'autorité, garant des échanges dans le groupe et de leur congruence avec un ordre établi, et en même temps sa place est interrogée, ses intentions et sa bienveillance soumis à caution. Il n'en reste pas moins que ces préoccupations pour les psys illustrent l'importance qui leur est accordée et la complexité des mouvements dont ils font l'objet. D'une certaine manière sa présence structure le groupe. Cette configuration rejoint celle décrite par Bion (1961, p. 49) :

*Le groupe s'attache tout d'abord à consolider autant que possible cette représentation médecin-patients ; il se conforme à une discipline très stricte imposée par les circonstances, en limitant la conversation à des sujets dont la seule importance est de renforcer l'image de patients parlant à un médecin. Il crée ainsi une situation ressentie comme familière et stable*

Il ajoute quelques lignes plus bas que l'insistance sur l'importance du médecin est associée avec le fait que « par son comportement, il montre bien qu'il n'est pas persuadé des capacités professionnelles du médecin » (*Ibid.*, p. 50). Le comportement du groupe à mon égard semble illustrer ce point de vue : le groupe se comporte envers moi comme s'il attendait de moi que je joue le rôle de leader ayant une idée pré-établie des contenus à aborder, des solutions à apporter aux problèmes rencontrés par les différents membres et une connaissance du chemin à emprunter pour répondre aux besoins de chacun. A différents moments de la vie du groupe, je serai interpellé pour mes compétences professionnelles supposées, afin d'éclairer la réflexion du groupe par une explication théorique concernant l'addiction ou la prise en charge. Mon refus d'accéder à ces demandes sera souvent accompagné d'un sentiment de frustration au niveau du groupe, comme certaines séquences peuvent l'illustrer. Mais par ailleurs mes remarques seront-elles-mêmes accueillies avec une certaine indifférence, voire seront traitées de façon purement anecdotiques.

De manière générale, à plusieurs reprises mes interventions et commentaires seront traités par le groupe avec indifférence, qui semble attendre de moi une expertise que je rechigne à leur donner. Confronté à cette façon d'être traité par le groupe et à l'indifférence dont je fais l'objet, je me trouverai souvent traversé par un sentiment de solitude et d'exclusion.

Pendant la séance 2 par exemple, alors que la dépression guette le groupe, les discussions du groupe font apparaître l'image d'un sauveur qui pourrait venir en aide à chacun. Tristan déclare que lorsqu'on est piégé dans un marécage on a besoin de quelqu'un pour s'en sortir, tandis que Vaiura associe sur l'image d'un puits dans lequel il se sent piégé et qui nécessite que quelqu'un

fournisse une corde pour l'aider. Durant ces échanges, je me sens gagné par un sentiment d'impuissance envahissant. Je décris ce sentiment immédiatement après la séance : tout se passe « *comme si s'abordaient des sujets que je ne pouvais pas comprendre, comme si j'étais un pur observateur extérieur de ce qui se passe dans le groupe. J'en arrive à me dire que le groupe partage autour d'une expérience qui est propre à ses membres dépendants, quelque chose que je ne vois que de très loin* ». Il est intéressant de noter par ailleurs que dans la suite de cette séance, au cours de laquelle les thématiques de la dépression et de la souffrance liée à l'addiction prennent une place croissante, je me trouverai de plus en plus occupé à chercher un moyen de venir en aide au groupe, comme si une intervention bien choisie pouvait permettre de sauver le groupe de la dimension mortifère qui semble s'abattre dessus. Pris par cette préoccupation je me sentirai soulagé lorsque l'une de mes interventions, portant sur mon impression que chacun dans le groupe semble à la recherche d'un équilibre nouveau à construire ou reconstruire en dehors de l'addiction, trouvera une confirmation chez Helori qui s'exclame : « *Ah ben ça c'est clair, l'alcool, les produits, ça vient pour une raison !* ». Je note alors mon « *impression qu'ils commencent à s'intéresser à moi, pour m'expliquer* ».

Finalement, cette intervention, de même que mon impression et mon vécu au cours de cette séance, viennent témoigner à la fois de l'attente qui parcourt le groupe, et de mon désir correspondant de pouvoir répondre à cette attente, d'incarner alors cette puissance supérieure. En d'autres termes, il semble possible d'avancer que je me suis dans cette situation identifié à la position de sauveur attendu par le groupe, ressentant douloureusement mon incapacité à assumer cette fonction.

La séance suivante montre une dévalorisation assez forte de ma place et de mon rôle. Mon refus d'accéder à la demande d'Helori et de répondre à une question qui m'est directement adressée, celui-ci me gratifiant au passage d'un « *merci petit scarabée* », illustre ce propos. J'ai tenté plus haut de montrer la dimension individuelle de cette interaction en l'analysant sous le prisme de la relation transférentielle de rivalité s'actualisant dans cette séquence<sup>13</sup>. Mais il semble qu'elle témoigne également, au niveau groupal, de la frustration née de mon refus de répondre à partir de la place qui m'est assignée par le groupe. Le refus systématique de mes interventions suivantes, mais aussi le discrédit dont Marine et moi-même faisons l'objet vont dans le même sens : alors que l'ensemble du groupe rit à l'évocation d'un feuilleton diffusé il

---

<sup>13</sup> Voir la section 2.5. Un groupe rival ?

y a de nombreuses années à la télévision, Frédéric se tourne vers nous, l'air amusé : « *Vous ne comprenez rien vous, vous êtes trop jeunes !* »

Tout se passe comme si, cédant à la pression inconsciente du groupe, je m'étais laissé gagner par l'illusion de pouvoir répondre à son attente. Bion (1961) a largement souligné les caractéristiques de fonctionnement du groupe dépendant. Dans cette configuration de la vie émotionnelle du groupe, le leader se trouve mis dans la position de pouvoir répondre à la demande régressive du groupe. Selon Bion (1961) : « Le groupe s'unit pour établir l'image précise d'un objet dont il pourra dépendre » (*Ibid.*, p. 53). Il précise que le groupe dépendant ne fonctionne pas selon la méthode rationnelle ou scientifique. Il s'oppose au but fondamental du groupe, le changement, et repose entièrement sur la méthode de la magie. Une courte séquence illustre ce propos : alors que le groupe s'interroge sur la religion, Saïd cherche le nom que l'on donne dans la religion à celui « à qui l'on parle ». Chacun s'interroge et Fabrice propose en se tournant dans ma direction : « *L'imam ? le curé ? le rabbin ? Le psychologue ?* ». On voit ici la place fantasmatique attribuée au psychologue. Anzieu ajoute que dans ce type de groupe, « la dépendance est une régression à cette situation de la petite enfance, où le nourrisson est à la charge de ses parents et où l'action sur la réalité est leur affaire, non la sienne » (Anzieu, 1975, p. 32).

Ce que le déroulement du groupe fait apparaître ici, c'est la prédominance de l'hypothèse de base de dépendance dans la vie émotionnelle du groupe. Cette prédominance se donne notamment à voir dans l'attitude du groupe vis-à-vis de moi, alternant entre déférence et critique, mais aussi dans mes propres mouvements qui traversent mon rapport au groupe. S'il peut être tentant de chercher à traiter directement le problème amené au sein du groupe par l'un de ses membres ou par le groupe en son entier, l'exemple rapporté ici montre le risque qui peut exister dans cette situation : coincé entre le désir de répondre d'une manière ou d'une autre à la demande groupale, et l'impossibilité matérielle de pouvoir y répondre réellement, les sentiments de frustration peuvent envahir tant l'espace du groupe que l'espace psychique du thérapeute, qui risque alors de se sentir attaqué personnellement, ou encore mis à distance des échanges du groupe. Par ailleurs, Bion souligne que « les caractéristiques de ce groupe sont l'immaturité des relations individuelles et le manque d'aptitude dans les relations de groupe, sauf en ce qui concerne la structure de base » (Bion, 1961, p. 52). Le maintien de ce type de fonctionnement ne permet pas la mise en place d'un véritable travail groupal, en raison de l'hostilité du groupe dépendant à toute forme de changement.

Il semble enfin que ce type de fonctionnement groupal se trouve particulièrement mobilisé dans un groupe traitant de la problématique addictive. En effet, la tendance à se reposer sur un leader tout-puissant, qui saura préserver le groupe de toute frustration, de la question du manque autant que de celle de la douleur qui y est associée, présente des qualités similaires à celles qui ont un jour été trouvées dans le rapport à l'objet d'addiction. L'exemple fourni par les Alcooliques Anonymes en donne une illustration parlante, par la référence à une *puissance supérieure*. Mais au sein d'un groupe thérapeutique, il semble bel et bien que ce soit le thérapeute qui se trouve assigné à cette place de *leader* dont dépend la survie du groupe et de ses membres.

**Points clés :**

*Ce chapitre a mis en relief quatre aspects caractéristiques de la vie psychique groupale engagée dans le dispositif étudié. Il apparaît au premier plan les fluctuations de l'investissement de l'objet groupe, laissant deviner un travail spécifique marqué par l'alternance entre la domination de la représentation du groupe refuge et des moments de désorganisation liés à l'apparition d'affects dépressifs associés aux représentations de perte et d'abandon. D'autre part, l'importance prise par les relations extérieures au groupe a marqué la qualité des processus groupaux, et leur prise en compte au prix d'un bouleversement du cadre a permis de jeter une lumière nouvelle sur le mode de fonctionnement du groupe. La question de la séparation, non sans lien avec l'instauration de ce que j'ai nommé le « groupe du café », s'est par ailleurs imposé comme l'une des problématiques traversant la vie du groupe. Enfin, j'ai tenté de montrer comment la dépendance animait la vie émotionnelle du groupe, à travers la recherche d'une figure dont le groupe pourrait entièrement dépendre.*

## Chapitre 10 : Trouver sa place, produire des images : quelques modalités du travail psychique groupal

Didier Anzieu rappelait l'idée bien connue selon laquelle le groupe est un lieu de mise en commun, et s'efforçait d'en préciser la nature. Il ajoutait donc que « le groupe est le lieu de fomentation des images » (Anzieu, 1975). Ainsi la mise en commun des angoisses, désirs et sentiments des individus sur la surface de projection que forme le groupe donne-t-il naissance à tout un imaginaire groupal, qui en un certain sens l'organise, en même temps qu'il constitue une résistance à son étude approfondie. Comme tout groupe, la vie du groupe observé dans le cadre de cette recherche a été traversée par différentes images, donnant corps ainsi aux préoccupations communes à tous les membres du groupe, que ceux-ci soient des participants réguliers ou occasionnels. Je soutiens ici l'idée que l'émergence de différentes images dans les productions du groupe ont permis d'en figurer le mode d'organisation, de fonctionnement, les attentes et les angoisses sous-jacentes.

Dans ce chapitre, je vais m'efforcer de rendre compte de l'organisation des liens intersubjectifs et de la production d'images dans le groupe susceptibles de témoigner de la vie psychique qui s'y déroule, ainsi que de la capacité de figuration qui me semble caractéristique de la mise en commun et de l'appareillage des psychés individuelles entre elles (Kaës, 1993). De façon préalable, j'ai tenu à rendre compte de la manière dont **l'agencement des places et des rôles** au sein du groupe offrait un appui à la reprise de processus de subjectivation restant l'un des enjeux du travail de groupe. Foulkes soulignait bien, comme je l'ai rappelé, que le changement à l'intérieur de l'individu était considéré comme l'objectif principal du travail groupal. Le récit d'une séquence spécifique illustrera ainsi la manière dont l'un des membres du groupe a pu tout à la fois s'identifier à une place spécifique et se différencier en portant la parole d'un autre et de plus d'un autre. Dans un registre complémentaire, l'exposé d'un épisode de **mise en acte dans le groupe** me permettra ensuite de montrer comment ce type d'évènement dans un groupe peut former une amorce, un point de départ pour tenter de figurer une modalité de rapports établis entre un individu et le groupe dans son ensemble, tout autant qu'une préoccupation propre à l'ensemble du groupe, et qui trouve à travers l'acte une possibilité de se transformer en représentations de mots. Je m'appuierai ensuite sur deux images, l'image des **chevaliers de la table ronde** et celle d'un **groupe de surhommes**, adressant plus directement

la représentation du groupe dans son ensemble afin d'illustrer la manière dont ces images condensent et figurent le fonctionnement du groupe ainsi que ce qui l'organise dans son ensemble.

## **1. Trouver sa place en parlant pour les autres : l'exemple de Bérénice**

### **1.1. *Le thème de la solitude***

Dans un premier temps, j'aimerais rendre compte de la façon dont l'organisation des liens à l'intérieur de l'ensemble groupal peut permettre à ses membres de trouver une place qui les définit et les situe les uns par rapport aux autres. C'est ici la dimension intersubjective qui est sollicitée, dans sa capacité à mettre ou remettre en mouvement les investissements mutuels. Cette séquence m'a paru particulièrement intéressante en ce qu'elle illustre la façon dont le groupe figure également un espace dans lequel le lien tyrannique spécifique de l'investissement addictif peut trouver une voie de transformation, et contribuer ainsi à la richesse des processus groupaux à l'œuvre. En un certain sens, c'est peut-être cette première capacité à se situer dans l'appartenance au groupe et par rapport aux autres du groupe qui permet l'émergence de possibilités de figuration. En effet, comment garantir la production d'images collectives et partagées, tant que les liens demeurent pris dans la logique exclusive de l'addiction ?

J'ai évoqué plus haut le fait que Bérénice, entrée récemment dans le groupe pour une problématique d'addiction à l'alcool, à la cocaïne et souffrant également d'une addiction comportementale, m'avait demandé exceptionnellement un entretien individuel quelques semaines auparavant, au cours duquel elle m'avait confié ses difficultés à s'intégrer dans le dispositif. Difficultés dont j'avais d'ailleurs pu me rendre compte, à travers ses prises de parole sporadiques et hésitantes et un retrait comportemental marqué. Je l'avais alors invitée à partager cette expérience au sein du groupe, suggestion restée jusqu'ici sans effets.

La sixième séance observée réunit 9 patients. À la suite de la proposition de l'un des membres lors de la précédente séance, la discussion groupale se centre sur le sentiment de solitude expérimenté par chacun dans sa vie et dans son histoire. Ce sentiment, largement partagé, est interprété dans le groupe comme un élément central dans le développement de l'addiction. Dans le déroulement des échanges, la solitude apparaît de plus en plus comme caractéristique des relations extérieures et s'oppose progressivement aux relations expérimentées dans le groupe. Paul dresse ainsi la différence entre ses amis et les autres du

groupe : « *Au début j'essayais de remplir le vide par du lien, j'appelais beaucoup mes amis, mais j'avais pas d'estime de moi. Le groupe m'a fait énormément de bien parce que le groupe c'est un miroir* ». La valorisation du groupe se manifeste par des alliances multiples et des renforcements entre les membres, donnant l'impression que tout le monde se trouve sur la même longueur d'onde. Le groupe est représenté comme une entité, et une parole semble se dégager en tant que *parole du groupe*, parole en quelque sorte indifférenciée. Dans le groupe, pas besoin de « *jouer du masque, de la séduction. On parle de sa galère et c'est entendu* ». Ce qui permet que ce soit « *entendu* », c'est le fait que tout le monde soit passé par la même « *galère* ». Cette homogénéité témoigne ici d'une préoccupation commune au sein du groupe. Ce qui unit dans le groupe, c'est le « *même* ». Derrière la représentation du groupe-refuge dans laquelle chacun se reconnaît, une souffrance semble cependant se diffuser, sans qu'elle ne parvienne à s'exprimer clairement. En un certain sens, il me semble à ce moment que tout le monde s'accorde pour éviter de se confronter à un sujet douloureux. La solitude, bien que projetée sur les relations du monde extérieur, me donne alors le sentiment d'être plus profonde qu'il n'y paraît dans le discours manifeste. Je garde cependant cette impression diffuse pour moi.

Bérénice, assez silencieuse jusque-là et mal à l'aise dans le groupe au cours des précédentes séances, témoigne soudain avec émotion de sa conviction que la solitude est consubstantielle à l'être humain, et que l'on vit et meurt seul. Cette dure conclusion semble toucher l'ensemble du groupe et dans la suite Frédéric, habitué à partager un certain pessimisme dans le groupe, remercie Bérénice pour sa prise de position qui est identique à la sienne et qui, comme il le dira, lui évite pour une fois de tenir ce discours et ce rôle pessimiste au sein du groupe.

Bérénice, qui souffrait comme je l'ai souligné de sa place dans le groupe, et qui gardait la trace douloureuse d'une réflexion de Frédéric quelques semaines plus tôt, se trouve de façon surprenante à *porter une parole* qui lui appartient autant qu'elle appartient à Frédéric. D'une certaine manière, Bérénice semble également témoigner d'un vécu dépressif qui traverse le groupe, mais qui ne parvenait à s'exprimer que par la mise en commun d'expériences individuelles et la valorisation défensive du groupe. Dans cette prise de parole, marquée par la généralisation de l'expérience de solitude ainsi que par une tonalité émotionnelle exprimant une certaine détresse, Bérénice semble synthétiser l'ensemble des contributions individuelles, et traduire ici un sentiment partagé. Tout se passe comme si elle joue alors le rôle de *catalyseur* de la vie émotionnelle groupale.

Plus tard, et alors que la séance touche à sa fin, Bérénice prendra de nouveau la parole, cette fois pour exprimer un ressenti intime, celui de se sentir seule au sein même du groupe. En effet, ses multiples addictions, notamment en lien avec le comportement, lui donnaient le sentiment douloureux de se sentir à l'écart des autres. Ce vécu, faisant écho à la plainte qu'elle m'avait rapportée plus tôt, trouvait ici une occasion de s'exprimer dans le groupe. D'une certaine manière, il semble que l'ensemble de la discussion, centrée sur les expériences de solitude vécues par les uns et les autres dans leur vie extérieure, résonnait particulièrement avec le sentiment rencontré par Bérénice dans son rapport au groupe. Ce sentiment partagé trouvait ainsi à ce moment une illustration dans l'ici et maintenant de la séance groupale. Brusquement, le sentiment de solitude n'était plus une caractéristique de la vie extérieure, mais trouvait dans le groupe les conditions d'une actualisation transférentielle. La possibilité d'exprimer ce sentiment permettait à chacun de s'y identifier, favorisant ainsi le passage du partage d'expérience à l'élaboration groupale d'un sentiment partagé. Le retour contenant du groupe fournissait en quelque sorte l'opportunité de passer de la répétition à l'élaboration. Du même coup, la différence trouvait droit de cité dans le groupe. Elle n'était plus synonyme de l'isolement rapporté dans les expériences individuelles mais d'un sentiment d'appartenance. Cette séquence devait avoir une importance particulière pour Bérénice, qui terminera la séance dans un grand soulagement en signifiant sa satisfaction de cette séance, « *la meilleure à laquelle [elle] ai[t] eu l'occasion de participer* ».

## **1.2. Les réactions en miroir**

La discussion groupale compare le groupe à un miroir, mais à un miroir qui renverrait de l'identique, le partage d'une expérience qui serait la même pour tous, alimentant l'idée que la compréhension mutuelle repose dans la rencontre avec le même. Ainsi le sentiment de solitude est-il projeté à l'extérieur, dans les relations familiales ou amoureuses. Paul associe ce sentiment à un « *vide* » qui engage la qualité des liens avec ses proches. Le seul lien véritable est ramené dans le groupe : comme le dit Helori au sujet du groupe, « *entendre les autres, ça éveille de l'amour en moi* ». Mais il ne s'agit pas de tous les autres, uniquement des autres dépendants : avant que la possibilité d'installer une relation différenciatrice impliquant la figure du double

n'apparaisse<sup>14</sup>, le miroir ne peut refléter que ce qui rejoint l'identité de perception. Le miroir dont il s'agit ici, renvoie à un « *miroir narcissique*, qui ne réfléchit que le soi en excluant la vision de l'autre » (Pines, 1983). Ce mode de rapport au miroir rappelle la définition du « double animique », décrit comme un « état du psychisme qui ne saisit du monde que ce qu'il est lui-même, le monde n'étant qu'un miroir où il se reflète par projection » (C. et S. Botella, 2001, cité par Jung, 2015, p. 79).

Le passage du *miroir narcissique* au *miroir social* implique un nouveau rapport à l'altérité. Pines (1983) rappelait que le processus de *mirroring* désigne « l'impact de l'information sur le soi qui est dérivée de l'interaction sociale et de la relation dans le cadre d'un groupe analytique ». En d'autres termes, « il s'agit d'un processus dialectique dans lequel se reflètent des similitudes et des différences » (Jørgensen, 2022). Dans cette définition, le miroir implique quelque chose de soi qui fait retour depuis l'extérieur, que la rencontre avec l'altérité permet de mettre en forme et qui peut ainsi être métabolisé psychiquement. Pines (1983) introduit une différence entre deux types de phénomènes de *mirroring* : un type de miroir primitif et un type essentiellement bienveillant, exploratoire et dialogique, dans lequel différents points de vue peuvent être exprimés et acceptés. Dans ce dernier type, il est essentiellement question d'un miroir vivant et dynamique, porteur à la fois de l'identique et de la différence.

Dès lors, ce qui est reflété dans le miroir auquel se réfère Paul, est de l'ordre de l'identique, moment fondateur du narcissisme primaire, permettant l'instauration d'une continuité psychique et du sentiment d'exister. Les relations dans le groupe s'établissent alors sur le mode de l'indifférenciation, nécessaire aux premiers temps de la vie psychique, à condition de s'articuler à la rencontre progressive avec une altérité reconnue comme telle, responsable de la capacité « à fabriquer de l'autre là où le sujet rencontre du même » (Jung, 2015, p. 80).

### 1.3. *Le porte-voix*

C'est dans ce contexte de liens groupaux qu'intervient Bérénice, en deux temps en quelque sorte : tout d'abord en parlant pour elle-même, pour Frédéric et pour le groupe, traduisant puissamment un sentiment de solitude inévitable et impossible à combler ; puis en signifiant son propre vécu à l'intérieur du groupe, vécu marqué par la différence et l'impression d'être à

---

<sup>14</sup> L'acte de naissance de cette capacité est probablement à situer à un moment ultérieur dans la vie du groupe, comme je tenterai de le montrer par la suite

part. Cette double intervention permet à Bérénice de s'installer durablement dans le groupe et d'y trouver sa place. Mais comment s'articulent ces deux interventions, et comment comprendre d'un point de vue groupal que cette séquence ait pu permettre à Bérénice de vivre la « meilleure séance » à laquelle elle ait participé ?

Lors de sa première prise de parole, Bérénice parle à la fois pour elle-même et pour Frédéric, de même qu'elle semble traduire une inquiétude sous-jacente aux associations groupales. De fait elle se trouve en position de *porter une parole* qui la concerne, en même temps qu'elle concerne les autres du groupe.

Le concept de porte-voix est d'abord apparu chez Pichon-Rivière qui le définit comme « celui qui, dans le groupe, dit à un moment donné quelque chose, énonce quelque chose, ce « quelque chose » étant le signe d'un processus groupal qui, jusqu'à ce moment-là, était resté latent ou implicite, comme dissimulé à l'intérieur de la totalité que constitue le groupe » (Pichon-Rivière, 2004). Ce concept est ensuite repris par René Kaës, qui en fait l'une des principales *fonctions phoriques*, terme désignant les emplacements occupés par les différents membres d'un groupe dans l'ensemble constitué. Il les situe dans le registre des fonctions intermédiaires, établissant des voies de passages entre l'intrapsychique, l'inter et le transsubjectif. Il écrit (Kaës, 2013, p. 153) :

*J'ai appelé phoriques de telles fonctions car elles incluent et dépassent la seule liaison entre deux bords disjoints, la frontière entre deux espaces discontinus. Les personnes qui les incarnent sont aussi en charge de ces fonctions, elles les portent autant qu'elles sont portées par elles, elles portent trace de ce qui les a créées et de ce sur quoi elles sont fondées*

En ce qui concerne le porte-parole, le sujet porteur de cette fonction au sein d'un groupe « établit des liaisons entre l'expérience et sa désignation, une association entre les mots, une transformation de l'expérience et de l'usage de la parole » (*Ibid.*, p. 156). Ainsi, le porte-parole se trouve délégataire d'une pensée, d'une émotion ou d'un vécu du groupe, ce qui lui assigne une place spécifique au sein de l'ensemble groupal. Les personnes en charge de ces fonctions phoriques se trouvent « portées par elles » comme le dit Kaës. Elles les situent ainsi à l'articulation du fonctionnement intrapsychique, des liens intersubjectifs et de la chaîne associative groupale.

En affirmant que la solitude est une composante intrinsèque de la condition humaine, portant dans le groupe la parole de Frédéric, et traduisant une pensée qui semble sous-jacente à l'ensemble des membres du groupe, Bérénice occupe la fonction de porte-voix, verbalisant paradoxalement une préoccupation groupale qui ne peut s'exprimer que partiellement, mais qui constitue à ce moment la préoccupation cachée au niveau groupal. Cette préoccupation est implicite, dans la mesure où les contributions individuelles mettent en avant l'idée que le groupe permettrait de manière magique d'échapper à cette solitude fondamentale. L'aspect défensif de cette idée se donne à voir à travers les effets de l'intervention de Bérénice, qui plonge le groupe dans une réflexion et une perplexité qui évoquent l'aspect de révélation soudaine que recouvre cette prise de parole.

Ainsi, Bérénice se situe à une place, porteuse d'une vérité du groupe, mais également portée par cette fonction qui la définit et lui attribue une place dans le réseau des liens intersubjectifs. Cette à partir de cette place, qui entraîne un premier effet de soulagement chez Bérénice ainsi que dans l'ensemble du groupe, qu'elle peut alors affirmer dans un second temps le sentiment de différence qui l'accompagne dans son rapport au groupe. Rassurée quant à la place et la fonction qu'elle occupe, tout se passe comme s'il lui devenait soudainement possible de s'identifier au groupe dans cette différence. Bérénice peut enfin se reconnaître dans l'image que lui renvoie le groupe, dans la mesure où s'est produite une première rencontre, une première coïncidence entre son ressenti personnel, le ressenti d'un autre et de plus d'un autre, selon la formule de René Kaës. En d'autres termes, l'inscription de Bérénice dans le groupe se passe en deux temps : un premier temps qui la situe dans son rapport aux autres et dans la fonction de délégation qu'elle occupe dans le groupe, et un second temps qui peut alors l'installer dans sa différence, différence qui ne l'exclut plus de l'ensemble mais qui l'y inclut, à la fois dans le groupe et différente des autres. C'est probablement cette conjonction de deux temps complémentaires qui procure cette forme de jubilation qui conduira Bérénice à qualifier cette séance de « *meilleure à laquelle [elle ait] participé* ».

## **2. L'acte comme tentative de figuration**

### **2.1. *L'image du suaire***

Certains moments de la vie du groupe ont pu marquer un basculement dans l'élaboration des processus psychiques engagés par chacun et par le groupe. Parmi ces moments, le recours à

l'agir a constitué l'une des modalités par lesquelles ce qui ne pouvait trouver la voie de l'expression verbale a pu cependant se frayer un chemin vers une possible mise en sens. Il s'agit de montrer comment, dans le fil de la vie groupale, l'agir a pu s'établir comme une tentative de figuration, dans une dimension tout à la fois de rupture et de continuité avec les processus groupaux.

La treizième séance de notre échantillon donne une illustration exemplaire de la façon dont le recours à l'agir a pu faire irruption sur la scène groupale, mettant à l'épreuve le groupe dans ses fonctions contenant et dans ses capacités réflexives. Le thème choisi portait sur la différence entre sevrage et abstinence. Cette question avait fait débat précédemment et avait amené une interrogation sur la place que chacun peut avoir dans le groupe. Dès le début de la séance, Tristan prend la parole pour indiquer l'importance pour lui de distinguer les deux notions de sevrage et d'abstinence. Il précise que ce sujet « *[lui] a fait perdre 10 ans* ». Rapidement il est interrompu par Helori qui fait irruption dans la pièce avec quelques minutes de retard, demandant s'il a loupé quelque chose. Fabrice lui fait remarquer qu'il a interrompu Tristan, qui reprend par une plaisanterie acerbe « *Ouais, c'est retour vers le futur* ». Dès ce début de séance, la tension est palpable, et le rapport à la temporalité est au premier plan, temporalité déformée en quelque sorte, dans laquelle le temps semble se retourner sur lui-même dans une circularité laissant présager que le passé peut resurgir à n'importe quel moment.

C'est dans ce contexte que Tristan reprend le cours de son discours et sort brusquement d'un vieux sac en plastique posé sous sa chaise une vieille chemise usée. Il explique qu'à l'occasion du ménage qu'il faisait chez lui, il a retrouvé au fond d'un placard ce vestige, qu'il appelle son « *suaire* », et rappelle le contexte historique : il s'agit d'une chemise dont il s'est servi comme garrot dans les années 80, période à laquelle il consommait par voie intraveineuse du « *speed ball* », mélange de cocaïne et d'héroïne. D'abord capté par la vision de cette chemise et par les motifs étranges qu'elle offre à la vue de tous, je ne réagis pas immédiatement. Il me faudra de longues minutes pour réaliser que les motifs qui me semblaient à première vue décorer ce vêtement sont en réalité de vieilles tâches de sang. L'irruption de cette chemise sur la scène groupale nous confronte en effet à un retour du passé surgissant violemment dans l'ici et maintenant de la séance de groupe. Comme il l'annonçait quelques minutes plus tôt, cette scène évoque un véritable « *retour vers le futur* », collusion radicale entre le passé et le présent.

Confronté à cet acte et cette vision qui risque de submerger mes propres capacités d'élaboration autant que celles du groupe, je reste plongé quelques temps dans une sorte de sidération, me demandant si Tristan va consentir à cacher la chemise ou s'il va la garder ainsi

sur ses genoux durant le déroulement de la séance. Je suis alors saisi par la violence et l'effraction que constitue ce rappel à la réalité, au sang exposé à la vue de tout le monde, et à la mort. Je ne peux qu'interroger à plusieurs reprises la nécessité de montrer ce vêtement, et pointer la violence que je ressens dans cette situation.

Tristan explique alors que ceci lui permet de montrer d'où il vient. Il se sert de sa chemise pour étayer son propos et interroger sa place dans le groupe. Il dit : « *Je me demande si j'ai ma place dans le groupe ou si je prends la place de quelqu'un d'autre. Est-ce que je ne suis là que pour emmerder les autres ? En voyant cette chemise je me suis dit que j'étais bien ici* ». Reprenant partiellement mes esprits, j'interroge : « *Je trouve que c'est très violent de sortir ici cette chemise devant tout le monde. Peut-être qu'on peut s'arrêter une minute là-dessus, ainsi que sur l'interrogation concernant la place dans le groupe ?* »

A travers ce recours à l'agir et au « montrer », les capacités de contenance du groupe sont mobilisées, avant de pouvoir traiter psychiquement les éléments contenus dans cette séquence. Le réseau groupal s'organise alors en deux temps : dans un premier mouvement, il s'agit de ramener Tristan dans le groupe, lui qui à travers l'acte s'expulse de lui-même (De Luca et Estellon, 2015). Sandrine et Fabrice vont alors soutenir Tristan en l'assurant qu'il est bien à sa place dans le groupe.

Cet acting au cœur du groupe permettra dans un second temps de la séance d'ouvrir à des préoccupations similaires chez d'autres participants, s'interrogeant également sur leur légitimité à faire partie de ce groupe. Paul déclare que lui-même s'est beaucoup demandé pourquoi il venait, et partage son expérience : « *J'avais beaucoup de mal à être dans un groupe avant. Je ne m'étais jamais senti faisant partie d'un groupe. C'était une problématique pour moi-même. Ici, je sens que je fais partie du groupe* ». Plus tard dans la séance, Sandrine tentera de mettre en sens, et comme un prémisses à la symbolisation, ce recours à l'agir en en proposant une interprétation : « *Quand tu as montré ta chemise, c'était pour montrer d'où tu viens, à quel point ça a été difficile* ». En d'autres termes, il s'agissait ici de mettre en acte, au sens propre, l'idée selon laquelle Tristan avait « mouillé la chemise » pour en arriver là. C'est cette souffrance, symbolisée par la chemise sanglante, qui justifie son appartenance au groupe, souffrance considérée comme le premier organisateur du groupement, et le motif partagé d'appartenance au groupe.

## 2.2. *L'émergence de la figure du double*

Cet épisode permet ainsi de mettre en acte une interrogation sur la place dans le groupe qui s'était amorcée lors de la séance précédente. En effet, Tristan brandit comme un étendard ce qui atteste et légitime sa place dans le groupe. Le groupe, formant caisse de résonance, permet alors de reprendre et de mettre au travail cette question, qui ouvrira à des développements ultérieurs.

Cette séance voit en effet se déployer avec une grande actualité les questions de mort, de deuil, de perte, de séparation. La chemise ensanglantée est présentée par Tristan comme « *un suaire* », et fait surgir sur la scène du groupe le thème de la mort, mais aussi du fantôme et de la résurrection. La douleur et le sentiment de perte lié à l'arrêt des consommations est exprimée avec force par Bérénice. Dans l'arrêt, « *c'est le deuil* », il s'agit « *d'acter la perte* », et elle s'exclame : « *Sandrine, tu parlais de deuil et de perte, et c'est quelque chose que je ne supporte pas du tout !* ». Le suaire annonce crûment la mort. Il s'agit du « linge dans lequel on ensevelit un mort » selon la définition du Larousse, et cette représentation semble ainsi condenser la préoccupation du groupe à ce sujet, mais peut-être aussi, paradoxalement, au sujet de la vie et de la construction identitaire.

Par ce linge, Tristan se donne également un statut particulier dans le groupe, première affirmation d'une différence. Déjà mort, Tristan s'identifie à un fantôme. Ou plus exactement, il fait apparaître par cet acte un double fantomatique, mort dans et par sa consommation addictive dans les années 80, et dont la figure est convoquée dans le groupe à travers le retour de son suaire. Dans une certaine mesure, l'irruption du suaire entraîne dans le même mouvement l'apparition d'un double fantôme, dont la présence inquiétante me semblera hanter la suite de la séance.

Mais comment décrire ce double particulier qu'est l'apparition du fantôme sur la scène groupale ? Selon Freud, la figure du double remonte aux temps originaires du narcissisme primaire et est considérée comme « une assurance contre la disparition du moi (...), et l'âme « immortelle » fut vraisemblablement le premier double du corps » (Freud, 1919, p. 168). Ce n'est que dans un second temps du développement psychique que le double revêt le caractère inquiétant de l'annonce de la mort. L'émergence d'un double fantôme sur la scène du groupe appelle donc directement la représentation de la mort, quand bien même elle permet de la défier, renouant avec « l'amour de soi illimité du narcissisme primaire » (Ibid., p. 168). Ce suaire contribue à identifier Tristan à une figure messianique, non seulement survivant mais aussi

ressuscité, symbolisant son immortalité. Dans un registre différent, ne revient-il pas au fantôme la possibilité de hanter un lieu pour l'éternité, occupant ainsi une place dramatiquement ambivalente, pour toujours à sa place, mais à jamais exclu du monde des vivants ? En faisant son apparition sur la scène groupale, le fantôme renvoie ainsi à une place particulière, symbole de la double appartenance aux deux mondes définitivement hétérogènes de la vie et de la mort.

Le double fantôme signifie donc la mort en même temps qu'elle signe l'immortalité. A la fois mort et vivant, présent et absent, toxicomane et sevré, l'apparition du double constitue une voie de passage, une transition, et rétablit une continuité entre des états hétérogènes et exclusifs. En ce qui concerne Tristan, son impossibilité à atteindre l'abstinence a interrogé sa place vis-à-vis des autres membres du groupe. Le double, à la fois dedans et dehors, dévoile ce qui devait rester caché, révèle ses origines en exhibant les vestiges de son existence passée, et fait éprouver à chacun cette violence originaire, sidérante et en même temps porteuse de sens. L'émergence du double, rappellent Jung et Francisco (2017), se révèle souvent lorsqu'un sujet se trouve aux prises « avec un défaut de réflexivité allant jusqu'à entraver le sentiment de continuité identitaire et sa capacité à se sentir exister autant pour lui-même que pour l'autre » (p. 253).

Au niveau groupal, l'apparition du double fantôme exprime l'idée que l'appartenance au groupe ne peut dès lors être uniquement considérée à partir du statut d'abstinente ou de consommateur, identifiant par le symptôme les différents membres, à partir de l'identique. C'est plutôt par ce qui unit et en même temps différencie que peut s'appréhender l'appartenance au groupe. La *chemise-suaire* permet à Tristan de confirmer qu'il a bien sa place, et d'être rassuré à ce propos par le groupe. L'accès par ce biais à la différence est exprimé au sein du groupe, même si celle-ci peut être ressentie douloureusement, comme l'exprime Sandrine : « *Pour nous c'est parfois perturbant, d'entendre que tu consommes encore quand nous on se bat pour arrêter* ».

Johann Jung (2015) a montré l'importance de la relation au double dans la construction identitaire, l'accès à la réflexivité et à l'altérité. Il rappelle que la rencontre précoce d'un objet investi en double est une condition nécessaire à l'éprouvé d'un premier sentiment d'identité. La découverte ultérieure de l'extériorité de l'objet permet l'instauration d'une relation à un double transitionnel, nécessaire à l'harmonisation des registres du même et de l'autre. C'est par la constitution du double transitionnel que l'individu parvient à s'éprouver en tant que sujet pensant, en relation à soi-même et aux autres. Jung écrit ainsi qu'à travers l'émergence du double dans ses différentes formes (*Ibid.*, p. 84),

*l'exploration des formes de non identité à soi ou d'altérité nous semble ainsi pouvoir constituer un axe complémentaire pour saisir les processus par lesquels un sujet parvient à « construire » son identité, à s'éprouver et à se penser lui-même, d'abord en présence de l'objet, puis dans la relation de soi à soi qui en est l'héritière*

L'apparition du double sur la scène groupale médiatiserait-elle alors un premier rapport à la différence et à l'altérité ? Chapellière (2010) propose l'hypothèse selon laquelle l'émergence du double puisse être « une alternative passagère, une passerelle pour « sortir de soi », du moi encore pris dans le lien primaire et l'autre indifférencié » (p. 91).

Le recours à l'acte de « montrer » ne relève alors pas nécessairement de la pure décharge économique, court-circuitant les processus de symbolisation. Cette séquence donne à y voir au contraire toutes les potentialités de mise en sens qu'elle recèle. Comme le propose Jung (2014), elle nous invite plutôt à considérer l'agir « non plus dans une perspective défensive, comme une pure décharge évacuatrice, mais également, à partir de sa visée intersubjective, comme une tentative de mise en forme de l'expérience subjective » (p. 157). Dans cette perspective, c'est aussi le groupe entier qui devient le double, en charge de restituer réflexivement quelque chose de « l'altérité identitaire du sujet » (*Ibid.*, p. 158). Mon invitation à « s'arrêter là-dessus », l'interprétation proposée par Sandrine, les confirmations sur le fait que Tristan ait bien sa place dans le groupe, peuvent-elles être comprises alors comme des tentatives groupales de constituer un « moi auxiliaire » susceptible de réfléchir le vécu inquiétant exprimé par Tristan ? Tristan terminera d'ailleurs la séance en disant que cette séance lui a fait du bien, que parfois, « *on a tendance à oublier* ». Il me semble toutefois important de noter dès maintenant que, si cette séquence signe en partie la possibilité d'établir un premier rapport à l'altérité, cet accès ne permettra pas de trouver une issue durable à la problématique de la différence dans le groupe. La suite montrera en effet, et j'y reviendrai lors du prochain chapitre, l'angoisse soulevée par cette présence au sein du groupe et la violence dont Tristan se verra tout à la fois le vecteur et le dépositaire.

Cette séquence figure donc un moment charnière dans la vie du groupe. L'irruption du réel de la mort à travers la chemise-suaire fait effraction au sein du groupe, le plongeant dans la sidération en le confrontant brutalement aux limites de ses capacités de symbolisation. Mais cet évènement permet dans le même temps une première mise en sens, par l'apparition d'une figure du double agissant comme une tentative de se constituer dans les deux registres du même et du différent. La figure du double se déplace alors sur le groupe dans son ensemble, qui en reprenant

à son compte les thèmes vécus douloureusement de la perte, du deuil et du sentiment d'appartenance, restitue les affects contenus mais non élaborés dans la présentation de la chemise-suaire.

Finalement, on voit comment le passage par l'acte s'inscrit comme une condensation et une tentative de figuration des enjeux psychiques groupaux dans l'addiction. La chemise-suaire recouvre donc des significations diverses. En tant qu'acte de création d'une figure du double, elle est porteuse à la fois d'un fantasme d'immortalité et d'une tentative de constitution d'un rapport à l'altérité. Mais à un niveau différent, en se faisant support des préoccupations groupales concernant le deuil et le sentiment d'appartenance, l'acte et sa figuration se constituent-ils également comme un organisateur groupal ?

### 3. Un groupe de surhommes ?

A plusieurs reprises, surgit dans le déroulé des séances du groupe une référence insistante, qui apparaît comme une figuration de l'imaginaire groupal. Elle apparaît d'abord lors de la troisième séance d'observation. Le thème de la séance portait sur « les gros dossiers », en entraîne la discussion du groupe dans deux directions différentes, vers les questions et les projets qui s'ouvrent lorsqu'on sort de la consommation addictive, et d'un autre côté vers les questions qui restaient inaccessibles pendant la période d'addiction, questions portant sur les souffrances passées. Pendant la séance, Vaiura déclare essayer d'éviter de se mettre en colère car « *il a la voix qui porte, comme un centaure* » substituant ainsi la figure mythologique du centaure à celle de Stentor, convoquée dans l'expression « avoir une voix de Stentor ». Peu après, tandis que Poulbot prend la parole, Sandrine se met à rire. Sur mon invitation, elle précise le motif de ses rires : « *ça me fait penser à l'homme bionique !* ». Cette image est largement reprise et commentée : « *C'est Steve Austin, l'homme qui valait les trois milliards !* » s'exclame Frédéric. « *On est un groupe de surhommes* » complète Helori. Rapidement après, Sandrine évoque les effets de la consommation d'alcool sur le corps. Elle introduit ainsi la question des *transformations corporelles* induites par l'ingestion d'une substance extérieure.

Quelques semaines plus tard, au décours de la séance 11, Helori tente de décrire Vaiura à Fabrice. Il glisse en référence aux nombreuses interventions chirurgicales subies par Vaiura, « *il est presque tout refait à l'intérieur* », et quelqu'un ajoute « *comme Steve Austin !* ».

Ainsi par deux fois, le personnage fictif de Steve Austin émerge dans le fil du groupe, d'abord comme une association éveillée par la discussion, comme c'est le cas lors de la séance 3, puis pour désigner un membre du groupe, Vaiura, dont les atteintes somatiques graves ont nécessité de multiples interventions et des greffes d'organes. Steve Austin, héros d'un feuilleton télévisé diffusée initialement en France durant les années 1970, est un astronaute victime d'un grave accident ayant entraîné de lourdes opérations chirurgicales et le remplacement de certaines parties de son corps par des *prothèses bioniques*. Ces prothèses lui ont permis d'augmenter considérablement ses performances physiques, le transformant en véritable surhomme. Le groupe devient immédiatement identifié à ce personnage, issu de l'imaginaire groupal, et devient ainsi « *un groupe de surhommes* ». Mais comment rendre compte de l'émergence de cette figure dans le groupe, qui revient à deux reprises à plusieurs semaines d'intervalle, et dont rien ne semblait auparavant présager l'irruption sur la scène du groupe ?

### 3.1. *La « volonté de puissance »*

L'idée de puissance est spontanément amenée à travers le lapsus initial de Vaiura, par lequel il s'identifie à un centaure, figure mythologique, mi-homme mi-cheval, figure puissante dont le plus célèbre, Chiron, se distingue aussi par son immortalité. La reprise et le développement de cette idée dans la séance par la référence à Steve Austin précise l'image de l'homme augmenté et la situe comme une production fantasmatique caractérisant la vie psychique groupale.

Cette image de l'homme augmenté préfigurée par un personnage fictif est d'une actualité saisissante : comme le rappelle Cristina Lindenmeyer (2018), l'avènement technologique permet une modification en profondeur de la condition humaine allant « de pair avec une prétention de mutation anthropologique, que porte à l'expression le mouvement transhumaniste, mouvement idéologique et spéculatif qui annonce l'avènement d'une ère prétendant à terme rectifier la réalité humaine » (p. 120). Mais ce désir d'augmentation de soi a probablement toujours existé et tient à la condition humaine, marquée dès l'origine par l'incapacité structurelle à apaiser totalement et durablement la force pulsionnelle qui l'anime (Lindenmeyer, 2018, 2020). En effet, l'être humain est caractérisé par la *néoténie*, cette prématurité le rendant dès la naissance dépendant d'un *autre secourable*, *nebenmensch* dans la terminologie freudienne, pour la satisfaction de ses besoins. Cependant, la fonction de cet autre

secourable ne se limite pas à la pure satisfaction biologique et entraîne par son intervention une prime de plaisir introduisant l'infans au règne du principe de plaisir, en même temps qu'elle éveille un manque, un « reste à satisfaire » (Lindenmeyer, 2020). La promesse offerte par l'augmentation humaine est celle d'en terminer avec ce manque structurel de la condition humaine, et de renouer avec la toute-puissance infantile. En quelque sorte, la technologie vient ici donner foi et crédit à l'illusion d'une possible indépendance totale à l'égard de l'environnement, d'un affranchissement des limites imposées à l'homme par son propre corps, et de réaliser ainsi, comme l'écrivait Vera O'Campo (1989) et comme je l'ai rappelé dans le premier chapitre de cette thèse, « une totale autonomie de jouissance ».

Lindenmeyer souligne également les limites et enjeux psychiques de ce phénomène d'augmentation humaine. Car si la technique permet bel et bien une augmentation des performances de l'homme, elle tend à créer une confusion entre les domaines du physique et du psychique. S'il est clair depuis les premières avancées freudiennes concernant la conversion hystérique que le psychique trouve dans le somatique une voie d'expression privilégiée, il n'en reste pas moins que ces deux registres de fonctionnement ne sauraient être rabattus l'un sur l'autre, dans une équivalence qui abolirait tout écart et toute distance. Les voies de passage, voies également de transformation entre énergie psychique et somatique sont d'une importance majeure, dans la mesure où elles témoignent également du travail psychique exigé par la condition humaine. La pulsion, concept limite entre psychique et somatique comme l'annonce la théorie freudienne, en est l'exemple le plus significatif : la poussée, force quantitative issue de l'intérieur même de l'organisme, trouve dans la représentation sa traduction psychique. L'illusion de trouver dans la technologie et la transformation corporelle une solution à l'incomplétude du sujet humain, expose celui-ci du même coup au risque de l'aliénation. On voit ici se dessiner le parallèle avec le recours addictif, qui constitue comme l'annonçait McDougall une solution plus psychosomatique que psychologique à la souffrance psychique (McDougall, 2004).

Ainsi, Lindenmeyer soutient la thèse selon laquelle « les technologies, bien qu'elles aient pour but « d'améliorer » le sujet, maintiennent in fine celui-ci, au regard de certaines situations, dans une position de dépendance régressive et infantile dont le champ des addictions en est un des exemples éloquents » (Lindenmeyer, 2020, p. 19). L'émergence sur la scène groupale de cette image de l'homme augmenté, à laquelle le groupe lui-même se trouve identifié, traduit-elle alors, le fantasme de se trouver un jour débarrassé des limites imposées à chacun par son rapport au manque ? Le « groupe de surhommes » présenterait alors toutes les qualités pour

entretenir la promesse illusoire de devenir un jour un « dieu prothétique » (Lindenmeyer, 2018, 2020).

### 3.2. *Un marqueur de la différence*

Mais en amenant au premier plan cette image de l'homme augmenté dans la vie du groupe, une distinction s'opère clairement. Le groupe de surhommes ne peut représenter que ceux qui partagent l'illusion qu'une telle opération peut s'avérer possible. Les professionnels, de fait se trouvent exclus de ce groupe. Alors que l'euphorie se saisit de l'ensemble des membres à l'évocation du personnage de Steve Austin et du groupe de surhommes, Frédéric se tourne vers le couple de professionnels et s'amuse : « *Ils comprennent rien eux, ils sont trop jeunes !* ».

Ainsi les professionnels sont-ils renvoyés à leur ignorance d'une part, mais également à leur génération. Une distinction très claire s'opère entre « les surhommes », et ceux qui se définissent par le manque : manque de compréhension, manque d'expérience, manque de connaissances... C'est du moins la façon dont cette remarque humoristique sera ressentie par Marine autant que par moi-même. Dans un retournement, les « parents-thérapeutes » dont on risquerait de dépendre deviennent les enfants, et la dépendance s'inverse. J'ai montré plus haut l'importance du *leader* dont dépend la survie et la paix du groupe contre les menaces extérieures. A travers l'identification aux surhommes, le groupe semble pouvoir s'affranchir dans l'euphorie d'un *leader* qui échoue à remplir sa mission, et triompher dans son projet d'émancipation.

L'apparition de cette représentation dans l'imaginaire groupal donne donc à voir une nouvelle forme d'organisation du groupe, dont la caractéristique principale repose dans la recherche d'une toute-puissance dans laquelle tout tiers semble exclus. Le groupe apparaît alors investi comme le lieu de réalisation régressive de la toute-puissance infantile. Cependant, la mise en image et en mots de ce dessein à travers le personnage de « l'homme qui valait trois milliards » offre, à la différence de l'addiction, une possibilité nouvelle de soumettre l'illusion addictive au travail élaboratif du préconscient.

#### 4. Les chevaliers de la table ronde

Cette image surgit au cours de la séance 16, alors que la représentation du *groupe-refuge* se trouve très largement convoquée. Il s'agit d'une séance marquée par le retour de Maria, ancienne patiente du service bien connue, abstinente depuis de longues années et qui découvre à l'occasion de ce retour les modifications apportées au dispositif. Maria a décidé de revenir spontanément au groupe alors qu'elle affronte une situation particulièrement difficile. Elle vient de perdre un ami proche et les funérailles récentes l'ont fragilisée. C'est ce contexte qui l'a conduite à chercher du « *réconfort auprès de [sa] famille de l'hôpital* ». Cette introduction de Maria touche l'ensemble du groupe, qui se retrouve autour d'une base narcissique commune. Le groupe est un miroir reflétant l'amour maternel, même si Bérénice reconnaît que « *tout l'amour du monde ne peut compenser [son] manque d'amour pour [soi]-même* ». Cette situation illustre la manière dont le *groupe-refuge* peut constituer une solution face au chagrin de la perte. Je souligne au cours de la séance l'évitement du négatif, permettant de conserver au groupe sa dimension protectrice face aux dangers de l'extérieur.

C'est dans ce moment d'élation groupale que Maria compare le groupe aux Chevaliers de la Table Ronde, à la recherche du Graal. Cette image figure à la fois le groupe, les liens du groupe et ce qui unit ses membres. Amusé par cette image avant d'en percevoir la portée, j'interroge la nature du Graal, ce qui fera réagir l'ensemble du groupe. Kaës (2005) a rappelé l'existence d'organiseurs culturels de la groupalité, coexistant avec les groupes internes dans l'organisation du processus groupal (p. 11) :

*Ces organisateurs [les groupes internes] coexistent avec des organisateurs d'origine sociale et culturelle, par exemple des modèles héroïques de groupe, historiques ou proposés par des mythes, des contes ou des légendes : par exemple le groupe des douze apôtres, le groupe des naufragés de la Méduse ou les survivants d'une catastrophe aérienne, les Chevaliers de la Table Ronde, un groupe d'explorateurs etc.*

L'apparition de cette image dans le groupe témoigne donc d'une représentation mythique du groupe contribuant à en organiser le processus. Mais si cette représentation constitue un organisateur culturel du groupement, quelles sont les spécificités de cette image appliquée ici à ce groupe ? Il est possible de relever à partir de ce mythe deux axes principaux susceptibles de nous éclairer sur la manière dont cette image figure les enjeux de la vie groupale.

#### 4.1. *Le maintien de la paix*

Les chevaliers de la table ronde se caractérisent en partie par l'idéologie égalitaire qui les organise, sous l'autorité toutefois d'Arthur qui réunit les chevaliers et pose l'acte de fondation de ce groupe. Arthur, d'une force colossale, presque toute-puissante, se définit par ailleurs par sa bonté et sa préoccupation égale pour chacun des chevaliers. Leurs missions principales se partagent entre deux objectifs : le maintien de la paix dans le royaume, et la quête du Saint-Graal. Ainsi la première de ces missions présuppose l'établissement d'un ordre du monde, séparé entre les gardiens du royaume, porteurs du Bien, et les agresseurs potentiels, porteurs du Mal. Ce qui permet la cohésion du groupe repose donc dans un clivage entre un bon groupe et un monde extérieur porteur des pulsions hostiles et de l'agressivité. Il s'agit donc pour les chevaliers de défendre un royaume et la loi qui l'organise, et dont le roi Arthur est le représentant. A travers cette histoire est donc convoquée dans le groupe la mise en place d'un clivage entre intérieur et extérieur du groupe, ainsi que la finalité du groupe de défense contre un danger d'agression situé de manière diffuse dans le monde extérieur. Ce danger extérieur se trouve évoqué dans le courant de la séance, les échanges fustigeant le fonctionnement d'une société faisant la part belle à l'alcool et aux publicités dont il est l'objet. Les chevaliers de la table ronde trouvent ici leur ennemi, contre lequel ils doivent se battre au quotidien.

Ce qui unit le groupe est par ailleurs son allégeance au père tout-puissant, le roi Arthur, figure idéalisée d'un père aimant tous ses fils de manière égale, juste et rassembleur. Dans cette optique, la représentation des chevaliers de la table ronde figure l'illusion groupale. Un bon groupe, luttant pour la paix, sous les ordres d'un chef bon et courageux. Toutefois, l'histoire des chevaliers de la table ronde est également émaillée de nombreux conflits et d'histoires de trahison, venant pondérer l'illusion d'a-conflictualité à l'œuvre dans l'illusion groupale. L'histoire adultérine entre Guenièvre, femme du roi, et Lancelot, le meilleur chevalier, en fournit une illustration exemplaire. Derrière l'idéal de bonté et d'égalité, la vie pulsionnelle maintient sa pression, surgissant à la moindre occasion depuis l'intérieur même du groupe. Le royaume du roi Arthur s'effondrera d'ailleurs, miné par les conflits et les guerres. Dans cette représentation, la fin du groupe coïncide avec la destruction et le chaos, et résonne du même coup avec la crainte de la fin du groupe, dont j'ai tenté plus haut de montrer la dimension catastrophique durant une partie du développement du groupe.

Dans cette représentation mythique, nous sommes bien en présence de chevaliers, égaux entre eux mais dévoués à un chef qui, même s'il se présente dans une sorte d'égalité avec les

autres, n'en reste pas moins roi, tout-puissant et auquel les chevaliers prêtent allégeance. Cette séance verra d'ailleurs se manifester un transfert positif envers moi-même, mais également envers Marine. Si celle-ci est complimentée en marge de la séance, je serai désigné moi-même comme « *le bon interlocuteur* », celui qui permet que le groupe se tienne. Nous retrouvons ici le fonctionnement du groupe dépendant, s'en remettant à un *leader* capable de répondre à ses attentes.

#### 4.2. *La quête du Saint-Graal*

La seconde mission principale autour de laquelle s'articule la légende des chevaliers de la table ronde est la quête du Saint-Graal. Le Saint-Graal apparaît dans l'histoire comme une coupe ou un vase qui aurait servi à Jésus-Christ pour la Cène et dans lequel Joseph d'Arimathie aurait recueilli le sang qui coula de son flanc percé. Il s'agit donc d'un objet christique, relique sacrée à laquelle différents pouvoirs peuvent être attribués. Vendryes (1949), dans un travail consacré à la légende du Graal, en rappelle l'origine chez Chrétien de Troyes. Le Graal, vase mystérieux et éclatant, apparaît alors au cours d'une étrange cérémonie dont est témoin un cavalier hébergé pour la nuit par le vieux roi infirme d'un royaume frappé de stérilité. Ce n'est qu'après avoir quitté cet endroit que le cavalier découvre que ce Graal, ne contenant qu'un hostie, nourriture purement spirituelle, possédait le pouvoir de guérir le vieux roi et de rendre la vie au royaume. La dimension religieuse du Graal fut d'après Vendryes ajoutée plus tardivement sous la plume de Robert de Boron, vase merveilleux contenant le sang du Christ et emplissant de la grâce du Saint-Esprit ceux qui le voient. Le Graal, objet de la quête des chevaliers de la table ronde et organisateur principal de leurs aventures est par ailleurs promis à un chevalier d'une pureté parfaite et paré d'extraordinaires vertus. Bien qu'au centre du cycle romanesque, Lancelot ne sera pas le héros de la conquête du Graal en raison de la relation adultérine qu'il entretient avec la femme du roi Arthur, Guenièvre. C'est finalement son fils, Galaad, qui occupera cette place. Galaad, figure de la perfection, en qui « tous les instincts pervers, tous les désirs impurs sont abolis à jamais » (Lot-Borodine, 1921). La quête du Graal est donc finalement achevée, et l'objet convoité, doté de pouvoirs surnaturels, parviendra à être conquis.

La convocation du Graal dans la vie du groupe, est donc particulièrement intéressante, et donne à voir l'imaginaire qui occupe l'activité psychique groupale. Lors de cette séance, je

relève cette représentation du Graal et l'interroge : que serait, pour le groupe, le Graal convoité ? Les associations groupales évoquent alors « *le soulagement* », le fait de « *pouvoir aimer, vivre sans produit* ». Le mythe éclaire ces idées spontanées. En effet, le Graal semble bien représenter un objet idéal, objet christique, miraculeux, capable de rendre la fertilité et la santé, parfois assimilé à la corne d'abondance mythologique au contenu inépuisable (Vendryes, 1949). La recherche du Graal, au sein du groupe, ne représente-t-il pas alors la quête de l'objet idéal qui permettra de sauver le groupe, de mettre un terme à tous les maux, toutes les douleurs et tous les manques ? Le surgissement de cette image sur la scène groupale témoigne en ce sens d'un idéal organisateur du groupe, comme la quête du Graal organise le récit des aventures des chevaliers de la table ronde. Mais cet objet idéal n'est pas sans évoquer, dans le même temps, l'objet addictif, dont j'ai tenté de montrer dans la première partie de cette thèse son élévation au rang d'objet idéal. A partir de là, la recherche du Graal dans le groupe vient-elle figurer l'illusion addictive, dans la quête infinie et par avance vouée à l'échec de l'objet qui comblera tous les désirs et tous les manques ?

D'autre part, le récit mythique dessine dans la quête un personnage pur et parfait, doté de toutes les qualités, et qui sera le héros véritable de la conquête du Graal. Le Graal peut donc encore être trouvé, l'espoir reposant alors sur les épaules du héros mythique qui aura la capacité de l'apporter au groupe. Si j'ai précisé plus haut que le maintien de la paix et la défense du groupe était placés sous la responsabilité d'un *leader* chargé de veiller à cette mission de protection, évoquant ainsi le fonctionnement d'un groupe dépendant, le thème de la quête du Graal fait apparaître un autre mode de fonctionnement. Il s'agit ici de maintenir l'espoir que les attentes du groupe seront satisfaites et que celui-ci sera sauvé. Ce mode de fonctionnement, répondant à ce que Bion (1961) a nommé comme hypothèse de base de couplage, repose dans une attente messianique. Il écrit (p. 103) :

*Pour que l'espoir persiste, il est essentiel que le leader du groupe, contrairement à celui du groupe dépendant ou du groupe attaque-fuite, ne soit pas né. C'est une personne ou une idée destinée à sauver le groupe – résultant en fait de sentiments de haine, de destruction et de désespoir présents en lui-même ou dans un autre groupe -, mais, pour remplir ce rôle, l'espoir messianique ne doit jamais être réalisé.*

Ainsi, l'image des chevaliers de la table ronde semble condenser les deux tâches principales occupant la vie psychique du groupe : d'un côté, il s'agit de préserver le groupe de l'influence et des dangers extérieurs, lui garantissant ainsi de maintenir la paix et le bonheur à l'intérieur

de ses frontières ; d'un autre côté, il s'agit de l'attente fantasmatique d'un messie, d'un héros qui sera en mesure de conquérir et de rapporter le Graal, symbole de l'objet tout-puissant inaccessible et cependant espéré.

Dans la perspective ouverte par Bion dans son étude des groupes (Bion, 1961), on peut avancer que ces deux activités du groupe font appel à deux modes de fonctionnement émotionnel qui alternent en fonction de la tâche dominante à un moment donné la vie du groupe : le *groupe dépendant*, lorsqu'il s'agit de le protéger contre les menaces extérieures, et le *groupe de couplage*, dans lequel le groupe investit une personne ou une idée (ici le Graal) dont l'apparition sauvera le groupe. Mais il est également capital que cet espoir ne soit jamais réalisé. Dans ce registre de fonctionnement, le Graal ne doit jamais être trouvé, la quête ne doit jamais s'arrêter.

Le surgissement des images dans le fil des associations groupales permet de saisir les préoccupations groupales qui déterminent l'agencement de la groupalité au sein de ce dispositif. Elles caractérisent ainsi les productions psychiques propres au groupe, et signent le mode d'investissement du groupe comme lieu de réalisation hallucinatoire du désir. « On entre en groupe comme on entre en rêve » écrivait Anzieu (1975), et ces images, comme celles qui peuplent les rêves, possèdent une valeur inestimable, à condition de les considérer dans leur dimension d'expression inconsciente, issues de l'agencement particulier des appareils psychiques individuels. Le groupe offre ainsi un aperçu unique des processus addictifs, et des enjeux psychiques qui les sous-tendent.

**Points clés :**

*Lors de ce troisième chapitre consacré aux résultats de l'observation groupale, j'ai souhaité mettre en lumière deux aspects fondamentaux du travail de groupe. Le premier porte sur l'organisation des liens intersubjectifs, et je tente d'illustrer comment peut se manifester l'élaboration progressive de la différence au sein du groupe. La reconnaissance de la différence apparaît comme le résultat d'un processus par lequel le sujet se voit attribuer une place dans le groupe, témoignant de son appartenance au double registre du même et du différent. Le second s'intéresse à l'émergence des images au cœur du processus groupal. Ces images, surgies parfois brièvement dans le fil associatif, contiennent de façon condensée, figurée, des préoccupations groupales qui viennent comme un prélude à la symbolisation des enjeux et des processus addictifs. L'émergence d'un double fantomatique à travers l'image du suaire, l'image du groupe de surhommes ou des chevaliers de la table ronde, agissent comme des révélateurs de ce que l'addiction mobilise dans l'économie psychique de chaque sujet et du groupe dans son ensemble.*

# Chapitre 11 : Le groupe : un lieu pour traiter la violence ?

Dans ce chapitre, je propose de revenir sur l'un des aspects de la vie groupale qui s'est avéré central dans le fonctionnement du groupe. J'ai en effet rappelé dans la partie théorique de cette thèse que la violence était constitutive de la vie psychique, et que son défaut d'intégration pouvait entraîner le recours à l'objet addictif idéalisé comme tentative de liaison de la destructivité. Dans cette optique, l'émergence et le traitement des aspects destructifs de la vie psychique dans le cadre-dispositif sont d'un intérêt particulier dans notre cheminement pour cerner les enjeux groupaux propres à l'addiction. Si j'ai établi l'importance de la représentation du *groupe-refuge* comme *modélisation* de l'illusion groupale au sein du dispositif, le négatif en paraît par essence exclu. Je reviendrai sur plusieurs éléments du matériel clinique et de recherche qui mettent en lumière les modalités particulières de manifestations de la violence dans le groupe, depuis sa projection à l'extérieur du dispositif jusqu'à son surgissement au cœur du travail groupal, confrontant à la fois au danger d'être submergé et à la nécessité d'y survivre. Ce travail portant sur la destructivité conduit également à réinterroger le place et la fonction attribuée à l'un des membres du groupe, entre sujet thanatophore et bouc-émissaire du groupe.

Cette partie nécessite de revenir sur certaines séquences cliniques déjà présentées dans les chapitres précédents, afin de s'en saisir à partir d'un angle différent. Ainsi il sera question d'examiner les mouvements groupaux en référence à la question de traitement de la violence et de sa possible intégration dans le groupe et dans la vie psychique de ses membres.

## 1. La préservation du groupe

### 1.1. *Une violence qui désorganise*

J'ai tenté de montrer jusque-là l'importance accordée au sein du groupe au travail de frontière, indispensable à l'établissement et à la conservation de la représentation du *groupe-refuge*. Cette forme particulière de l'illusion groupale, caractérisée par la mise en commun des attentes idéalisées vis-à-vis du groupe et par la substitution de l'objet-groupe à l'objet d'addiction, nécessite la mise en place d'un clivage entre intérieur du groupe et monde extérieur.

Ce clivage est indissociable d'une projection dans le monde extérieur des motions agressives et de la destructivité. Lorsque ce clivage ne permet plus de soutenir l'investissement de cette représentation positive, alors que le groupe n'a pas encore développé la capacité à intégrer l'ambivalence caractéristique de la position dépressive (Klein, 1946), l'intrusion de l'agressivité sur la scène groupale entraîne la désorganisation. Lors de la séance 4, la colère s'exprime violemment et le groupe prend une valeur persécutrice. Dès le début de la séance, Tristan s'interroge, cherche à comprendre pourquoi il est là et doute que le groupe puisse lui apporter quelque chose de positif : « *Je suis énervé à essayer de comprendre pourquoi on est là (...) Je ne vois pas en quoi parler de tout ça m'aide* ». Les effets de cette tension semblent se diffuser dans l'ensemble du groupe, et le fil associatif devient heurté et perturbé. Des représentations crues traversent le groupe et semblent exprimer la violence et la recherche d'une puissance qui pourrait la canaliser. Ainsi, alors qu'une plainte peu systématisée et sans objet spécifique surgit dans le groupe, Poulbot s'exclame : « *Il faut mettre ses couilles sur la table, comme sel et poivre !* ». Ce début de séance difficile suscite en moi-même une colère mêlée d'une inquiétude et d'un désir de protection envers les deux femmes du groupe, Bérénice et Sandrine, exposées à la désorganisation et à la violence verbale. Marine et moi-même partagerons par la suite la désorganisation de notre propre pensée à ce moment ainsi que notre incapacité à suivre le fil associatif. Pris par cette ambiance, je cherche à interrompre ce déroulement en pointant la colère qui s'exprime. J'écris dans mes notes immédiatement après la séance : « *Je reviens plusieurs fois sur cette idée, car dans le groupe les échanges perdent du sens, se désorganisent, me désorganisent, et j'ai fortement envie de dire stop. J'interromps tout le monde à un moment pour dire : « J'aimerais qu'on parle de cette colère »* ». Cette intervention entraînera un effet d'apaisement dans le groupe, qui semble à ce moment parvenir à endiguer l'expression de la violence en se recentrant sur la tâche rationnelle typique du groupe de travail (Bion, 1961). Le fil associatif se centre sur une discussion autour de la colère, et chacun tente de la définir à mon intention : « *C'est quand on a perdu le fil de ses émotions* » d'après Tristan, ou « *lorsqu'une blessure est mise à nue* » ajoute Sandrine. Pour Vaiura, l'image se rapproche de l'explosion : « *C'est un volcan qui commence à chauffer* ». Ces tentatives d'explication mettent en avant le risque de voir l'excitation déborder, sans qu'elle ne puisse être contenue.

On voit à travers cet épisode les effets d'une violence qui s'exprime et se diffuse dans le groupe, sans que celle-ci ne parvienne à se diriger vers un objet ou une représentation précise. Cette violence entraîne une désorganisation de la pensée groupale, que Marine et moi

partageons largement. Dans cette forme de décharge, le groupe lui-même semble en danger, et tout se passe comme si cette explosion menaçait la survie même du groupe. L'idée qui me traverse alors est que c'est le groupe qui risquerait bien d'exploser, s'il n'est pas possible de contenir la violence. N'est-ce pas cette angoisse qui m'a poussé à interrompre le groupe, coupant la parole à Poulbot, pour signifier cette colère qui agissait comme une effraction en moi-même ? Nous sommes ici très proche du déchaînement d'une violence fondamentale, déliée, menaçante pour la survie même.

Dans ces conditions, on comprend d'autant mieux la nécessité de sauvegarder l'espace groupal comme un *groupe-refuge*, à l'abri d'une telle décharge pulsionnelle. Le clivage occupe donc une fonction importante : en projetant à l'extérieur de tels mouvements violents, il permet de maintenir le groupe comme un espace rassurant, imago maternelle protectrice. A la suite de Bejarano, on constate que le monde extérieur apparaît « comme signifiant du pouvoir abusif, de la loi tyrannique (la horde), comme pouvoir menaçant et comme lieu de projection de la destructivité individuelle » (Bejarano, 1975, p. 139). La destructivité, inintégrable dans l'espace groupal, sauf à risquer de mener le groupe à la désorganisation voire à la destruction, ne peut trouver une issue que dans la projection sur les objets du monde extérieur.

## **1.2. Contre la violence, protéger le groupe**

Quelques séances plus tard, le *groupe-refuge* est de nouveau à l'œuvre dans le groupe, et l'extérieur se trouve de nouveau porteur des sentiments d'incompréhension et d'hostilité. Le groupe se trouve même opposé à la famille, et apparaît plus important que cette dernière. Frédéric fait ainsi part de la force de son attachement au groupe : « *Non, mais si mes amis, ma famille disparaît, ça va être cru ce que je vais dire, mais je m'en tape ! Par contre si c'est le groupe... ce serait pas possible* ». Bérénice ajoute : « *Le lien au groupe est hyper affectif pour moi* ». On peut noter ici l'investissement massif dont le groupe est l'objet, et la crainte que sa disparition fait planer sur Frédéric et sur l'ensemble des membres. Il est dans ces conditions d'autant moins possible de mettre le groupe en danger par l'expression de tendances destructives. Au contraire, celui-ci est loué pour la liberté de parole qui y règne. Cependant, c'est à ce moment que Tristan bouscule cet équilibre en relatant une altercation ayant eu lieu avec Helori, en dehors d'une séance<sup>15</sup>. Cette anecdote révèle que le conflit, à défaut d'être

---

<sup>15</sup> J'ai relaté cet épisode dans la partie : 2.2. *Règlement de compte*

signifié à l'intérieur des frontières groupales, se trouve lui-même rejeté dans les marges, à la sortie de l'hôpital, à l'abri des regards. Lors de la révélation de cet incident par Tristan, Frédéric marque brièvement son mécontentement à voir ce sujet abordé en l'absence d'Helori, mais la discussion en restera là. C'est donc à ce moment, là encore en dehors de la séance, que Frédéric exprime son agressivité à mon égard et me signifie sa décision de quitter le groupe. Ce départ est d'ailleurs agi dans la violence, et m'évoque une sorte de déchirement.

Je choisis ici de pointer un élément particulier de cette situation, dont j'ai montré plus haut l'importance dans la dynamique du *groupe du café*. On constate que la réaction violente de Frédéric s'inscrit dans la suite d'un moment de forte idéalisation du groupe, marquée par le témoignage de son fort investissement du groupe et par l'angoisse corrélative à l'idée de sa disparition. Ainsi, dans le même mouvement, Frédéric témoigne de son attachement au groupe et choisit de le quitter dans la violence. Au niveau individuel, il est possible d'interroger ce départ précipité au moment de l'aveu de sa propre vulnérabilité par rapport au groupe. Si celui-ci disparaissait, il ne s'en remettrait pas. Mieux vaut encore le quitter avant que cela n'arrive pourrait-on avancer.

Au niveau groupal, tout se passe comme si, ici encore, il s'agissait de préserver le groupe de toute manifestation de la destructivité. Si Helori choisit de régler ses comptes avec Tristan sur le quai du métro, si Frédéric projette sur moi la violence qui l'envahit, ces stratégies ne constituent-elles pas des tentatives pour maintenir le groupe en tant que bon objet idéalisé ? Car il apparaît clairement que, protégé ainsi des conflits, de la violence, de la destructivité qui habite chacun, le groupe peut continuer à assurer sa mission, celle de constituer un refuge qui continuera à protéger ses membres de l'expression de leur propre destructivité.

## **2. Le retour du conflit sur la scène groupale**

### **2.1. *L'expression de l'agressivité***

Cette séquence avait constitué alors une première tentative pour ramener le conflit à l'intérieur des limites groupales, mais il est remarquable que très rapidement, celui-ci sera à nouveau expulsé dans ses marges, Frédéric attendant la fin de la séance pour exprimer envers moi sa violence interne.

Ce n'est que bien plus tard dans l'évolution processuelle du groupe que l'instauration d'une règle de restitution entraînera un changement important dans la vie et la dynamique groupales, en introduisant une dimension conflictuelle dans les liens groupaux qui jusque-là était donc restée majoritairement localisée et traitée dans l'espace extérieur. L'installation de cette règle apparaît comme la conséquence d'une séquence spécifique, que je vais tenter de retracer succinctement ici.

Le conflit a d'abord fait retour dans le groupe à la fin d'une séance, avant de se poursuivre lors de la séance suivante, ce qui amènera à la formulation de la règle de restitution. Lors de la séance 26, la discussion groupale traduit une angoisse de mort, se manifestant par des projections catastrophiques, Maurice imaginant que « *Si une bombe explosait à Paris, je serais obligé de boire pour quitter la ville* », Saïd relevant quant à lui que « *on va tous mourir, on n'a pas le choix* ».

C'est dans ce contexte angoissant et mortifère que Thomas se lance dans un long monologue vantant les mérites et bienfaits de l'abstinence. Le discours de Thomas paraît chercher alors à contre-investir les représentations négatives infiltrant le fil associatif. L'ambiance semble alors être gagnée par une certaine torpeur, plongeant le groupe dans une fatigue dont je ne me sens pas exclu. Guettant alors les réactions des uns et des autres, je perçois à ce moment les signes de somnolence de Bérénice. Le temps paraît s'arrêter. Alors que j'attends la fin de la séance, ne sachant comment interrompre ce discours qui ne semble s'adresser à personne, Tristan interrompt brutalement Thomas et lui demande : « *Pardonne-moi, mais il n'est pas un peu trop fort ton traitement ? Parce que là j'ai vraiment l'impression que t'as pris quelque chose...* ». Je me sens moi-même saisi par l'attaque, et tandis que Thomas le rassure sèchement à ce propos en cherchant à clôturer ce sujet, j'ai l'impression que cette émergence conflictuelle doit trouver dans l'espace du groupe une possibilité de s'exprimer. J'invite donc Tristan et Thomas à s'intéresser plus précisément à ce qui est en train de se passer et à leurs ressentis respectifs. L'agressivité trouve à cette occasion une voie de décharge, et la colère peut éclater entre Tristan et Thomas, mais aussi au sein du groupe, suscitant une agitation qui parcourt l'ensemble du groupe et qui me déstabilise moi-même par son intensité. Il s'agit là de la première expérience du groupe au cours de laquelle le conflit se trouve vécu et exprimé non pas dans un espace extérieur, mais au sein même de l'espace groupal.

Lors de la séance suivante, dont le thème choisi est « la peur », peut-être dans les suites de l'explosion du conflit la semaine précédente, Bérénice confie rapidement avoir peur du groupe : « *J'ai peur avant chaque groupe parce que je ne sais pas ce que je vais dire* » annonce-t-elle.

Le groupe, ainsi, devient un lieu dangereux, dans lequel il s'agit de savoir quoi dire, sous peine d'y être englouti ou d'y disparaître. Thomas associe par la suite sur les différentes réactions possibles face à la peur : « *L'attaque, la fuite ou faire le mort* ». Ces associations semblent s'inscrire dans la continuité des mouvements agressifs ayant parcouru le groupe une semaine plus tôt. En effet le thème de la peur, ainsi que l'évocation du *combat* ou de la *fuite*, paraissent traduire quelque chose du danger latent dans le groupe, celui de l'irruption de la violence du conflit en son sein.

La suite de la séance voit resurgir violemment le conflit entre Thomas et Tristan. Thomas revient sur l'épisode précédent et exige des excuses de la part de Tristan. Il pointe également ma responsabilité dans la conduite du groupe et s'écrie : « *il y a une personne qui dirige le groupe et ce n'est pas les patients !* ». Les interventions des autres membres suggèrent que cet épisode a été largement commenté et analysé en dehors du groupe, et que le groupe semble attendre de moi que je règle les conflits, ou plutôt que je les empêche d'émerger. C'est cette conjonction de facteurs qui m'amène à la fin de la séance à proposer une nouvelle règle de restitution, règle qui, comme je l'ai déjà exposé, se trouvera accompagnée d'une certaine réticence.

## **2.2. *Violence et désir d'expulsion***

L'un des effets de l'instauration de cette règle concerne la place que les mouvements violents et agressifs vont occuper au sein du groupe par la suite. En effet, la violente altercation entre Thomas et Tristan entraîne dans la vie du groupe le développement d'un conflit qui va profondément remanier la dynamique groupale. Jusque-là, il semble que la mise en place du sous-groupe répondait à un mécanisme de clivage permettant de contenir les effets de la violence. Tout se passe comme si, en ramenant sur la scène du groupe les éléments qui jusque-là se traitaient à l'extérieur, il devenait possible de voir se déployer des mouvements psychiques auparavant déposés dans les marges. L'accès à ce matériel constitue une étape importante de la vie du groupe, permettant de renouer et de faire l'expérience d'une violence primitive. Mais ce changement dans le groupe ne va pas sans interrogation ; Finalement, en suivant Winnicott, on peut s'interroger : le groupe est-il en mesure de survivre à sa destruction ? Cette question semble au cœur des deux séances qui vont suivre, et je l'éprouve particulièrement. Mon

inquiétude diffuse concernant le nombre de patients par séance et le risque de voir le groupe disparaître se trouvera à ce moment particulièrement mobilisée.

Lors de la séance 30, le conflit concernant Tristan et Thomas s'étend, et Sandrine s'en prend à son tour à Tristan, lui reprochant son comportement, l'accusant d'empêcher le groupe d'avancer et lui reprochant de « *toujours picoler* », tandis que Tristan lui reproche « *de jouer les vierges effarouchées* ». La violence qui se déploie, dans les propos et les menaces qui affleurent, alimentent chez moi une angoisse touchant à l'avenir du groupe : le groupe peut-il survivre à un tel déchaînement ? L'expulsion de ces sentiments à l'extérieur était-elle en effet une condition nécessaire à la survie du groupe ? J'écris immédiatement après la séance : « *Je me sens moi-même totalement débordé par la violence qui explose, dirigée vers Tristan, au point de me dire qu'il n'y a pas d'issue possible à ce conflit* ».

La séance 31 marque une aggravation de ce conflit. Alors que Tristan prend la parole afin d'évoquer confusément son ressenti difficile dans le groupe, Sandrine et Maurice se lèvent soudainement et quittent la salle en claquant la porte, Sandrine annonçant : « *Je sors sinon je vais lui foutre des baffes !* ». Je me sens alors sidéré par la violence de la situation, et ne peut qu'interroger avec surprise le groupe : « *Quelqu'un comprend-il ce qui vient de se passer ?* ». A leur retour quelques minutes plus tard et sur mon invitation, Maurice explique qu'il ne supporte pas Tristan auquel il reproche son agressivité et le fait qu'il « *insulte tout le monde* », tandis que Sandrine s'adresse directement à moi, me rappelant que je suis le garant du respect, et m'invitant à censurer Tristan. A plusieurs reprises au cours de ces épisodes, ma responsabilité est pointée et j'apparais comme défaillant dans la mission qui semble m'avoir été attribuée par le groupe, celle de le protéger contre sa propre violence. Au début de cette séance, Maurice, qui n'était pas venu depuis plusieurs semaines, s'adresse au groupe en plaisantant : « *Aujourd'hui je prends la place du psychologue !* ». Il me reproche par la suite mon attitude et dit : « *Je pense que c'est votre responsabilité d'intervenir* ». De manière générale, je ressens une forme de pression de la part du groupe pour accéder à son désir d'exclure Tristan du groupe, ce que j'exprime dans mes notes : « *Les choses prennent de telles proportions que je me dis que la seule manière de régler le conflit serait le départ de Tristan* ». Tristan lui-même finira par le proposer : « *Si c'est le seul moyen pour que vous puissiez respirer et avoir de l'oxygène, si vous le voulez je quitterai le groupe* ». Mais une telle décision permettrait-elle en effet de préserver le groupe ? A cette proposition de Tristan, aucun membre ne répondra, personne ne semblant alors en mesure d'assumer la responsabilité d'une telle décision, ainsi que la culpabilité qui s'ensuivrait inévitablement. Il s'agit probablement là de l'une des raisons poussant le groupe à

exiger de moi que je puisse prendre et assumer la décision « d'éliminer » Tristan. Ce sentiment m'amènera à formuler l'idée selon laquelle le groupe semble attendre de moi que je prenne la responsabilité d'exclure quelqu'un du groupe, et je rappellerai qu'il ne s'agit pas là de mon rôle, qui repose au contraire dans l'accompagnement du groupe et de chacun à travers le groupe vers un changement personnel. A cette condition pourrait-on dire, le désir de mort à l'égard de l'un des membres du groupe ne se confond pas avec sa réalisation. Roussillon (2017) rappelle les apports de Winnicott concernant l'importance de l'expression de la destructivité de l'enfant et de la réponse de l'objet, capable de survivre sans engager de représailles, sans réagir par le retrait, mais au contraire en maintenant une réponse créative, « qui ouvre la possibilité de l'intégration subjective » (p. 38).

Ainsi, cette séquence illustrant l'émergence de la violence et de la destructivité sur la scène du groupe peut-elle également mettre en lumière la capacité du groupe à survivre à cette destructivité ? Et partant, favoriser les conditions nécessaires à une possible utilisation de l'objet ? Alors l'expression de la destructivité devient une avancée dans le processus groupal, permettant de soutenir le développement des capacités créatives dans le groupe et d'accéder à une forme d'intersubjectivité caractérisé par le lien à un *objet-autre-sujet*.

### **2.3. Vers une parole plus libre**

D'une certaine manière, l'expression violente du conflit dans le groupe donne dans le même temps accès à une parole nouvelle et différente, probablement plus libre concernant les ressentis individuels. Progressivement, des désaccords et des points de tension, parfois enfouis depuis longtemps, vont trouver un mode d'expression. Par exemple si, lors de la première séance suivant la mise en place de la restitution (la séance 28), Poulbot déclare se sentir « *en osmose avec le groupe* », Sandrine confie le fait de se sentir parfois en décalage et peu à l'aise dans le groupe, en raison d'une histoire addictologique moins sévère que les autres. Le fil de la discussion m'amène à constater qu'il existe des différences dans le groupe, que les besoins ne sont pas les mêmes, ce qui peut entraîner des tensions entre les membres du groupe. Cette impression se trouvera confirmée au cours de la séance suivante, lorsque Sandrine partage une impression datant de son entrée dans le groupe, celle de se sentir infantilisée par certains « anciens » du groupe, qui semblaient lui expliquer ce qu'elle avait à faire. Elle déclare ainsi : « *Au début, j'avais repéré deux personnes qui se posaient en sachants, et ça m'a un peu gênée.*

*On m'expliquait comment moi, jeune patiente, je devais me comporter. C'était infantilisant ».* Ce ressenti de colère vis-à-vis de plusieurs membres du groupe n'avait alors pas trouvé à s'exprimer dans l'espace groupal. Cette situation illustre la présence latente de sentiments hostiles dans le groupe, maintenus longtemps à l'état de répression, comme si l'expression de ces éléments risquaient de mettre en danger la survie du groupe. La mise en place de la règle de restitution autorise un accès plus libre à l'expression de l'agressivité. Toutefois, la verbalisation de ce ressenti ancien et réprimé de la part de Sandrine ne peut encore s'exprimer qu'à la condition d'être rendu anonyme, évoquant « *deux personnes* » indéterminées, absentes et ayant vraisemblablement quitté le groupe depuis.

Par ailleurs, le refus d'expulser Tristan du groupe lors de la séance 31 semble également marquer le point de départ d'une possible intégration de la violence. Fabrice livrera ainsi un retour au sujet du passage à l'acte de Sandrine et Maurice : « *Ce n'est pas respecter le groupe de sortir. Votre attitude n'était pas respectueuse* ». Ce retour permettra à Sandrine d'évoquer par la suite une expérience similaire au sein d'un groupe antérieur, qu'elle s'était vue forcée de quitter après un conflit avec « *quelqu'un comme Tristan* ». La discussion fera par la suite apparaître la difficulté de plusieurs membres du groupe à supporter la situation de Tristan qui ne parvient pas (et ne souhaite pas) arrêter complètement. Tristan reconnaît et nomme également sa propre violence : « *Je vous le dis, les yeux dans les yeux. Je sais que je suis violent, mais t'as pas à subir ça, à subir ma violence* ». Bérénice lui répond : « *Tristan, je suis désolée. On est toujours sur toi, mais tu as ta part de responsabilité. T'as insulté beaucoup de gens, mais on sent chez toi une hypersensibilité. Il ne faut pas que tu prennes les gens à partie* ». Au cours de ce moment, la tension groupale s'apaise considérablement. On constate une possibilité d'expression du conflit entre les membres n'impliquant plus des mouvements violents mais une discussion calme, n'empêchant toutefois pas une parole libre. La place de la colère est interrogée et me fera moi-même poser la question : « *On peut se demander s'il peut y avoir du conflit sans violence* ». Bérénice, lors de la séance suivante, illustrera les enjeux de ce moment de la vie groupale en partageant le titre du dernier numéro de *Philosophie Magazine* : « *La parole peut-elle résoudre les conflits ?* ». Finalement, cette séquence a mobilisé le groupe et moi-même de façon particulièrement intense. L'explosion d'un conflit violent a ébranlé le cadre et mis à l'épreuve les capacités contenantantes du groupe. La capacité à supporter l'expression de cette violence, sans qu'elle n'aboutisse à la destruction effective du groupe ou à l'élimination d'un membre, aura semble-t-il permis d'accompagner le processus d'intégration de la violence dans un fonctionnement conflictualisé ne nécessitant plus le recours au clivage et à

l'idéalisation. En cela le groupe autorise l'expérience d'une nouvelle modalité du lien, à la fois du lien au groupe, mais également du lien aux autres du groupe.

### **3. Entre bouc-émissaire et thanatophore**

Je souhaiterais revenir, dans cette dernière partie, sur une interrogation ayant longuement accompagnée ma réflexion concernant le groupe. Il est probablement apparu tout au long de l'exposé de ces résultats, le rôle majeur joué par Tristan dans la vie du groupe, sa place au sein des conflits et l'importance de sa contribution dans le matériel recueilli. Depuis son entrée dans le groupe, peu de temps avant le début de la recherche, Tristan a toujours suscité des sentiments partagés et souvent contradictoires, tant chez les différents membres que chez moi ou chez Marine. La demande implicite de son éviction, qui m'est adressée par le groupe, est donc venu faire écho à mes propres ressentis vis-à-vis de sa présence dans le groupe. Alors que la violence surgit lors de la séance 30, j'écris dans mes notes mon hésitation concernant l'organisation psychopathologique de Tristan et sa place dans le groupe :

*« Quant à moi je suis partagé : Tristan est-il totalement pervers comme le dit Thomas à un moment dans le groupe ? Je ne l'ai pas pris comme ça sur le coup, mais il est vrai que Tristan cristallise beaucoup sur lui et semble toujours chercher à mettre à mal le groupe par ses interventions. D'un autre côté, on découvre qu'il est la cible de toute l'agressivité du groupe à l'extérieur ».*

De longues discussions avec Marine ont traduit les impressions contradictoires dont il était l'objet : Tristan cherche-t-il à détruire le groupe, attaquant les liens intersubjectifs et portant la mort au sein de l'ensemble, ou doit-il être considéré comme le bouc-émissaire, victime des projections groupales et nécessaire à son fonctionnement ? Comment s'articulent dans le groupe les particularités de son fonctionnement intrapsychique et l'emplacement qui lui est attribué dans l'organisation des liens intersubjectifs ? Ma propre tendance à le considérer parfois comme le persécuteur du groupe, suscitant mon agacement et mon angoisse de le voir participer régulièrement, trouvait une contrepartie dans les impressions de Marine, mettant en avant son rôle de bouc-émissaire, objet victimaire de l'alliance inconsciente des membres du groupe.

### 3.1. *Une figure de la perversion dans le groupe ?*

A plusieurs reprises, Tristan sera ainsi désigné comme « *pervers* » par Frédéric, voire « *pervers narcissique* » comme le relate Fabrice même s'il ajoute dans le même temps : « *je ne sais pas vraiment ce que ça veut dire* ». Thomas le désignera également ainsi lorsque le conflit explose : « *Tu prends du plaisir à me voir en colère, ok, c'est la définition de la perversion !* ». Le groupe semble ainsi s'accorder sur la structure psychopathologique de Tristan, ce qui aboutira comme je l'ai précisé à la demande de son éviction qui m'est adressée.

L'histoire du groupe laisse apparaître son rôle dans le départ de plusieurs membres du groupe. Le conflit rapporté avec Helori, ayant abouti au départ de Frédéric puis à celui d'Helori un peu plus tard est rappelé par Fabrice : « *Frédéric et Helori sont partis en raison de ton comportement* », tandis que Thomas renchérit peu après : « *Je ne suis pas le seul à penser à partir à cause de ton comportement* ». Ces éléments contribuent à alimenter ma propre angoisse de voir le groupe disparaître dans cet élan.

Par certains aspects, Tristan semble ainsi se rapprocher de la figure du thanatophore, figure principalement observée dans les groupes naturels, de type institutionnel, mais qui pourrait aussi émerger sur la scène d'un dispositif thérapeutique de groupe. Le thanatophore en effet, bien que distinct du pervers narcissique, en partage quelques caractéristiques (Diet, 1996). Selon Barrer (2017), « il est le résultat de la collusion entre des conditions d'émergence particulières : une pathologie spécifique d'un individu, d'un groupe spécifique en proie à une crise « produite par des circonstances extérieures » » (p. 151-152). Elle ajoute que « l'émergence d'une telle personnalité, convoquée en fonction de ses propres mécanismes intrapsychiques, met à mal l'existence des liens institutionnels et des alliances inconscientes du groupe » (*Ibid.*, p. 152). Je ne peux cependant pas entrer ici dans les particularités du fonctionnement intrapsychique de Tristan, qui auraient pu contribuer à lui assigner cette place. Cependant, il est remarquable que par ses différentes attaques envers les autres membres du groupe, par la désorganisation qu'il induit parfois par des prises de parole confuses et des discours difficiles à suivre, Tristan semble attaquer les liens, s'opposer à l'élaboration d'une pensée groupale cohérente et fluide. Est-il ainsi le « porteur de mort », qui finira par réaliser la prophétie énoncée par Sandrine : « *Un jour, tu te retrouveras seul avec les professionnels, car tout le monde sera parti* » ? Cette tendance à considérer Tristan comme mauvais objet, porteur de la destruction en puissance du groupe, a donc été largement partagé parmi les autres

membres. Lui-même constatera, lorsque Sandrine et Maurice quitteront brusquement et provisoirement le groupe en pleine séance, qu'il fait « *fuir les gens du groupe* ».

Dans ces conditions, exclure Tristan se pose comme une nécessité pour assurer la survie du groupe. Pendant une longue période, cette idée est d'ailleurs le théâtre d'une lutte personnelle : si Tristan est l'agent de la déliaison dans le groupe, s'il y porte la mort, la solution serait-elle de l'amener vers une sortie du dispositif, et de libérer ainsi le groupe de la pression continue de la pulsion de mort qu'il incarne, tendant à ramener le groupe vers l'extinction totale de toute excitation et la non-existence ? Ce faisant, je répondrais à la demande transférentielle qui me semble adressée : celle de protéger le groupe et ses membres du danger qui le menace.

Cependant, l'assimilation de Tristan à la fonction de thanatophore recouvre également certaines limites. Au niveau institutionnel, il est souligné que le thanatophore n'est pas facilement repérable, en ce qu'il n'est « pas forcément le plus faible ou le plus fou des membres » (Diet, 1996). D'autre part, le thanatophore semble régner et exercer des mécanismes d'emprise par la division et la déliaison entre les différents membres. Par sa présence, « la cohésion, l'identité groupale ne se créent pas » (Barrer, 2017, p. 155). Enfin, Barrer suggère des pistes de défense contre le thanatophore. Elle s'appuie sur Diet (1996) qui avance que « Isolé, le thanatophore n'est plus rien ». Par conséquent, elle pointe ce qui a permis à une équipe institutionnelle de lutter contre les effets mortifères dont le thanatophore est porteur : « Avec ce groupe, créateur de relation, il semble que les soignants ont œuvré en ce sens : l'isoler et se rassembler. Il maîtrisait en déliant et en isolant ; en écho, le groupe l'isole pour faire du lien » (*Ibid.*, p. 161).

Il s'agit là d'un point d'importance dans la situation qui nous concerne. Car si Tristan a souvent animé le groupe par son comportement et ses réactions, il semble surtout avoir rassemblé les membres du groupe contre lui. Si le thanatophore isole, Tristan s'est plutôt trouvé isolé au sein du groupe. Il a par ailleurs souvent interrogé le groupe et lui-même quant à sa place dans le groupe, et a contribué à amorcer certains processus groupaux, comme en témoigne son recours au *suaire* comme première figuration du double fantôme et des processus de réflexivité dans le groupe<sup>16</sup>. Par ces différents aspects, Tristan semble avoir joué un autre rôle dans le groupe, et le consensus trouvé pour le qualifier de « pervers narcissique » peut peut-être recouvrir et masquer une autre fonction groupale.

---

<sup>16</sup> Cet épisode est détaillé dans la section 1. L'acte comme tentative de figuration

### 3.2. *La figure du bouc-émissaire*

Alors que ma propre angoisse m'amenait à considérer le potentiel destructeur de Tristan pour le groupe, les discussions avec Marine ont contribué à mettre en dialogue et en conflit des points de vue différents. Dégagée des enjeux de sauvetage du groupe et du transfert dont j'ai pu faire l'objet, en tant que *leader* chargé de protéger le groupe, l'observatrice écrivante a ainsi spontanément entrevu Tristan comme un bouc-émissaire, lui-même en proie aux attaques du groupe, lui reprochant assez vite de ne pas partager l'idéal d'abstinence fréquemment admis. La mise en dialogue de nos deux perceptions a permis de mettre en tension et de réarticuler deux des caractéristiques de la situation : si Tristan a pu attaquer le groupe et favoriser le départ de certains membres, ces attaques peuvent-elles être resituées dans le contexte d'une agressivité diffuse dont il était lui-même l'objet ? L'échange entre thérapeute et observatrice écrivante s'ancrait ainsi comme une manière de sortir d'une certaine forme de clivage répondant à la logique du bourreau et des victimes, et de considérer la situation depuis un point de vue unifié, permettant un décalage bienvenu de la position transférentielle qui m'était attribuée. Un épisode notamment a joué un rôle important dans la compréhension des enjeux groupaux dont Tristan se trouvait porteur.

J'ai exposé plus haut les conditions dans lesquelles Tristan s'était vu refuser l'accès au groupe WhatsApp<sup>17</sup>. Cet évènement, aux marges du groupe et qui ne sera révélé que plusieurs mois plus tard dans le groupe, constitue un indice de la place attribuée à Tristan, qui se trouvait de fait exclu, refoulé en quelque sorte, du sous-groupe extérieur dont j'ai pu montrer l'importance dans l'organisation du groupe. Le négatif dont il était porteur, non élaboré dans le groupe, trouvait à l'extérieur un endroit de traitement en miroir, par un acte de violence liant les membres par une alliance inconsciente. Ainsi, Fabrice fait part des moments du groupe du café où « *c'est là que ça a dérapé. On parlait plus ou moins de bienveillance. On parlait de Tristan* ». Tristan occupe la place de celui à qui on ne parle pas, mais dont on parle lorsqu'il n'est pas là.

La place de Tristan apparaît alors sous un jour différent. Gontier (2016) s'intéresse aux caractéristiques de la « victime émissaire », et souligne qu'elle est « l'opérateur par lequel le groupe prétend se débarrasser de ses propres défaillances » (p. 572). Ainsi, si Tristan s'est trouvé cristalliser aussi violemment l'hostilité du groupe, n'est-ce pas en raison de la « petite

---

<sup>17</sup> Voir section 2.4. L'organisation parallèle

différence » qu'il incarne, mettant ainsi en danger l'équilibre recherché par le groupe dans l'indifférenciation ? Tristan rejoint les autres membres du groupe par sa longue histoire addictive, mais sa difficulté à s'inscrire dans le projet partagé, l'abstinence et l'union dans l'illusion du *groupe-refuge*, le situe également dans un écart dangereux pour le reste du groupe. Freud (1918) écrit : « Ce sont justement les petites différences dans ce qui se ressemble par ailleurs qui fondent les sentiments d'étrangeté et d'hostilité entre les individus » (p. 72).

Tristan se trouve donc assigné à une place particulière dans le groupe. Situé à la croisée des chemins, entre opérateur et réceptacle de la violence et de l'hostilité intra-groupe, il occupe une fonction décisive quant au traitement de la destructivité, à la fois présente et déniée par les membres du groupe.

**Points clés :**

*Dans ce dernier chapitre, j'ai centré mon attention autour de la deuxième hypothèse de ce travail concernant le traitement de la violence dans le groupe. Il apparaît que la violence constitue une dimension essentielle dans la vie du groupe, bien qu'elle tende à en être systématiquement exclue. Son expression risque en effet de porter un coup décisif à la représentation du groupe-refuge, et entraîne le risque de la destruction même de l'objet-groupe. La possibilité d'inscrire l'expression de cette violence à l'intérieur du cadre-dispositif groupal, en même temps qu'elle expose le groupe au danger de sa propre disparition, semble également en permettre une élaboration progressive, au service d'une intégration possible du conflit et de la différence. Dans cette situation, le rôle de Tristan, porteur désigné de ces motions destructives pour le groupe, s'avère primordial : à la fois agent et destinataire de la violence du groupe, il constitue une figure clé dans les modalités de traitement de cette part pulsionnelle de la vie psychique groupale.*

## **Partie IV : Discussion générale**

---

# **Chapitre 12 : Discussion générale et limites de la recherche**

Ce dernier chapitre, consacré à la discussion des résultats de cette recherche, mais également au cadre dans lequel ces résultats ont été obtenus, s'articulera donc en deux parties principales : un retour synthétique et une mise en perspective des hypothèses énoncées au départ de ce travail, et une réflexion concernant les questions ouvertes par le dispositif de recherche et sa superposition à un dispositif thérapeutique groupal.

Le groupe apparaît dans ce travail comme un lieu privilégié d'investissement, mobilisant l'énergie groupale pour maintenir cet investissement et protéger le groupe contre les angoisses partagées qui risqueraient de le submerger. En parallèle de la tendance spontanée du groupe à fonctionner sur le mode de l'indifférenciation, un travail de différenciation peut cependant s'effectuer, par l'articulation des psychés individuelles au sein de cet ensemble. Dans ces conditions peuvent surgir des images dans le groupe, premières tentatives de figuration de la problématique partagée de l'addiction. Par ailleurs, le groupe apparaît comme un lieu capable de faciliter une transformation de la violence primitive, à condition de l'amener à s'exprimer à l'intérieur du cadre-dispositif.

Je m'attarderai ensuite sur l'idée que ces résultats méritent d'être rapportés au cadre dans lequel ils ont été élaborés au cours de cette recherche. Ainsi mon implication personnelle et subjective, et les choix effectués, éléments que l'on pourrait rapprocher d'une modalité d'un transfert sur l'objet de recherche, mériteront d'être soulignés, comme participant de la mise en place et du processus de la recherche.

## **1. Synthèse : de la complexité des rapports entre groupe et addiction**

Tout au long de cette recherche, je me suis attaché à essayer de préciser les effets réciproques de la rencontre entre des sujets souffrant d'addiction et un dispositif thérapeutique groupal. J'ai ainsi centré mes efforts sur la mise en lumière des processus groupaux organisant la vie et la dynamique psychique du dispositif, en-deçà des conversations et des paroles échangées sur le

plan manifeste. Mon intérêt a résidé essentiellement dans l'étude de ce que la mise en groupe entraîne pour des patients souffrant d'addiction au niveau inter et transsubjectif. Cette perspective n'efface pas les facteurs bien connus et souvent vantés de soutien mutuel, d'étayage et de sortie de l'isolement, mais cherche à s'inscrire dans une compréhension des enjeux psychiques de la mise en groupe pour ces sujets dont l'une des caractéristiques repose dans la recherche à travers un objet extérieur de ce que les premiers liens n'ont permis de constituer au niveau interne. De manière fondamentale, le groupe impose la rencontre avec l'altérité, confrontant le sujet avec celui qui est identique en même temps qu'il est différent. Pour ces sujets en proie à des souffrances narcissiques identitaires, « formes de souffrance qui engagent les profondeurs de l'être et de la subjectivité » (Jung & Roussillon, 2013, p. 1043), cette rencontre est nécessairement inductrice d'effets spécifiques. C'est l'intérêt pour ces effets qui a orienté mon regard et mon écoute de chercheur.

### ***1.1. Importance du transfert sur l'objet-groupe***

J'ai ainsi pu mettre en lumière la valeur que l'objet-groupe occupait sur le plan psychique pour les membres le constituant. Le refuge qu'offre le groupe est apparu au premier plan, comme une recherche constante dans la vie du groupe. Tout vacillement de cette représentation semble ainsi exposer les membres à des angoisses liées à la différence et à la mort. J'ai ainsi souligné les efforts déployés pour maintenir coûte que coûte la représentation du *groupe-refuge*. D'un point de vue transférentiel, il semble qu'on touche ici à la valeur du transfert sur l'objet groupe (Bejarano, 1975). La question d'un transfert sur le groupe peut prêter à discussion, comme le souligne Rouchy (1998), qui s'interroge sur la possibilité « de transférer un affect sur une représentation fantasmatique ou sur un objet transitionnel » (p. 134). Il suppose plutôt un transfert sur une autre personne, « dans une situation de groupe » (*Ibid.*, p. 134). Si le transfert doit son existence au fait d'être entendu, alors qu'est-ce qui « entend » au niveau du groupe ? Dans la configuration groupale étudiée dans cette recherche, il semble que le groupe, en tant qu'objet total, actualise dans l'ici et maintenant de la situation thérapeutique la représentation d'une imago maternelle bienveillante, protectrice et nourricière, capable de maintenir tous ses *enfants* à l'abri des dangers du monde extérieur. S'agit-il d'un déplacement transférentiel, ou d'une projection sur l'objet groupe de la représentation du « bon objet » maternel ? Il reste difficile de se prononcer avec certitude. Toutefois, ce qui apparaît de façon prégnante est la manière dont l'investissement du groupe répète dans l'ici et maintenant la situation infantile, et

dont plusieurs membres du groupe semblent attendre du groupe qu'il leur apporte satisfaction absolue et complétude. En cela, tout se passe comme si la relation au groupe prenait la suite, « sans report temporel » (Rouchy, 1998), mais dans une dimension illusoire, de la relation primitive à « l'autre secourable ». En entretenant l'illusion, le rapport au groupe se propose ici comme une version corrigée de ce qui n'a pu être trouvé dans l'histoire infantile de chacun. Dans cette logique, le recours à la notion de transfert m'est apparue intéressante, en ce qu'elle pointe la tentative de rétablir, dans la situation actuelle, une relation idéalisée à une figure maternelle indifférenciée. La répétition transférentielle des relations primitives à l'imgo maternelle représentée par le groupe se retrouve de manière classique dans les groupes thérapeutiques (Foguel, 1994).

La représentation du *groupe-refuge*, comme modalité particulière de l'illusion groupale dans ce groupe, renvoie donc au transfert spontané sur le groupe d'une imago maternelle bienveillante et protectrice. Dans une certaine mesure, ce transfert a d'ailleurs largement organisé la vie du groupe et les identifications intra-groupe, et j'ai tenté de montrer l'énergie que le maintien de cette position transférentielle avait mobilisé, parfois pour lutter contre certains de ses membres incarnant de trop près une tendance à attaquer cette imago maternelle. Ceci correspond aux descriptions faites par Anzieu de l'illusion groupale (Anzieu, 1975). Ainsi de Tristan, peut-être puni pour avoir pointé de façon trop radicale les dangers du groupe. Ces éléments résonnent avec la tendance à l'œuvre dans le recours à une solution addictive, lorsque celle-ci éjecte hors de l'espace psychique les éléments inélaborables. En effet, « l'addiction « anesthésie », « court-circuite », « abrase », « annihile » les affects et représentations pénibles, désagréables, insupportables car traumatiques, qu'elle va « éjecter », « évacuer », en dehors de la psyché » (Sinanian et al., 2014). Dans sa tendance spontanée à maintenir un clivage transférentiel entre intérieur et extérieur, le groupe peut-il être considéré comme un opérateur du travail de l'addiction ?

Dans ce complexe jeu des investissements et des transferts groupaux, quelle place dès lors donner à la constitution d'un groupe extérieur, ce *groupe du café*, à la fois prolongement et rupture par rapport au dispositif clinique ? Là encore, il me faut rester dans le champ des hypothèses<sup>18</sup>.

---

<sup>18</sup> On peut cependant noter dès maintenant que les rapports entre groupe thérapeutique et *groupe du café* n'étaient pas régis par un mécanisme de clivage, les deux ayant manifesté leurs effets réciproques de façon de plus en plus importante pour moi comme pour Marine.

D'une part, n'est-ce pas la nécessité de maintenir cet investissement transférentiel sur le groupe qui a en partie présidé à l'instauration progressive de ce groupe extérieur, lieu de traitement des conflits, d'élection de certains et d'exclusion d'autres ? Au prix de cette construction alternative, dérivant les courants de la destructivité vers l'extérieur, organisant les rapports d'inclusion et d'exclusion, le groupe thérapeutique peut demeurer intact, paré de tous les attributs, de toutes les perfections de l'imgo maternelle idéalisée.

Mais d'autre part, j'ai également montré comment l'émergence du *groupe du café* venait apporter une solution complémentaire aux questions impossibles de la séparation et de la différence : dans ce groupe, pas de professionnels, pas d'institution, pas de « gêneur », pas de séparation. On y reste, virtuellement par WhatsApp ou pendant le temps d'un déjeuner ou d'un café, même lorsque le rapport au dispositif de groupe s'est brusquement désidéalisé, entraînant un départ sur le mode du passage à l'acte dont la dimension violente n'est pas exclue.

J'ai cherché à mettre en lumière la façon dont la mise au jour de cette organisation groupale avait entraîné un mouvement notable sur ces deux plans : en effet, la réintégration des enjeux du *groupe du café* au sein du matériel évoqué dans le groupe thérapeutique a contribué à modifier les enjeux du transfert sur le groupe, en introduisant une ambivalence permettant dans le même mouvement d'aborder de manière nouvelle les questions de séparation.

## ***1.2. Travail psychique imposé par la mise en groupe et production d'images de la dépendance***

En portant mon intérêt sur les enjeux groupaux de l'addiction, je me demandais si l'activité groupale pourrait aider à se forger de nouvelles représentations de l'addiction. Jusque-là, l'étude des modalités de l'investissement transférentiel de l'objet groupe est venue en quelque sorte donner une actualité aux souffrances et carences caractéristiques ayant nécessité le recours à une solution addictive, mais une question demeurait présente : comment les membres du groupe se lient-ils entre eux, et ces liens peuvent-ils permettre de construire une représentation réflexive de leur propre fonctionnement ?

J'ai recueilli plusieurs images qui ont émergé dans le fil associatif groupal, et qui m'ont interpellé d'une manière similaire dans chaque situation. C'est sans doute pour cela que j'ai souhaité les rassembler dans un ensemble commun. Pour autant, il semble bien que les différentes situations et images rapportées tiennent à des niveaux de fonctionnement différents.

Mais toutes ces situations semblent traduire un aspect du travail psychique dans le groupe, à l'intersection des niveaux intrapsychiques, inter et transsubjectifs. Ainsi, l'image du suaire, apparue dans le cadre d'un passage par l'acte qui m'a profondément marqué, comme elle a profondément marqué le groupe, m'a semblé « dire quelque chose » des liens dans le groupe à un moment donné. J'ai traité cette image sous l'angle de l'apparition d'un double fantôme, permettant un premier mouvement vers la construction identitaire. Si j'ai considéré cette image à partir de la figure du double qu'elle convoquait, c'est probablement lié à l'impression durable et que j'ai brièvement évoqué, celle de sentir tout au long de cette séance une présence flotter dans la salle, présence fantomatique violemment suscitée à partir de la vision de la chemise sanglante, apparition du fantôme de Tristan, celui qui à l'image du Christ est mort et ressuscité. J'ai insisté sur la valeur intersubjective de cette image, car en même temps qu'elle venait situer quelque chose du rapport de Tristan à lui-même, lui permettant en quelque sorte de « sortir de soi » (Chapellière, 2010), elle venait en même temps solliciter l'ensemble des membres, comme autant de miroirs susceptibles de renvoyer à Tristan une partie de sa propre altérité à lui-même et au groupe. J'ai également mis en lumière la façon dont l'image du suaire avait permis à chacun de réinterroger ses propres difficultés liées à l'intégration dans le groupe et d'évoquer avec douleur les sentiments de deuil et de perte. L'émergence de cette image ne renvoie donc pas tant à la capacité groupale à se représenter dans son fonctionnement mais plutôt aux caractéristiques de l'intersubjectivité et de la chaîne associative, tendant ainsi à situer la place de chacun dans et par son rapport au groupe.

C'est dans des circonstances similaires que j'ai jugé important de rapporter l'épisode de l'apparition d'un porte-parole en la personne de Bérénice au sein du groupe. On pourra m'objecter avec raison qu'il ne s'agit pas dans cette situation de l'émergence d'une image dans le groupe, et que d'autres membres ont pu occuper cette fonction dans la vie du groupe. J'ai choisi d'intégrer cette séquence clinique encore une fois en raison de l'impression produite en moi à cette occasion, du même registre que l'impression générée par le surgissement d'images claires. Cette impression, je la relie à l'image, qui surgit en moi-même cette fois, de quelque chose se tissant entre les membres du groupe, sorte de création commune situant chacun par rapport aux autres et par rapport au groupe. Dans ces moments, les enjeux de l'intersubjectivité me paraissent reposer dans le passage de l'isolement et de l'assèchement imaginaire et symbolique de l'addiction à la création d'un lien vivant et créatif à d'autres sujets. Je pourrais aujourd'hui formuler ainsi cette impression diffuse : « Là, il se passe quelque chose ». Je pense que d'une certaine manière, cette séquence a produit un effet de sens similaire aux autres images

rapportées. A travers cette configuration, une forme du jubilation s'est emparée de Bérénice, soudain reconnue dans et par le groupe, et porteuse d'une fonction qui la portait en même temps. Je fais l'hypothèse que l'attribution d'emplacements spécifiques est l'une des conditions pour que des images puissent se créer dans le groupe, en tant que l'image constitue la production née de l'agencement des appareils psychiques individuels. En effet, c'est l'une des fonctions de l'Appareil Psychique Groupal (Kaës, 1993) que de lier le singulier au groupal, et de permettre ainsi la création de formations psychiques spécifiques dans le registre du groupe.

Ces configurations de liens intersubjectifs s'articulent ainsi avec ce que Kaës a nommé « organisateurs socioculturels du groupement » (Kaës, 2010a). J'ai identifié et décrit deux de ces organisateurs à travers la description des images du « groupe de surhommes » et des « chevaliers de la table ronde ». Il apparaît que ces deux organisateurs sont particulièrement importants dans le groupe, en ce qu'ils me semblent étroitement liés à des représentations inconscientes de la dépendance et du groupe. Kaës évoque l'image des chevaliers de la table ronde comme une représentation relative à la quête de l'objet perdu (Kaës, 2010). Le « groupe de surhommes » convoque quant à lui une représentation complémentaire, représentation fantasmatique dans laquelle l'objet n'est pas vraiment perdu. En d'autres mots, l'articulation de ces deux images donne à voir deux représentations alternant en quelque sorte dans la dépendance : la quête sans fin de l'objet idéal, perdu mais susceptible d'être réhabilité, et l'impossibilité à considérer cet objet comme perdu, les surhommes étant à jamais protégés de l'expérience de la perte et du manque.

Toutefois ces deux images présentent des caractéristiques différentes. Si l'image des « chevaliers de la table ronde » renvoie à une capacité réflexive du groupe se représentant son propre fonctionnement, ses attentes et ses missions, l'image du « groupe de surhommes » demeure au stade d'une image fixe, sans atteindre la figuration des liens s'établissant entre les différents membres. Finalement, le groupe de surhommes fait appel à une configuration de liens assez peu différenciés, dans un groupe qui ne parvient à se structurer autour d'un but ou d'un désir commun, mais restant à l'état de la toute-puissance infantile de laquelle tout manque paraît exclu. Considéré ainsi, l'enchaînement de ces deux images dans la vie du groupe, l'image des « chevaliers de la table ronde » succédant dans le déroulement du groupe à celle du « groupe de surhommes », peut-il traduire une forme de transformation progressive au sein du groupe, passant du déni de la perte à la tâche fantasmatique de la quête et de l'espoir de possibles retrouvailles avec l'objet perdu ?

Finalement, l'espace du groupe apparaît bien comme le lieu d'un travail psychique spécifique. L'organisation des liens intra-groupe, la possibilité de trouver sa place, de se situer par rapport aux autres, au groupe et à soi-même, comme les situations de Bérénice ou de Tristan l'illustrent, donne à voir une modalité d'agencement des sujets dans le groupe et ouvre dans la chaîne associative groupale les questions relatives à la différence. La production d'images dans la vie groupale, vient dans ce contexte intersubjectif figurer la problématique commune de l'addiction, entre la toute-puissance du surhomme et la quête infinie du Graal comme objet idéal. A travers la mobilisation de ces différents aspects, les caractéristiques de l'activité psychique groupale renvoient bien à certaines problématiques mobilisées électivement par la problématique addictive.

### **1.3. *Une violence éprouvante***

En dernier lieu de cette synthèse des résultats, je souhaite revenir sur les motivations m'ayant amené à considérer le cheminement de la violence vers une forme plus intégrée de l'agressivité dans la vie du groupe. Il s'agit probablement ici d'un sujet qui m'a particulièrement mis à l'épreuve pendant la durée de la recherche. J'ai signalé notamment les conditions du départ du groupe de Frédéric. La manière dont je me suis senti pris à partie en dehors du groupe a laissé une trace particulièrement tenace en moi. Les échanges avec Marine, présente lors de ce moment, ont été alors précieux pour tenter de me dégager de la violence ressentie à ce moment. D'autres épisodes de violence ont suivi, depuis l'apparition de la chemise sanglante, passage par l'acte qui, bien qu'ouvrant à une possibilité de figuration, ne m'apparaît pas dénuée d'une certaine violence dont la sidération qui a suivi semble témoigner, jusqu'à la brusque sortie de la salle de Sandrine et Maurice au milieu de la séance 31. Ces différents événements ont aussi largement influencé mon propre rapport au groupe, qui s'est lui-même teinté d'une profonde ambivalence : entre soulagement de voir se déployer des mouvements affectifs intenses au sein du groupe, et angoisse que cette violence n'en arrive à détruire le groupe. Mon appréhension à l'idée de voir le groupe disparaître faute de participants, répondant en écho à la menace de Sandrine, formulant que tout le monde finirait par partir à cause du comportement de Tristan, a été palpable à de nombreuses reprises. J'étais ainsi moi-même, semble-t-il, gagné par une préoccupation du groupe : l'objet peut-il survivre à des attaques aussi vives ? La supervision clinique a joué un rôle indispensable dans ma capacité à accepter l'idée qu'une fin de groupe n'engageait en rien ma survie personnelle !

Ainsi, j'ai expérimenté au cours de ce travail de groupe la violence particulière qui pouvait se manifester et sa dimension mortifère. La tentative d'en élaborer quelque chose m'a soumis à un travail coûteux, comme il a sans doute été coûteux pour le groupe et pour chacun de ses membres. Dans ces conditions, la tentation s'est avérée présente chez moi de céder à la revendication groupale, en procédant à l'exclusion de Tristan, accusé d'être la cause de tous les maux du groupe. Moi aussi, en un certain sens, me laissais gagner par moment par la douceur de la représentation du *groupe-refuge*. Malgré cela, mon sentiment d'exclusion du groupe extérieur a sans doute joué un rôle dans mon insistance à voir revenir au cœur du groupe ce qui se passait dans les marges. C'est notamment ce qui a permis d'avoir accès à une partie des conflits qui structuraient le groupe. La mise au jour de la non-intégration spontanée de Tristan dans ce groupe, la compréhension des enjeux de ce phénomène par le biais du travail de groupe me paraissent aujourd'hui avoir contribué, non sans quelques allers-retours, à l'élaboration progressive de cette violence, pour aboutir à l'expression de conflits ne risquant pas d'entraîner dans leur sillage l'explosion du groupe par l'expression de sa violence.

La position de Tristan dans le groupe a donc suscité de vives interrogations au cours de cette période. C'est pour cette raison que j'ai choisi de présenter sa situation sous l'angle de deux *fonctions phoriques* : Tristan occupe-t-il la fonction de thanatophore ou de bouc émissaire au sein du groupe ? Tout se passe comme si, pris par l'ultimatum que le groupe semblait m'imposer : « C'est lui ou nous », il me revenait de trancher entre deux propositions exclusives. Dos au mur, ma réflexion s'articulait alors à un fonctionnement dichotomique : soit Tristan est coupable, et sa mise à l'écart du groupe est justifiée, soit il est victime, et il me revient de le protéger. De clinicien, je devenais alors juge. Dans un mécanisme de clivage, l'accès à l'ambivalence m'était à moi aussi bloqué. Position particulièrement difficile à supporter, vectrice d'une oscillation permanente entre des sentiments de colère envers Tristan et envers le groupe, en fonction de ma propre attribution concernant la responsabilité de la situation. D'un point de vue transférentiel, malgré mes efforts pour tenter d'échapper à une position paternelle ou toute-puissante au sein du groupe, je me trouvais ainsi traversé par la responsabilité que le groupe m'attribuait. Comme un père, il me fallait trancher, juger et éventuellement punir à défaut de contenir. Ces réflexions, rendues possibles par l'effet d'après-coup, ne pouvaient trouver de place pour se formuler dans l'ici et maintenant de la vie du groupe.

De même, une question pourtant centrale restait inaccessible quant à l'analyse de cette situation. J'ai noté que l'hostilité envers Tristan s'accompagnait dans le groupe d'un certain nombre de reproches formulés à mon encontre. Reproche de ne pas assumer mon rôle, et en

quelque sorte de protéger Tristan. A travers les attaques envers Tristan, n'est-ce pas finalement le thérapeute qui se trouve en définitive attaqué ? Le vrai responsable de la situation, ne serait-ce pas moi, qui renonce à accomplir le rôle qui m'est attribué et à protéger le groupe ? L'hostilité dirigée contre la personne de Tristan, dans cette perspective, entre en résonance avec la manifestation d'une agressivité contre moi, et dont Tristan deviendrait le dépositaire par déplacement du transfert central. Dans ce même ordre d'idées, l'exclusion de Tristan du *groupe du café* résonne étonnamment avec ma propre exclusion de ce groupe. Si la différence que j'incarne inévitablement a joué un rôle dans cette exclusion, Tristan se trouve-t-il identifié à moi en raison de sa propre différence, son incapacité à s'inscrire dans le projet idéal, commun et partagé, de l'abstinence ? C'est l'une des caractéristiques du groupe régi par l'hypothèse de base attaque-fuite (Bion, 1961) que de s'unir dans « un déni partagé de l'hostilité intra-groupe, et à projeter l'agressivité dans un groupe externe » (Kernberg, 1978, cité par Rouchy, 1998) ou sur une personne particulière. L'intolérance suscitée par l'opposition à l'idéologie de la majorité, incarnée par Tristan, entraîne sa mise à l'écart du groupe. Rouchy (1998, p. 151) illustre précisément ce phénomène :

*La précision est importante car dans ce climat, l'analyste sera mis de côté ou transformé en un rôle contraire à sa fonction analytique. Autant dire qu'être absorbé par combattre-fuir est mettre en œuvre une résistance majeure à l'analyse : combattre ou fuir l'émergence des conflits internes, les déplacer en un autre lieu ou les maîtriser. Nous sommes dans le domaine de l'agir, démétaphorisé et objectivé.*

En suivant le fil des interrogations évoquées dans cette thèse concernant le traitement de la violence, il est possible de supposer que ce mode de fonctionnement s'avère d'autant plus important que dans la problématique addictive, toute forme de conflit, pris dans l'expression d'une violence fondamentale (Bergeret, 1984), entraînerait de manière bien trop directe le danger de la destruction.

Dans ces conditions, l'étude des mouvements de violence qui ont traversé la vie du groupe au cours de la période de recherche a permis de mettre en lumière la façon dont le retour de ces manifestations pulsionnelles au cœur du dispositif a contribué à en faciliter l'intégration progressive. Ainsi, la violence a pu se lier dans l'intersubjectivité, permettant dès lors sa transformation en une agressivité susceptible d'être conflictualisée sans exposer le groupe au danger de sa propre mort.

#### **1.4. Dépasser l'illusion, un enjeu crucial de l'addiction**

Il est dès lors possible de proposer un modèle susceptible de rendre compte du fonctionnement groupal en addictologie. Spontanément, le groupe a tendance à se structurer dans l'indifférenciation, en se rendant dépendant d'un leader ou du groupe en lui-même, qui pourra maintenir l'illusion addictive, celle de l'existence effective d'un objet capable d'éviter le rapport au manque induit par la nécessaire différenciation avec l'autre primordial. Cette tendance se donne à voir ici dans la persistance de la représentation du *groupe-refuge*, dont le maintien est apparu comme l'une des tâches essentielles du groupe. L'une des modalités du travail groupal réside alors dans l'accès progressif à la différence, favorisant l'émergence de capacités de figuration signant l'ébauche d'une représentation réflexive dans le groupe de son propre fonctionnement. Progressivement, la mise au jour et l'intégration des tendances destructives initialement projetées dans le monde extérieur ou dans l'un des membres du groupe peut entraîner une possible désidéalisiation de l'objet groupe, autorisant le groupe à accéder à l'ambivalence et aux questions de séparation. On voit là se dessiner l'un des enjeux des groupes thérapeutiques en addictologie. Il s'agit avant tout de pouvoir métaboliser et dépasser l'illusion addictive : illusion d'être un « groupe de surhommes », capables d'éviter la nécessaire confrontation à l'incomplétude fondamentale de l'être humain. Le groupe, par les forces qui l'animent et par sa dynamique propre, présente particulièrement le risque d'entretenir cette illusion, en cultivant l'indifférenciation et l'illusion groupale.

A condition de pouvoir identifier et dépasser cette tendance naturelle du groupe pour des sujets addicts, ce type de dispositif peut cependant devenir un véritable levier thérapeutique, en remettant au cœur de son fonctionnement ces enjeux spécialement mobilisés dans la problématique addictive.

Après cette brève synthèse des résultats présentés, et la discussion de certaines questions posées par leur examen, il me paraît important de revenir en arrière, ou plutôt de m'extraire des mouvements et processus psychiques déployés à l'intérieur du dispositif, afin de m'intéresser aux conditions dans lesquelles ce matériel a pu être obtenu. C'est donc au cadre de la recherche, et à son articulation avec le dispositif clinique et avec ma propre position subjective qu'il me faut m'intéresser maintenant. Ce travail ne manquera sans doute pas de poser de nouvelles questions quant aux implications de cette thèse. Il s'agira donc maintenant de revenir sur

certaines questions essentielles, tenant aux particularités et aux implications de la mise en place d'une recherche portant sur sa propre pratique clinique, mais aussi aux questions centrales dans toute recherche concernant les enjeux de la généralisation.

## **2. Problématiques liées à l'objet de recherche et au cadre méthodologique**

### **2.1. *Travailler sur un dispositif connu***

J'ai souligné dès le début de ce travail que la recherche s'adossait à un dispositif clinique dans lequel je me trouvais personnellement impliqué. Ce contexte initial ne va pas sans poser des questions et entraîner des difficultés. Au moment de débiter cette recherche, la question s'est posée avec insistance : est-il préférable de travailler sur un dispositif inédit, dans lequel je ne serais pas impliqué personnellement, un objet extérieur en quelque sorte, que je pourrais regarder avec un regard neuf et distancié, un « regard de chercheur » pourrait-on dire ? Ou suis-je en mesure de travailler sur ma propre clinique, sur un objet connu, exposant ainsi mon expérience, ma pratique, mes doutes et mes erreurs ? Cette question m'a accompagné tout au long de cette recherche, et il m'est encore impossible au moment d'écrire ces lignes d'y apporter une réponse avec assurance. Cependant, il me semble nécessaire de dresser un bilan, probablement provisoire, de ce premier choix qui a guidé ma démarche de recherche. S'il a été très tentant de sortir mon expérience de chercheur du champ de mon expérience de clinicien, ce sont d'abord des facteurs d'ordre pratique qui ont présidé à l'élection de ce dispositif comme objet de recherche. En effet, comment organiser l'étude d'un dispositif extérieur, tout en travaillant à temps plein au sein d'une institution ? La tâche paraissait bien trop complexe et le temps m'imposait des limites que je ne pouvais ignorer. Mais bientôt, d'autres éléments se sont ajoutés à ce premier argument d'ordre pratique : si ma curiosité de chercheur a surgi d'un questionnement suscité par mon propre rapport à un objet de ma pratique clinique, existe-t-il un meilleur moyen pour « satisfaire » et alimenter ma curiosité que d'étudier cet objet même ? Me refuser à ce travail pour détourner mon intérêt vers l'étude d'un autre dispositif, plus « neutre », aurait-il constitué un aménagement sublimatoire, ou une résistance à l'étude de mes propres enjeux liés au « contre-transfert anticipé » (J. C. Rouchy, 1998), ou au transfert sur l'objet de recherche ?

Arrivé à ce point, il me faut bien revenir brièvement sur les liens qui m'unissent à ce dispositif. J'ai exposé que mon arrivée au sein de ce groupe s'était déroulée dans un contexte

de transmission<sup>19</sup>. Il me faut probablement ajouter que ces enjeux de transmission ont revêtu pour moi une importance particulière. Lors de mon arrivée dans le service, alors jeune clinicien, ma collègue fondatrice du dispositif avait joué pour moi un rôle central, faisant de moi celui qui, en tant que « *filis spirituel* », incarnerait la suite et la continuité de son travail. D'abord enthousiaste et flatté par la confiance qui m'était ainsi accordée, une question s'est progressivement avérée impossible à éviter : comment « m'approprier » ce dispositif, riche d'une histoire marquée par l'empreinte de sa fondatrice ? Comment me déprendre du poids et de l'injonction que je ressentais de m'inscrire en droite ligne dans la continuité de cette présence que je vivais comme une imago maternelle envahissante ?

Dans le même temps, la construction de mes propres références, dans le champ épistémologique de la psychanalyse et de la psychanalyse groupale, me poussait également à réinterroger le groupe et son fonctionnement d'une façon nouvelle, et en quelque sorte en rupture avec ses fondements historiques. J'ai également souligné dans la méthodologie l'importance de ne pas s'inscrire dans une forme d'éradication de l'histoire. Ainsi, mon cheminement personnel faisait apparaître deux séries de réflexions distinctes mais complémentaires : l'émancipation personnelle et subjective à partir d'une transmission vécue par moi de façon potentiellement aliénante, et le désir de travailler à partir de références prenant sens dans mon parcours personnel et professionnel. A partir de ces éléments se dessine l'un des points importants et une première logique ayant dicté mes choix de recherche. Il s'agissait pour moi de répondre par la recherche à ces deux enjeux majeurs. Une recherche pour se déprendre, une recherche pour s'approprier et pour comprendre. Dans ce contexte, le choix de prendre comme objet de recherche ce dispositif issu de ma pratique clinique puisait ses racines dans les particularités de mon expérience personnelle et professionnelle. Il me semble toucher là une petite partie du transfert sur l'objet de recherche : à travers la recherche, il s'agissait peut-être de me libérer d'un héritage dont je me refusais à porter le poids.

Cette position subjective me semble faire partie intégrante du processus de recherche, et me conduit aujourd'hui à considérer que travailler sur un dispositif extérieur aurait sans doute court-circuité une partie de la réflexion concernant mes enjeux subjectifs dans ce processus. Dès lors, le choix d'étudier par la recherche ma pratique clinique apparaît indissociable de mon propre parcours personnel, clinique et de recherche. Cependant, ces précisions quant au contexte de la recherche, si elles permettent de mieux saisir les enjeux ayant guidé certains de

---

<sup>19</sup> Voir dans le chapitre 6, 3. *Histoire du dispositif* pour une description plus détaillée du groupe et de son histoire.

mes choix, ne suffisent pas à rendre compte de l'intégralité des voies de réflexion ouvertes par la conduite de cette thèse.

## 2.2. *Une partie de l'histoire*

D'autre part, ce qui est retracé ici peut en effet être considéré comme le récit d'une expérience particulière de groupe, l'histoire d'un groupe en quelque sorte, et même plus précisément *une partie* de l'histoire d'un groupe, coupée de son historicité et de son futur. Cet échantillon de la vie d'un groupe suffit-il à rendre justice à son histoire, à ses complexes et à ses enjeux de transmission ? Il y a peu de risque en effet à affirmer que la longue histoire de ce dispositif clinique recèle une richesse qui n'a pu être prise en compte dans le cadre de cette recherche. Les processus dont j'ai tenté de rendre compte tout au long de ce travail puisent probablement leur origine dans l'insondable passé du groupe, et continuent de manifester leurs effets après la fin de cette période. Dans un dispositif initialement ouvert, devenu semi-ouvert dans l'évolution de son histoire, il est ainsi possible d'admettre par exemple que les questions de séparation se sont sans aucun doute posées depuis les origines, quitte à ce que ce soit par le biais de la mise en place d'un pacte dénégatif, unissant les membres du groupe ainsi que les thérapeutes dans une attitude défensive à ce sujet. Kaës (2024) en effet envisage le pacte dénégatif comme « une modalité de résolution des conflits intrapsychiques et des conflits qui traversent une configuration de liens » (p. 114). Les transformations du dispositif, ainsi que la mise en place de la recherche, ont peut-être permis de mettre en lumière ces productions défensives du lien intersubjectif, faisant surgir dans le matériel des éléments qui jusque-là demeuraient inaccessibles, inscrits de façon syncrétique dans le cadre initial (Bleger, 1979).

Ce travail souligne alors la façon dont le groupe s'est emparé de ces enjeux, à ce moment de son histoire et dans le contexte particulier de la mise en place d'un dispositif de recherche redoublant le dispositif clinique.

Dans ces conditions, il peut sembler en un certain sens « artificiel » de porter un intérêt privilégié à une période de la vie du groupe comme s'il s'agissait d'un objet total et fini. Ce risque est inévitable dans cette recherche et nécessite d'être pris en compte. En définitive, la caractéristique de ce travail peut être comparable à celle d'un « effet loupe », permettant d'observer et d'identifier de manière privilégiée des phénomènes susceptibles d'appartenir à un ensemble plus vaste. Dès lors, il s'agit ici davantage de mettre en lumière quelques éléments

significatifs du travail psychique et des processus inconscients engagés dans un dispositif thérapeutique de groupe en addictologie, plutôt que d'exposer la vie psychique d'un groupe à travers la succession ordonnée des différentes étapes de sa naissance, de son développement et de sa fin (de sa mort pourrait-on ajouter). En d'autres termes, on peut supposer qu'une période circonscrite de la vie groupale contient de façon condensée une partie des processus qui organisent son existence sur le plan psychique.

### **2.3. *La difficile question de la généralisation***

Ces considérations m'amènent à revenir sur un autre point touchant à la difficile question de la généralisation des résultats de ce travail. En effet, afin de répondre à une question générale portant sur la fonction psychique que pouvait occuper un dispositif de groupe pour des sujets présentant une ou des addictions, j'ai choisi de porter mon attention sur un dispositif clinique spécifique, occupant une place unique dans une institution particulière, possédant une histoire singulière et un cadre qui lui est propre. En cela, j'ai précisé que cette recherche s'appuyait sur la méthode de l'étude de cas. Dès la présentation de la méthode utilisée, j'ai donc posé la question de la généralisation possible des résultats obtenus. Le nombre de variables à prendre en compte apparaît considérable et semble d'emblée s'opposer à toute démarche en ce sens. Dans ces conditions, il est certain que cette recherche ne peut prétendre à apporter des conclusions définitives quant aux liens particulièrement complexes entre problématique addictive et fonctionnement groupal. Cependant, j'ai tenté de montrer tout au long de ce travail la manière dont un dispositif de groupe pouvait permettre de remettre en jeu certaines caractéristiques de la problématique addictive, en même temps qu'il ouvrait un espace nouveau pour en élaborer les enjeux.

Les aléas de la vie de ce dispositif thérapeutique de groupe ne peuvent assurément pas être étendus à l'ensemble des dispositifs groupaux en addictologie. Toutefois, ils nous aident à penser la manière dont les sujets présentant une addiction peuvent investir l'objet-groupe, et progressivement en faire le support d'une mise en commun dépassant l'aspect rassurant de l'homogénéisation par le symptôme. La rencontre avec l'altérité impose un travail difficile, et la tendance spontanée des membres du groupe est de l'éviter, pour s'assurer de la rencontre avec le *même*. Cette caractéristique me semble résonner particulièrement avec la problématique addictive en tant que *pathologie de l'altérité*. Par des voies propres à l'histoire et aux

caractéristiques de chaque dispositif, le travail de groupe peut-il permettre l'élaboration progressive de la différence, de la séparation, de la destructivité primaire ? C'est peut-être une voie ouverte par cette recherche, que de proposer la représentation d'une modalité de travail psychique par laquelle les enjeux de l'addiction trouvent dans le groupe un nouveau support de projection. S'il est impossible à partir de cette thèse de généraliser la manière dont la problématique addictive se trouve travaillée par et dans la situation de groupe, peut-être est-il néanmoins possible d'en proposer un modèle et d'affirmer que les dispositifs groupaux en addictologie offrent des lieux psychiques privilégiés pour accompagner les sujets addicts dans le lent et progressif parcours vers l'introjection d'un monde interne plus structurant.

Malgré l'impossibilité de sa réplique et d'une généralisation par l'extension a priori des résultats exposés ici à l'ensemble des dispositifs groupaux, je peux donc soutenir qu'une forme de généralisation est possible concernant le type de mouvements et les enjeux psychiques permis par le cadre thérapeutique groupal. La manière dont ces mouvements peuvent se déployer dans différents dispositifs relève en revanche des particularités de chaque dispositif, de son histoire, de son cadre et de son éventuelle inscription institutionnelle. Il est maintenant important de souligner que les résultats exposés ici ont été le fruit d'un certain nombre de choix de la part du chercheur, choix subjectifs incontestablement, mais répondant à la logique poursuivie depuis l'initiation de ce travail, logique de processus nécessitant de suivre certains mouvements et certains axes en extrayant le matériel des séances singulières dans lequel il a été recueilli.

### **3. Les choix du chercheur dans la présentation des résultats**

Le matériel clinique surgi de tout dispositif thérapeutique s'avère inmanquablement d'une richesse inestimable. Ce constat général semble s'appliquer avec une acuité toute particulière à une situation de groupe. Ceci est sans doute lié à la pluralité des niveaux de lecture, à la complexité des liens intersubjectifs, à l'articulation des différents niveaux de fonctionnement psychique qui coexistent au sein d'un groupe. La complexité de l'observation de groupe est bien connue, en France et à l'étranger (Laxenaire & Bittolo, 2014b; Yalom, 1974), et la tâche de comprendre et organiser le matériel clinique issu de l'observation est un défi difficile et insatisfaisant à bien des égards. La construction de la grille de lecture présentée comme un élément de la méthodologie a sans doute joué pour moi un rôle rassurant, me confortant dans

l'idée d'une organisation systématique et cohérente du matériel grâce à cet outil, qui m'épargnerait la difficulté de choisir entre les éléments retenus dans l'analyse et ceux laissés de côté. Quelque part, mon désir résidait probablement dans la possibilité illusoire de pouvoir exposer l'intégralité du matériel, sans rien mettre de côté, sans que *rien ne vienne à manquer*, résonant ainsi fortement avec la problématique addictive et son rapport au manque<sup>20</sup>. Est-il possible de voir ici une trace de la « pénétration agie de l'objet de recherche » en tant que trace par laquelle le transfert sur la recherche « se manifeste et se rend sensible » (Roussillon, 2007) ? De toute évidence, ce désir ne pouvait connaître comme destin que la déception.

Dans ce contexte, ma confrontation à la densité du matériel m'a exposé rapidement à des questions insistantes. Comment rendre compte des processus qui semblent se dessiner séance après séance ? Comment présenter et illustrer certains mouvements psychiques, sans prendre le risque de noyer le lecteur dans un exposé littéral du déroulement des séances ? Ces considérations m'ont accompagné et questionné, et j'ai dû me résoudre à choisir. Les hypothèses présentées, conçues comme des repères permettant de naviguer dans la densité du matériel, m'ont largement aidé dans ces choix. Il n'en reste pas moins que pour poursuivre le fil d'une pensée cohérente, il m'a fallu renoncer à suivre un déroulement chronologique. Freud affirmait en son temps que l'inconscient possédait une temporalité propre. Ainsi, j'ai cherché, à travers de multiples allers-retours entre différentes séances, différentes paroles prononcées par différents patients, à tisser une progressivité dans l'étude de différents axes. Au déroulé continu des séances, j'ai préféré une logique processuelle, en essayant de suivre et de rendre compte du cours des évènements psychiques, telle que la dynamique groupale les donnait à entendre.

De même, j'ai « sélectionné » parmi le matériel certains éléments marquants, certaines séances, certaines images qui, prises dans cette logique des processus, apparaissaient significatives des enjeux groupaux. Ainsi, ce n'est pas tant la succession temporelle des séances et des images qui a retenu mon attention, mais la manière dont l'émergence de ces évènements donnait du sens à l'organisation et au fonctionnement inconscient du groupe, à un moment donné de son histoire.

Enfin, la surdétermination propre aux manifestations de l'inconscient m'a amené, au cours de ce cheminement, à revenir à plusieurs reprises sur les mêmes séquences cliniques, en les

---

<sup>20</sup> J'ai exposé ces rapports compliqués dans la revue de littérature, chapitre 1, section 2.2. *La question du manque*

considérant d'un point de vue différent. Ce fut notamment le cas en ce qui concerne la vie du groupe extérieur, *groupe du café*, dont j'ai rendu compte à travers l'évocation du traitement de la séparation, de la rivalité, mais auquel j'ai également accordé un rôle majeur dans le traitement de la violence et du conflit. Au terme de cette recherche, il apparaît que le travail autour de cette configuration groupale, grâce à l'instauration d'une règle de restitution, a permis d'élaborer dans le groupe les questions de séparation, en même temps qu'il a autorisé un nouveau mode de traitement de la violence dans le groupe. Finalement, cet exemple illustre la façon dont un phénomène de la vie du groupe peut condenser plusieurs significations, mais donne aussi à penser la proximité qui peut exister entre la problématique de séparation et la problématique de la violence dans la vie psychique.

#### **4. Des liens entre clinique et recherche**

##### **4.1. *Influence de la recherche sur la clinique***

Dans toute recherche prenant pour objet un matériel vivant et donc en perpétuel mouvement, il est indispensable de considérer les effets que le dispositif de recherche peut entraîner sur l'objet observé. Ce travail ne fait pas exception à cette règle, et l'observation groupale dans ce contexte a entraîné des effets notables. J'ai précisé les conditions dans lesquelles la mise en place de la recherche était venue bouleverser certains repères du dispositif clinique. De fait, une nouvelle temporalité est venue s'inscrire à l'intérieur du groupe. Pour la première fois de son histoire, une période pouvait être clairement définie comme période de la recherche, comprenant un début, un milieu et une fin. Sans ces coordonnées inédites, aurait-il été possible de voir se déployer avec autant de précision certains thèmes comme celui de la séparation ? En effet, l'arrivée et le départ de Marine ont marqué l'expérience groupale. La séance de son arrivée est apparue dans le matériel comme une séance « introductive », au cours de laquelle les membres du groupe ont paru réaliser une présentation du groupe à l'attention de Marine. Lors de son départ, j'ai tenté de montrer comment le cadeau qui lui était fait par le groupe constituait un véritable support pour symboliser le départ et l'absence. C'est aussi à ce moment que la question est venue enrichir le fil associatif groupal : qui allait poursuivre le groupe après l'interruption estivale ? Le cadre de la recherche a ainsi laissé son empreinte sur le cadre clinique, le bordant pour ainsi dire d'une façon inédite, et lui fournissant une inscription temporelle qui n'existait pas jusque-là.

D'autre part, tout au long de la recherche, le travail effectué par Marine a constitué une interrogation diffuse mais très présente. A de multiples reprises, un intérêt s'est manifesté vis-à-vis de ses travaux d'écriture. Au décours de différentes séances, des questionnements sur sa capacité à prendre en notes l'intégralité des échanges, sur le nombre de cahiers qu'elle avait rempli, sur la durée de la recherche... lui étaient directement adressés. Incontestablement, cette présence s'avérait canaliser une curiosité importante. Si cette figure a probablement été teintée de persécution, comme en attestent les regards inquiets que Marine a pu sentir peser sur elle à certains moments, elle a surtout fait l'objet d'attentes concernant le fruit de ce travail. D'un point de vue fantasmatique, l'attente de l'enfant à venir issu de l'accouplement entre le clinicien et l'observatrice écrivante a pu orienter les préoccupations groupales. Dans cet ordre d'idées, le produit de la recherche a-t-il pu se trouver investi par le groupe comme le fameux Graal dont l'attente remplie d'espoir a constitué un organisateur du groupe ainsi que j'ai tenté de le montrer ? Cette idée donne à penser la richesse que la modification du dispositif et la mise en place de la recherche a pu entraîner dans la vie du groupe.

Mais si je pointe ici les effets porteurs du cadre de la recherche sur la production du matériel psychique groupal, il convient également de pointer certains éléments témoignant de la façon dont les enjeux de la recherche ont pu être investis négativement de la part du groupe. Je suis longuement revenu sur le départ précipité de Frédéric, qui s'inscrivait dans une première tentative d'évocation dans le cadre du groupe d'une altercation qui avait eu lieu à l'extérieur entre Helori et Tristan. C'est alors en marge du groupe que Frédéric m'avait violemment signifié sa décision de ne pas revenir si Tristan restait présent. Saisi par le sentiment d'être pris à partie, j'avais alors incité Frédéric à partager dans le groupe son ressenti et sa décision. Il m'avait opposé une fin de non-recevoir, et pour la première fois mentionné explicitement la recherche et ses implications : me reprochant d'être juge et partie, il avait pointé mon désir supposé de voir le groupe exploser dans l'intérêt de la thèse.

Cet épisode illustre le champ persécutif fantasmatiquement ouvert par la recherche et interroge mon propre rapport à la recherche et à son objet. La thèse est ici représentée comme vecteur de la destruction du groupe, puisque celle-ci consisterait à attendre que « ça explose » comme Frédéric me le reprochera à cette occasion. Quant à moi, j'apparais dans ce scénario comme l'agent de mort, celui qui provoquerait la mort du groupe à travers l'instrument de la recherche, jouissant en quelque sorte de cette situation. On voit à travers cet exemple la dimension persécutrice introduite dans le dispositif clinique par le dispositif de recherche. Ma position transférentielle semble également devoir être colorée par ces enjeux. Si cet exemple

est resté relativement isolé dans l'ensemble du matériel, il vient cependant souligner la façon dont l'introduction d'une dimension de recherche au cœur d'un dispositif clinique peut bouleverser les coordonnées de la situation originale, et installer une forme de rivalité teintée de destructivité.

Par ailleurs, cette accusation a également contribué à alimenter ma réflexion : qu'en était-il en effet de mon propre désir de voir le conflit s'inviter dans le groupe ? Était-il en effet guidé par la conduite de ce travail ? Il est certain que l'un des axes de ma réflexion, formulé dans ma seconde hypothèse concernant le traitement de la violence dans le groupe ne peut qu'avoir joué un rôle dans ma tendance à souhaiter réinscrire à l'intérieur du groupe les mouvements qui semblaient se déployer à l'extérieur. Cependant, cette préoccupation doit avant tout trouver sa source dans un questionnement clinique : en effet, la logique d'un dispositif thérapeutique groupal ne conduit-elle pas à tenter de soumettre à l'analyse l'ensemble des mouvements qui peuvent se prendre place entre les différents sujets ?

A ce sujet, Privat, Quelin-Souligoux et Rouchy (2001) soulignent l'importance de la règle d'abstinence en psychothérapie psychanalytique de groupe et insistent sur le fait que « sa non-observation peut transformer les relations des personnes et instaurer une censure dans les échanges sur les relations privilégiées qui pourraient se nouer entre les participants » (p. 15). La règle de restitution, complémentaire, s'impose lorsque cette première règle ne peut être appliquée, comme c'est le cas en institution. Bien que ne pouvant être considéré à proprement parlé comme un dispositif de psychothérapie psychanalytique de groupe, le dispositif étudié dans cette recherche s'intéresse aux enjeux de l'intersubjectivité. Dans cette optique, le fait de restituer à cette occasion dans le groupe les motifs de départs et les revendications de Frédéric, comme la décision plus tardive d'instaurer clairement une règle de restitution dans le groupe, étaient également guidé chez moi par le souci de soutenir le travail groupal, en évitant une forme de censure ou de non-dit dans le dispositif.

Dans ces conditions, enjeux cliniques et enjeux de recherche, encore une fois, peuvent être complémentaires, et s'enrichir mutuellement dans le but de soutenir la capacité du dispositif à traiter les manifestations plurielles de l'intersubjectivité.

## 4.2. Implications de la dimension intertransférentielle

Un dernier point mérite une attention particulière dans ce chapitre visant à mettre en perspective les résultats de cette recherche. J'ai eu l'occasion de mentionner à plusieurs reprises l'importance dans la conduite du groupe de la présence de Marine, et la place qu'elle avait pu occuper, en tant que représentante de la recherche, dans le fonctionnement groupal. En tant qu'observatrice écrivante, Marine s'est ainsi souvent trouvée « aux premières loges » de la vie du groupe durant cette période. Son retour et ses impressions ont donc joué un rôle dans la mise en perspective de mes propres ressentis. J'ai également exposé comment à plusieurs reprises, sa présence avait permis pour moi d'assurer une sorte d'alliance face à certains mouvements groupaux. Dans son travail sur l'intertransfert, Kaës (1982) a indiqué combien la régression induite par la situation de groupe concernait les thérapeutes autant que les patients. Il écrit : « L'angoisse devant la pluralité, qui justifie et organise le recours défensif à la groupalité, peut être décrite comme une réponse de l'analyste à la situation dans son ensemble » (p. 115). Ainsi la présence de Marine au sein du dispositif peut-elle être considérée comme une résistance devant l'angoisse liée à l'excitation induite par le groupe.

Mais la nature de cette relation s'avère complexe à saisir. Dans le dispositif étudié, il ne s'agit pas à proprement parler de cothérapie, dans la mesure où Marine, en tant qu'étudiante, se présentait dans le groupe à la fois comme apprenante, sous ma responsabilité, et avec une fonction identifiée, celle de recueillir silencieusement le déroulement des séances. Cette dissymétrie entre observatrice et clinicien introduit également une dimension particulière dans les relations. Il est en effet difficile de faire l'économie de ce que le statut de stagiaire et celui de psychologue référent ont pu induire dans la situation. Kaës (1982) a souligné les enjeux que recouvraient ce type de liens. Le désir de former peut-il éclipser totalement la dimension de séduction à l'œuvre dans les rapports entre maître et élève ? Comment prendre en compte le « transfert du moniteur sur son « apprentie », celle devant qui le moniteur exhibe la puissance du verbe idéalisé en phallus » (p. 131). Dans cette configuration, qu'en est-il du désir du formateur de faire voir au stagiaire « ce qu'il en est de la réalité (sexuelle), le dégrossir, lui infliger le démenti de sa croyance naïve, le pervertir, l'initier, le dépuceler » (*Ibid.*, p. 133) ? Il est difficile de faire l'économie de ces enjeux et de leur influence sur la dynamique groupale et sur la recherche. Cependant, la difficulté à toucher cette dimension fantasmatique au sein du couple thérapeutique a sans doute contribué à la constituer en tant que point aveugle de

l'analyse. L'érotisation des liens est ainsi restée hors du champ des discussions entre Marine et moi-même.

Du côté du groupe, cette présence a en revanche suscité, comme j'ai tenté de le montrer, toute une fantasmagorie relative aux liens existant entre thérapeute et observatrice. La notion de « couple » formée par les liens entre les deux s'impose ainsi à la réflexion. Comme le signalent Riand et Laroche-Joubert (2011), « les fantasmes de séduction, de scène primitive et de couple parental vont être particulièrement sollicités » (p. 174). Les mots prononcés par Helori et que j'ai rappelé plus haut : « *On fait comme le maître* », prennent alors une dimension interprétative de ces enjeux intertransférentiels, restés non élaborés.

En effet, tout comme l'analyse du contre-transfert ne peut se faire sans le concours d'un tiers, en particulier dans un dispositif de supervision, l'analyse de l'intertransfert, compris comme l'articulation des transferts simultanés et des réponses contre-transférentielles de chacun des thérapeutes sur l'autre dans un dispositif de cothérapie, ne saurait être pleinement compris en l'absence d'un dispositif destiné à en rendre compte. En effet, « l'analyse de l'intertransfert n'est pas la critique des interventions des autres interprétants ni la verbalisation systématique de son vécu personnel hors du cadre et des fonctions strictement nécessaires au travail analytique » (Riand & Laroche-Joubert, 2011, p. 179). La mise en place d'un dispositif spécifique, centré sur l'analyse des liens et des productions fantasmagoriques partagées et coconstruites au sein du « couple des professionnels » aurait ainsi pu permettre d'accéder à un niveau complémentaire d'analyse. A la suite de nombreux auteurs (Anzieu, Bion...), ce sont les manifestations précœdipiennes qui ont longuement retenu mon attention. Anzieu écrit ainsi : « La situation de groupe en général, de groupe libre en particulier, provoque une régression au sadisme oral, une angoisse corrélative de perte de l'identité personnelle et une recherche compensatoire de fusion avec *l'imgo* de la bonne mère » (Anzieu, 1975, p. 87). J'ai montré l'importance de ce type de fonctionnement, résonnant particulièrement avec la problématique addictive. Cependant, une analyse approfondie des enjeux intertransférentiels aurait-elle pu mettre en lumière l'apparition d'une dimension œdipienne dans la fantasmagorie groupale ?

## Conclusion

---

*« Nous étions tous ensemble et chacun tête à tête » (V. Hugo, Les Contemplations, 1856)*

## 1. De la difficulté de conclure

Au moment de clôturer ce travail, de nouvelles difficultés apparaissent. En effet, au terme de cette traversée surgit tout ce qui manque, tout ce qui est resté dans l'ombre, toutes les traces inélaborées qui n'ont pu ou su trouver leur place dans cet écrit. Finalement, conclure impose un renoncement, au même titre qu'une difficile séparation. Raphaël Riand a précisément souligné la difficulté de cette entreprise dans son travail de thèse (Riand, 2021). L'une des difficultés a sans doute résidé pour moi dans le nécessaire mouvement de renoncement. Au cours de mon cheminement, la thèse et ce manuscrit qui en rend compte ont longtemps pris l'apparence d'un objet idéal, capable de répondre à toutes les interrogations et de combler tous les manques. Difficile de ne pas voir dans cette attente illusoire l'écho particulier de l'investissement de l'objet addictif. Tandis que le discours groupal pouvait faire apparaître la quête infinie du Graal qui animait l'ensemble du groupe, il m'était impossible de m'identifier moi aussi à cette quête. Et pourtant, n'attendais-je pas moi aussi du groupe qu'il me permette d'accéder également à mon objet idéal, en me donnant le matériel qui répondrait définitivement à l'épineuse question des liens entre groupe et addiction ? Cet objet parfait était pourtant perdu dès l'ébauche de ce travail. Il me faut donc conclure sans plus de certitude que les patients, qui continuent à chercher avec détermination la réponse finale qu'ils pourront apporter à l'énigme de l'origine (de l'addiction).

Mais la fin de ce travail de thèse résonne aussi étrangement avec la nature du dispositif. Si la recherche trouve une fin, tout au moins une fin provisoire, le groupe lui continue sa route. J'ai signalé combien la fin du recueil de données avait donné au groupe l'occasion d'un travail concernant la séparation. Mais au moment de fixer dans une trace écrite les conclusions de cette recherche, quel destin pour ce processus de fin dans le groupe ? A un certain niveau, le groupe ne se termine-t-il pas psychiquement pour moi au moment « d'achever » la rédaction de ce manuscrit ? Cette hypothèse contribuerait également à comprendre les difficultés et inhibitions rencontrées au moment d'écrire ces lignes. Le groupe ne s'y est peut-être pas trompé, en m'adressant au même moment et par la voix de Tristan, la demande d'une restitution de ce travail. Réponse groupale apportée dans l'après-coup à l'instauration de la règle de restitution formulée dans le temps de l'observation. En quelque sorte, à mon tour de restituer ce que j'ai pu dire ou écrire sur le groupe, en dehors de ses frontières.

Même si la recherche prend fin, le travail de groupe se poursuit, et celui-ci devient de plus en plus enclin à se poser la question de son propre fonctionnement, à s'interroger sur son but et

sa quête. De nouvelles personnes se sont jointes au dispositif, traversant à leur tour les aléas du processus de différenciation, cherchant un refuge et trouvant finalement un espace de rencontre progressive avec l'altérité présente chez les autres et en soi-même. C'est peut-être là le résultat primordial de cette recherche : l'aspect vital du groupe repose dans les voies de passage qui mènent du refuge à un lieu d'intégration. Ainsi d'un patient déclarant récemment que « *le groupe m'aide à mieux me connaître moi-même* ».

## **2. L'importance du groupe comme « chaînon manquant »**

Tout au long de ce processus de recherche, j'ai été guidé par l'objectif de mieux comprendre et spécifier les potentialités de travail psychique contenues dans un dispositif thérapeutique groupal à destination de sujets souffrant d'une problématique addictive. Bien que d'une importance considérable dans le soutien quotidien apporté aux personnes prisonnières de la tyrannie addictive, la dimension d'entraide mutuelle ne me paraissait pas permettre de rendre compte de la richesse des phénomènes susceptibles de se déployer dans ce type de configuration clinique. La mise en groupe implique pour les sujets un travail psychique important (Kaës, 1993) et en particulier dans la problématique addictive ; Khantzian souligne ainsi que les raisons qui rendent le groupe indispensable aux sujets addicts sont les mêmes que celles qui les maintiennent paradoxalement éloignés des groupes (Khantzian, 1992). La complexité de l'organisation groupale convoque les paradoxes et semble toujours confronter à ce qui échappe ; ce sentiment a joué un rôle essentiel dans le processus de recherche.

Le groupe permet de ne pas se sentir seul dans l'addiction, comme le rappellent souvent les membres de groupes en addictologie mais derrière ce constat d'évidence, les forces à l'œuvre dans le groupe semblent tendre vers autre chose : dans son expression spontanée, tout se passe comme si le groupe ne permettait pas de sortir du sentiment de solitude, mais de se sentir seuls à plusieurs. Le refuge constitué par le groupe permet certes d'échapper à un danger mais lorsqu'il devient exclusif, il entraîne le risque d'isoler ceux qui s'y retrouvent du monde extérieur et de ses potentialités d'épanouissement. L'importance du groupe réside notamment dans son caractère transitionnel, « chaînon manquant » selon l'expression de Rouchy (1998) entre individu et monde extérieur. Lorsque le groupe se replie sur lui-même, ne devient-il pas le lieu d'une frontière hermétique entre ces deux espaces de réalité ? Accompagner le groupe dans le travail possible d'élaboration du négatif, de la violence et de la destructivité, s'inscrit

dans cette possibilité de faire du groupe un espace intermédiaire, lieu de figuration de l'expérience « d'être ensemble ».

C'est probablement cette impression qui a fourni l'orientation principale de ce travail. En centrant mon intérêt sur les processus de groupe, j'ai cherché à dessiner les contours d'un travail psychique spécifique à la clinique groupale de l'addiction. Il s'agissait pour cela de considérer le groupe, non comme un espace de partage d'expériences similaires, mais comme une véritable surface de projection (Anzieu, 1975), lieu de mise en commun d'éléments qui donnent au groupe une existence psychique réelle, objet à la fois créé par les membres qui le constituent, et les créant en retour. Cette réciprocité des effets entre individus et groupe, mise en lumière par les apports de la psychanalyse groupale, offre de nouvelles voies de compréhension des dispositifs groupaux.

Travailler en groupe nécessite de trouver un équilibre subtil entre la place attribuée au sujet et celle accordée au groupe. « Les groupes participent à la construction du sujet, les sujets participent au développement de la réalité psychique des groupes » écrit Cécile Corre (2022, p. 36). Ainsi la prise en compte et l'intérêt porté aux productions psychiques groupales offrent-ils un angle de vue important pour tenter de saisir certains des enjeux psychiques propres à la problématique addictive. D'une certaine manière, l'étude d'un dispositif groupal a permis d'entrevoir à quel point la question de la groupalité se situait au cœur des difficultés rencontrées dans l'addiction. Cet enjeu groupal de l'addiction résonne avec les mots de Roussillon (1999): « une partie de l'individuation, de la personnalisation se gagne et se conquiert dans et par le rapport au groupe, et en se dégageant de la liaison institutionnelle primaire » (p. 787). N'est-ce pas précisément cette partie qui achoppe dans la souffrance de l'addiction ? Au cours du cheminement clinico-théorique qui a organisé ce travail, les difficultés inhérentes au travail de groupe se sont précisées, pour se formaliser dans une interrogation générale : et si le thème de l'addiction, tout en étant le principal organisateur du groupement, constituait en même temps un obstacle majeur à la mise en place d'un travail de transformation psychique ? J'ai ainsi pu constater dans cette recherche comment le partage d'une expérience similaire, fondamentale dans la construction d'un « fonds commun » assurant les fondations d'un « Soi de groupe » (Anzieu, 1975), pouvait entretenir le groupe dans le registre de l'indifférenciation. La représentation du *groupe-refuge* en fournit une illustration majeure, unissant les membres autour d'un idéal partagé. Cette configuration groupale se trouve ainsi au service de l'illusion, l'illusion groupale prenant le relai de l'illusion addictive. Les enjeux de la séparation, la possible intégration d'une violence fondamentale, se trouvent par conséquent hors du champ

d'une possible forme de traitement. Dans le fil du travail et des images groupales, le passage d'un groupe de surhommes, autosuffisant, au mythe des chevaliers de la table ronde, lancés dans la quête d'un objet idéal et néanmoins perdu, vient signer l'ébauche de capacités réflexives au sein du groupe, donnant à voir le drame addictif. Ce travail, à condition d'en souligner la valeur, aide à concevoir le groupe comme un espace et un temps uniques, une *utopie* et une *uchronie* comme le décrit Anzieu (1975), dans lequel les images peuvent émerger, les capacités réflexives se développer, et la mise en sens affleurer.

### **3. Du groupe au sujet dans le groupe**

Au niveau individuel, la reprise des processus de subjectivation, leur rapport au développement des capacités réflexives du sujet et à l'appropriation de ses propres productions psychiques, peut progressivement s'effectuer en appui sur le groupe et ses productions, permettant d'accéder à une altérité propre à situer chacun dans son rapport à soi, à l'autre et au monde. Arrivé au terme de ce travail, il me semble que c'est bien là que peut se situer l'enjeu du travail groupal avec des sujets addicts. Ici encore, Roussillon (1999) évoque l'importance du passage du groupe à l'individu : « Je poserai la question d'un dégagement hors de cette position groupale à partir d'une expérience subjective fondatrice : celle de « paraître seul en face du groupe » » (*Ibid.*, p. 787).

Afin d'étudier ce sujet de la groupalité dans la problématique spécifique de l'addiction, j'ai trouvé un appui dans un dispositif clinique basé sur la parole. Initialement conçu comme un « groupe de parole », j'ai cherché à donner à ce groupe une forme et un cadre aptes à saisir les manifestations de l'inconscient tel qu'il se manifeste en situation de groupe. Mais l'addiction confronte bien souvent à l'indicible (Marchin & Marty, 2021), en même temps qu'elle situe le corps au centre de son opération (Pirlot, 2015). J'ai moi-même montré comment la mise en acte participait d'une tentative de figuration, comme ce fut le cas dans le dévoilement de la chemise-suaire. Une piste s'ouvre alors concernant l'élaboration de dispositifs thérapeutiques groupaux en addictologie. Certains auteurs ont montré l'intérêt de recourir à des dispositifs de psychodrames de groupe auprès d'une population de sujets souffrant d'addiction à l'alcool (Poupard & Gimenez, 2012), ou des médiations théâtrales dans le travail avec les adolescents (Guénoun & Attigui, 2021). Ces dispositifs permettent de soutenir le travail psychique susceptible de se déployer en contexte groupal. Ainsi Poupard et Gimenez (2012) soulignent

l'importance de la dimension sensorielle et de la mise en scène dans la libération de capacités associatives chez ces patients présentant des carences dans l'articulation entre processus primaires et secondaires. Guénoun et Attigui (2021) pointent quant à elle l'intérêt d'un dispositif de médiation théâtrale dans la reprise du processus de subjectivation à l'adolescence. La dimension de jeu pourrait alors permettre, dans un environnement suffisamment contenant, d'exprimer les mouvements qui peinent à se frayer un chemin vers la représentation de mots. En brandissant sa chemise-suaire, Tristan en a fourni un exemple éloquent : l'acte peut précéder et annoncer la parole. Ces éléments nous invitent à poursuivre une réflexion concernant l'élaboration de dispositifs groupaux en addictologie, en remettant au travail la question de l'acte et du mouvement, dans leur rapport à la symbolisation et comme étape préalable au déploiement d'une parole porteuse d'affect. En s'intéressant à la médiation théâtrale, Attigui (Brun et al., 2016) écrit : « En rétablissant ainsi les liens entre le geste et la pensée, nous retrouvons la force des mots, nous tissons avec le patient une trame « symboligène » - si je puis dire – donnant au geste et à l'attitude le statut d'interprétation » .

D'autre part, le dispositif étudié est caractérisé par son absence de fin programmée. Choix clinique et institutionnel aux origines du groupe, permettant à chacun de pouvoir quitter le groupe et de le retrouver en cas de nécessité, cette particularité entraîne également une impossibilité à envisager la question de la séparation, qui demeure à l'abri de toute tentative pour la penser. Particularité du dispositif, mais peut-être également effet contre-transférentiel, impensé lié à la place occupée par la séparation au cœur de la problématique addictive. Offrir aux participants la possibilité d'élaborer groupalement une fin possible, malgré le déplaisir que ce travail peut engendrer, apporterait alors une dimension supplémentaire à la « traversée subjectivante » (Riand, 2021) que peut offrir le travail groupal.

A l'heure où les dispositifs thérapeutiques groupaux fleurissent dans le travail clinique en institution, dans le champ de l'addictologie comme dans d'autres configurations cliniques « aux limites », la réflexion théorico-clinique concernant ces pratiques s'avère indispensable. Dans les suites de travaux déjà nombreux, espérons que ce travail apportera une modeste contribution à la mise en place de groupes dans les institutions addictologiques, souvent construits sans référence épistémologique claire. Les cadres-dispositifs, dans leurs soubassements, recèlent souvent des éléments thérapeutiques essentiels.

# Références

---

- Ahlin, G. (1988). Reaching for the Group Matrix? *Group Analysis*, 21(3), 211-226.
- Ahlin, G., Sandahl, C., Herlitz, K., & Brimberg, I. (1996). Developing the matrix representation grid (MRG) : A method for observing group processes. Findings from time-limited group psychotherapy for alcohol-dependent patients. *Group*, 20(2), 145-173.
- Anderson, S. C. (1983). Group Therapy with Alcoholic Clients : A Review. *Advances in Alcohol & Substance Abuse*, 2(2), 23-40.
- Anzieu, D. (1975). *Le groupe et l'inconscient : L'imaginaire groupal* (2e ed). Dunod.
- Anzieu, D., Kaës, R., Missenard, A., & Bejarano, A. (1982). *Le Travail psychanalytique dans les groupes* (3 éd). Dunod.
- Anzieu, D., & Martin, J.-Y. (1968). *La dynamique des groupes restreints* (3<sup>e</sup> éd.). PUF.
- Aulagnier, P. (1979). *Les destins du plaisir : Aliénation, amour, passion: Séminaire Sainte-Anne, années 1977 et 1978* (1re éd). Presses universitaires de France.
- Avron, O. (2000). Interrogations sur la notion d'identification. *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 2(35), 7-14.
- Barrer, L. (2017). La déliaison orchestrée par le thanatophore, une défense possible pour les institutions : L'objet de la relation: *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, n° 68(1), 151-164.
- Bègue-Shankland, L. (2016). Alcool, drogues et violence. In M. Reynaud, L. Karila, H. Aubin et A. Benyamina (dir.), *Traité d'addictologie: Vol. 2e éd.* (p. 150-154). Lavoisier

- Bejarano, A. (1975). Résistance et transfert dans les groupes. In D. Anzieu, A. Bejarano, R. Kaës, A. Missenard et JB. Pontalis (dir.), *Le travail psychanalytique dans les groupes*. Dunod.
- Benghozi, P. (2010). La violence n'est pas l'agressivité : Une perspective psychanalytique des liens. *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 55(2), 41-54.
- Benghozi, P. (2016). Clinique identitaire de la radicalisation idéologique et Djihad dans les organisations incestueuses et incestuelles. *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 67(2), 51-66.
- Bergeret, J. (1981a). Aspects économiques du comportement d'addiction. In *Le psychanalyste à l'écoute du toxicomane* (p. 9-25). Dunod.
- Bergeret, J. (1981b). Introduction à une étude sur la personnalité du toxicomane. *Bulletin de la Société française du Rorschach et des méthodes projectives*, 32(1), 9-16.
- Bergeret, J. (1984). *La violence fondamentale : L'inépuisable Oedipe* (Nouvelle éd. 2014). Dunod.
- Bernateau, I. (2011). Se séparer c'est mourir: *Le Carnet PSY*, n° 154(5), 31-34.
- Billings, J. H., & Asimos, C. (1974). Observations on Long-Term Group Therapy with Suicidal and Depressed Persons. *Life-Threatening Behaviours*, 4(3), 11.
- Bion, W. R. (1961). *Recherches sur les petits groupes* (9e éd., 6e tirage). PUF.
- Bittolo, C. (2018). Phénomènes d'emboîtements dans les groupes : Aspects cliniques et méthodologiques: *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, n° 71(2), 167-176.
- Bleger, J. (1979). Psychanalyse du cadre psychanalytique. In R. Kaës, A. Missenard, D. Anzieu, & J. Guillaumin, *Crise, rupture et dépassement* (p. 255-285). Dunod.

- Bonnet, A., & Pedinielli, J.-L. (2013). Addiction : Une troublante proximité. In *Les conduites à risque* (p. 153-162). Armand Colin; Cairn.info.  
<https://doi.org/10.3917/arco.bonne.2013.01.0153>
- Branchard, L., & Pirlot, G. (2011). De la violence à l'agressivité, du passage à l'acte à la mise en acte, du groupe au sujet: *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, n° 56(1), 201-214.
- Brault, A. (2019). *L'identité sonore à l'adolescence : Essai théorico-clinique sur le traitement psychique des expériences du corps sonore à l'adolescence*. Université Paris-Cité.
- Bronstein, C., & Hacker, A.-L. (2012). Bion, la rêverie, la contenance et le rôle de la barrière de contact: *Revue française de psychanalyse*, Vol. 76(3), 769-778.
- Brorson, H. H., Ajo Arnevik, E., Rand-Hendriksen, K., & Duckert, F. (2013). Drop-out from addiction treatment : A systematic review of risk factors. *Clinical Psychology Review*, 33(8), 1010-1024.
- Brown, S., & Yalom, I. D. (1977). Interactional group therapy with alcoholics. *Journal of Studies on Alcohol*, 38(3).
- Brun, A. (2012). L'entretien dans la problématique addictive. In B. Chouvier & P. Attigui, *L'entretien clinique* (Armand Colin, p. 201-214).
- Brun, A. (2016). Introduction. In *Aux limites de la symbolisation* (p. 1-7). Dunod
- Brun, A. (2022). L'archaïque et la médiation. *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 79(2), 19-31.
- Brun, A., Roussillon, R., & Attigui, P. (2016). *Évaluation clinique des psychothérapies psychanalytiques. Dispositifs individuels, groupaux et institutionnels*. Dunod
- Brusset, B. (2004). Dépendance addictive et dépendance affective. *Revue française de psychanalyse*, 68(2), 405.
- Cahn, R. (2004). Subjectalité et subjectivation. *Adolescence*, 50(4), 755.

- Cahn, R. (2006). La subjectivation et ses vicissitudes: *Le Carnet PSY*, n° 109(5), 21-23.
- Chabas, G., & Roques, M. (2018). Schizophrénie, psychoéducation et pratique psychanalytique de groupe : Quels intérêts, quelles limites ? *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, n° 71(2), 177-188.
- Chamboredon, E., Guiche, D., & Robert, P. (2021). Regards croisés sur l'éthique dans la publication de cas cliniques. *Revue française de psychanalyse*, 85(1), 215-226.
- Chapelier, J.-B. (2019a). *La loi des pairs : Les psychothérapies de groupe à l'adolescence*. Érès.
- Chapelier, J.-B. (2019b). Symbolisation et travail du préconscient dans les groupes thérapeutiques. In H. Chapellière et D. Roffat (dir.), *Groupes et symbolisations* (p. 49-67). Érès
- Chapellière, H. (2010). Le double et le groupe: *Dialogue*, n° 189(3), 79-93.
- Chappard, P., Couteron, J.-P., & Morel, A. (2019). Chapitre 3. La réduction des risques, fondement d'une nouvelle addictologie. In *Addictologie: Vol. 3e éd.* (p. 25-44). Dunod
- Chasseguet-Smirgel, J. (1990). *La maladie d'idéalité. Essai psychanalytique sur l'idéal du moi*. Editions Universitaires.
- Chauvet, É. (2004). L'addiction à l'objet : Une dépendance passionnelle. *Revue française de psychanalyse*, 68(2), 609.
- Chemouni, J. (2018). Otto Rank (1884-1939) : Affections somatiques et traumatisme de la naissance. *psychologie clinique*, 45, 29-51.
- Chouvier, B. (2016). Groupe, idéologie et radicalité. *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 67(2), 41-50.
- Chouvier, B. (2023). Les figures de l'emprise groupale. *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 81(2), 141-149.
- Ciccone, A. (1998). *L'observation clinique*. Dunod.

- Cloës, C. (2017). Fonction de la répétition dans la clinique des addictions: *Cliniques, N° 13(1)*, 158-169.
- Coblence, F. (2002). Freud et la cocaïne. *Revue française de psychanalyse, 66(2)*, 371.
- Corre, C. (2022). Actualité des groupes thérapeutiques pour enfants. Le travail de la groupalité psychique. *Le Journal des psychologues, n° 395(3)*, 35-41.
- De Luca, M. (2014). La névrose obsessionnelle à l'adolescence : Entre contrainte et limite: In E. Louët et M. Emmanuelli (dir.), *Les troubles du registre obsessionnel chez l'enfant et l'adolescent : Quelles organisations psychiques ?* (p. 81-101). Érès.
- De Luca, M. (2020). Actualités de la méthode de l'étude de cas. Proposition d'une méthodologie hypothético-processuelle et traductive pour les recherches référées à la psychanalyse. *L'Évolution Psychiatrique, 85(1)*, 33-48.
- De Luca, M., & Estellon, V. (2015). L'acte comme limite: *Cliniques, N° 10(2)*, 154-188.
- Deneux, A. (2002). Troubles addictifs : Groupe analytique en institution. In J. Falguière (dir.), *Analyse de groupe et psychodrame* (p. 171-206). Érès
- Descombey, J.-P. (2004). L'alcoolisme, continent noir de la psychanalyse ? *Revue française de psychanalyse, 68(2)*, 561
- Diamante, C. (2009). La violence a ses raisons que la raison ne connaît pas. *Le Divan familial, 23(2)*, 13-27
- Didier, B. (2004). Le centre APTE : vers une prise en charge globale des addictions. *Psychotropes, 10(1)*, 113-123
- Dispaux, M.-F. (2007). La neutralité à l'épreuve de la clinique au quotidien: *Revue française de psychanalyse, Vol. 71(3)*, 669-685
- Drweski, P., Voyatzis, J., & Robert, P. (2014). Proposition d'une méthode d'observation et de prise de notes dans un groupe. *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe, 63(2)*, 53

- Duez, B., & Duez, C. (2016). Les imports idéologiques dans les groupes : Leurs fonctions et leurs limites face à des vécus de terreur sociétale. *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 67(2), 79-90
- Dufayet, G., Bittolo, C., & De Luca, M. (2024). Danger de --l'altérité, recherche des autres : Figures paradoxales de --l'addiction: *Psychotropes*, Vol. 30(1), 99-112.
- Dufayet, G., & Riand, R. (2020). De l'idéal à la nécessaire désillusion : Expérience d'un groupe de parole en addictologie: *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, n° 75(2), 133-145.
- Dugarin, J. (2019). L'addictologie : D'une néo-discipline et de son homogénéité. Conditions historiques de son émergence en France: *Psychotropes*, Vol. 25(2), 171-184
- Eiguer, A. (2011). Transmission psychique et trans-générationnel: *Champ psy*, n° 60(2), 13-25
- Estellon, V. (2017). Approche psychodynamique des addictions sexuelles: *Psychotropes*, Vol. 22(3), 29-46.
- Estellon, V. (2023). La psychothérapie centrée sur le lien transférentiel dans la clinique des addictions sexuelles. *L'Évolution Psychiatrique*, 88(1), 41-55
- Ewanzo, L., & Jung, J. (2023). De l'effacement de soi à l'appropriation subjective: *Adolescence*, T.41 n° 2(2), 463-476.
- Ezriel, H. (1950). A psycho-analytic approach to group treatment. *British Journal of Medical Psychology*, 23(1-2), 59-74.
- Fain, M. (1981). Approche métapsychologique du toxicomane. In J. Bergeret et M. Fain (dir.), *Le psychanalyste à l'écoute du toxicomane* (dunod).
- Falguière, J. (1997). L'individu, le groupe et l'idéal du moi dans l'analyse de groupe. *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 28, 55-66.

- Flores, P. J., & Mahon, L. (1993). The Treatment of Addiction in Group Psychotherapy. *International Journal of Group Psychotherapy*, 43(2), 143-156
- Fognini, M. (2016). La violence de l'interprétation. In L. Danon-Boileau et J.Y. Tamet (dir.), *Des psychanalystes en séance* (p. 188-193). Gallimard
- Foguel, B. S. (1994). The Group Experienced as Mother : Early Psychic Structures in Analytic Groups. *Group Analysis*, 27(3), 265-285
- Foulkes, S. H. (1955). Group-Analytic Psychotherapy : A Short Account. *Psychotherapy and Psychosomatics*, 3(4), 313-319
- Foulkes, S. H. (1964). *La groupe-analyse : Psychothérapie et analyse de groupe*. Éd. Payot & Rivages.
- Foulkes, S. H. (1965). Group Psychotherapy : The Group-analytic View : A Contribution to the Discussion. *Psychotherapy and Psychosomatics*, 13(1/3), 150-154
- Fredenrich, A. (2009). Groupes ouverts en institution : Une entité à éclipse. In R. Kaës & P. Laurent (dir.), *Le processus thérapeutique dans les groupes*. Erès.
- Freud, S. (1890). *Résultats, idées, problèmes* (3e édition). Presses universitaires de France.
- Freud, S. (1905). *Trois essais sur la théorie sexuelle*. Gallimard.
- Freud, S. (1913). *Totem et Tabou*. Petite bibliothèque Payot.
- Freud, S. (1914). Pour introduire le narcissisme. In *La vie sexuelle* (13<sup>e</sup> éd.). PUF.
- Freud, S. (1915). Pulsions et destin des pulsions. In *Métapsychologie*. Gallimard.
- Freud, S. (1918). Le tabou de la virginité. In *La vie sexuelle* (13<sup>e</sup> éd.), p. 66-80. PUF.
- Freud, S. (1920). Au-delà de principe de plaisir. In *Oeuvres complètes : Psychanalyse tome XV* (p. 277-339). PUF.
- Freud, S. (1921). *Psychologie des foules et analyse du moi*. Petite bibliothèque Payot.
- Freud, S. (1923). « Psychanalyse » et « théorie de la libido ». In *Résultats, Idées, Problèmes II* (3<sup>e</sup> éd., p. 51-77). PUF.

- Freud, S. (1927). *L'avenir d'une illusion* (5e édition). Presses universitaires de France.
- Freud, S. (1928). *Oeuvres complètes : Psychanalyse* (A. Bourguignon, P. Cotet, & J. Laplanche, Trad.). Presses universitaires de France.
- Freud, S. (1930). Le malaise dans la culture. In *Oeuvres complètes: Vol. XVIII*. PUF.
- Freud, S. (1932). *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse* (R.-M. Zeitlin, Trad.). Gallimard.
- Freud, S. (avec Bonaparte, M., Freud, A., Kris, E., & Berman, A.). (1897). *La naissance de la psychanalyse : Lettres à Wilhelm Fliess, notes et plans (1887-1902)* (5e édition). Presses universitaires de France.
- Gaillard, G. (2001). La généalogie institutionnelle et les écueils du travail d'historisation : Entre filicide et parricide. *Connexions*, 76(2), 125
- Gimenez, G., & Pinel, J. P. (2013). A Proposed Method of Group Observation and Note-Taking from a Psychoanalytical Perspective. *Group Analysis*, 46(1), 3-17.
- Golse, B. (2006). De l'intersubjectivité à la subjectivation (co-modalité perceptive du bébé et processus de subjectivation): *Le Carnet PSY*, n° 109(5), 25-29.
- Gontier, É. (2016). Souffrance au travail et violence relationnelle. Essai sur le mal institué. *Annales Médico-psychologiques, revue psychiatrique*, 174(7), 571-574
- Guénoun, T., & Attigui, P. (2021). The therapeutic group in adolescence : A process of intersubjectivation. *The International Journal of Psychoanalysis*, 102(3), 519-542
- Guénoun, T., & Mitsopoulou, L. (2021). Thérapies groupales. In A. Ducouso-Lacaze et P.H. Keller (dir.), *Ce que les psychanalystes apportent à l'université* (p. 135-141). Érès
- Gutton, P. (2001). Figures théoriques concernant la pathologie d'adolescence, en particulier l'addiction. In R. Gori, C. Hoffmann et A. Houballah (dir.), *Pourquoi la violence des adolescents ?* (p. 161-176). Érès

- Gutton, P. (2014). Dépendance normale et dépendance pathologique à l'adolescence. In D. Coum et N. Predour (dir.), *L'adolescent et ses parents : D'une dépendance à l'autre* (p. 123-138). Érès
- Houssier, F. (2010). Métapsychologie de la violence: *Enfances & Psy*, n° 45(4), 14-23
- Janssen, C. (2014). Transmission psychique des capacités d'illusion: *Cahiers de psychologie clinique*, n° 43(2), 97-116
- Jørgensen, L. B. (2022). Le miroir et les réactions en miroir dans l'analyse de groupe: (É. Lecourt, Trad.). *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, n° 78(1), 233-238
- Jung, J. (2014). L'agir suicidaire : Un acte pour s'autoreprésenter ?. *Psychothérapies*, Vol. 34(3), 157-163
- Jung, J. (2015). Le narcissisme primaire, le double et l'altérité: *Recherches en psychanalyse*, n° 19(1), 77-86
- Jung, J. (2023). Clinique des dispositifs « aux limites ». Co-construction et subjectivation. *L'Évolution Psychiatrique*, 88(1), 5-14.
- Jung, J., & Di Rocco, V. (2022). Repères cliniques pour la prise en charge des souffrances narcissiques-identitaires et ses nouvelles formes d'expression : Vivre sur la limite. In J. Jung et V. Di Rocco (dir.), *Pratiques cliniques et dispositifs « aux limites »* (p. 29-42). Dunod
- Jung, J., & Francisco, A. (2017). Le double : Un opérateur thérapeutique dans la clinique des souffrances narcissiques-identitaires ? *Psychothérapies*, Vol. 37(4), 253-260
- Jung, J., & Roussillon, R. (2013). L'identité et le « double transitionnel ». *Revue française de psychanalyse*, Vol. 77(4), 1042-1054
- Kaës, R. (1993). *Le groupe et le sujet du groupe*. Dunod.

- Kaës, R. (2005a). Groupes internes et groupalité psychique : Genèse et enjeux d'un concept. *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 45(2), 9.
- Kaës, R. (2005b). Pour inscrire la question du lien dans la psychanalyse: *Le Divan familial*, N° 15(2), 73-94
- Kaës, R. (2008). Définitions et approches du concept de lien: *Adolescence*, T. 26 n°3(3), 763-780.
- Kaës, R. (2009). Le processus thérapeutique dans les groupes. In R. Kaës et P. Laurent (dir.), *Le processus thérapeutique dans les groupes* (p. 125-141). Érès
- Kaës, R. (2010a). *L'appareil psychique groupal: Vol. 3e éd.* Dunod
- Kaës, R. (2010b). Le sujet, le lien et le groupe. Groupalité psychique et alliances inconscientes: *Cahiers de psychologie clinique*, n° 34(1), 13-40
- Kaës, R. (2014a). Les alliances inconscientes. Une problématique pour la psychanalyse. In R. Kaës, *Les alliances inconscientes* (p. 45-64). Dunod
- Kaës, R. (2014b). Les alliances structurantes primaires. Le contrat et le pacte narcissiques. In R. Kaës, *Les alliances inconscientes* (p. 67-88). Dunod
- Kaës, R. (2016a). L'idéologie dans les théories psychanalytiques. In R. Kaës, *L'Idéologie: Vol. 2e éd.* (p. 1-20). Dunod
- Kaës, R. (2016c). L'idéologie est une position mentale spécifique. Elle ne meurt jamais (mais elle se transforme). *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 67(2), 11
- Kaës, R. (2017). *Les théories psychanalytiques du groupe: Vol. 6e éd.* Presses Universitaires de France
- Kaës, R. (2023). Nouvelles réflexions sur la violence et la destructivité dans les groupes: *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, n° 81(2), 7-22
- Kaës, R., & Laurent, P. (2010). *Le processus thérapeutique dans les groupes.* Editions érès.

- Khantzian, E. J. (2012). Reflections on Treating Addictive Disorders : A Psychodynamic Perspective: Reflections on Treating Addictive Disorders. *The American Journal on Addictions*, 21(3), 274-279
- Khantzian, E. J., Halliday, K. S., Golden, S., & McAuliffe, W. E. (1992). Modified Group Therapy for Substance Abusers : A Psychodynamic Approach to Relapse Prevention. *American Journal on Addictions*, 1(1), 67-76
- Klein, M. (1946). Notes on some schizoid mechanisms. *International Journal of Psychoanalysis*.
- Knauss, W., & Freund, H. (1985). Group-Analytic Psychotherapy with Alcoholic In-Patients. *Group Analysis*, 7.
- Konicheckis, A. (2008). *De génération en génération : La subjectivation et les liens précoces*. Presses universitaires de France.
- Kutash, I. L., & Wolf, A. (1984). Psychoanalysis in Groups : The Primacy of the Individual. *Current Issues in Psychoanalytic Practice*, 1(1), 29-42
- Laplanche, J. (1990). *Nouveaux fondements pour la psychanalyse : La séduction originare* (2e éd). Presses universitaires de France.
- Laplanche, J., & Pontalis, J.-B. (1984). *Vocabulaire de la psychanalyse* (8e éd). Presses universitaires de France.
- Laxenaire, M. (2000). Les circuits de l'identification en groupe : À propos du « déterminisme chaotique ». *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 2(35), 63-72.
- Laxenaire, M. (2010). Psychanalyse et addictions sans substances. *Annales Médico-psychologiques, revue psychiatrique*, 168(7), 524-527
- Laxenaire, M., & Bittolo, C. (2014a). Observer un groupe : Motifs, intérêts et observables: *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, n° 63(2), 39-52
- Le Poulichet, S. (1987). *Toxicomanies et psychanalyse. Les narcoses du désir* (2e éd.). PUF.

- Le Poulichet, S. (2011). L'addiction est un traitement de substitution. *L'Évolution Psychiatrique*, 76(3), 485-491
- Lindenmeyer, C. (2018). « *L'homme est pour ainsi dire devenu une sorte de dieu prothétique* ». In L. Bonnefon-Tort, A. Maupas, & D. Tabone-Weil (dir.), *La psychanalyse est-elle mortelle ?* (p. 119). Presses Universitaires de France
- Lindenmeyer, C. (2020). Quand la psychanalyse rencontre l'humain augmenté: *Corps & Psychisme*, N° 76(1), 9-19
- Lindenmeyer, C. (2023). L'addiction, une figure de la pulsion de mort: *Corps & Psychisme*, N° 80(1), 137-148
- Lot-Borodine, M. (1921). Les deux conquérants du Graal : Perceval et Galaad. *Romania*, 47(185), 41-97
- Marchin, É., & Marty, F. (2021). L'indicible dans la problématique addictive et ses implications dans la psychothérapie. *Psychotropes*, Vol. 27(4), 69-90
- Marchin, É., Marty, F., & Gaudriault, P. (2020). L'expérience addictive comme métaphore d'un fonctionnement extraordinaire: *Adolescence*, T.38 n° 1(1), 39-50
- McDermut, W., Miller, I. W., & Brown, R. A. (2001). The efficacy of group psychotherapy for depression : A meta-analysis and review of the empirical research. *Clinical Psychology: Science and Practice*, 8(1), 98-116
- McDougall, J. (1996). *Eros aux mille et un visages : La sexualité humaine en quête de solutions*. Gallimard.
- McDougall, J. (2004). L'économie psychique de l'addiction. *Revue française de psychanalyse*, 68(2), 511.
- McHugh, R. K., Murray, H. W., Hearon, B. A., Pratt, E. M., Pollack, M. H., Safren, S. A., & Otto, M. W. (2013). Predictors of Dropout from Psychosocial Treatment in Opioid-Dependent Outpatients. *The American Journal on Addictions*, 22(1), 18-22

- Miller, R., & Mason, S. E. (2012). Open-Ended and Open-Door Treatment Groups for Young People with Mental Illness. *Social Work With Groups*, 35(1), 50-67
- Neri, C. (1997). Les passages de l'individu au groupe, du groupe à l'individu (le rêve du monstre). *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 28, 43-53.
- Nyhuis, P. W., Niederhofer, E., Scherbaum, N., Schifano, F., Bonnet, U., Dembski, N., Niederhofer, A., Specka, M., & Tenbergen, M. (2018). Effectiveness of Psychoanalytic-Interactional Group Therapy vs. Behavioral Group Therapy in Routine Outpatient Treatment of Alcohol-Dependent Patients. *Substance Use & Misuse*, 53(3), 426-431.
- Oppenheimer, A. (1998). *Heinz Kohut* (1. éd). Presses universitaires de France.
- Pedinielli, J.-L., & Bonnet, A. (2008). Apport de la psychanalyse à la question de l'Addiction. *Psychotropes*, 14(3-4), 41-54
- Pedinielli, J.-L., & Bonnet, A. (2009). Apport de la psychanalyse à la question de l'Addiction: *Psychotropes*, Vol. 14(3), 41-54.
- Pedinielli, J.-L., & Bonnet, A. (2012). Pratique psychanalytique et addictions: *Psychotropes*, Vol. 18(1), 89-102
- Philip J. Flores. (2013). Groups in the Treatment of Addictions. *Group*, 37(4), 295.
- Pichon-Rivière, E. (2004). *Le processus groupal* (R. Kaës & D. Faugeras, Trad.). Éd. Érès.
- Pinel, J.-P. (2017). Télescopage des idéaux et pathologies de la symbolisation dans les institutions spécialisées. *Psychologie clinique et projective*, 23(1), 11-26
- Pinel, J.-P., & Gaillard, G. (2020). *Le travail psychanalytique en institution. Manuel de cliniques institutionnelles*. Dunod
- Pines, M. (1983). On mirroring in group psychotherapy. *Group*, 7(2).
- Pirlot, G. (2009). *Psychanalyse des addictions*. A. Colin.
- Pirlot, G. (2015). Les addictions, passions du corps: *Adolescence*, T. 33 n°1(1), 153-164

- Pirlot, G. (2019). L'addiction entre resomatization de l'affect, refoulement et "mémoire amnésique": *Le Carnet PSY*, N° 230(9), 47-50
- Poupard, G., & Gimenez, G. (2012). Psychodrame pluriel, alcoolismes singuliers. *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, n° 58(1), 187-195
- Privat, P. (1997). De la problématique individuelle à la dynamique groupale. *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 28, 83-91.
- Privat, P. (1999). Les violences de la mise en groupe. In J.-B. Chapelier & P. Privat, *Violence, agressivité et groupe*. Erès.
- Privat, P., Quélin-Souligoux, D., & Rouchy, J.-C. (2001). Psychothérapie psychanalytique de groupe. *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 37(2), 11-30
- Puget, J. (1989). Groupe analytique et formation. Un espace psychique ou trois espaces sont-ils superposés ? *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 13(1), 137-153.
- Puget, J. (2005). Dialogue d'un certain genre avec René Kaës à propos du lien: *Le Divan familial*, N° 15(2), 59-71.
- Racin, C., & De Luca, M. (2020). Méthode de recherche hypothétique et processuelle. *In Analysis*, 4(1), 42-53
- Ravit, M. (2003). Le lien à l'objet d'addiction : Se détruire toujours, ne disparaître jamais. *Dialogue*, 162(4), 87
- Ravit, M. (2004). La cruauté du lien : De l'objet d'addiction au lien d'addiction: *Cahiers de psychologie clinique*, n° 22(1), 55-69
- Ravit, M. (2024). L'addiction : Un opérateur paradoxal: *Adolescence*, T.42 N° 1(1), 153-165
- Reynaud, M. (2016). Un nouveau paradigme : La réduction pragmatique des risques et des dommages. In M. Reynaud, L. Karila, H.J. Aubin, A. Benyamina (dir.), *Traité d'addictologie: Vol. 2e éd.* (p. 183-192). Lavoisier

- Riand, R. (2021). *Fin de thérapie de groupe à l'adolescence : Une traversée subjectivante*.  
Université Paris-Cité.
- Riand, R., & Laroche-Joubert, M. (2011). L'intertransfert et ses figures dans le couple...  
thérapeutique. Du double indifférencié au double différencié. *Revue de psychothérapie  
psychanalytique de groupe*, 57(2), 171-184
- Riand, R., & Robert, P. (2018). Les groupes de parole : Intérêts et limites. In *Clinique des  
groupes*. In Press.
- Riand, R., & Robert, P. (2023). Groupe et adolescence : Un lieu pour devenir soi:  
*Adolescence, T.41 N° 1(1)*, 233-246.
- Richaud, E. (2017). Qu'est-ce qu'être psychologue en CAARUD? Éléments de réflexions  
théoriques à partir d'une expérience professionnelle au CAARUD de Saint-Denis.  
*Psychotropes*, 23(2), 9-33
- Robert, P. (2003). La transmission psychique au carrefour de l'individuel et du groupal.  
*Dialogue*, 160(2), 11
- Robert, P. (2008). Le couple : Une croyance sans illusions: *Revue de psychothérapie  
psychanalytique de groupe*, n° 49(2), 141-147
- Roche, S. (2017). Le rôle de la honte dans l'alcoolodépendance : Une revue de la littérature.  
*Psychotropes*, 23(1), 47-58
- Roques, M., Sinanian, A., Pirlot, G., & Pommier, F. (2013). Intérêts d'une étude de la  
dépressivité au TAT chez un patient méthadonien. *Bulletin de psychologie, Numéro  
525(3)*, 225-235.
- Rouchon, J.-F., Cédric, F., Levy, K., Reyre, A., Taïeb, O., Baubet, T., & Moro, M. (2010).  
Expériences de vie et de mort des groupes thérapeutiques dans un centre de soins pour  
patients toxicomanes. *Psychotropes*, 16(3), 89.
- Rouchy, J. C. (1998). *Le groupe, espace analytique*. Erès.

- Rouchy, J. C. (2000). L'identification, un processus groupal. *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 2(35).
- Rouchy, J.-C. (2004). Une conception psychanalytique des structures et de leur évolution. In J.-C. Rouchy & M. Soula Desroche, *Institution et changement. Processus psychique et organisation*. Erès.
- Rouchy, J.-C. (2006). La conception du dispositif de groupe dans différents cadres institutionnels: *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, n° 47(2), 9-23
- Rouchy, J.-C. (2008). Éditorial : Recréer du lien. *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 50(1), 7.
- Rouchy, J.-C., & Villier, J. (1989). Transfert et identification projective. *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 12(1), 63-76
- Roussillon, R. (1999). La capacité d'être seul en face du groupe. *Revue française de psychanalyse*, no 63(4), 785-800
- Roussillon, R. (2007). Pour une clinique de la théorie. *Psychothérapies*, 27(1), 3.
- Roussillon, R. (2008). L'intersubjectivité. In A. Braconnier & B. Golse, *Bébés-ados : À corps et à cri* (p. 15). Erès
- Roussillon, R. (2012a). Traumatisme primaire, clivage et liaisons primaires non symboliques. In *Agonie, clivage et symbolisation: Vol. 2e éd.* (p. 7-34). Presses Universitaires de France
- Roussillon, R. (2012b). La séparation et la dialectique présence/absence. *Le Carnet PSY*, 165(7), 49-53
- Roussillon, R. (2017). La destructivité et la déception narcissique: *Le Carnet PSY*, N° 207(4), 36-42.

- Rutakumwa, R., Mugisha, J. O., Bernays, S., Kabunga, E., Tumwekwase, G., Mbonye, M., & Seeley, J. (2020). Conducting in-depth interviews with and without voice recorders : A comparative analysis. *Qualitative Research*, 20(5), 565-581.
- Sanahuja, M. de la A., Manga-Carrola, P., & Ruet, A. (2016). Obésité, un dispositif groupal. *Adolescence, T. 34 1*(1), 151-166.
- Santonja-Gómez, F.-J., Sánchez-Hervás, E., Secades-Villa, R., Zacarés-Romaguera, F., García-Rodríguez, O., & García-Fernández, G. (2010). Pretreatment Characteristics as Predictors of Retention in Cocaine-dependent Outpatients. *Addictive Disorders & Their Treatment*, 9(2), 93-98.
- Schiavinato, J. (2011). Abord de la violence et de l'agressivité dans l'analyse de groupe et le psychodrame: *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, n° 56(1), 127-142.
- Segal, H. (1969). La position paranoïde-schizoïde. In H. Segal, *Introduction à l'oeuvre de Mélanie Klein* (4è édition). Presses Univ. de France.
- Sinanian, A., Pommier, F., Pirlot, G., & Roques, M. (2014). Addictions, évitement et répétition du traumatisme: *Psychothérapies, Vol. 34*(3), 173-184.
- Suissa, A. J. (2012). Philosophie des 12 étapes des Alcooliques Anonymes en Amérique du Nord : Aspects critiques et psychosociaux: *Psychotropes, Vol. 17*(3), 127-143.
- Vendryes, J. (1949). Les éléments celtiques de la légende du Graal. *Etudes Celtiques*, 5(1), 1-50.
- Vera Ocampo, E. (1989). *L'envers de la toxicomanie. Un idéal d'indépendance*. Denoël.
- Vivier-Vacheret, C. (2011). L'apport de la violence fondamentale à l'approche du groupe: *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, n° 55(2), 11-24.
- Vollon, C., & Gimenez, G. (2016). L'idéologie dans les groupes thérapeutiques pour patients psychotiques. *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 67(2), 91-102.

- Wainrib, S. (2012). Is psychoanalysis a matter of subjectivation? *The International Journal of Psychoanalysis*, 93(5), 1115-1135.
- Waska, R. (2003). Greed, idealization, and the paranoid-schizoid experience of insatiability. *The Scandinavian Psychoanalytic Review*, 26(1), 41-50.
- Weegmann, M. (2004). Alcoholics Anonymous : A Group-Analytic View of Fellowship Organizations. *Group Analysis*, 37(2), 243-258.
- Weegmann, M. (2006). From Tenuous to Tenacious Link : Psycho-Dynamic Group Therapy with Substance Misusers. *Journal of Groups in Addiction & Recovery*, 1(1), 51-67.
- Weiss, R. D., Jaffee, W. B., De Menil, V. P., & Cogley, C. B. (2004). Group Therapy for Substance Use Disorders : What Do We Know? *Harvard Review of Psychiatry*, 12(6), 339-350.
- Wennberg, P., Weinryb, R. M., Lindgren, A., Busch, M., Saxon, L., & Skarbrandt, E. (2005). The Development of Depression During Psychodynamic Group Psychotherapy Among Subjects in Substance Abuse Remission. *Substance Use & Misuse*, 40(4), 543-549.
- Winnicott, D. W. (1966). La mère ordinaire normalement dévouée. In *Le bébé et sa mère* (p. 19-32). Payot.
- Winnicott, D. W. (1967). Importance d'un environnement sain dans la petite enfance. In *Le bébé et sa mère* (p. 89-100). Payot.
- Winnicott, D. W. (1971). *Jeu et réalité : L'espace potentiel* (C. Monod & J.-B. Pontalis, Trad.). Gallimard.
- Yalom, I. D. (1974). Group Therapy and alcoholism. *Annals of the New York Academy of Sciences*, 233, 85-103.
- Yalom, I. D. (1978). Alcoholics in Interactional Group Therapy : An Outcome Study. *Archives of General Psychiatry*, 35(4), 419.



# Index des auteurs

---

## A

Abraham .....	69
Ahlin .....	12, 115, 116
Anderson .....	77
Anthony .....	67
Anzieu ... 49, 62, 63, 86, 102, 104, 133, 136, 137, 138, 139, 140, 175, 177, 197, 216, 234, 238, 272	
Asimos .....	101
Attigui .....	73, 239
Aulagnier .....	36, 41, 47
Avron .....	68

---

## B

Barrer .....	209, 210
Bègue-Shankland .....	40
Bejarano .....	117, 137, 201, 215, 303
Benghozi .....	42, 43, 44, 52
Bergeret .....	25, 41, 43, 44, 87, 222
Bernateau .....	117, 157, 158
Billings .....	101
Bion .....	55, 60, 61, 106, 169, 173, 175, 176, 196, 197, 200, 222, 234, 266, 267, 310, 311
Bittolo .....	1, 5, 95, 111, 114, 134, 228
Bleger .....	54, 226
Bokanowski .....	155
Bonnet .....	25, 30, 33, 34, 39, 71, 86
Botella .....	181
Branchard .....	44, 45
Brault .....	92
Braunschweig .....	33
Bronstein .....	55
Brorson .....	132
Brown .....	79
Brun .....	15, 63, 71, 86, 89, 96, 111, 240
Brusset .....	29, 38, 39, 132

---

## C

Cahn .....	70, 71
------------	--------

Chabas .....	103, 243
Chamboredon .....	119
Chapelier .....	50, 86
Chapellière .....	188, 218
Chappard .....	40
Chasseguet-Smirgel.....	50
Chauvet.....	47
Chemouni .....	41
Chouvier .....	52, 54
Ciccione.....	109, 110, 111, 135
Cloës.....	30
Coblence.....	19, 22

---

**D**

De Luca .....	1, 5, 28, 29, 33, 88, 89, 110, 134, 185, 288
de M'Uzan.....	29
Deneux .....	79, 94
Descombey.....	21
Di Rocco.....	71
Diamante .....	44
Diet.....	209, 210
Dispaux.....	90
Drweski .....	5, 114
Duez .....	52
Dufayet.....	28, 33, 50, 76, 77, 101, 319
Dugarin.....	24

---

**E**

Estellon.....	28, 30, 33, 185, 288
Ewanzo .....	71
Ezriel .....	60, 61

---

**F**

Fain.....	33, 49
Falguière.....	64
Flores.....	78
Fognini .....	41
Foguel.....	216
Foulkes .....	61, 62, 67, 87, 104, 107, 115, 161, 177, 274, 279
Francisco .....	187
Fredenrich.....	103, 105
Freud....	14, 15, 16, 22, 23, 24, 29, 31, 44, 48, 49, 50, 53, 57, 58, 59, 60, 68, 90, 146, 171, 172, 186, 212, 229

Freund..... 78

---

## **G**

Gaillard..... 95, 97, 101, 102  
Gimenez ..... 52, 114, 239  
Golse..... 70, 72  
Gontier..... 211  
Guénoun ..... 73, 103, 239  
Guillaumin..... 24  
Gutton..... 28, 29

---

## **H**

Hacker ..... 55  
Houssier..... 42  
*Hugo*..... 235

---

## **J**

Janssen..... 48  
Jørgensen..... 181  
Jung ..... 1, 14, 71, 120, 181, 187, 188, 215, 290

---

## **K**

Kaës... 14, 15, 36, 37, 50, 51, 53, 54, 58, 63, 65, 72, 80, 99, 102, 147, 155, 177, 182, 183, 193,  
219, 226, 233, 237  
Kernberg..... 222  
Khantzian ..... 78, 237  
Klein ..... 41, 45, 46, 51, 55, 200  
Knauss ..... 78  
Kohut..... 74, 78  
Konicheckis..... 70  
Kutash..... 60

---

## **L**

Laplanche ..... 32, 35  
Laroche-Joubert..... 111, 234  
Laurent ..... 80  
Laxenaire..... 37, 68, 111, 114, 134, 171, 228  
Le Bon..... 60  
Le Poulichet..... 34, 47  
Lindenmeyer..... 31, 190, 191, 269

Lot-Borodine ..... 196

---

**M**

Mahon..... 78  
Marchin ..... 29, 35, 239  
Martin ..... 104  
Mason ..... 101, 131  
McDermut ..... 56  
McDougall..... 25, 26, 27, 29, 47, 86, 168, 171, 191  
McHugh..... 132  
Miller..... 101, 131  
Mitsopoulou ..... 103

---

**N**

Neri..... 64  
Nyhuis ..... 78

---

**O**

Oppenheimer ..... 78

---

**P**

Pedinielli..... 25, 30, 33, 34, 39, 71, 86  
Pichon-Rivière..... 182  
Pinel..... 95, 97, 114  
Pines ..... 181, 275  
Pirlot ..... 22, 35, 39, 44, 45, 86, 239  
Pontalis ..... 32, 62  
Poupard..... 239  
Privat ..... 53, 60, 64, 232  
Puget..... 35, 36, 133

---

**Q**

Quelin-Souligoux ..... 60, 232

---

**R**

Racin..... 88, 110  
Rank ..... 41  
Ravit ..... 38, 71  
Reynaud..... 40

Riand .....	1, 50, 56, 76, 101, 111, 234, 236, 240
Richaud.....	40
Robert.....	5, 48, 49, 56, 57, 76, 195
Roche.....	74
Roques.....	1, 103, 144, 243, 253, 255
Rouchon .....	14, 80, 97
Rouchy .....	14, 26, 55, 60, 66, 67, 68, 69, 92, 94, 95, 98, 99, 102, 119, 215, 222, 224, 232, 237
Roussillon.....	14, 71, 72, 89, 90, 160, 206, 215, 229, 238, 239
Rutakumwa.....	113

---

## S

Sanahuja .....	76
Santonja-Gómez.....	132
Schiavinato .....	44
Segal .....	46
Sinanian.....	216
Suissa.....	13, 74

---

## T

Torok .....	69
-------------	----

---

## V

Vacheret.....	53
Vendryes .....	195, 196
Vera O'Campo.....	32, 34, 191
Villier.....	55
Vollon .....	52

---

## W

Wainrib .....	69, 70
Waska .....	46
Weegman.....	75, 143
Weegmann.....	75
Weiss .....	56, 77
Wennberg.....	99
Winnicott.....	26, 48, 62, 159, 204, 206
Wolf.....	60

---

## Y

Yalom .....	79, 228
-------------	---------



## **Annexes**

---

## Compte-rendu des séances de groupe

### *Un travail de frontières*

Lors de cette première séance d'observation, le groupe accueille l'observatrice écrivante, Marine, qui accompagnera le groupe tout au long de la recherche. Pour cette séance, Poulbot est également présent. Il est abstinent depuis plusieurs années et participe au groupe depuis le début de sa prise en charge dans le service. Il continue de venir occasionnellement et n'avait pas prévenu de sa présence lors de cette séance. Le thème retenu lors de la dernière séance est rappelé par les membres qui étaient présents : « A quoi sert le groupe ? Pourquoi on vient au groupe ? » Ce thème constitue une forme d'introduction et de présentation qui semble s'adresser particulièrement à l'observatrice écrivante dont l'arrivée était prévue ce jour.

De fait, dès le début de la séance, les représentations du groupe se déploient : il constitue un lieu de dépôt, comme le verbalise Tristan : « *Le groupe on y est compris, on dépose* ». Il s'agit d'un lieu sûr, bénéfique : « *Le groupe, ça stabilise* ». Bellonis, qui revient d'Afrique où il a vécu durant des années, parle de la vie là-bas et déclare : « *En Afrique, il y a toujours une maman pour vous donner à manger* ». Cette image, surgissant dans le fil associatif groupal, évoque peut-être une attente et une première figuration du groupe, celle d'une mère nourricière. Dans l'ensemble, je note que « *chacun parle des bienfaits du groupe* », lieu « *qui permet de se souvenir* » selon Poulbot, « *refuge* » dans lequel on peut être « *100% soi* ». Mais l'ambivalence est déjà présente, quelqu'un soulève que « *le groupe c'est devenu une addiction* ». Dans cette première séance d'observation est déjà contenue l'anxiété liée à l'investissement du groupe. On peut s'y sentir en quelque sorte prisonnier, comme de l'addiction dont chacun vient pourtant pour se libérer. « *Le groupe prouve qu'il y a un problème* » affirme Tristan. Ainsi, la représentation oscille entre deux pôles, un pôle rassurant, maternel, qui « *sert à s'aimer un peu plus, se comprendre, se rassurer* », et un pôle inquiétant, persécuteur en un sens, rappelant le problème addictif qui constitue en même temps un attracteur identificatoire.

Sur le plan formel, dans cette séance le discours est très organisé et très fluide. Une grande discipline règne, certains lèvent même la main pour manifester leur désir de prendre la parole. En présence de l'observatrice écrivante, tout se passe comme si la préoccupation groupale était de donner une bonne image, l'image d'un « bon groupe ». Dans cette configuration je me retrouve en position d'autorité : chaque patient semble me demander la permission avant de

parler, et à quelques reprises j'incarne la loi, distribuant la parole comme le ferait un maître de cérémonie, investi du pouvoir de donner la parole, à défaut de la mettre en sens.

Dans cet ensemble, l'indifférenciation règne : « *On est tous pareils, on se comprend* », les autres du groupe « *sont positifs, ils comprennent vraiment* ». Dans le groupe « *on se reconnaît* ». Le partage, l'effet miroir, sont hautement valorisés dans le groupe. Cependant, cette unité dans le groupe ne peut se construire qu'à la condition de l'opposer au monde extérieur, là où « *les autres ne comprennent pas* » voire « *n'en ont rien à foutre* ». Le monde extérieur, c'est le danger et quelqu'un s'écrie « *Je ne m'approche pas dans la rue des gens qui picolent !* ». Je relève alors la façon dont les participants du groupe « *mettent en avant la frontière qui existe entre intérieur et extérieur* ». Devant le danger que représente le changement dans le cadre-dispositif et l'arrivée d'une figure étrangère au sein du groupe, figure venant elle-même de l'extérieur et chargée de consigner tout ce qui se passe au cours des séances, le renforcement de cette limite extérieur-intérieur constitue-t-elle une défense face au risque d'effraction ?

Cependant, la différence fait irruption, brusquement, à travers la présence des « psys ». Ainsi cette réflexion : « *On se comprend, sauf les psys qui sont différents... quoi qu'on ne sait pas !* ». La figure des « psys » est teintée de persécution : ils représentent l'extérieur, surgissant au sein même du groupe. La méfiance et l'hostilité leur est réservée. On ne sait ni ce qu'ils font ni ce qu'ils vivent, contrairement aux autres du groupe. Pour certains, « les psys comprennent, mais ils s'en foutent ».

Ainsi se dessine un clivage du transfert qui pourrait se résumer ainsi : le groupe est une bonne mère, à l'intérieur de laquelle la fusion règne. Le couple de thérapeutes, formant une imago paternelle toute-puissante, inspirant la peur et porteur du pouvoir de donner la parole, ainsi que la vie et la mort, s'immisce au milieu de nous comme une figure persécutrice détruisant la belle unité du groupe.

Dans cette configuration, il semble que les effets contre-transférentiels m'aient poussé à rechercher moi-même l'alliance avec l'observatrice écrivante : alors que le fil du discours du groupe développe l'idée selon laquelle « *on est tous pareils* », je reprends moi-même sur le plan transférentiel l'opposition faite dans les échanges entre le groupe et « les psys » et déclare « *On est tous pareils, sauf les soignants !* ». Par cette intervention, je mets alors en mots cette différence inquiétante qui traverse le groupe. Je contribue du même coup à créer une alliance avec l'observatrice : en quelque sorte, si les patients sont pareils, les soignants, compris comme un sous-groupe, se trouvent par là-même indifférenciés au sein de l'entité des « soignants ».

Au sein de cette dynamique transféro contre-transférentielle, la question de la séparation peut être abordée : est-il possible de se séparer de ce « bon groupe » ? Frédéric exprime la difficulté de cette démarche : « *Je ne suis pas sûr qu'il y ait une fin de groupe pour moi finalement, c'est une évolution sans fin* », comme Vaiura qui s'interroge : « *est-il possible de poursuivre seul ?* »

### ***Un sauveur contre la dépression ?***

Lors de cette séance, le thème est rappelé par Tristan après un léger flottement inaugural. Le thème suggéré à la fin de la séance précédente : « que faire de tout ce temps ? » convoque d'emblée l'image d'un marécage. Tristan déclare que « *dans un marécage on a besoin de quelqu'un pour en sortir et une fois qu'on est sorti, la première chose que l'on veut faire, c'est s'asseoir et se reposer* ». Cette image, décrivant la sortie de l'addiction, est rapidement associée à celle d'une rivière que l'on vide, laissant apparaître les détritiques qui jonchent le fond. La tonalité des échanges est marquée par la dépressivité, le fil associatif est assez heurté et entrecoupé de silences. Le thème du temps qui passe convoque l'idée de la fin, de la mort qui approche. Sandrine déclare : « *J'ai envie de dévorer la vie mais je n'ai plus beaucoup de temps, j'ai 54 ans* ». Elle précise que dans l'idée du temps il y a l'idée de la mort et dit se sentir « *en sursis* ». Dans l'ensemble l'idée du temps qui passe suscite l'angoisse dans le groupe, associée à la mort et au vide comme le souligne Frédéric : « *Affronter le temps c'est affronter du vide* ». Il ajoute : « *ça fait trois ans que je pleure* ».

Dans l'organisation du groupe, l'évocation de ces thèmes liés à la question de la mort et de la dépression s'accompagne de mouvements défensifs de type maniaque. Le fil associatif est ponctué de plaisanteries, de rires et de recours à l'humour fréquent. De mon côté, je note que « *la discussion se poursuit, partagée entre des moments de franche rigolade (défensive) et des moments de réflexion très sérieuse* ». Ainsi, lorsque Frédéric déclare pleurer depuis trois ans, tout le monde se met à rire.

Par ailleurs, les récits des différents membres font apparaître la figure d'un autre secourable, une personne du monde extérieur susceptible de les aider, de leur tendre la main. Tristan avait commencé par affirmer que lorsqu'on est coincé dans un marécage, on a besoin de quelqu'un pour en sortir, et Vaiura reprend cette idée un peu plus tard avec une image similaire : « *Quand on est au fond du puits il faut pouvoir se relever. On m'a tendu une corde* ». Ici la figure d'un sauveur est convoquée, messie dont on pourrait attendre l'irruption au sein du groupe et

susceptible de le protéger de la mort. Bion a souligné l'attente messianique pouvant survenir dans le groupe fonctionnant selon l'hypothèse de base dépendance (préciser).

Le fonctionnement du groupe lors de cette séance me met dans une position difficile. Je note l'impression de me sentir à part, « *comme si s'abordaient des sujets que je ne pouvais pas comprendre, comme si j'étais un pur observateur extérieur de ce qui se passe dans le groupe. J'en arrive à me dire que le groupe partage autour d'une expérience qui est propre à ses membres dépendants, quelque chose que je ne vois que de très loin* ». Ce sentiment s'accompagne d'une forme d'inhibition, que je mets spontanément en lien avec la présence de l'observatrice écrivante arrivée dans le groupe lors de la séance précédente. Pris par ce sentiment de solitude, tout se passe comme si je tentais d'y échapper en m'efforçant de participer aux échanges, d'intervenir de façon à m'assurer de ma propre place dans le groupe, de mon utilité. Je finirai d'ailleurs par intervenir, guettant l'effet de mes propres interventions sur la dynamique du groupe. Pris par cette préoccupation je me sentirai soulagé lorsque l'une de mes interventions, portant sur mon impression que chacun dans le groupe semble à la recherche d'un équilibre nouveau à construire ou reconstruire en dehors de l'addiction, trouvera une confirmation chez Helori qui s'exclame : « *Ah ben ça c'est clair, l'alcool, les produits, ça vient pour une raison !* ». Je note alors mon « *impression qu'ils commencent à s'intéresser à moi, pour m'expliquer* ».

En lien avec l'hypothèse de base dépendance (Bion, 1961), il est possible d'interpréter mon sentiment de solitude et mon désir d'être utile au groupe, de l'aider par la magie d'une intervention à sortir de la dépression qui l'envahit, comme une réponse contre-transférentielle à l'attente du groupe, recherchant en la personne du thérapeute un sauveur qui serait capable de les protéger et de les sauver de la dépression et de la mort qui menace. L'inhibition ressentie et associée à la présence de l'observatrice écrivante semble témoigner de la charge affective liée à ce désir de répondre au fantasme groupal et d'incarner la figure messianique recherchée par le groupe.

Mais cette attente ne peut être que déçue et entraîner la frustration. Cette déception se traduit par l'émergence d'une tension et de dissensions au sein du groupe, qui ne peut pas s'unir autour de la figure d'un sauveur. Frédéric reprochera avec véhémence à Tristan de faire des généralités, et lui signalera se sentir « *en profond désaccord* » avec lui, lorsque Tristan exprimera son désir de parler de ce qui va bien : « *Je vais bien. Il ne faut pas se poser de questions. Il faut voir ce qui va bien* ». Cette émergence conflictuelle me donnera une autre chance de prouver mon utilité au groupe, et je tenterai alors d'apaiser ce conflit en proposant à chacun de verbaliser son

ressenti dans cette situation. A défaut de sauver le groupe de la dépression peut-être pourrai-je l'aider à évacuer les tendances agressives qui peuvent s'y manifester ?

### *Un leader malmené*

Cette séance est marquée par l'entrée dans le groupe de Bérénice, qui connaît bien les autres dispositifs de soins proposés par le service. Ses multiples addictions au cannabis, à l'alcool ainsi qu'à des comportements l'ont amenée à participer à plusieurs autres groupes, centrés sur l'arrêt des consommations. Elle est adressée par son médecin addictologue. Je note que « le groupe est stable mais s'élargit ». La présence de Bérénice permet d'introduire dans le groupe une deuxième présence féminine, alors que Sandrine notait justement à l'attention de l'observatrice écrivante que depuis son arrivée dans le groupe, elles étaient maintenant deux femmes dans le groupe. Le thème « Les gros dossiers » choisi en fin de séance la semaine précédente est rappelé. Helori arrive avec vingt minutes de retard en raison de problèmes dans le métro et interpelle rapidement Bérénice : « *Une nouvelle ?* », ce qui entraîne un rapide tour de présentation. L'arrivée dans le groupe n'est pas anonyme, ce qui constitue peut-être l'un des effets du passage d'un groupe ouvert à un groupe semi-ouvert. Le souci quant à la constitution du groupe, ainsi que l'attention portée à la différence des sexes, trouvent ainsi une première possibilité d'expression.

Le début de séance sera d'ailleurs marqué par un échange entre Bérénice et Sandrine au sujet de l'intérêt du groupe. Cette brève interaction entre les deux femmes est scandée par quelques secondes de silence, donnant l'impression que les deux femmes se jaugent, ouvrant à une forme de rivalité. J'écris dans mon compte-rendu : « *les deux se fixent, Sandrine semble attendre une suite dans les propos de Bérénice* ».

La tonalité des échanges se situe assez rapidement dans le registre intellectuel et secondarisé propre au groupe de travail. Sandrine signale qu'elle a « *beaucoup bossé sur ce thème* », hiérarchisant et organisant ses priorités dans le contexte de sa démarche d'arrêt d'alcool. Le fil associatif se déroule, oscillant entre la « libération » liée à la sortie de l'addiction et l'angoisse devant ces « *gros dossiers qui sont revenus la deuxième fois où j'ai arrêté de boire* » comme le dit Vaiura. La continuité avec la précédente séance se manifeste par la reprise de l'image de la rivière qui se vide, laissant apparaître les détritiques. Le recours à l'humour est également régulier, contrastant avec la gravité des propos échangés. Le fil du discours est haché, il existe une alternance entre des témoignages lents et laborieux et des moments d'interactions rapides, ludiques, marqués par des jeux de mots, comme en témoigne cette interaction :

« Poulbot : « *Les écrits restent, ça fait des couches qu'après il faut nettoyer* »

Vaiura : « *Comme une orange* »

Poulbot : « *Comme un citron !* »

Frédéric : « *Sans pression !* » (jeu de mot avec la bière pression)

*Tout le monde rit après ce jeu de mots de Frédéric* ».

Vaiura expose les difficultés rencontrées depuis qu'il a arrêté les produits. Il essaie de contrôler sa colère et se compare à un centaure dans un lapsus intéressant : « *J'ai la voix qui porte. On m'a dit que j'avais la voix comme un centaure* » en lieu et place de l'expression « avoir une voix de stentor ». La convocation de cette figure mythologique dans le groupe évoque une représentation de puissance, terme qui reviendra d'ailleurs à plusieurs reprises au cours de la séance, Poulbot insistant sur le fait que « *l'estime et la confiance en soi, ça donne une puissance* » tandis qu'Helori se vante d'avoir « *un mental tellement puissant* ». Voir la mythologie

Par ailleurs, dans un moment d'élation de la dynamique groupale, Sandrine plaisante en disant que Poulbot lui fait penser à un « *homme bionique, l'homme qui valait les trois milliards* ». Cette image est immédiatement reprise par Frédéric qui renchérit : « *C'est Steve Austin !* », et par Helori qui élargit cette image de l'homme augmenté (voir Lindenmeyer) à l'ensemble du groupe : « *On est un groupe de surhommes !* ».

Ainsi cette séance se trouve traversée par une image de puissance, cherchée à travers un représentant au sein du groupe comme le centaure ou l'homme qui valait les trois milliards, ou attribuée au groupe dans son ensemble, en tant que groupe de surhommes. Dans les suites de la séance précédente, tout se passe comme si le groupe cherchait à élire un sauveur, capable d'évacuer la question de la mort et de la dépression. Dans ce mouvement, les professionnels représentés par l'observatrice et par moi-même se trouvent dévalorisés. Frédéric l'exprime clairement en se tournant dans notre direction alors qu'il mentionne le personnage de Steve Austin : « *Vous ne comprenez rien vous, vous êtes trop jeunes !* ». Probablement pris par une réaction contre-transférentielle liée au sentiment d'être attaqué dans ma place et ma fonction, je réponds spontanément : « *C'est connu, les psys ne savent rien !* »

Cette dévalorisation s'était déjà manifestée plus tôt au cours de la séance, alors qu'Helori m'avait adressé une question directe à laquelle je m'étais dérobé, renvoyant le fait qu'il avait lui-même répondu à la question qu'il posait. D'un ton humoristique, Helori me dit alors « *Merci*

*petit scarabée* ». La discussion avec l'observatrice écrivaine dans les suites de cette séance fera apparaître la dimension agressive voire castratrice de cette expression, m'identifiant à un insecte, « petit » qui plus est...

La fin de la séance est marquée par une dernière remarque à mon encontre. Alors que Frédéric évoque des affects dépressifs, auxquels je m'identifie particulièrement, et déclare « *Je souffre plus, et pourtant je vais mieux* », je souligne que le paradoxe est intéressant. J'écris dans mes notes prises rapidement après la séance : « *Frédéric, après quelques secondes me cingle d'un « Non ce n'est pas intéressant », me contraignant à me justifier en précisant que je n'avais pas dit que c'était plaisant* ». Frédéric terminera cependant en reconnaissant qu'il se rendait en effet compte « *ne pas être fait d'un bloc* ».

Cette séance fait apparaître la recherche messianique, là où le leader semble avoir échoué dans cette mission et en payer le prix au cours de cette séance. Finalement, peut-être que le groupe peut se passer d'un sauveur, si le groupe lui-même est un groupe de surhommes.

### ***La désorganisation et la colère gagnent le groupe***

Cette quatrième séance s'est déroulée deux semaines après la précédente, en raison d'une absence prévue de ma part. Par ailleurs, des contraintes professionnelles entraînent un retard de 10 minutes au moment de commencer la séance. D'autre part, Saïd, qui n'était pas venu pendant plusieurs semaines, fait son retour dans le groupe, tandis que Frédéric et Helori sont en revanche absents tous les deux.

Tristan ouvre la séance en rappelant le thème choisi qui est « le dégel », thème avec lequel il était en désaccord. Une grande tension est spontanément palpable, avec une tonalité persécutrice. Tristan s'adresse à moi en me demandant de ne pas le « *regarder comme ça* ». D'emblée je fais remarquer à Tristan qu'il semble agacé et il répond spontanément « *Oui c'est agaçant hein ?* ». Il déclare chercher à comprendre pourquoi il est là, ne voit pas en quoi tout ça l'aide. Rapidement, il s'agite, cherche son téléphone et sort brièvement de la salle pour le récupérer avant de revenir s'installer.

Ainsi son agressivité se déverse sur moi-même et sur le groupe, dont il n'est pas sûr que ça l'aide beaucoup. Les effets de cette tension manifeste semblent se diffuser dans l'ensemble du groupe. Sandrine rit nerveusement, sans pouvoir expliquer pourquoi. Le fil associatif s'avère très perturbé en ce début de séance, les propos sont tenus sans cohérence apparente et ni

l'observatrice ni moi-même n'arrivons à suivre le fil du discours. La crudité des paroles de Poulbot résonne dans le groupe, lorsqu'il conseille à Tristan, qui déverse des plaintes multiples et sans lien apparent les unes avec les autres : « *Comme dit Booba, il faut poser les couilles sur la table, comme sel et poivre* ». En évoquant son expérience personnelle, Vaiura semble mettre en mots le vécu du groupe dans l'ici et maintenant : « *Il y a des moments où on ne sait pas où on va* ». Il évoque avec colère ses démêlés administratifs et critique les agents de l'administration qui ne l'aident pas.

Au cours de cette première partie de séance, je suis saisi par l'incompréhension et par l'agacement devant la violence qui secoue le groupe. Dans l'incapacité de penser, je rétorque à l'égard de Tristan dont l'opacité du discours me déstabilise : « *Je ne vois pas ce que vous voulez dire par là* ». Je sens monter en moi une colère importante, associée à une grande inquiétude à l'égard des deux femmes du groupe, que je voudrais protéger, comme un père, de la violence des propos et de la désorganisation formelle. Je tente une première fois de verbaliser ce sentiment de colère que je ressens et perçois dans le groupe, mais les effets de cette intervention sont limités et le fil associatif demeure haché. J'écris dans mes notes : « *Je reviens plusieurs fois sur cette idée, car à nouveau plus tard dans le groupe, les échanges perdent du sens, se désorganisent, me désorganisent et j'ai fortement envie de dire stop. J'interromps tout le monde à un moment pour dire « J'aimerais qu'on parle de cette colère »* ».

Cette intervention, sur le mode de la décharge, recèle elle-même une certaine agressivité, coupant la parole à Poulbot qui évoquait des anecdotes de son passé de consommation d'alcool, anecdotes fréquemment rappelées dans le groupe dans une forme de répétition. Mais elle aura pour conséquence de modifier le cours de la séance. Comme si le groupe se souvenait brusquement de ma présence et de mon statut de professionnel, le fil associatif se réorganise et se secondarise, chacun tentant à sa manière de définir en se tournant vers moi le sentiment de colère. « *C'est quand on a perdu le fil de ses émotions* » d'après Tristan, ou « *lorsqu'une blessure est mise à nue* » explique Sandrine. Vaiura ajoute : « *C'est un volcan qui commence à chauffer* ». Les désaccords concernant le thème peuvent alors être verbalisés plus sereinement. Deux visions s'opposent, le dégel évoquant « *la gadoue* » pour Tristan ou le renouveau, « *la fonte des neiges et de tout l'aspect pulsionnel avec la colère* » d'après Sandrine. Le thème du dégel, proposé lors de la séance précédente, semble ainsi condenser l'ambivalence du groupe, pris entre la répétition mortifère de l'addiction, symbolisée par la gadoue, et le mouvement, la vie et la sublimation pulsionnelle. Je verbalise alors cette idée de mouvement, y compris de mouvement psychique que l'on sent au cours de cette séance. Des affects dépressifs peuvent

alors se déployer, reprenant la thématique du temps qui passe et de la perte qu'impose le mouvement. « *Dans le mouvement on voit ce que l'on quitte. Il y a du regret. Il reste le temps qui reste et on se demande vers quoi on va* » dit Sandrine. La destructivité manifestée durant cette séance peut-elle alors signifier l'angoisse face au changement exigé par le travail de groupe ainsi que par la séparation du produit d'addiction ?

Ces réflexions permettent également d'introduire la question de la différence dans le groupe. Vaiura s'adresse à Poulbot : « *Moi ce n'est pas comme toi. Il faut rentrer dans le mouvement, pas dans le moule. On est hors-moule, en tout cas moi je suis hors-case* ». La séance se termine par une tentative de se concentrer sur la suite, les occupations à trouver et l'envie de se mettre en mouvement.

### ***L'envahissement par l'addiction***

Lors de cette séance, le groupe accueille Fabrice pour la première fois. Je rappelle donc les règles de fonctionnement du groupe. Helori et Sandrine arrivent ensemble avec un peu de retard, et Helori salue Frédéric et Tristan d'un contact du poing. Vaiura rappelle que le thème choisi est « l'envie », thème suggéré par Bérénice à la fin de la dernière séance, soulignant alors sa difficulté à trouver l'envie de faire des choses dans sa vie. Au cours de la séance, Fabrice se présente au groupe, expose son parcours de soins, son mode de vie, son travail. Il semble chercher à s'intégrer avec enthousiasme au groupe constitué.

Très rapidement Vaiura confie au groupe ses envies de consommer de l'alcool, et rapporte l'envahissement de sa vie, y compris dans ses rêves par l'addiction. « *Je rêve de Ricard, je me réveille avec le goût en bouche* ». Cette première prise de parole de Vaiura est suivie d'un long silence, qui m'amène à commenter : « *ça laisse sans voix* ». Puis le fil associatif se déploie autour de l'addiction. Les questionnements autour des signes de sevrage, des quantités consommées et de la possibilité de limiter sa consommation mobilisent le groupe dans une discussion technique. Cette séquence d'échanges rapides est interrompue par un long témoignage d'Helori. Il explique la fonction antidouleur que l'alcool occupait pour lui, et rapporte également la place qu'occupe l'addiction dans les rêves. Tout se passe comme si l'addiction envahissait l'espace psychique, subvertissant la fonction du rêve en le transformant en la « *dernière porte par laquelle l'alcool peut entrer* » comme le dit Helori.

L'espace du groupe, comme l'espace du rêve, semble saturé par l'addiction, confirmant l'analogie entre groupe et rêve introduite par Didier Anzieu (Anzieu, 1999). Surpris par cette

discussion qui semble confisquée par le sujet de l'addiction, je m'étonne : « *Depuis le début de la séance, la discussion sur les envies s'est centrée autour de la question des consommations, comme si la question de l'envie était associée à celle de l'addiction* ». Le groupe s'interroge alors, sur un rythme assez rapide sur cette question : de quoi ont-ils envie ? Mais ce questionnement semble attirer tout le monde dans une sorte de perplexité, marqué par des silences, sans qu'un fil associatif ne parvienne à se dérouler. Le thème de la solitude émerge entre les silences et le recours à l'humour en fin de séance, notamment par Helori : « *J'essaie de ne pas rester seul face à ça* ».

Durant cette séance le groupe apparaît comme un endroit sûr, permettant de sortir de la solitude. Helori déclare à ce sujet : « *Tout était fermé sauf ici. J'avais cet endroit où je pouvais dire ce que je voulais et où j'étais entendu* ». Mais dans l'ensemble, la tonalité du groupe est empreinte de gravité. Je note à plusieurs reprises la lourdeur ambiante, marquée par les récits de consommation. Dans ce contexte, certains membres du groupe se détachent, en particulier Helori. Par ses prises de parole en forme de témoignages, il s'impose comme un repère. Je note : « *Lorsque Helori prend la parole, il semble imposer l'écoute comme un homme d'expérience. Il commence d'ailleurs par mentionner son expérience des groupes, en particulier des groupes d'entraide au cours desquels il apprend des phrases qui lui servent presque de guides dans son rétablissement* ». Les liens au sein du groupe semblent se resserrer, à la recherche de soutien et d'étayage. Fabrice souligne l'écho que suscite en lui les propos de Vaiura, et cherche à apporter du soutien à Tristan en lui disant, bien qu'il ne le connaisse pas encore : « *Je te trouve dur envers toi-même, tu as fait plein de choses !* ».

Cependant, Tristan semble porter l'agressivité du groupe. Il commence par revenir au début de la séance sur la colère qui l'animait la semaine précédente envers le groupe et lui-même. Il sera aussi fortement réprimandé par Frédéric en fin de séance. Alors que Tristan dit « *Je pourrais dire ça aussi* », Frédéric rétorque brutalement « *Tu peux dire ce que tu veux, je t'ai déjà dit de ne pas parler pour moi* », sans que je ne parvienne à comprendre les motifs immédiats de cet agacement.

Je ressens au cours de cette séance une lourdeur importante, que je note à plusieurs reprises. Je le reprends dans mes notes personnelles : « *La fin du groupe est lourde malgré une parole qui continue à circuler. Je me suis rendu compte assez tôt dans la séance que la lumière était éteinte dans la salle, ce qui brusquement, quand un nuage passe à l'extérieur, obscurcit la salle. Puis la pluie commence à battre les carreaux des fenêtres, le vent s'infiltré en sifflant dans la salle, faisant claquer les rideaux. Saïd tente de fermer la fenêtre sans y parvenir* ». Ces données

concernant l'ambiance semblent faire partie intégrante de la vie du groupe. Je suis moi-même gagné par une forme de tristesse et de paralysie de la pensée qui ne semble pas étrangère à l'envahissement de la vie du groupe par l'addiction.

Dans la suite de cette séance, Bérénice m'adressera un mail pour solliciter une rencontre individuelle destinée à évoquer le sujet du groupe. Même si mon intention est plutôt d'éviter ce genre de rencontre extérieure au cadre du groupe, je me range à l'avis de Foulkes qui précise que dans certaines situations ces rencontres peuvent s'avérer nécessaires.

Ayant moi-même senti un malaise chez Bérénice, je décide donc d'accepter afin d'éclaircir ce qu'il en est. Au cours de cet entretien que je souhaite bref pour ne pas en faire un espace privilégié de thérapie, Bérénice m'expose ses difficultés à trouver sa place dans le groupe et son sentiment de mal-être liée à l'impression d'avoir été jugée et attaquée par Frédéric. Je lui propose alors d'évoquer ce sujet dans le groupe. J'insiste également sur la nécessité de ne pas quitter le groupe trop rapidement, dans un mécanisme de fuite devant le déplaisir.

### *Le discours du groupe (naissance du porte-parole)*

Au cours de cette séance, on note que le fil associatif se tisse autour d'un thème qui avait été suggéré à la fin de la séance précédente concernant la solitude. La discussion de groupe est bien construite, les interactions sont marquées par une cohérence et une réflexivité importante concernant le sentiment de solitude expérimenté par les membres dans leur vie extérieure, et ce sentiment est pour une grande part associé aux comportements de consommation et identifié comme un ressort de l'addiction.

A certains moments, on note de légères accélérations du rythme intervenant dans certaines réactions spontanées de certains membres ou à l'occasion de plaisanteries qui émaillent le déroulement de la séance. Le recours à l'humour régulier semble intervenir dans des moments lourds de la vie émotionnelle du groupe, comme par exemple lorsque Tristan partage son vécu de solitude.

Dans l'ensemble, la vie émotionnelle du groupe semble homogène, et tout le groupe semble « sur la même longueur d'onde ». En cela, le groupe évoque des phénomènes de résonance, comme si le thème abordé autour de la solitude semblait former la tension commune du groupe, ou trouver en chacun une contribution particulière à cette question.

Cette séance se structure autour d'une partition entre le groupe et l'extérieur du groupe. Le sentiment de solitude est majoritairement vécu dans les relations extérieures, que ce soit dans les relations familiales, amicales ou professionnelles. Cette solitude s'ancre dans le discours par une impression d'être incompris par l'entourage (comme Fabrice et ses collègues) ou renvoie à une peur du rejet, lorsque l'autre ne répond pas aux besoins exprimés (comme le dit Sandrine). A un autre moment, la solitude est exprimée dans son aspect essentiel, comme une composante de la vie, contre lequel même le couple et la famille ne parviennent à lutter. A l'inverse, le groupe est investi comme un espace dans lequel il n'y a plus besoin de masque comme l'exprime Helori. Il est représenté comme un « miroir ». L'usage de ce terme renvoie au phénomène de « réactions en miroir » telles qu'elles ont été reconnues et décrites par M. Pines. Finalement, le groupe est représenté comme une entité, et il est fait référence à la parole du groupe, comme si le groupe possédait une parole qui lui est propre. Cependant, ce sentiment de solitude exprimé va finir par resurgir depuis l'intérieur du groupe, par la voix de Bérénice, qui exprime son vécu de solitude dans le groupe, en lien avec le fait de vivre des addictions différentes de celles des autres. Bérénice fait surgir à ce moment la différence, qui contribue à son sentiment d'être exclue du groupe. Mais la possibilité dans le cadre d'exprimer ce vécu lui permet finalement de s'en soulager et lui permet de vivre « le meilleur groupe auquel elle ait participé ». Ce retour du sentiment de solitude depuis l'intérieur du groupe semble traduire une préoccupation générale du groupe. Finalement, ce sentiment projeté à l'extérieur durant presque toute la séance, n'est-il pas au cœur du processus d'individuation à l'œuvre dans tout groupe ?

Au service de cette valorisation du groupe, on note que l'agressivité et la violence se tournent presque entièrement vers le monde extérieur, et ceux qui le représentent. Helori fait allusion au métro et aux « *zombies digitaux* » qui le peuplent. Les parents toxicomanes d'Helori sont également pointés, comme les faux amis qui ont initié certains membres du groupe à la consommation. Lorsque l'agressivité survient à l'intérieur du groupe, comme c'est le cas dès le début de la séance, elle est immédiatement refoulée par l'usage du témoignage, qui permet de recentrer la parole sur une expérience vécue en dehors de toute intersubjectivité dans le groupe. Par la suite, cette agressivité est contre-investie par l'amour qui peut être ressenti dans le groupe dès que les autres s'expriment. L'agressivité peut se manifester envers le groupe au prix d'un déplacement, comme le signale Tristan, qui s'est demandé « ce qu'il allait faire avec tous ces cons », en référence à un autre groupe auquel on lui avait proposé de participer. Si l'agressivité peut se manifester à l'intérieur du groupe, ce ne peut être qu'à l'endroit du clinicien et de l'observateur, dont l'impuissance est manifeste. Par un léger déplacement, il est fait mention

des psychologues qu'il est possible d'aller voir, mais qui ne permettent pas de sortir de la solitude. Leur statut d'étranger au sein du groupe trouve d'ailleurs son expression dans la formule de Saïd : eux sont payés pour être là. A la différence des autres du groupe. Les relations intra-groupes sont ici majoritairement marquées par la valorisation et le sentiment de familiarité et d'alliance. Ainsi en est-il de Frédéric qui remercie Bérénice d'avoir pu parler à sa place.

### *Contre le vide, la recherche de la Muse*

Dans les instants précédant le début de la séance, il y a quelques références aux absents. En particulier concernant Vaiura et Saïd, qui étaient là la semaine précédente. Il y a également un intérêt pour la stagiaire, concernant ses études notamment. A l'entrée dans la salle, il y a une agitation, les chaises sont bougées. Il s'agit d'organiser les places de chacun, et notamment celles du couple de soignants, qui doivent être situés l'un à côté de l'autre. Le groupe débute par un silence inaugural lorsque le thème est demandé. Les membres se regardent avec une complicité qui me fait m'interroger sur les liens à l'extérieur et je demande si cela a été discuté en amont, mais le groupe s'en défend. Il s'agit là de l'une des premières fois où cette impression m'apparaît que certains dans le groupe développent des liens et entretiennent des échanges qui orientent le déroulement du groupe.

Le groupe commence sur un rythme assez lent, il est question du thème de la compensation dans l'addiction. Puis le rythme s'accélère brutalement et le fil associatif dévie vers le régime alimentaire dans une forme d'excitation, comme si le groupe cherchait à s'agiter pour éviter le sujet initial. Une certaine désorganisation apparaît, dans laquelle une attaque survient de Tristan envers Helori. Il lui reproche indirectement de manger pendant la séance, ce à quoi Helori répond par un soupir agacé. Cette émergence de l'agressivité est immédiatement contrée par Frédéric par un recours au témoignage marqué par la réflexivité. Le fil groupal s'emballe de nouveau et les associations sont hachées, la discussion passe du poppers à la nutrition, les échanges sont rapides, Poulbot coupe la parole à Frédéric... et désorganise un peu plus le fil associatif en disant qu'hier il a vu un loup sur la route, ce qui entraîne une plaisanterie de la part de Tristan sur son état à ce moment. Le groupe rit. Il y a une tension et une excitation qui se manifeste par cette accélération du rythme. La discussion dérive sur le sport et l'activité physique.

L'une des thématiques qui traverse la séance est celle du sentiment de vide, et c'est peut-être cette angoisse contre laquelle lutte le groupe et qui se manifeste par cet état de tension. Frédéric

l'exprime avec force. C'est aussi à ce moment qu'intervient l'évocation de *la Muse*. Alors que Frédéric exprime ce sentiment de vide contre lequel il faut lutter en permanence, Fabrice évoque *la Muse* comme ce qui pourrait mettre un terme à ce sentiment, remplir une bonne fois pour toute. Prenant les choses à un premier niveau, au niveau manifeste ou du groupe du travail, je signale que la muse est ce qui inspire. Cette intervention passe sans doute à côté de la représentation mythique de la muse, toute-puissante et magique, seule capable de sauver le groupe. Elle amène cependant une référence à une représentation du groupe : le groupe est une bouche (exactement : « *L'inspiration c'est le nez et nous on est la bouche* »). Cette référence à la muse nous rapprocherait plus d'une manifestation de la dépendance dans le groupe (groupe de base), recherchant une figure capable de le sauver. Mon intervention entraînera une discussion sur la respiration, inspiration et expiration. C'est dans les suites que Bérénice livre au groupe sa différence et son envie : elle ne parvient pas à trouver de solution et de désir. Le groupe alors se met en devoir de la secourir, de la rassurer, de la porter, de la sauver, à l'image de la muse.

La suite de la séance voit se précipiter des références à la mort. Frédéric parle d'un ami atteint d'un cancer qui est mort. Il « *n'était pas impatient de mourir mais impatient de guérir* » dit-il. Il réagit là au découragement de Bérénice. Cette préoccupation autour du vide et de la mort est poursuivie par Helori, qui évoque la difficulté de son enfance auprès d'une mère « *qui voulait mourir* ».

Finalement, le groupe peut être assimilé à une bouche, en attente de ce qui viendra la combler, la muse qui viendra apporter la satisfaction au groupe. L'agressivité s'exprime peu, envers le clinicien auquel on fait référence pour mentionner son incompetence, et par une tension dans le groupe qui est spontanément coupée par un recours au témoignage. La désorganisation dans le groupe témoigne d'une angoisse sous-jacente concernant la fin, le vide et la mort, qui s'exprimera directement à la fin de la séance. L'agitation et la tension dans le groupe est-elle alors à mettre en lien avec un évitement des préoccupations et angoisses groupales ?

On notera que ma préoccupation dans le groupe est très éloignée de ces sujets et que mes associations me porteront plutôt vers une préoccupation des limites entre intérieur et extérieur du groupe, de l'établissement des limites, notamment lorsqu'il est question de la respiration. Au moment de l'analyse, il semble que cette question de la respiration est peut-être plus en lien avec la vie et la mort.



### ***Coup de tonnerre sur un abri à peine construit***

Avant même que la séance ne débute, le groupe est traversé par une préoccupation concernant la place. Ainsi, Fabrice dit qu'il « *pique la place de l'observatrice* » et qu'il aime bien le changement. Toutefois, le psy et l'observatrice se retrouvent côte à côte comme chaque semaine. Alors que Frédéric prévient de l'absence de Helori, une chaise est laissée vide, symbolisant l'absence.

Au début de la séance la discussion est sérieuse et le ton est assez grave, la question du manque est traitée dans une ambiance assez lourde, ponctuée de récits personnels engageant des expériences de séparation affective et des **sentiments d'abandon**, faisant partie de l'histoire de chacun. La **solitude**, le manque affectif colorent le groupe et amènent la question du mortifère, adressée directement lorsque Fabrice s'inquiète de savoir si la mère de Maria est morte. Je ressens moi-même un sentiment de solitude et d'exclusion lorsque j'apprends que Helori a signalé son absence à Frédéric mais pas à moi.

Le rythme des échanges s'accélère par moments, notamment lorsqu'il est question des autres, des compagnons de consommation qui ne sont pas de vrais amis et qui alimentent le sentiment de se sentir seul. Progressivement, le groupe se centre sur lui-même, et les liens à l'intérieur sont largement valorisés. La bienveillance de certains membres est louée (Tristan complimente Fabrice à ce sujet), tandis que le soutien s'exprime pleinement lorsque Bérénice révèle son manque de ne pas avoir eu d'enfant. Cette révélation est accueillie par un long silence, avant que Fabrice ne vienne reconforter Bérénice. La puissance des liens dans le groupe s'oppose bientôt au négatif de l'extérieur, et je finis par verbaliser le passage dans le fil associatif du manque (dans ses différentes dimensions social, affectif...) vers l'importance des liens dans le groupe. Cette intervention a pour effet de clarifier la limite entre un groupe qui prend une place plus importante que la famille. Celle-ci est d'ailleurs portée en exemple du négatif et de l'incompréhension. **Un clivage s'organise entre l'extérieur et l'intérieur du groupe**. La question de la mort de la famille est verbalisée, et sans importance par rapport à la mort du groupe, qui suscite l'angoisse. Frédéric déclare d'ailleurs qu'il ne le supporterait pas. On voit là l'importance que prend le groupe pour ses membres qui mentionnent à plusieurs reprises les bénéfices de **l'effet miroir**. Cette forme d'idéalisation des liens de groupe me traverse également, et je note à plusieurs reprises que des choses « *intimes sont déposées dans le groupe* », des choses « *fortes* », je suis gagné par cette émotion et cette représentation du groupe comme un **refuge** face à l'incompréhension et la violence extérieure.

Dans le même temps cependant, on constate que ces liens idéalisés cherchent à repousser les frontières du groupe. Dès le début, on entr'aperçoit l'existence de liens existant en dehors du groupe, notamment lorsque c'est Frédéric qui m'informe de l'absence d'un autre membre. Puis dans la suite du groupe, alors que Fabrice valorise les propos de Frédéric dans le groupe, il signale qu'ils en reparleront après. La question de la perte et de la séparation est à l'œuvre dans la référence à la **mort** (« Fabrice s'inquiète pour la mère de Maria et lui demande si elle est toujours là »), à l'**abandon** (Maria parle du sentiment abandonnique transmis par sa mère), à la **solitude** (Vaiura a peu d'amis et évoque la solitude).

Ces premières traces de l'existence d'un réseau de communication (cf. Foulkes) existant en dehors du groupe seront importantes dans la vie ultérieure du groupe. Alors que le clivage se met en place entre intérieur et extérieur du groupe, Tristan va amener à la connaissance du groupe un incident qui lui permet de dire que le groupe n'est pas si bon que ça. Il fait référence au cadre du groupe (ce qui se dit dans le groupe reste dans le groupe) et raconte qu'Helori est venu le voir après le groupe, et l'aurait intimidé en lui interdisant dorénavant de plaisanter à propos de son poids pendant le groupe. Il rappelle que cette remarque aurait dû se faire dans le groupe et non à l'extérieur. La place de l'absence, des limites entre intérieur et extérieur est ici soulignée. Les repères se brouillent, et le clivage garantissant l'établissement de frontières claires vole en éclat. Une tension apparaît clairement à ce moment de la séance, et l'appel au clinicien prend des allures de recherche d'arbitrage et de recours à une loi incarnée par le leader : « *Geoffrey vous posiez la question, est-ce que tout peut se dire en groupe ?* » interroge Fabrice. Frédéric se fait l'avocat d'Helori, et s'indigne que ce sujet soit abordé en son absence. La séance se termine dans cet état de tension.

**Mais la violence et l'agressivité se reportent à l'extérieur.** Tout se passe comme s'il s'agissait de tenter de préserver le groupe de l'agressivité qui se retourne alors vers le clinicien, en dehors de la séance. D'abord il est donc fait mention de l'altercation entre Helori et Tristan ayant eu lieu en dehors de la séance, Helori ayant intimé à Tristan l'injonction de ne plus se moquer de son poids au cours des séances, même sur le ton de l'humour.

Juste après la séance, Frédéric me sollicite et demande à me voir quelques minutes. Pris au dépourvu, j'accepte à la condition que cette entrevue soit courte. Frédéric me prend alors à partie, m'accusant de protéger et de défendre Tristan, que j'aurais dû renvoyer du groupe depuis longtemps en raison de sa perversion, évidente selon lui. L'agressivité est palpable et la violence s'exprime dans les propos (l'envie de « lui casser la gueule ») et dans l'agitation motrice. Mes compétences sont mises en doute même s'il ne va « *quand même pas m'apprendre mon*

*métier* ». L'alternative est verbalisée : il ne reviendra que si Tristan est renvoyé. Mon rôle dans le transfert serait-il alors de choisir entre deux fils, le bon et le truand ? Je me sens mis dans cette position parentale difficile d'avoir à faire ce choix que je juge impossible, ce que je signifie à Frédéric. Il se défend de cette demande mais réitère sa décision de ne pas revenir dans ces conditions. Je renvoie que je trouve cette décision dommage et qu'il me paraît important qu'il revienne afin de partager son vécu avec le groupe. Cette demande restera lettre morte, et avec violence Frédéric me renvoie à la recherche, s'écriant : « *Vous n'attendez que ça, que ça explose pour votre thèse. Vous ne me reverrez pas, je ne suis pas là pour le groupe je suis là pour moi !* ». Après avoir assuré une dernière fois que la porte resterait ouverte s'il souhaitait revenir pour mettre cette réaction au travail, il répond en guise de conclusion : « *Je reviendrai si mon orgueil me le permet* ».

### ***Reconstruction après la tempête***

Ce groupe fait suite à la séance qui avait vu un conflit éclater en fin de groupe, notamment entre Frédéric et Tristan. Ce conflit a débouché sur la sortie de Frédéric du groupe. Pas un mot ne sera dit à ce sujet. Il s'agit aussi d'un groupe accueillant un nouveau, Farzad, et une ancienne patiente, Maria, fréquentant le groupe depuis des années mais de façon irrégulière.

De fait, l'ensemble du groupe va se centrer sur son propre fonctionnement, et la question du **rapport au groupe** est explorée. L'axe de l'investissement du groupe est donc particulièrement développé, notamment à travers la prédominance de thèmes concernant la représentation du groupe et le cadre général du dispositif. Pour l'une des premières fois, la question de l'ambivalence dans le rapport au groupe est soulevée de manière majeure. La représentation du groupe change par rapport aux séances précédentes, **il n'est plus uniquement un refuge, une famille, mais devient un lieu dangereux, éventuellement persécuteur** (Tristan évoque la présence de micros lorsqu'un bruit extérieur se déclenche). Le groupe est identifié à une secte, même s'il est possible d'admettre qu'il y en a besoin. Au final, le groupe est peut-être une « *micro-société, dans laquelle des conflits peuvent émerger* » comme le note Bérénice. L'arrivée dans le groupe est difficile, marquée par un sentiment de **solitude** comme le signale Paul. On peut ne pas s'y sentir bien comme le rappelle Bérénice voire s'y sentir comme « *un putois dans un enclos* » selon les mots de Tristan. De façon générale, c'est la question de trouver sa place dans le groupe qui transparaît comme le formule Paul. Ces thèmes sont également abordés au moment où un nouveau membre se joint au groupe. Les liens à l'intérieur de

l'ensemble sont également abordés : la bienveillance est soulevée, relevée chez certains membres en particulier (dont l'un est absent), mais également chez l'ensemble des membres (Poulbot souligne l'importance de venir pour rencontrer « *des personnes bienveillantes* »). Il reste toutefois difficile « *de comprendre l'autre* ». La nature des liens entre les membres est interrogée car on ne vient pas ici « *pour se faire des amis* » souligne Tristan. On note que la représentation du groupe (ambivalente), peut aller de pair avec des relations à l'intérieur (bienveillantes).

Le cadre est vivement interrogé. Quelles en sont les règles précises ? Que doit-on dire et ne pas dire ? Si le psychologue en rappelle les règles de fonctionnement, ceci ne semble pas suffire à rassurer le groupe sur l'existence d'un cadre solide. Tout peut-il se dire, ou le but est-il de « *dire qu'il est possible de ne plus consommer, comment faire face...* » comme le pense Helori ? Ce sentiment va progressivement s'amender lorsque le nouveau membre vient interroger l'articulation du groupe avec l'extérieur : quid du suivi individuel ? En retraçant une délimitation de l'espace du groupe (certaines choses doivent être dites en individuel), il semble que de nouveaux repères puissent être construits, et le rythme s'apaise, la tension baisse, et les frontières s'établissent plus clairement.

Il n'en reste pas moins que la présence du clinicien est interrogée. Il ne porte pas de blouse, et pourtant il est là, mais à quel titre (s'il n'est pas capable de protéger le groupe du négatif qui peut émerger en son propre sein) ? Sa présence est nécessaire pour éviter que certains puissent « *gérer le groupe* » d'après Paul mais de fait « *ce n'est pas un dépendant* » insiste Helori.

L'agressivité est présente dès le début de la séance. Celle-ci commence par une tirade assez longue de Tristan dans laquelle la colère se manifeste à demi-mots, sans pouvoir néanmoins de fixer sur un objet ou une personne précise. « *S'il y a un problème, il doit pouvoir se dire ici, pas dans l'ascenseur, pas au café* », « *les problèmes se disent ici, autour du feu* » pour Tristan. On constate donc une tentative pour ramener le conflit à l'intérieur du groupe mais sans que celui-ci puisse être abordé directement. L'agressivité est donc exprimée, sans conflictualisation. Les allusions fusent pourtant (« *Je ne fais pas référence au poids de qui que ce soit* »). Finalement, l'agressivité semble se porter sur l'insuffisance des psys : ils sont peut-être professionnels, mais « *ne sont pas dépendants* », « *c'est une expérience de vie que ne peut pas avoir le professionnel* » appuie Helori. L'ambivalence se retrouve également du côté du clinicien dans la perception de la tension agressive. L'anticipation anxieuse de cette séance est manifeste : je note que « *Je me sens très en tension, j'ai commencé à appréhender cette séance dès le midi, inquiet de ce qui pourrait se passer* ». Face au discours parfois flou, le clinicien focalise son

attention sur des interventions individuelles, pour faire préciser des idées évoquées dans le flou, dénotant un agacement lié à la difficulté à comprendre les propos. Cette difficulté à comprendre illustre bien l'impression du groupe que les professionnels ne peuvent pas comprendre. De façon générale, les relances individuelles témoignent de la difficulté à aborder la tension groupale, et les interventions passent à côté de l'ambiance. Cette difficulté frise le déni : « *Au fil de la discussion, les échanges en viennent à louer le groupe, la liberté d'échange qui y règne* ». Il y a un grand écart entre les manifestations d'ambivalence vis-à-vis du groupe et le ressenti du clinicien.

La question de la séparation est peu présente dans cette séance. La question des absents est cependant évoquée mais surtout dans la perspective de leur retour prochain (Bérénice inscrit Fabrice pour la prochaine séance). Le départ du groupe apparaît comme un risque présent mais virtuel : « *Au début je me sentais mal, j'ai failli quitter le groupe* » rappelle Bérénice. Une confirmation apparaît des échanges extérieurs au groupe et que le groupe existe en dehors des limites du groupe : « *Bérénice demande à Sandrine si elle vient boire le café après (c'est le cas)* ».

### ***Ici on peut tout se dire !***

On note une préoccupation initiale pour les absents, on prend des nouvelles de Poulbot, et on laisse une chaise vide, peut-être celle de Paul dont Helori a annoncé l'absence aujourd'hui. Cette séance s'ouvre sur le récit de Fabrice qui souhaite s'adresser au groupe, considéré dans son ensemble, pour relater un épisode de consommation de cocaïne. Il précise sur mon invitation qu'on peut tout dire dans le groupe, raison pour laquelle il attendait impatiemment ce moment. Le côté soutenant du groupe est sollicité et trouvé, les liens s'organisent sur la modalité de **l'étayage**, et les **félicitations** et **encouragements** font suite au récit de Fabrice. L'appui du groupe en opposition à l'extérieur sera mentionné un peu plus tard « *On t'aime nous !* » lancé à Bérénice. Malgré ce soutien groupal, le début de séance apparaît assez lent et l'ambiance est assez pesante, marquée par plusieurs silences assez longs et une difficulté à lancer le fil associatif groupal.

La pensée du clinicien est également perturbée, et les allers retours entre des interventions adressées directement aux membres individuels et des relances groupales sans grande efficacité témoignent d'une difficulté à se situer dans la dynamique groupale. Cette difficulté est en lien avec la « captation » exercée par le discours de Tristan sur moi, et par ma préoccupation

parentale : en effet, dans les suites de la séance précédente, le souci d'être un bon parent et de voir le conflit résolu et la paix signée entre les membres du groupe contribuent à inhiber en partie les capacités à libérer la pensée. Il est d'ailleurs sollicité dans sa fonction de mémoire du groupe quand Sandrine l'interpelle : « *Vous vous souvenez Geoffrey ?* ».

Le rythme va peu à peu se fluidifier au cours de la séance, et le fil associatif va se développer autour des sujets de la **fonction de l'addiction**, fonction anesthésiante, antidépressive, ou encore fonction de substitution. Il est question de la différence entre les émotions comme la colère ou l'anxiété, de la manière dont faire face à la critique et au négatif. Le groupe élabore assez librement dans une dimension relativement secondarisée. Au cours de cette séance, après la difficile entrée en matière, les frontières semblent établies et nécessitent moins le recours au clivage entre extérieur et intérieur. Les personnages extérieurs sont convoqués dans leur valence soutenante, comme l'épouse ou les personnes extérieures qui ont été bénéfiques. **L'espace groupal est un endroit dans lequel on peut parler librement**, comme le verbalise Tristan : « *Voilà, vous en savez autant que ma psy* ».

Dans le registre du traitement de l'agressivité, elle est d'abord évoquée de manière générale en référence à la colère, sans pouvoir se fixer sur un objet particulier. Elle s'exprime mais n'est pas dirigée au départ, sentiment « animal » qui flotte dans le groupe, pouvant même capter le clinicien.

Ce sentiment trouve par la suite à s'orienter vers les autres mais de manière indifférenciée, « *les gens immondes* ». **La violence apparaît dans les histoires familiales individuelles, accompagnées de récits de carences, comme Tristan ou Helori dont les deux parents consommaient. Mais si la violence, l'agressivité, la colère, trouvent dans cette séance une possibilité d'être verbalisées, elles sont toutefois largement contre-investies, voire annulées.** Le déplacement sur des figures extérieures (Joey Starr), le recours à des références culturelles, ou encore la convocation de l'Amour comme « bonne » émotion permettent de canaliser et contenir l'expression du négatif.

Ces sentiments s'élargissent progressivement à l'ensemble de la vie émotionnelle et à ses dangers. C'est le clinicien qui verbalise l'angoisse liée à la **destructivité**, en mentionnant que les émotions sont porteuses de vie, mais également de destructivité, raison pour laquelle elles peuvent être redoutées. Cette intervention ouvre à l'expression de l'impuissance et de la crainte d'être submergé par les émotions sur lesquelles on n'a pas de contrôle. Cette crainte est exprimée comme l'impuissance de l'enfant complètement démuni.

Au cours de cette séance on observe donc des enveloppes groupales qui se constituent avec très peu de références à la représentation du groupe, une agressivité qui s'exprime largement sous forme de colère mais de manière indistincte, et contenue par des attitudes défensives de contre investissement ou d'annulation. Ce qui permet un fil associatif assez fluide en dehors du début de séance inhibé, tant dans les associations verbales que dans la pensée du clinicien. L'angoisse d'être détruit par l'expression émotionnelle est verbalisée.

### *Les souffrances familiales*

Au cours de cette séance qui se déroule pendant les vacances, il n'y a que trois participants. On ne relève aucune représentation liée au groupe en tant que tel au cours de la séance. Les échanges y sont fluides, les émotions y semblent partagées par l'ensemble. Le sujet de l'addiction y est prépondérant. On aperçoit dans la discussion la **fragilité**, **l'ambivalence** qui pourrait amener chacun à consommer, bien que tous soient ici abstinents. Quelques brèves accélérations du rythme, lorsque la fragilité est évoquée ou lorsque le moment de la fin de la séance approche (moment de séparation).

Il règne une légère **confusion** en début et fin de groupe, liée aux dates auxquelles le groupe sera suspendu (en particulier la semaine suivante), en raison d'absence de ma part. Sandrine par exemple ne parvient pas à retenir les dates. Le cadre est modifié par le nombre restreint de participants. Il s'agit de « *resserrer le cercle* » (protection ?), mais « *pas trop quand même* ». Le cadre se modifie également par l'absence d'un thème initial (le groupe n'en avait pas choisi lors de la séance précédente). Les participants choisissent également de ne pas choisir de thème pour la prochaine séance, en prétextant les fêtes qui offriront un sujet en soi.

On note toutefois un intérêt pour les « psys » : dans les marges du groupe, on se demande si la stagiaire sera présente la prochaine fois, je suis interpellé (pour la seconde fois après la séance 3) sur ma connaissance d'un personnage fictif, un héros, Steve Austin, l'homme qui valait les trois milliards, figure télévisuelle constituant un marqueur générationnel.

Entre les membres, on note des relations de soutien, de lien dans une émotion partagée, et des désaccords ponctuels qui s'expriment calmement.

Cette séance voit émerger est marquée par **la nature de l'investissement de l'extérieur**, qui donne lieu à des sentiments contrastés : la famille est convoquée en premier lieu, à la fois dans son rôle de soutien, mais aussi et surtout dans son aspect d'incompréhension, de défaillance

voire de danger. On voit apparaître également des récits de **l'enfance**, des souvenirs parfois douloureux convoquant des figures parentales « dysfonctionnelles » comme les qualifie Sandrine ou défailtantes. Ces récits dénotent une tentative de mettre du sens sur le recours à l'addiction.

En parallèle, le monde environnant plus largement est abordé. Le soutien peut y être trouvé dans une « *adelphité* », mais il est dans l'ensemble plutôt envisagé comme « *une épreuve* », source de décalage et d'incompréhension, bien qu'il puisse également renvoyer une grande fragilité, liée notamment aux addictions comme le signale Sandrine, fragilité peut-être projective d'une part et pouvant constituer une formation réactionnelle face à l'hostilité que suscite l'addiction chez les autres d'autre part ?

L'agressivité au cours de cette séance est très largement contenue, et on remarque uniquement une légère allusion agressive à l'égard d'un autre membre, d'ailleurs absent (Tristan). La décharge de l'agressivité ne peut s'effectuer qu'en étant projetée/déplacée, attribuée à quelqu'un d'autre. Elle se décharge alors très crûment, et provoque une légère sidération : Helori s'emporte contre ceux qui lui proposent de boire : « *Je leur dis d'accord, je vais le boire ton verre, puis je vais finir toutes les bouteilles, puis je vais enculer ta femme et ton chien* ». Elle se retrouve également chez le clinicien, dans le sentiment d'être annulé, dévalorisé dans ses propos. Je ressens une forme d'agacement quand l'une de mes interventions est reléguée à une vague banalité sans importance. J'expérimente le sentiment d'être un peu méprisé, ce qui suscite de l'irritation.

En revanche, la violence se retrouve dans les histoires individuelles. Les relations intra-familiales sont marquées par la violence de parents toxicomanes, alcooliques mais aussi violents (Fabrice exprime à la fin de la séance la façon dont les vases pouvaient voler à la maison). Cette violence est également intrinsèque à l'addiction, c'est du moins ma perception puisque je souligne le lien entre addiction et misère sociale (lien fait initialement par Sandrine).

Lors de cette séance est plus clairement exploré l'axe de la séparation et de la mort. Le temps qui passe, temps d'abord répétitif de l'addiction (« *ma vie s'est arrêtée à 14 ans* ») puis le spectre de la vieillesse (« *Je suis vieille !* »). La question de la séparation y est très largement abordée, séparations douloureuses, s'inscrivant dans « une chaîne « séparation, rejet, abandon, solitude » mise en lien avec l'addiction.

Peut-être en lien avec cette angoisse de la séparation et du vide, on note un intérêt particulier, dans les marges du groupe, pour les absents, ceux qui seront présents la prochaine fois, et pour

la première fois il est clairement fait mention d'un groupe WhatsApp réunissant les membres qui permet de faire en sorte que le groupe ne disparaisse jamais. L'existence d'un groupe extérieur se fait de plus en plus précise, sans que puisse être précisée la nature et les contenus qui y sont abordés.

Dans ces conditions peuvent également être brièvement abordées les différences, avec les non-addicts d'une part, puis entre les générations.

### ***Le groupe au point de tension***

La représentation du groupe comme objet total n'apparaît que chez moi, qui fait à deux reprises référence « *au groupe* » dans mes notes. Les membres eux ne font aucune référence à l'entité groupale. Le groupe semble exister dans ma propre représentation, témoignant de mon propre investissement du dispositif, et de mon désir d'y voir une entité, dont les membres en seraient indifférenciés.

Le déroulement de la séance s'effectue dans une alternance importante, entre le déroulement d'un fil associatif laissant s'exprimer la dimension affective par la succession de récits personnels évoquant des situations de souffrance, des sentiments de désespoir, accompagnés de pleurs, ce qui crée un échange marqué par « *une tonalité grave et une profonde tristesse* », et des moments de brusques désorganisation, avec des ruptures du fil associatif, des accélérations du rythme lors de discussions marquées par des désaccords et de grandes difficultés à se comprendre. Au niveau manifeste, c'est dans la difficulté à entendre les objectifs différents poursuivis par les participants que se cristallise la tension. C'est donc quelque part la question de la différence qui est en jeu ici (Tristan qui ne parvient à arrêter de consommer a-t-il sa place ?). Dans ces moments s'exprime une tension importante dans le groupe, sans que cette tension ne trouve véritablement une voie de décharge dans la parole. On note donc une alternance entre partage et gravité d'un côté, et tension de l'autre.

Le silence inaugural, ainsi que les rires nerveux qui vont émailler la séance témoignent de la tension entre le dévoilement et la tendance défensive entraînant la désorganisation du fil associatif groupal. L'élaboration secondaire des émotions alterne avec la régression à un état d'agitation groupale marquée par la désorganisation des processus de pensée au niveau groupal.

Le cadre est attaqué. Le retard d'un des membres, le refus mis en acte de s'installer à la place désignée pour le retardataire, qui avec la complicité d'un autre membre modifie la physionomie

de la salle en amenant une nouvelle chaise, ajoute au sentiment de confusion qui traverse à certains moments le groupe. Les frontières apparaissent poreuses et l'espace du groupe peut s'étendre à l'hôpital (« *Nous en parlions avec la dame de l'accueil !* »). Le cadre est d'ailleurs en mouvement, et le questionnement au sujet du thème (faut-il le maintenir ou le supprimer ?) est aussi un signe des mouvements qui traversent le groupe.

Le mouvement d'oscillation dans les enveloppes groupales se retrouvent chez le clinicien, gagné par les mouvements émotionnels puissants et leur intrication avec les mouvements de désorganisation, et dont les interventions vont alterner entre relances individuelles et relances groupales. Relances individuelles qui peuvent témoigner de la difficulté à adopter une position « méta », et de l'embarquement dans la vie affective tumultueuse du groupe. J'essaie au cours de cette séance de surnager au milieu de courants contradictoires puissants.

De la même manière, si la tension est bel et bien présente dans le groupe, elle cohabite avec des manifestations de préoccupations pour l'autre, de soutien, des remerciements...

L'axe de l'agressivité est donc assez peu représenté. Les manifestations de tension sont certes présentes mais ne prennent pas la forme d'une agressivité verbalisée. Et si la menace d'un conflit se précise dans un échange tendu, il semble que je cherche moi-même à l'éviter, en changeant de sujet et en le ramener moi-même sur un plan plus secondarisé, l'addiction et ses manifestations.

Enfin la question de la séparation et de la perte s'actualise dans un questionnement corrélatif touchant à la question des origines. Dans le contexte groupal, c'est à travers les récits concernant l'entrée dans le dispositif que cette préoccupation s'exprime. Tour à tour, les membres du groupe évoquent leur arrivée. Le clinicien occupe une place privilégiée, figure toute-puissante dotée du pouvoir d'adopter ses enfants. Chez Tristan, dans une dimension provocante, l'arrivée est fortement sexualisée : « *Je me suis cassé la verge et j'ai rencontré Geoffrey* », introduisant une dimension homosexuelle dans la rencontre. Chez Sandrine, le long récit de l'arrivée est marqué par une dimension persécutive dirigée contre l'hôpital, qui a longtemps refusé de reconnaître le préjudice lié à une intoxication au plomb. Le groupe s'inscrit en opposition avec l'hôpital, en prenant en compte sa parole.

Il faut attendre la toute fin du groupe pour que soit verbalisée l'accès à la différence, par les mots de Fabrice : « *Je me dis qu'on a tous des visions différentes* ».

### *L'acte comment tentative de figuration ?*

Cette séance s'ouvre sur une série de passages à l'acte. Helori fait irruption dans le groupe, interrompant Tristan et demandant s'il a manqué quelque chose. Dans les suites immédiates, Tristan sort une chemise qui semble maculée de tâches d'un sac en plastique. Il me faudra, à moi comme à Marine, de longues minutes avant de comprendre qu'il s'agit de taches de sang. Dans cette double séquence, qui sera suivie d'un moment de sidération marquée par un long silence, le cadre groupal est mis à rude épreuve.

Je me sens moi aussi atteint dans mes capacités de liaison et mes capacités associatives. Il me faut un temps pour réaliser le sens véritable des tâches qui couvrent la chemise de motifs brunâtres. Tristan désigne l'aspect symbolique de cette chemise : « *C'est mon suaire* ». Les capacités contenant du groupe sont fortement sollicitées face à l'effroi que suscite l'irruption violente du réel dans le groupe, et je m'accroche également au groupe, répétant à plusieurs reprises « *Pourquoi vouloir nous la montrer ? Et il fallait nous la montrer...* ». A travers ce passage à l'acte, la violence extrême surgit depuis l'intérieur même du groupe, et nécessite d'abord d'être contenue, avant de pouvoir être traitée psychiquement dans et par le groupe.

C'est en appui de cet acte que Tristan pose la question de sa place dans le groupe : est-il à sa place dans le groupe ? Prend-il la place de quelqu'un d'autre ? Le réseau groupal s'organise alors en deux temps : dans un premier mouvement, il s'agit de ramener Tristan dans le groupe, lui qui à travers l'acte s'expulse de lui-même (cf. De Luca et Estellon). Sandrine et Fabrice vont alors soutenir Tristan en l'assurant qu'il est bien à sa place dans le groupe. Les associations peuvent alors se développer, renvoyant chacun à son propre rapport au groupe. La discussion dévoile une préoccupation commune autour de cette question et donne à voir des caractéristiques transférentielles, à la fois sur le groupe et sur les autres, comme en témoigne cet extrait :

- *Je ne me plains pas, je suis content d'être chez vous*
- *Pas chez nous, avec nous*

On trouve à la fois la représentation du groupe comme un lieu d'habitation, un lieu de vie. Mais cette représentation fantasmatique est reprise immédiatement : il ne s'agit pas d'une maison, Tristan n'est pas chez eux mais avec eux, ce qui introduit un décalage important. Renvoyant peut-être à une certaine forme d'horizontalité, mais déléguant aussi la responsabilité de la présence de chacun à une autre figure, peut-être à celle du thérapeute tout puissant comme

le laisse entendre Fabrice : « *Ce n'est pas à nous de décider si c'est ta place ou pas* ». Pourtant, la séance précédente avait vu émerger une interrogation autour de sa place dans le groupe, lui qui ne parvient à installer une abstinence de ses consommations. Mais alors à qui, à quelle puissance supérieure chacun doit-il d'être à sa place dans le groupe ? Dans tous les cas, cette séquence ouvre la possibilité d'interroger sa place dans le groupe. Et potentiellement de la trouver : « *Je ne m'étais jamais senti faisant partie d'un groupe. Ici je sens que je fais partie du groupe* ».

Ce sont peut-être les multiples références au « *groupe* » au cours de la discussion qui témoignent du caractère contenant des enveloppes, susceptibles d'accueillir cet épisode sans en être désorganisées. C'est d'ailleurs à l'intérieur de cette matrice groupale que les liens s'organisent et semblent se resserrer, dans une dynamique des échanges qui s'accélère parfois dans une certaine tension (« *Mais quand je te dis ça je ne t'agresse pas* »), mais qui renvoie surtout à des références multiples et des alliances entre les membres (« *J'ai aimé ce que tu as dit* » approuve Fabrice, et à la possibilité de voir émerger des interprétations intra-groupes. Ainsi Sandrine renvoie-t-elle à Tristan : « *Quand tu as montré ta chemise, c'était pour montrer d'où tu viens, à quel point ça a été difficile* ». Si on ne peut exclure la dimension défensive de telles interprétations, elles témoignent malgré tout de la mise en place *pour la première fois* de capacités de mises en sens potentiel à l'intérieur du groupe, et de tentatives de liaison entre affects et représentations. Le recours à l'humour apparaît aussi comme une façon de lier les affects mobilisés par l'irruption de la chemise (« *Ne commence pas par leur montrer ta chemise !* » plaisante Sandrine)

Si les enveloppes semblent suffisamment contenant, je ressens cependant, au moment de conclure, le besoin de restituer quelque chose de cette séance, de dire quelque chose qui permettrait de clore l'espace du groupe et de s'assurer de l'espace fini du groupe. Je termine donc en disant que « *la séparation et la place semblent des questions centrales dans le groupe* », ce qui sera repris comme thème pour la séance suivante.

Si la violence est au cœur de cette séance, l'agressivité restera elle assez contenue entre les membres du groupe. Si une certaine tension affleure parfois dans la discussion, elle ne se dirige vers aucun membre en particulier, et l'accrochage aux éléments concrets du cadre immédiatement suivi d'un recours au témoignage permettent de juguler les affects négatifs qui commencent à s'exprimer (en particulier la perte), en les contre-investissant ou en les annulant par une idéalisation de la vie sans produit. L'agressivité fait alors retour chez moi, sous la forme d'une irritation devant l'évitement du négatif.

Enfin, cette séance voit se déployer avec une grande actualité les questions de mort, de deuil, de perte, de séparation. La chemise ensanglantée est présentée comme « *un suaire* », et fait surgir sur la scène du groupe le thème de la mort, mais aussi du fantôme et de la résurrection. Cet objet renvoie tout à la fois à l'émergence du double, comme première figuration de l'altérité (Johann Jung, développer), mais également à la question des origines : en effet, à travers l'exhibition de la chemise-suaire, Tristan renvoie à la question de l'origine de l'addiction, au temps originaire, ce qui était au fond du placard, vestige retrouvé par hasard. Cette question des origines sera déployée un peu plus tard dans le groupe, reprenant une discussion de la séance précédente concernant le sevrage de l'enfant.

Mais ce suaire contribue aussi à identifier Tristan à une figure messianique, non seulement survivant mais aussi ressuscité, symbolisant son immortalité. En occupant cette place dans le groupe, il se démarque aussi, comme celui dont la naissance pourrait être attendue par le groupe.

La chemise a donc une signification groupale, objet de la violence des origines, objet totem, fétiche, mais organisateur aussi de la différence dans le groupe. Différence des générations (Tristan parle des années 80), différence aussi dans le groupe (« *c'est difficile de te voir pour nous qui luttons pour l'abstinence* »).

Au final, on voit comment le passage par l'acte, s'inscrit comme une condensation et une tentative de figuration des enjeux psychiques groupaux dans l'addiction. La chemise-suaire, dans ce contexte, s'inscrit-elle comme un organisateur groupal ?

### ***Une lutte antidépressive***

Le début de séance est marqué par une **interrogation générale concernant le cadre**. On accueille deux nouveaux : David et Jeanne qui elle n'est pas venu depuis très longtemps mais qui arrive sans s'être annoncée dans une forme de **transgression** du cadre institué. Elle est une figure du service, membre historique du service en tant que représentante des AA. Il y a une certaine **excitation**, un **jeu autour des places**, Helori se place délibérément du côté des patients, refusant tacitement de s'installer à côté de la stagiaire pour s'asseoir à côté de Jeanne. Cette séquence d'introduction est caractérisée par des **échanges rapides**, quelques **plaisanteries** amicales fusent à l'attention de Jeanne : « *La petite jeune qui débute* ». Toutefois la question des absents reste présente, puisqu'il est question de Paul (absent aujourd'hui).

Le **ton devient rapidement sérieux**, alors que Vaiura évoque les différentes situations de **séparation** auxquelles il a dû faire face. Dans son récit les **émotions** sont présentes et semblent gagner le groupe. Bérénice se préoccupe de la situation de Vaiura et lui dit que les médicaments qu'il ne veut pas prendre peuvent être une aide ponctuelle.

Cette séquence est interrompue par Jeanne, qui se fait garante d'un cadre dont elle décide et qui déclare à mi-voix qu' « *on n'est pas là pour ça* », cette **rupture agressive** du déroulement de la conversation suscite une réponse très agressive de ma part, et je lui demande de répéter tout haut ce que j'ai pourtant très bien entendu. Ce moment de tension qui touche le groupe entraîne une réaction défensive marquée par un **recours au témoignage** par Helori.

Il y est question de la **séparation**, de la **mort**, du temps et on voit apparaître une référence très claire au **groupe WhatsApp**, dans lequel un article sur le sujet a été publié. On voit là que le groupe continue à communiquer même lorsqu'il ne se réunit pas, évitant de se confronter à l'absence du groupe. Le témoignage de Helori évite aussi la rencontre avec la différenciation, et il signale qu'il « *fait appel à des dépendants comme lui* » quand ça ne va pas.

Dans la séquence suivante on note l'émergence d'une tonalité **émotionnelle**, émotions partagées dans une discussion entre 4 participants. L'émotion partagée tisse un lien entre les participants qui évoquent leurs émotions comme la tristesse ou la colère. Le **rythme est posé et le ton sérieux**. Un phénomène **d'écho** est décrit par Fabrice : « *ça fait écho en moi ce que vous dites* ».

La **colère** est exprimée à travers les discours mais non différenciée, au sens où on ne sait pas vers qui elle se dirige.

Il est aussi question dans cette discussion de la difficulté de la **séparation**, du **deuil**, celui du produit étant mis sur le même plan que celui des parents. Mais on note également une tentative de **différenciation** au sein du groupe, puisque pour Fabrice, « *ce n'est pas du tout comme pour Sandrine* ».

Cette séquence d'accordage émotionnel/affectif est suivi d'un long témoignage de Jeanne, qui vient couper cet accordage autour d'une certaine dépressivité entraînée par l'évocation de la perte et du deuil, ainsi que par un début de différenciation dans le groupe, en se lançant dans un grand témoignage brièvement interrompu par une intrusion extérieure (sonnerie de téléphone) interprété avec humour par Helori qui signale que son temps de parole doit être dépassé. Ce grand monologue apparaît dans une valence défensive qui m'amène à ressentir un

grand agacement, réactionnel aux forces qui s'expriment ici par la voix de Jeanne, forces de résistance à toute émergence de l'agressivité ou de la dépressivité. Ce témoignage à l'inverse insiste sur la différence entre les gens qui ne savent pas et « les amis », les autres dépendants, qu'elle peut appeler quand ça ne va pas.

Ce témoignage est interrompu par Sandrine qui lance une nouvelle et courte séquence au cours de laquelle les **échanges s'accélèrent brutalement**. Il s'agit d'une rapide passe d'armes entre Sandrine et Jeanne. Cette séquence renvoie à une légère incompréhension entre le deux, au sujet de l'image employée par Sandrine de perdre sa peau.

Cette nouvelle référence à la perte entraîne immédiatement une **réaction manifestement agressive de Jeanne** : « *J'étais malheureuse dans mon ancienne vie vous étiez heureuse vous ?* »

Séquence immédiatement interrompue par un nouveau **recours au témoignage d'Helori** qui s'inscrit encore dans un **refus de l'agressivité** qui menace et de la perte dans le contenu du discours. Il évoque ainsi « *les bourgeons* » après « *le napalm* ».

Il s'ensuit une séquence dans laquelle le rythme s'accélère à nouveau. Le groupe a des difficultés à se fixer sur un thème et en passe plusieurs en revue assez rapidement. Les échanges sont vifs et marqués par le soutien entre les membres et la préoccupation pour les autres. On note toujours un petit **recours à l'humour en fin de séquence avec un certain ludisme**.

La question des projets professionnels amenée par Bérénice se situe dans la suite des échanges et peut-être dans une **lutte anti dépressive** engagée suite aux discussions autour de la question de la perte et du deuil.

**Les échanges sont toujours assez rapides en fin de groupe** et s'organisent pour un temps autour de la **question de la différence**. « *Comment faire pour refuser un verre ?* ». Cette question est lancée par F, qui ne consomme pas d'alcool mais de la cocaïne. Il pose donc la question de la différence entre lui et les autres. Puis cette question se tranche dans la différence entre « *le groupe des buveurs* » et le groupe des addicts abstinents.

Une dernière séquence est marquée par une difficulté à voir un sujet de discussion s'imposer, et le rythme des échanges s'accélère sans qu'on parvienne à voir un thème commun émerger.

**L'agressivité bascule du côté du clinicien**, qui écourte les échanges.

On note également l'émergence d'une certaine indifférenciation lorsqu'Helori reprend Sandrine qui exprimait que la démarche était difficile pour elle. Helori la reprend en précisant que c'est « *difficile pour nous* ».

La séquence de conclusion de cette séance se caractérise par un rythme toujours rapide, les membres essaient de choisir un thème, qu'il est difficile de voir émerger. Le groupe a du mal à se fixer et l'excitation est palpable, donnant à cette fin de groupe une tonalité légèrement maniaque.

La question de la différence au sein du groupe y sera soulevée notamment par le nouveau venu, David, qui s'interroge sur sa place dans le groupe alors qu'il n'est pas abstinent. La référence à Tristan, absent, illustre cependant que la différence existe à l'intérieur du groupe.

### ***Conflit et rivalité***

La séance est marquée par l'arrivée dans le groupe de deux personnes qui n'étaient pas inscrites. Cette nouvelle transgression provoque de l'agacement chez moi, les frontières du groupe semblant à nouveau poreuses, après la séance précédente. Rapidement apparaît dans les échanges une préoccupation concernant l'existence d'un second dispositif de groupe présent dans le service, dispositif tourné vers la recherche de l'abstinence et auquel plusieurs patients participent. Il semble s'inscrire dans un rapport de rivalité avec ce groupe thérapeutique.

La thématique présence/absence, inclus/exclus se développe à partir de l'existence de ce deuxième dispositif qui vient en quelque sorte dédoubler le dispositif thérapeutique (au moins dans le fantasme). Les frontières ne sont donc pas très bien établies.

Les échanges sont donc rapides et tendus lors de la première partie de séance, mais ouvre dans un second temps la possibilité d'élaborer quelque chose de la différence, du désaccord. Les échanges se détendent donc au fur et à mesure de la discussion, et laissent émerger une préoccupation sous-jacente dans ce conflit, le fait d'avoir sa place ou non dans le groupe. Je me sens moi-même bousculé et passe par différents états d'esprit : la confusion, le sentiment d'être débordé par l'intensité du conflit, impuissant, avant de pouvoir reprendre une position plutôt paternelle, cadrant les échanges et reprenant par là-même un sentiment de contrôle.

Le conflit éclate donc directement et dès le début de la séance. Les choses sont exprimées avec vigueur, ce qui saisit tout le groupe qui tente de mentaliser et de contenir cette émergence conflictuelle. C'est encore une fois le recours au témoignage qui permettra de sortir de

l'interaction conflictuelle, en recentrant l'attention sur un seul membre du groupe, évitant ainsi les effets négatifs de l'intersubjectivité. De mon côté, je cherche à m'appuyer sur cet incident pour transformer quelque chose du traitement de l'agressivité, en cela probablement guidé par une représentation-but du chercheur.

On constate que tout est fait pour tenter de rejeter le négatif à l'extérieur, dans le monde, il est fait référence à la guerre en Ukraine. L'égoïsme est convoqué comme une manière de se protéger, de prendre soin de soi. Je verbalise cette idée en soulignant la nécessité qui semble se faire jour de se préserver de l'extérieur, du négatif.

C'est à la toute fin de la séance que la question de la mort est directement abordée, dans son caractère inéluctable, plongeant le groupe dans une capacité à la dépressivité. L'émergence de ces thèmes vont de pair avec une tendance à la différenciation dans le groupe, il est notamment pointé que les différents membres peuvent avoir des émotions différentes, des méthodes différentes.

Enfin, on note la préoccupation pour ceux ayant quitté le groupe, comme Frédéric, ainsi que le risque d'en faire autant pour éviter le conflit, comme l'évoque Helori. Ainsi, on voit la fragilité du groupe, qui peut se déliter si l'agressivité vient à prendre une place trop importante.

### ***Les chevaliers de la table ronde, ou la recherche du Graal***

La séance s'ouvre par un rappel du cadre du groupe, qui accueille une ancienne patiente, Maria, qui n'était pas revenue depuis très longtemps au groupe. Elle découvre à cette occasion les aménagements du dispositif. Je la présente en rappelant qu'elle a une place spéciale dans le service qu'elle connaît depuis de longues années. Cette séance, et le retour de Maria, donne l'occasion de mettre en avant la représentation d'un groupe refuge, où l'on peut revenir quand ça ne va pas. Le groupe est une famille, la famille *de Bichat*, comme je le souligne moi-même. C'est d'ailleurs dans un moment marqué par la perte et le deuil que Maria est revenue, comme si elle trouvait dans le groupe « *une solution face au chagrin de la perte* » comme je l'écris moi-même dans mes notes post-groupe. Le groupe est donc valorisé et même idéalisé. Le fonctionnement du groupe, ses règles et la bienveillance qui y règnent sont loués.

Le groupe finit par être comparé aux chevaliers de la table ronde à la recherche du graal. Ce graal, c'est l'amour inconditionnel. Image à développer

L'ambiance au cours de la séance est comme sur courant alternatif, une certaine lourdeur, de longs silences viennent ponctuer des réflexions sur l'abandon et le sentiment de solitude. En contrepoint, une légère accélération voire excitation émerge lorsqu'il est question des effets du groupe. La difficulté du groupe à maintenir un sujet de discussion continu, entraîne chez moi une forme d'indifférence et une difficulté à me sentir concerné par ce qui se passe dans le groupe. Bien que le transfert positif émerge tant par rapport à la stagiaire (complimentée) qu'à moi, considéré comme « *bon interlocuteur* », le groupe semble se resserrer autour de l'identique, des « *autres comme moi* », les « *dépendants* », qui figurent ici un groupe plus large que le groupe thérapeutique, une communauté plus qu'un groupe, rassemblé par un vécu commun.

L'amour (« *Je vous aime* ») comme le soutien caractérisent les liens de groupe. Tout se passe comme si devant l'émergence des thèmes dépressifs, comme la mort, le deuil, le danger de l'abandon et de la perte, le groupe se resserrait sur lui-même et cherchait à se retrouver dans une base narcissique commune. La seule mention d'une famille dysfonctionnelle viendra illustrer l'opposition entre le groupe et la famille. Le monde extérieur est lui tentateur, incompréhensif, même si certains groupes secondaires peuvent être comparés au groupe des dépendants (sans pour autant atteindre la valeur de famille ou de groupe en quête d'un idéal d'amour comme ce groupe).

Mais la tentative d'évacuation de la violence et de l'agressivité dans le groupe n'est pas chose aisée : l'histoire a montré que le conflit pouvait survenir dans le sein même du groupe, comme ce fut le cas lors de la précédente séance (et David le rappelle). Alors il devient nécessaire de fixer certaines règles dans le groupe. L'agressivité à peine évoquée est contre-carrée par un recours au témoignage, cherchant à annuler les implications éventuelles. Puis il est rappelé par Helori que le groupe est un espace « *de bienveillance, d'échange, pas de confrontation* », bien qu'aucune règle ne le précise. Le groupe ne serait même pas fait « *pour être dans le débat, dans la confrontation* ». A l'instar des chevaliers de la table ronde, ce qui compte est la recherche d'un idéal, ici l'amour, la vie sans produit. Le groupe s'organise vraisemblablement ici autour d'une **idéologie**, protégeant les membres d'une confrontation trop directe à la violence, mais aussi aux questions douloureuses de perte, de séparation, d'abandon. Plus que jamais, le groupe doit venir protéger ses membres d'une réalité trop frustrante, trop dangereuse, trop destructrice.

Mais tous ces efforts ne parviennent à empêcher l'émergence d'un conflit, provoqué par le rappel inévitable de la différence au sein du groupe. L'alcool peut-il être identifié comme

ennemi commun, symbole du mal contre lequel les chevaliers se battent ? Malheureusement cet ennemi refuse d'être considéré comme tel par tout le monde. Mais peut-on faire corps lorsqu'on ne se bat pas tous contre le même objet ? Il s'agit d'échapper à la conflictualité, mais ce n'est vraisemblablement pas toujours chose facile...

### ***Le voile se déchire, l'illusion du bonheur***

La séance débute par une grande confusion. Aucune pensée ne parvient à se formuler, le thème est répété à plusieurs reprises, il y a des incompréhensions entre les membres... Je suis gagné par cette confusion, essaie de capter et de mettre en forme des ébauches de pensée, mais je n'y parviens pas et perds mes repères. Mes tentatives se bornent à tenter de faire préciser des pensées individuelles sans y parvenir.

Après ce début chaotique, la discussion s'organise. La préoccupation commune commence à émerger, autour de la perte de plaisir et de la difficulté à trouver des lieux d'investissements susceptibles de pallier l'absence de consommation. Une forme d'entraide prend place entre les membres, faite de conseils et de préoccupations pour les uns et les autres. Le recours peut alors être trouvé dans un environnement familial étayant. Il y a cependant une certaine lourdeur, marquée notamment par un silence appuyé, car il semble difficile d'aller bien pour les membres du groupe.

C'est dans ce moment d'élaboration collective difficile que le recours au témoignage intervient. Jeanne se lance dans une longue tirade qui vient souligner et vanter les bienfaits de l'abstinence, dans une forme d'idéalisation. Ce long monologue semble toutefois rassurer le groupe, l'ambiance se fait plus légère et Bérénice complimente Jeanne, précisant même qu'elle aimerait être comme elle à son âge, pointant du même coup le temps qui passe et la vieillesse inéluctable.

Ce recours défensif au témoignage, permettant d'éviter la confrontation difficile à la dépression, produit des effets chez moi. Je me sens d'abord extérieur au groupe, peu investi dans les échanges, puis progressivement de plus en plus agacé par la tournure de la discussion. Ici la séquence semble être la suivante : tentative d'élaboration groupale autour de la difficile question du plaisir → recours au témoignage pour rassurer et effacer les difficultés → ressenti d'énervement chez le clinicien, qui se trouve alors porteur de toute l'agressivité projetée. Je

note au décours de la séance : « *L'illusion m'agace, l'abstinence brandie comme un étendard m'amène à vouloir interrompre ou jeter un pavé dans la mare de ce bonheur factice* »

C'est donc moi, en pointant l'ambivalence, qui engage un moment de tension dans le groupe. La discussion s'anime alors. Tristan introduit dans le groupe l'idée de la consommation, en disant ouvertement qu'il a pour projet de consommer, que c'est sa façon de se faire du bien. Ce qui entraîne une grande agitation dans le groupe, entre tentatives de soutien envers Tristan et conflit menaçant d'affleurer « *Je vais t'engueuler si tu n'écoutes pas !* » dit Saïd. Tristan s'en prend directement aux phrases types qui ont connu un certain succès dans le groupe : « *J'ai bu pour toute une vie nianiania* ».

Alors que l'évocation de la possibilité de consommer apparaît dans le groupe, le cadre du groupe est convoqué, il ne faut pas jeter des ondes négatives dans le groupe, on doit être content quand on sort du groupe. Finalement, est-ce moi qui ai déclenché l'émergence du conflit dans le groupe, mettant en acte dans le groupe ma propre exaspération devant l'idéal convoqué ? Ou alors, ai-je donné voix à ce qui ne pouvait se faire entendre dans le groupe ?

Quoi qu'il en soit, alors que le groupe touche à sa fin, le groupe tente de trouver l'apaisement en annulant l'agressivité qui s'exprimait dans le groupe. Fabrice se charge de trouver une anecdote pointant que le monde nous renvoie de l'amour si c'est ce qu'on y projette. L'amour et la vie sont exaltés, et Sandrine, silencieuse tout le groupe, termine en faisant référence à Candide et au fait de cultiver son jardin, permettant de façon radicale d'annuler l'agressivité et l'ambivalence.

### ***Le groupe est un jardin (d'Eden)***

Juste avant le début de la séance, un léger conflit s'exprime sous couvert d'humour entre Tristan et Helori, Tristan déclarant être venu aujourd'hui de peur qu'on ne dise du mal de lui. Ce conflit reste cependant latent et ne se développe pas. Le début de la séance en revanche est déstabilisant : le psychologue, en raison de la venue de Tristan qui avait prévenu initialement de son absence, doit sortir une chaise en plus et s'installer à un endroit inhabituel. Thomas a peur de lui avoir pris sa place.

Le groupe cependant s'organise rapidement et la discussion s'engage de manière réflexive, intellectuelle, appliquée. Le thème faisait appel à une référence culturelle (Voltaire), et il semble que le groupe s'aligne sur cette tonalité intellectuelle. Plusieurs thèmes sont scrupuleusement

examinés, le fait que l'addiction aide à mieux se connaître, l'espoir du changement et les changements effectifs. Le sentiment d'échec est abordé dans ce cadre-là. L'addiction n'aide pas seulement à mieux se connaître, mais elle peut aussi faire tout rater. Déjà la question de la différence est soulevée. Différence avec les autres, ceux de la famille, ceux du monde extérieur. Face à un environnement hostile (Helori évoque un accident de vélo intervenu dans la rue), le plus important est de venir en réunion. Ici il est question d'un groupe extérieur, le grand groupe des dépendants. Ce groupe semble en être une variante, comme les AA ou les NA, que certains fréquentent assidument.

Ce sentiment d'échec amène à une interrogation concernant les origines de l'addiction. Le rythme des échanges s'accélère, le groupe s'anime et prend la forme d'un débat : l'hypersensibilité est-elle au cœur de l'addiction ? La famille est convoquée, c'est peut-être elle qui est la source de l'addiction. Les parents peuvent être aimants, mais ils restent incompréhensifs. La question des origines de l'addiction semble être angoissante et est évacuée, soit qu'elle n'ait aucune importance selon Helori, soit qu'elle soit biologique, physiologique comme il en est également persuadé.

La dernière séquence de cette séance voit le groupe se tourner du côté du rapport aux émotions. Si les émotions sont difficiles à vivre, la source du malaise est identifiée dans le monde extérieur. Celui-ci est qualifié de cruel et injuste. Sans que ce soit explicitement évoqué, il s'inscrit dans une opposition avec le monde du groupe, ou plus largement avec le groupe des dépendants. Le groupe est un jardin, et comme Sandrine l'évoquera, la référence au jardin d'Eden, au paradis, dans lequel aucune contrainte ne venait frapper ses membres, s'impose dans l'imaginaire groupal.

Les seuls dont on s'inquiète aujourd'hui sont ceux qui ne parlent pas, pourtant ceux qui ont le plus à dire.

### ***Un groupe studieux, mais à quoi sert le thérapeute ?***

Le cadre est important et préoccupe le groupe : il est important d'installer les deux thérapeutes à l'endroit habituel, pas comme la semaine dernière, donc on leur installe les chaises là où ils doivent s'asseoir. Par ailleurs, les chaises vides sont enlevées du cercle, marquant une préoccupation pour les absents, et ceux qu'on attend, qu'on doit attendre ou pas.

Les échanges prennent ensuite la forme d'un groupe de travail, studieux et intéressé, qui s'interroge sur le sujet de la honte, qui avait été annoncé comme le thème la semaine précédente. Les échanges sont dans l'ensemble bien organisés, commencent par des récits de honte vécus par les uns ou les autres, puis se poursuivent tout au long de la séance sur un versant intellectuel. La discussion va même jusqu'à chercher des définitions sur le téléphone : qu'est-ce que la honte ? La distinction apparaît alors entre un monde extérieur porteur de jugement et le groupe, refuge puisque tout le monde a vécu la même chose. Cependant, lorsqu'on a assez d'ancienneté, il semble qu'il soit possible de devenir indifférent au monde et au jugement extérieur.

Dans cet exercice, je suis convoqué comme expert, ou détenteur d'un savoir particulier, et on attend de moi (par Tristan) que je fournisse une définition éclairée et éclairante. Cette sollicitation me renvoie plutôt à mon sentiment d'impuissance, puisque je réponds « Il faut bien servir à quelque chose... » De fait, je suis quand même attaqué dans ma position, puisqu'on ne me laisse même pas l'occasion de terminer moi-même le groupe, Tristan jouant la rivalité pour fixer les règles à ma place. Finalement le groupe semble me montrer qu'il n'a pas besoin de moi, dans la mesure où je ne peux même pas répondre lorsqu'il me sollicite. Je me sens défaillant, impuissant à maintenir le cadre. Alors que le groupe, sans moi, est capable de s'alimenter de lui-même.

Quelques angoisses peuvent cependant filtrer, et à la fin du groupe, la question du temps qui reste sera abordé par Sandrine. Aura-t-elle assez de temps pour mener à bien ses projets ? Les absents reviendront-ils maintenant qu'on les a privés de chaises ?

Dans ce contexte où le cadre du groupe semble présenter un aspect insécure, le groupe tente de se construire à l'extérieur de ses propres limites, au café, là où une bonne fois pour toutes, on peut se soustraire au regard extérieur du thérapeute ?

**« *Quand je ne bois pas, c'est le Nirvâna !* »**

Cette séance est marquée par un vacillement des enveloppes groupales : quatre patients sont venus sans avoir prévenu de leur présence. Il s'agit d'anciens patients, tous abstinents, ayant connu le groupe il y a déjà de nombreuses années. Ils connaissent très bien le service qu'ils ont investi depuis longtemps, et plusieurs d'entre eux sont membres des Alcooliques Anonymes ou des Narcotiques Anonymes. La séance compte donc 10 patients ce qui correspond à la limite de participants fixée au cours de l'évolution du dispositif. Je précise donc à nouveau en début de

séance les règles de fonctionnement, en insistant sur la nécessité de s'inscrire préalablement afin de ne pas dépasser le nombre de personnes prévues. Le thème concerne le « lâcher prise » et il est rappelé par Bérénice qui entre directement dans l'expression.

Le fil associatif est d'emblée assez fluide, une discussion s'engage rapidement sur le sens de cette expression de « lâcher prise ». Dans cette discussion deux sous-groupes semblent rapidement se former : certains comme Bérénice, Tristan ou Sandrine, ne parviennent à comprendre cette expression, qu'ils assimilent à l'idée d'arrêter de faire des efforts pour éviter de consommer. D'autres au contraire valorisent cette expression comme une clé dans le processus de rétablissement. Thomas, Helori et Jeanne soutiennent cette idée. Tous trois font partie des Alcooliques Anonymes et citent une phrase issue de ce mouvement : « *Accepter ce que l'on ne peut pas changer* ». Le groupe s'organise autour de cette discussion entre les deux sous-groupes, entre questionnements d'un côté et longs témoignages de l'autre cherchant à illustrer l'image du lâcher prise, comparé par Helori à un combat de boxe contre Mike Tyson : « *Mike Tyson est plus fort que toi, alors pourquoi tu remontes sur le ring ?* ». Peu à peu le sous-groupe principalement composé d'anciens semble prendre plus de place. La valorisation voire l'idéalisation de l'abstinence est manifeste, et René déclare : « *Quand je ne bois pas c'est le Nirvâna* ». Dans ce contexte les limites du groupe se brouillent et semblent parfois devenir floues, l'espace du groupe peut être investi comme une réunion des Alcooliques Anonymes. A une question portant sur l'intérêt du groupe, René répond en parlant de ce qu'il trouve dans « Les groupes ».

Le Groupe, dans une vision générique, est représenté et investi comme le Lieu qui donne de la force, comme le confirme Helori : « *Ma force vient du groupe, pouvoir dire tout ce qui est inavouable et être entendu* ». Le Groupe, comme l'abstinence, apparaît idéalisé. A l'intérieur du groupe, les liens deviennent régis par le besoin, comme le dit René : « *J'ai besoin de vous tous, de vos sourires... le lien... j'ai besoin du lien* ». Le soutien y est total, lorsque Jeanne confie avoir des problèmes de santé liés à l'âge. René lui dit encore : « *Jeanne, les gens ont besoin de toi, tu as un sens du rétablissement !* ». Dans le second sous-groupe, les quelques réactions sont différentes et il y a des tentatives pour aider Jeanne à trouver des solutions alternatives afin de compenser les activités qu'elle ne peut plus faire en raison de son âge.

Dans ce contexte général, l'agressivité et la colère ne peuvent s'exprimer librement. Le désaccord semble également difficile à verbaliser, comme l'illustre Fabrice, soutenant pourtant un point de vue différent de celui de Bérénice : « *Je ne veux pas te contredire* ». Tristan avait pourtant débuté la séance en signalant que ce thème du lâcher prise l'énervait, ce que j'avais

repris un peu plus tard pour tenter d'aborder cet aspect émotionnel rapidement étouffé par l'idéalisation du Groupe, de l'abstinence et du soutien inconditionnel. Mais le déroulement de cette séance laisse peu de place au négatif, et mes quelques tentatives pour intervenir seront balayées, et la parole me sera coupée à plusieurs reprises par un témoignage. L'observatrice et moi-même nous sentons exclus de ce partage, et notre différence est très rapidement exprimée avant même le début de la séance, alors que nous sommes dans l'ascenseur pour gagner la salle : Fabrice nous désigne tous deux et déclare « *Vous êtes jeunes vous, nous on n'est pas de la même génération* ». Tout se passe comme si la différence des générations pouvait être perçue chez les professionnels mais non chez les patients qui eux, sont tous des « malades alcooliques », désignation dans laquelle se reconnaît également Fabrice, pourtant addict à la cocaïne...

Dès mon arrivée, je suis de mon côté gagné par une colère importante, en constatant la présence de personnes n'ayant pas prévenu de leur venue et venant perturber le cadre du groupe. Ce sentiment se maintient pour moi tout au long de la séance, mêlé d'un sentiment d'impuissance devant le recours à l'idéalisation des liens de groupe et de l'abstinence, qui me paraissent entraver l'accès à un aspect plus émotionnel de la vie du groupe, et à la dimension dépressive qui traverse tout de même brièvement la séance, lorsqu'il est question de la difficulté à se séparer ou à renoncer. Ces émergences sont suivies immédiatement par un témoignage idéalisé.

Finalement, tout se passe comme si le groupe avait permis, par le recours à l'idéalisation, d'éviter de traiter psychiquement les enjeux liés à la perte, au renoncement et à la séparation. Le Groupe, traité comme une entité générique et idéalisée ainsi que les liens groupaux ramenés dans le registre du besoin, évoque le rapprochement entre investissement du groupe et investissement addictif. Cette impression, s'imposant progressivement à moi durant la séance, convoque en moi des représentations qui semblent refoulées par le sous-groupe agissant comme un surmoi exigeant. Je pense à l'escalade, et au risque mortel que suppose le fait de lâcher sa prise. Je semble porter en moi la dimension mortifère combattue par l'idéalisation et déclare en fin de séance : « *Cette image me fait penser à l'escalade* », et je n'en dirai pas plus. Intrigués, plusieurs réactions apparaissent : « *Belle image* » apprécie Sandrine, « *Je ne comprends pas* » dit Bérénice. Tristan paraît dans le groupe le plus accessible à l'image de mort sous-jacente : « *Une fois arrivé en haut, il n'y a plus qu'à lâcher prise et se laisser tomber* » interprète-t-il. Le groupe se termine sur ces réflexions, choisissant comme thème « *Où puise-t-on sa force ?* ».

Enfin, au cours de cette séance sera également évoquée l'existence de liens établis en dehors du groupe, Fabrice signalant que « *certains ici sont au courant de [ses] problèmes* », et

mentionnant un sujet discuté alors qu'il déjeunait avec Sandrine et Jeanne avant l'heure de la séance.

### ***Risque de perte et dépression***

Cette séance débute immédiatement dans la suite de la fin de la précédente. La discussion se porte immédiatement sur l'image de l'escalade que j'avais évoquée, et semble avoir occupé tout le monde durant la semaine : que voulais-je donc dire ? Deux interprétations émergent : « *si on lâche on tombe* » comme le souligne Bérénice, mais « *pour avancer il faut lâcher* » pour Helori. Cette hésitation semble à l'image de la préoccupation groupale ces dernières séances, au cours desquelles les questions liées à la séparation semblent affleurer sans pour autant parvenir à se déployer dans l'espace groupal.

Le thème qui avait été choisi : « Où puise-t-on sa force ? » peut, après cette interrogation inaugurale, être abordé plus directement. La question de la force renvoie rapidement à des images spirituelles, à la religion permettant de s'alléger dans la mesure où « *ce n'est pas moi qui fais tout, il y a quelque chose de supérieur* » selon Maurice. La discussion met en lumière l'importance de l'arrêt de consommation, fantasmé comme ce qui permet de sortir de l'obscurité, de trouver la lumière. Cependant cette attente ne permet pas d'éradiquer le désespoir qui guette. Et si l'abstinence ne permettait pas de se sentir pleinement heureux ? Cette crainte traverse l'ensemble du fil associatif, tempéré par la promesse que « *la vie est belle !* » sans consommer. Pour la première fois, le thème de la dépression peut être abordé directement. « *Je me suis posé la question de ma place quand j'étais en dépression mais elle n'avait pas la même portée. Là je vais mieux je me la pose. La dépression c'est comme ça. Le père de ma compagne disait « Attention à la dépression » et moi je me disais « Moi faire une dépression, avec le tempérament que j'ai ? Et pourtant... »*. Pour Thomas et Maurice, l'abstinence « heureuse » est une question de vie ou de mort : « *Je me disais si avec l'arrêt je ne vais pas mieux, je rebois, quitte à en crever* ».

Le rythme est assez lent, les prises de parole assez longues exposent les difficultés et l'angoisse que l'arrêt des consommations ne permette pas de trouver le bonheur. Lorsque Tristan avoue ne pas pouvoir arrêter totalement, un long silence intervient, comme si Tristan incarnait à ce moment l'angoisse de l'ensemble du groupe. Face à ce danger, l'investissement positif du groupe continue à constituer un rempart majeur. Il est une source de vie : « *Je puise ma force dans le groupe de parole* » souligne Helori, suivi par Fabrice et Thomas qui appuie :

« *Le groupe fait partie de ma vie, de mon équilibre. J'y puise la force, j'y comprends des choses sur moi* ». La famille est également évoquée par Fabrice comme donnant de la force, mais celle-ci semble moins fiable que le groupe ou « les autres » : « *Le problème avec la famille, c'est que ça va, ça va pas... Ici on échange avec des gens, j'y transforme mon mal-être en bien-être* ».

Cependant c'est au cours de cette séance que pour la première fois, la fin du groupe est évoquée, restant cependant du domaine du virtuel. Fabrice l'exprime : « *Un jour le groupe va s'arrêter. Si, je dis bien si, un jour j'arrête le groupe, c'est que j'aurai pris ce que j'ai à y prendre* ». Etrangement je ressens une forme de soulagement à entendre cette question apparaître dans le contenu manifeste du discours. Contrairement à la précédente séance, dans laquelle le Groupe semblait aussi essentiel dans le rétablissement que le produit l'était dans l'addiction, il est ici question de pouvoir s'en séparer, même si cette idée reste difficile à envisager : « *Je ne sais pas si un jour j'arrêterai de venir* » nuance Thomas. Je formule ce changement en disant : « *C'est intéressant que vous ameniez ce thème du départ du groupe. On pourrait dire que le groupe n'est peut-être pas une ressource inépuisable* ». Ce thème difficile sera d'ailleurs très vite balayé par René qui interrompt le fil associatif à ce moment pour évoquer dans un long témoignage le bien que lui font le groupe, les autres, l'écoute...

Lors de cette séance, on notera également l'émergence de représentations violentes nouvelles : dans un élan de colère dont il n'est pas coutumier, Helori s'écrie rapidement : « *Dieu je l'encule, ou plutôt c'est lui qui m'encule* », introduisant ainsi dans l'imaginaire groupal une représentation violente et crue de la sexualité. Au cours de la même séquence, quelques minutes plus tard Maurice relate un rêve dans lequel il assiste à un repas familial, et tout le monde autour de la table lui lance des couteaux tandis qu'il voit le sang jaillir de ses plaies. Dans ce rêve, la violence, l'agression et la mort s'expriment directement (voir rêve de groupe dans Bejarano).

Au final, cette séance donne à voir un changement dans la dynamique groupale, changement permettant l'émergence de thématiques liées à la perte et à la mort. Ici, le groupe reste investi comme une matrice source de vie, et la possibilité de sa perte plonge le groupe dans des affects dépressifs.

### ***De quoi peut-on parler ?***

Le thème de cette séance avait été proposé par Bérénice qui souhaitait revenir sur le sujet de la honte. Ce thème avait déjà été évoqué précédemment dans le groupe quelques semaines

auparavant (le 03/03/23) mais semble constituer une préoccupation importante. Lors de la précédente séance sur ce thème, les échanges étaient majoritairement restés dans un registre très secondarisé, et avaient surtout abouti à la dévalorisation du psychologue réduit à son impuissance à apporter les réponses demandées par le groupe. La question de la honte semble donc à la fois au premier plan, et susciter des résistances majeures.

Cette fois-ci, la honte est directement mise en lien avec la sexualité. Bérénice confie au groupe avoir vécu deux agressions sexuelles au cours de sa vie, et associe ces événements traumatiques avec l'addiction. Ce premier aveu contribue à ouvrir la discussion à l'évocation d'évènements similaires chez les autres membres, comme Vaiura qui s'identifie à travers ce vécu à Bérénice : *« Je suis comme toi, même si différemment »*. Plus largement, à partir de ces récits d'agressions sexuelles peut être abordé le sujet de la sexualité. Thomas et Fabrice relatent la découverte de leur homosexualité, vécue de manière plus ou moins traumatique et accompagnée de la peur du rejet de la part de leur entourage. De mon côté je ressens une forme de soulagement à entendre ainsi la discussion de groupe s'étendre au-delà de la question de l'addiction, pour se centrer sur des préoccupations plus intimes, amenant ainsi la question du sexuel dans ce cadre groupal. Dans le même temps je suis surpris que l'intimité de ce thème puisse être exposé sur la scène groupale. Comme en écho avec mes réflexions, la discussion s'engage dans une interrogation du cadre-dispositif : finalement que peut-on dire dans le groupe ? Qu'est-ce qui doit au contraire rester caché ? Thomas déclare : *« Moi j'ai pas envie de partager certaines choses, c'est pas sexuel. Il y a des choses intimes dont je peux parler, et d'autres que je ne veux pas »*. Vaiura de son côté se justifie : *« J'ai partagé ça parce que ça fait partie de ma vie. J'ai décidé d'en parler parce que ça peut peut-être aider. Pour dire ce bout de phrase j'ai mis des années »*.

Tristan principalement semble sensible à ce sujet et il interroge vivement le cadre groupal : *« Ici je suis dans un groupe d'addictologie. Je ne dis pas certaines choses parce que ça n'apporterait rien ici. Est-ce qu'on est dans un groupe ouvert ou dans un groupe d'addiction ? »*. Ces critiques sont pondérées par le rappel de la règle de discrétion par Fabrice, garantissant l'anonymat des sujets discutés dans le groupe, et par la représentation d'un groupe bienveillant, dans lequel on peut tout dire - même si on ne se sent pas proche de tout le monde » précise Helori. Il est d'ailleurs pointé qu'ici *« c'est le groupe, on n'est plus trop des inconnus »*.

Cette résistance incarnée par Tristan prend spontanément dans la séance une tournure agressive. Dès le rappel du thème il se montre menaçant : *« C'est la deuxième fois qu'on y revient. C'est la même personne qui veut qu'on en parle. Je vais t'aider à régler ça moi »*. Il

pointe qu'il ne veut pas parler du passé, que ça le rend agressif. Cette agressivité paraît d'ailleurs partagée. Helori le lui fait savoir alors que Tristan allait profiter d'un léger silence pour prendre la parole : « *Tu ne me coupes pas la parole s'il te plaît* ». Cette réflexion sèche me procure immédiatement une boule dans le ventre, réactionnelle à la violence que je sens latente à cet instant. Je ressens moi-même une certaine agressivité à l'égard de Tristan, que je ne parviens à réprimer totalement. Ainsi je m'adresse à lui directement à plusieurs reprises au cours de la séance, afin de lui renvoyer son agressivité, sans parvenir à me dégager de ce ressenti personnel pour en élaborer la fonction dans la dynamique transférentielle.

Finalement cette séance met au premier plan un questionnement quant aux limites et au cadre groupal : l'intime de la sexualité peut être abordé dans ce cadre, soulevant dans le même temps des interdits, que Tristan souligne avec force : « *Quand on va trop loin du thème « J'ai été violé nanana », ça ne m'aide pas pour mon addiction. Pour moi tout le monde s'en fout* ». Le sujet de l'addiction, la centration autour des particularités de la consommation ou des stratégies pour ne pas consommer, s'inscrivent-elles alors comme des résistances, permettant d'éviter la confrontation à l'élaboration groupale des sujets relevant de l'intimité psychique de chacun des membres ?

### ***Le déni, acting-in***

Cette séance compte moins de personnes que les précédentes. Il y a cinq personnes, ce qui laisse des sièges inoccupés. Les patients se mettent d'accord pour resserrer le cercle. Bérénice change de place pour équilibrer le cercle et éviter que trop de chaises vides restent à côté les unes des autres. Le thème concerne le déni et est rappelé par Fabrice. Le groupe se met au travail, cherchant à définir le déni. Il s'interroge : peut-on être conscient d'être dans le déni ? Le fil du discours est assez haché pendant le début de la séance, au cours duquel des témoignages individuels se succèdent, sans qu'un sujet groupal ne semble s'imposer. L'idée selon laquelle la sortie du déni passe par l'autre finit cependant par émerger, et Tristan suggère que chacun devrait dire à l'autre quelque chose de son déni. Y voyant une manière de libérer la parole et de travailler la nature des liens de groupe, je reprends cette idée : « *Finalement vous suggérez de se dire les choses dans le groupe ?* » Cette réflexion sera vraisemblablement reprise dans la séance, Fabrice faisant retour à Tristan : « *Tristan, je voulais te dire que lors des autres séances tu étais plus décousu. Aujourd'hui j'arrive à te suivre. Je ne dis pas ça pour te vexer.*

*Aujourd'hui je t'ai suivi, contrairement à d'habitude où ça part tellement dans tous les sens. C'est agréable »*

Une crainte apparaît plus tard dans la séance, celle de devenir addict au groupe. Thomas parle librement de son « addiction » à la thérapie individuelle et groupale. Le dispositif de groupe apparaît comme un potentiel objet d'addiction, ce qui entraîne une ambivalence entre plaisir et crainte de s'en retrouver prisonnier. Bérénice signale que depuis longtemps elle sait qu'elle a un problème, car elle consommait plus que tous ses amis : « *Par rapport à mes copains je fumais trop. Je n'étais pas normale* » dit-elle. Ce constat ouvre à la représentation du groupe comme lieu de l'identique. « *Pour moi le groupe c'est là où il y a des gens comme moi* ».

Toutefois le fil de la séance sera interrompu par une déclaration de Tristan, qui affirme avoir déposé dans le réfrigérateur présent dans la salle une bière, ramenée pour un ami hospitalisé dans l'hôpital. Cet aveu ouvre une séquence de flou dans le déroulement de la séance. Il est interrogé par les autres, « *pourquoi nous parler de la bière que tu as ramenée ?* » demande Thomas, tandis que Fabrice interroge : « *Mais il est alcoolique ton ami ?* ». De mon côté je me trouve soudain gagné par un grand trouble. Est-ce possible ? Comment le savoir ? Comment réagir à ça ? Pris par ma perplexité, je n'entends pas les échanges qui se déroulent. Je ne peux qu'interroger : « *Vous avez ramené une bière ici ?* », ce à quoi Tristan répond calmement « *Non, c'est une image, je ne ferai pas ça* ». Après cet épisode, le fil de la discussion reprendra naturellement, Thomas reprenant le fil de sa pensée concernant la souffrance qui l'habite depuis l'enfance, qu'il met en lien avec la souffrance fœtale de son frère jumeau, mis en couveuse immédiatement après la naissance, alimentant chez Thomas le fantasme d'avoir tout mangé, laissant son frère dépérir. Interrogé par le groupe sur le lien entre cet épisode et son addiction, Thomas coupe court, arguant qu'il « *ne [va] pas faire sa psychanalyse ici* ».

De mon côté, je demeure comme envahi par l'épisode qui vient de se produire. Comment réagir à un tel acting-in ? Tristan a-t-il effectivement caché une bière dans le réfrigérateur, alors que le groupe avait choisi pour le thème « le déni » ? Ou bien s'agit-il d'une provocation de la part de Tristan, comme il en a l'habitude ? Suis-je moi-même dans le déni en gardant le silence sur cet épisode ? Dois-je céder à l'action en allant vérifier ce qu'il en est ? Comment reprendre cet épisode alors que le groupe a si bien fermé la porte, en reprenant tranquillement le fil de sa discussion ? Je décide de ne pas revenir sur l'épisode, me disant qu'une autre occasion de le reprendre surgira peut-être à un autre moment de la vie du groupe.

C'est dans l'après-coup, dans la discussion avec l'observatrice écrivante, que je ressens une forme de colère monter en moi. Elle aussi s'est sentie sidérée par l'épisode, incapable de comprendre s'il s'agissait d'une provocation ou d'une réalité. Après la perplexité, de nouvelles questions : Tristan se moque-t-il de nous, de moi et du groupe ? Vient-il uniquement pour perturber le groupe ? Ou met-il en scène un thème qui ne pouvait être abordé que dans un registre secondarisé ? Ces questions ne trouveront pas de réponse dans l'immédiat.

Enfin sera de nouveau abordée en fin de groupe la question de la fin du groupe. Fabrice l'évoque même s'il dit qu'il va continuer à venir, sous peine de se « *faire gronder* » plaisante-t-il à mon attention. J'occupe à ce moment une position surmoïque, prenant la place du parent prescripteur du groupe, en capacité d'imposer la participation au groupe, sous peine de punition. Mais le sujet demeure. Si on devenait addict au groupe ? Bérénice signale « *Je ne veux pas être là à 90 ans. Je trouve que c'est fait pour se finir ces trucs-là. Un jour je ne verrai plus de psy, je n'irai plus au groupe* ». Cette dernière phrase sonne comme une menace, comme un enfant qui s'écrirait « Je fais ce que je veux ! »

### ***Le groupe, une religion ?***

Cette séance fait suite à l'épisode au cours duquel Tristan avait peut-être déposé une bière dans le réfrigérateur. C'est d'ailleurs lui qui avait proposé le thème du pardon pour cette séance. Ce thème est également une référence à l'une des étapes de rétablissement figurant dans le programme des Alcooliques Anonymes, ce qui contribue à jeter un flou dans le cadre du groupe, qui peut se trouver assimilé à l'un de ces groupes. Il y aura d'ailleurs plusieurs références à ces groupes : « *Aux NA ils disent que la première preuve du pardon c'est que tu ne consommes pas* » dit Helori, qui est devenu un membre assidu de ces groupes. Dans l'ensemble, l'ambiance est assez lourde, il y a plusieurs silences, comme s'il était difficile de développer un sujet. Je formule alors les difficultés que je perçois : « *C'est un sujet difficile* », ce qui est validé par l'ensemble du groupe. Plusieurs sujets sont évoqués, la difficulté à pardonner, la gratitude, la culpabilité, mais aussi l'isolement, dont Helori rappelle qu'il est au cœur de sa maladie. Un flou apparaît progressivement dans le discours : s'agit-il de pardonner aux autres ou de se faire pardonner ? Le monde extérieur et l'entourage alternent entre deux représentations contradictoires, ceux qu'ils ont fait souffrir et ceux qui les ont fait souffrir. Certains aimeraient demander pardon à des personnes qu'ils ont blessées, quand d'autres, comme Tristan, évoquent des personnes qu'ils ne pourront jamais pardonner : « *Mon père m'a dit « t'as vraiment une vie*

*de merde, si j'étais toi je me droguerais aussi ». Enfoiré ». Le danger de la mort plane aussi sur le groupe, car il est impossible de pardonner si une personne est morte, ou par l'urgence de pouvoir se pardonner, « sinon c'est le suicide ».*

Devant la difficulté à développer une pensée à partir du thème du pardon, le groupe se concentre sur le responsable de cette situation. Saïd se tourne vers moi : « *Je n'arrive pas à me pardonner. C'est difficile votre thème* ». Un peu surpris je réponds « *Mon thème ?* ». Il est alors rappelé que c'est Tristan qui est à l'initiative, ce que Tristan valide rappelant au passage à Bérénice sa responsabilité dans les précédents thèmes : « *Oui, la honte c'était toi. Et deux fois* ». Il est intéressant de noter qu'en proie à ses difficultés à élaborer et articuler groupalement cette question du pardon, les patients se mettent à chercher le responsable, le coupable les exposant ainsi. Le psychologue semble pointé comme le premier responsable, avant que cette responsabilité ne se trouve projeté sur Tristan, dans une sorte de glissement transférentiel.

Peu à peu l'image de la religion se trouve convoquée comme corollaire du pardon et suscite une forme de révolte. Sollicitée par Tristan, Bérénice dit avec humeur : « *Il y a un truc qui me gêne dans le pardon c'est le côté religieux. C'est se mettre à genoux, dire « pardon je suis une grosse merde ». Et je me dis, dans les NA, pourquoi on demande ça dans un processus de guérison ? C'est quoi cette injonction ?* »

Si elle entraîne de la colère, il est aussi évoqué que « *La religion c'est un refuge* » comme l'affirme Saïd. Cette image a beaucoup servi jusque-là à désigner le groupe, représenté à de nombreuses reprises comme un lieu refuge face aux agressions et à l'incompréhension extérieure. Ainsi la religion trouve ici un point de contact avec le groupe. Cette convergence deviendra encore plus explicite, lorsque Saïd interroge tout le monde : « *Comment s'appelle celui à qui on parle ?* » Plusieurs réponses fusent : « *le rabbin ?* », « *l'imam ?* », « *le curé ?* », ou encore « *le psychologue ?* » ajoute Fabrice en me désignant du regard.

Dans cette configuration, le groupe semble se rapprocher de la religion, et il convient alors de rechercher celui qui en constitue le symbole, celui qui pourrait assumer la responsabilité de ce qui se passe, mais qui aurait aussi le pouvoir d'assurer le pardon. Cette figure d'autorité est spontanément attribuée au psychologue, bien que je ne puisse me saisir de ce rôle qui m'est attribué, comme en témoigne mon refus de m'approprier la responsabilité du thème choisi en lieu et place de Tristan.

### *L'émergence du conflit sur la scène groupale*

Cette séance est marquée par l'absence de Marine, qui est remarquée par tout le monde avant même l'entrée dans la salle du groupe. Cette absence suscite de multiples interrogations, et entraîne une certaine inquiétude. Que lui arrive-t-il ? En son absence, comment le groupe va-t-il se dérouler ? Est-ce moi qui vais prendre des notes pendant le groupe ? Vais-je recourir à un enregistrement de la séance ? Je choisis de différer ma réponse et d'attendre que nous soyons installés dans la salle et que la séance démarre. Maurice demande depuis combien de temps la recherche a débuté et si elle remonte aux origines du groupe. Je précise le cadre et rappelle que l'existence du groupe remonte bien avant la recherche. J'insiste sur le fait que l'absence de Marine ne changera pas le déroulement de la séance, que je ne prendrai pas de notes pendant le déroulement de la séance et que je ferai un compte-rendu immédiatement après. Ce bouleversement du cadre montre la place que la recherche, représentée par la présence de Marine, occupe dans l'espace psychique groupal. L'intérêt grandissant pour sa présence, qui se manifeste régulièrement au décours des séances par une curiosité à son endroit, se manifeste ici en négatif. Son absence suscite une angoisse qui parcourt le groupe. Tout se passe comme si le processus de la recherche venait ainsi redoubler le processus thérapeutique.

Dans le déroulement de la séance, le thème du choix, rappelé par Bérénice et Tristan, est là aussi traité en négatif sur le versant de l'absence de choix. Les images de catastrophe envahissent l'imaginaire du groupe. Maurice l'évoque dès le début : si une bombe explosait à Paris, il serait obligé d'aller boire pour pouvoir quitter la ville. Saïd se situe dans le même registre lorsqu'il pointe qu'on va tous mourir, on n'a pas le choix. L'image de la mort est alors omniprésente, même si elle est traitée sur le mode de l'humour.

La séance précédente avait été marquée par la place de la religion, entraînant un sentiment de colère mais constituant aussi un refuge. Bien qu'il n'ait pas été présent lors de cette discussion, Maurice confie que la prière peut être une aide pour lui. Fabrice associe sur un sujet déjà abordé dans le groupe (« *mais je crois que tu n'étais pas là* » dit-il à Maurice) et parle du « lieu où l'on puise sa force ». Là encore, groupe et religion se retrouvent autour de cette fonction de lieu ressource ou refuge.

Après ces évocations, la fin de séance est marquée par une séquence importante. Thomas s'embarque dans un long monologue, dans lequel il cite une phrase chère aux Alcooliques Anonymes, tirée de « la prière de la sérénité » : il faut « *trouver la sérénité d'accepter les choses qu'on ne peut changer, le courage de changer celles que l'on peut, et la sagesse d'en faire la*

*différence* ». Cet extrait d'une prière, rappelant au passage l'imaginaire religieux qui occupe le groupe depuis deux séances, se mêle à un témoignage dans lequel toute forme d'interaction semble disparaître. L'ambiance est gagnée par une certaine torpeur, plongeant le groupe dans une fatigue de laquelle je ne me sens pas exclu. Guettant les réactions des autres du groupe, je perçois les signes de somnolence de Bérénice. Le temps paraît s'arrêter. Alors que j'attends la fin de la séance, ne sachant comment interrompre Thomas dans son discours, Tristan se manifeste brusquement : « *Pardonne-moi, mais il n'est pas un peu trop fort ton traitement ? Parce que là j'ai vraiment l'impression que t'as pris quelque chose* ». Je me sens saisi par l'attaque. Thomas réagit immédiatement et défensivement en disant que ce n'est pas le cas, mais j'ai l'impression que cette émergence conflictuelle doit trouver un lieu d'expression dans le groupe. Alors que fidèle à son habitude, Tristan fait marche arrière et s'excuse mollement, je rappelle que ce qui vient de se passer est important, et qu'il est possible d'en discuter. Thomas saisit l'occasion et exige de Tristan qu'il cesse immédiatement ces allusions. Il souligne qu'il est dépressif et a besoin de prendre un traitement. Me sentant en position de tiers, ou plutôt d'arbitre dans ce conflit, j'invite chacun à s'exprimer librement et tente de resituer cette situation dans l'ensemble du groupe. Chacun réagit alors, interprétant les propos de Tristan comme une agression. Insensiblement, la configuration du groupe change. Tristan se trouve seul face au groupe qui lui reproche son attitude. Malgré mon désir de rester neutre et de ne pas prendre part à ce conflit, je me sens également agacé par l'attitude de Tristan, qui semble fuir en répétant des excuses qui paraissent destinées à éviter l'élaboration du conflit et la place que chacun peut y prendre. J'invite donc Tristan à s'exprimer plutôt qu'à annuler ses propos en s'excusant platement et en invoquant le « *politiquement correct* ». Tristan finit par exprimer une crainte sous-jacente, celle de voir des gens qui ont arrêté depuis des années de consommer (alors que lui n'y parvient pas) et qui malgré cela vont tous les jours à la pharmacie. Il souligne qu'il n'a pas envie de se retrouver là pendant des années, pointant ainsi les enjeux de séparation du groupe, déjà évoqués à plusieurs reprises dans le groupe. Je terminerai en pointant que parfois, l'agression peut constituer une forme de réponse à la peur.

Cet épisode correspond à la première fois qu'un conflit parvient à se frayer aussi ouvertement un chemin à l'intérieur du groupe. Cette explosion fait suite à plusieurs séquences au cours desquelles la religion semblait occuper une place importante dans l'imaginaire groupal. A la suite de l'évocation de catastrophes contre lesquelles personne ne pourra protéger les membres du groupe, comme une bombe à Paris ou une mort inévitable, il apparaît pour la première fois l'explosion d'un conflit. L'explosion du conflit dans le groupe réalise-t-il le danger, dans l'ici

et maintenant du groupe, du risque d'explosion d'une bombe à Paris ? Dans ce cas-là, rien ne pourra empêcher de consommer.

Mais par ailleurs, il semble qu'à cette occasion se manifeste également une nouvelle forme d'organisation du groupe. A la suite de l'attaque de Tristan envers Thomas, l'ensemble du groupe, dont je sens bien faire partie à ce moment, se ligue contre Tristan. Tout se passe comme si Tristan incarnait pour le groupe un danger qu'il faudrait attaquer. Tristan signifie qu'il lui est impossible d'atteindre l'idéal d'abstinence qui parcourt le groupe et l'organise en partie. A travers Thomas, il attaque cet idéal en soulignant qu'il est impossible à atteindre, puisque même ceux qui sont abstinents « *vont tous les jours à la pharmacie* ». Bion (1961) a signalé que dans les groupes fonctionnant suivant l'hypothèse de base attaque-fuite, la survie du groupe passait par l'attaque ou la fuite devant un certain danger. Ici, l'intervention agressive de Tristan vient porter à l'intérieur du groupe le danger contre lequel le groupe se dresse, celui que l'abstinence ne constitue pas l'assurance du bonheur, et que rien ni personne ne pourra protéger les individus de la perte et de la mort. Ma présence, en tant que *leader* de ce groupe, et investi comme un imam, un rabbin ou un curé (voir séance 25), se trouve mise à mal par l'irruption de cette idée. Cela peut-il contribuer à alimenter mon énervement vis-à-vis de Tristan ?

### ***La révélation du sous-groupe***

Cette séance marque le retour de Marine, qui était absente la séance précédente, ce qui avait beaucoup mobilisé le groupe autour de questions liées à la recherche. Tout le monde semble soulagé de son retour cette semaine, et l'angoisse de sa disparition est verbalisée par Saïd qui s'adresse directement à Marine : « *On se demandait si on allait vous revoir ou pas* ». Le thème de « la peur » est rappelé par Bérénice qui l'avait choisi. Elle se lance d'ailleurs rapidement dans l'expression et énumère les objets de sa peur. Elle dit notamment avoir peur du groupe, peur de ne pas savoir quoi dire, comme si elle craignait de ne pouvoir exister dans le groupe. Elle confie sur sa lancée avoir peur car elle a « *raté sa vie* ». Le groupe est alors représenté comme un lieu dangereux, dans lequel il faudrait absolument avoir quelque chose à dire, sous peine de s'y perdre. Bérénice semble porter une angoisse collective propre à la mise en groupe, celle de la porosité des limites, de perdre son intégrité psychique dans la stimulation groupale et l'indifférenciation. « *Savoir ce qu'on va dire* » peut ainsi constituer une réaction défensive permettant de s'assurer de sa pensée propre et de la préservation de ses limites.

Ce constat entraîne un élan de solidarité de la part des autres du groupe qui tentent de la rassurer. Tout le monde semble ensuite s'accorder pour attribuer une valeur positive à la peur, qui permet de faire face au danger. Thomas mentionne les trois attitudes possibles face à un danger : « *L'attaque, la fuite, ou faire le mort* ». Je suis étonné devant le fait de retrouver dans la discussion du groupe et de façon aussi transparente la mention de l'hypothèse de base décrite par Bion dans son étude sur le fonctionnement émotionnel des groupes. Le fil associatif amènera ensuite à évoquer la peur du changement, puis la peur de la mort.

La discussion mobilise tout le monde, le rythme des échanges est assez rapide. A l'intérieur du groupe, durant la première partie de la séance les liens se caractérisent par le soutien, les conseils. La bienveillance domine, même si des désaccords peuvent être signifiés calmement dans le groupe, à l'image de Saïd, reprochant à Tristan de répéter toujours « *Je sais pas, je sais pas...* ». La critique peut alors être entendue sans risquer de basculer dans un règlement de compte. Sandrine déclare vouloir reprendre des études de psychologie « *pour valider [son] bagage qui est assez conséquent* ». Son discours par la suite, pris dans des tentatives d'interprétation des vécus des autres, évoquera l'alliance qu'elle tente de passer avec moi dans la conduite du groupe.

Le déroulement de la séance conduit à évoquer la sérénité, comme un idéal permettant de faire face au danger, sans le combattre ni le fuir. « *Il faut affronter sereinement* » affirme Saïd, faire preuve « *d'angoisse sereine* » dit Sandrine dans un oxymore condensant le conflit. Je note que le sujet du groupe s'écarte progressivement du sujet de l'addiction, pour se centrer sur l'angoisse de mort qui émerge dans les associations. La crainte des résultats d'exams médicaux, la crainte de ne pouvoir revoir ses vieux parents qui vivent à l'étranger, semblent orienter les préoccupations groupales. Ma communication de cette évolution dans les pensées du groupe a pour effet paradoxal de relancer l'inquiétude de ne parvenir à sortir de l'addiction comme le signifie Bérénice : « *J'ai encore fumé hier soir, ça me dépasse complètement, j'ai peur de ne pas réussir à arrêter* ».

Pendant la durée de cette séance, je garde en tête que la séance précédente s'était terminée par un conflit mobilisant particulièrement Tristan et Thomas. J'en guette les traces avec une certaine inquiétude, mais rien ne semble transparaître directement. Cependant, le thème de la peur, ainsi que l'évocation du combat ou de la fuite, paraissent traduire quelque chose du danger latent dans le groupe, celui de l'irruption du conflit en son sein.

C'est dans les dernières minutes de la séance que Tristan, cherchant à rassurer Bérénice quant au constat d'échec qu'elle dresse depuis le début de la séance, lui signale les progrès qu'elle a fait, ajoutant « *Tu maîtrises énormément de choses. Déjà tu viens ici à jeun, tu prends pas de médocs...* ». Cette allusion à la prise de médicaments résonne avec le conflit qui avait animé la fin de la séance précédente. Elle aura pour effet de le relancer immédiatement. Avec une violence qui peine à être contenue, Thomas intervient, pointe Tristan du doigt d'un air menaçant : « *Je prends des médicaments suite à une tentative de suicide. Je ne supporte plus tes allusions à la prise de médicaments comme une défonce !* ». Ma responsabilité est rapidement pointée : « *Il y a une personne ici qui dirige le groupe et ce n'est pas les patients* ». C'est en quelque sorte à moi que reviendrait la tâche de diriger le groupe. Je comprends alors qu'il est attendu de moi que je règle les conflits, ou plutôt que je les empêche d'émerger, au service du maintien de l'idéal de l'abstinence heureuse.

La dispute éclate alors que l'heure de la séance s'achève, mais je ne peux me résoudre à interrompre cette crise de façon aussi brutale. J'annonce que l'on va prendre quelques minutes supplémentaires afin d'aborder ce conflit, qui me paraît latent dans le groupe depuis quelques séances. Bérénice déclare alors se sentir moins bien dans le groupe ces dernières semaines, évoque la présence d'un sous-groupe dans le groupe. Bien que cette formulation reste obscure, elle résonne en moi avec les moments informels de regroupement qui semble ponctuer régulièrement les séances. Alors que la règle de restitution n'a jamais été formulée dans le groupe, je suis gagné par l'impression que beaucoup de choses concernant la vie du groupe se déroulent dans ces moments, en quelque sorte à l'abri des regards, tout au moins à l'abri de *mon regard*. Cette impression se trouve confirmée par Sandrine : « *J'étais pas là pendant un mois, mais Bérénice m'a expliqué qu'il y avait des passages à l'acte concernant les médicaments* ». Bérénice qui dit détester le conflit, envisage la fin du groupe comme un manque possible mais aussi comme un soulagement en raison de cette situation.

Je décide donc de proposer un changement important dans le cadre du groupe, et d'instaurer une règle de restitution, par laquelle ce qui se dit en dehors du groupe et qui concerne le groupe puisse être ramené à l'intérieur des limites du groupe. Bien que je sente une légère réticence à l'acceptation de cette règle, j'ai le sentiment de sa nécessité dans l'élaboration des mouvements psychiques traversant l'espace groupal.

Cette séance donne à voir l'importance de ce qui se passe à l'extérieur du groupe, qui semble contenir des pans entiers de la dynamique intersubjective restant inaccessible au travail de groupe. Ce *groupe du café*, duquel les professionnels sont exclus m'apparaît soudainement

comme une « société secrète », lieu de décisions et d'enjeux psychiques dont le dispositif thérapeutique devient la face publique, ne laissant deviner son activité que de manière asymptotique.

Alors que la séance se termine, Saïd déclare : « *Je voulais dire qu'on était quand même un groupe. Le conflit c'est normal, il y en a dans toutes les familles* ». Le groupe, tombant de son statut idéalisé, ne peut donc être l'objet qui comblera toutes les attentes et protégera de tous les conflits.

### ***La question de la différence***

Cette séance fait suite à la séance qui s'était achevée par une explosion du conflit au sein du groupe, explosion ayant conduit à l'instauration d'une règle de restitution dans le groupe de ce qui se passe à l'extérieur. Cette modification du cadre s'inscrivait dans la perception grandissante que des conflits entre les membres du groupe se manifestaient en dehors du groupe, sans que ces sujets ne puissent être abordés dans l'espace groupal. Cette séance ne compte que quatre participants, ce qui ravive une inquiétude qui m'a accompagnée durant la semaine : le groupe peut-il survivre à ces manifestations ? Faut-il en dire quelque chose ? Si oui, qu'en dire ?

Je propose donc spontanément de revenir sur les événements de la séance précédente, malgré l'absence de certains participants dont Tristan. La thématique autour de laquelle l'altercation s'était cristallisée est reprise. L'absence de certains est déplorée, Thomas déclarant qu'il aurait eu « *besoin de dire des choses à certaines personnes* ». Il confirme également l'impression que des choses importantes pour la vie du groupe se déroulent à l'extérieur des frontières groupales : avant il retrouvait des gens du groupe après celui-ci, mais « *il y a eu quelque chose et depuis il y a une scission, il y a deux groupes* ». Rien ne sera dit plus explicitement concernant cette scission mais ceci confirme qu'il est « *important que les choses puissent se dire dans le groupe* » selon Poulbot. La colère est encore présente chez Thomas, bien qu'elle ne puisse trouver un objet auquel se lier en raison des absences de certains.

Sur le plan associatif, la prise des traitements mobilise les patients, la nécessité d'en prendre, la dépression sous-jacente, l'importance de suivre les conseils médicaux. Sandrine précise « *Il me semble que j'ai dit à Tristan qu'il n'était pas médecin pour émettre un avis* ». Ainsi la place de chacun est interrogée, et de manière sous-jacente ma place de professionnel est elle-même

sollicitée. Fabrice déclare qu'il lui avait été proposé deux groupes, « *un groupe avec un thérapeute, avec Geoffrey, et les Narcotiques Anonymes* ». Il rappelle avoir choisi ce groupe justement en raison de cette présence professionnelle vécue comme rassurante. C'est d'ailleurs peu après qu'il me sollicite afin de donner une explication théorique. Malgré quelques hésitations, j'accepte de jouer ce rôle, afin de rassurer l'ensemble du groupe concernant ses attentes envers moi.

Cette séquence permet à chacun d'explorer son rapport au groupe. Si Poulbot déclare se sentir « *en osmose avec les gens* », c'est également l'occasion d'évoquer les différences de chacun. Sandrine peut exprimer le fait de se sentir parfois en décalage et peu à l'aise dans le groupe, en raison d'une histoire addictologique moins sévère que d'autres membres. Le groupe reste cependant représenté comme un lieu de dépôt, dans lequel il est possible de s'identifier les uns aux autres. Dans ce cadre, « *la différence est une richesse* » dit Thomas.

Je note alors que chacun est différent dans le groupe, que les besoins ne sont pas les mêmes, et que pourtant tout le monde fait partie du même groupe. Qu'est-ce qui, dès lors, peut rassembler tout le monde ? Face à l'incompréhension du monde extérieur, son ignorance et l'hostilité dont il peut faire preuve, le groupe est envisagé comme un lieu où l'on peut « *déposer des choses* ». Après un moment de flottement, le thème de l'addiction au sucre mobilisera l'ensemble de la discussion du groupe. Comme si finalement, l'effort pour trouver quelque chose qui rassemble ne pouvait être trouvé que par l'identification à un symptôme commun, celui de l'addiction au sucre dans lequel chacun peut se reconnaître avec soulagement.

Cette séance aura donc permis, après l'explosion du conflit à l'intérieur du groupe, d'aborder la question de la différence et des objectifs du groupe et de chacun dans le groupe.

### ***L'organisation parallèle***

Le groupe est très restreint. Thomas m'a prévenu de son absence. Fabrice est excusé par Sandrine.

Dès le début de la séance je reprends sur la teneur des échanges de la semaine dernière, car Tristan et Bérénice n'étaient pas présents. Je rappelle l'importance de la restitution, et précise que nous avons évoqué l'idée selon laquelle tout le monde dans le groupe ne partageait pas les mêmes objectifs.

Le début de la séance est tendu, Tristan est en colère, rappelle son ressenti par rapport aux médicaments, évoque le groupe WhatsApp sans toutefois préciser beaucoup les choses, si ce n'est qu'il est là pour se soigner.

Je suis assez actif en ce début de groupe, j'ai envie de le porter, de le rassurer aussi (et peut-être de me rassurer) devant la maigreur du groupe, les particularités des présents (l'agressivité de Tristan, la fragilité de Bérénice). J'évoque la question de l'évitement de l'agressivité, en profite pour rationaliser autour du rôle du groupe de mettre au travail des choses qui peuvent se passer dans les relations extérieures.

La discussion se polarise autour de Tristan, de sa colère, de son envie d'aller voir ailleurs, dans d'autres groupes. Il est d'ailleurs tellement énervé, et nous accuse tous de chercher à le pousser vers la sortie, de lui en vouloir. Il cherche même dans ses poches quelque chose « pour le calmer ». Il sort des blisters de médicaments mais n'en trouve pas et abandonne cette idée.

La discussion se focalise autour du groupe WhatsApp, et je me décide à demander ce qu'il en est de ce groupe, dont Pascal semble exclu. Il réfute toutefois le fait de se sentir exclu, mais l'enjeu semble bien se situer là. Dans un premier temps, les explications concernant ce groupe WhatsApp sont très évasives de la part de Sandrine et Bérénice, qui paraissent réticentes à en parler, arguant qu'il ne s'agit que d'informations pratiques concernant la dépendance, ou partage du thème du groupe. Bérénice dit toutefois à un moment que « *C'est là que tout se joue* ». Il semble y avoir un débriefing de groupe dans cet endroit mais nous n'y avons pas d'accès. Tristan questionne les deux femmes sur la manière dont elles sont entrées dans ce groupe. Sandrine serait entrée par Bérénice, Bérénice y serait entrée naturellement.

Tristan partage alors une histoire : suite à sa première venue en groupe, alors qu'il rentrait à pieds avec Helori, Frédéric et d'autres, Helori lui a proposé d'échanger les numéros de téléphone afin de l'inclure dans le groupe WhatsApp. Tristan se dit alors enthousiaste à cette idée. Mais pris au dépourvu par la demande d'Helori de son nom de famille, Tristan refuse de le lui communiquer. Cependant il reste d'accord pour être inclus dans la boucle. Mais, suite à cet incident, Tristan ne sera jamais inclus dans le groupe WhatsApp. Depuis, Il existe une tension majeure, un conflit, qui s'est manifesté à plusieurs reprises mais qui n'a jamais été abordé dans le groupe. Tristan, qui me semble d'un coup assez touchant, semble souffrir de cette mise à l'écart et d'un sentiment d'exclusion nourrissant son agressivité au sein du groupe. Bien qu'Helori ne soit explicitement nommé qu'à une ou deux reprises, son ombre plane sur le groupe.

Nous arrivons donc au cœur d'un conflit s'étant déroulé hors d'un lieu au sein duquel il aurait pu être traité. Je rappelle l'importance de pouvoir aborder ça dans le cadre du groupe, en rappelant que le groupe est un « laboratoire » dans lequel ce qui se passe est à l'image des relations qui peuvent se passer dans la vie extérieure.

Bérénice rapporte l'impression d'être dans une cour de récréation, et je valide ça dans la mesure où c'est très important et qu'il s'agit tout comme à l'école, de la question du sentiment d'appartenance (ou pas) à un groupe. Il est question d'être inclus ou d'être exclu. Tristan dit être rassuré par ma réaction concernant ce groupe parallèle, que j'interroge moi-même, disant que de ma place de clinicien du groupe, il y a un mystère sur ce qui peut se passer dans ce groupe (à l'abri des regards). Il dira même que ça n'excuse pas son agressivité envers Thomas, même si ce dernier est identifié comme l'un des membres du groupe WhatsApp.

Le travail autour de ce groupe WhatsApp met en lumière l'existence d'un véritable groupe parallèle, dont Sandrine admet déplorer et ne pas comprendre pourquoi certains en font partie et pas d'autres. Elle dit avoir posé la question et ne pas avoir eu de réponse. Elle comprend mieux maintenant pourquoi. Elle interroge aussi l'historicité du groupe (il y a un flou sur groupe ou groupe WhatsApp) qui fait qu'elle ne comprenait peut-être pas les tenants et les aboutissants.

Enfin en fin de groupe est abordée la question des « meneurs » de ce groupe, ce qui peut mettre mal à l'aise. J'insiste sur la nécessité que le groupe soit au complet pour pouvoir aborder ces questions.

Sandrine partage d'ailleurs ses premiers ressentis dans le groupe, son impression d'être infantilisée par quelques anciens qui lui apprenaient quoi faire par rapport à son abstinence.

Plusieurs références seront faites à Marine et moi, d'abord en tant que persécuteur (surtout moi) par Tristan, puis dans un deuxième temps, en tant que ceux qui mènent l'expérience. Tristan semble nous rendre service en participant et dit qu'on a intérêt à trouver des choses intéressantes. Je me rends alors compte que l'emploi de ma part du terme de laboratoire, comme s'ils étaient des rats dans une expérience, était peut-être assez malvenu. Le groupe se sépare de façon à peu près apaisée.

### ***L'expression violente du conflit***

Ce groupe est assez nombreux, après plusieurs semaines de petits effectifs. Vaiura est finalement venu pour partager sa décision de quitter le groupe. Marguerite est accueillie car

c'est sa première participation, ce qui me donne l'occasion de formuler les règles du groupe, en y ajoutant la règle de restitution en vertu des événements récents.

Dès le départ je suis un peu tendu, en constatant la présence de Tristan, étant donné ce qu'il cristallise dans le groupe. Marguerite venant pour la première fois, je redoute la manière dont va se faire l'accueil. Vaiura dès le début (il n'y avait pas de thème) fait part de sa décision de venir beaucoup moins souvent au groupe, sans toutefois annoncer un départ définitif.

Puis assez rapidement les choses s'enveniment, en partant d'abord de Thomas qui revient sur l'incident des traitements, d'abord en parlant de « certaines personnes », puis en s'adressant beaucoup plus directement à Tristan. Sandrine se joint au festival et sort de ses gonds, reprochant à Tristan son comportement, sa façon d'être, lui reprochant de « *toujours picoler* ». Tristan réagit vivement, la traitant de « *vierge effarouchée* ». La violence se déchaîne, au point d'oublier complètement ce qui avait été amené au début de la séance, à savoir la situation difficile que traverse Bérénice, en pleine rechute et qui cherche le soutien du groupe, qui lui est fourni dans un premier temps par Fabrice et Thomas qui lui demande si elle bénéficie bien d'un suivi individuel. Il profite de sa prise de parole pour régler ses comptes avec Tristan.

Je me sens moi-même totalement débordé par la violence qui explose, dirigée vers Tristan, au point que je me dis qu'il n'y a pas d'issue possible à ce conflit. Je verbalise qu'il y a là un conflit qui continue à s'exprimer depuis plusieurs semaines, et glisse que tout ça nous fait perdre de vue la situation difficile traversée par Bérénice. Sandrine reprochera notamment à Tristan d'être celui qui empêche le groupe d'avancer, et des références sont faites aux absents qui ont quitté le groupe à cause de Tristan. Sandrine, hors d'elle interpelle Tristan : « *Bah qu'est-ce que tu veux lui dire à Bérénice toi, qu'est-ce que tu lui conseilles ?* ». Tristan se lance dans un conseil un peu bredouillant sur le fait que peut-être l'objectif d'abstinence de Bérénice est trop élevé.

Les choses prennent de telles proportions que je me dis que la seule manière de régler le conflit serait le départ de Tristan. Je verbalise que j'ai l'impression que nous avons atteint un tel niveau que la seule solution qui s'offre au groupe serait le départ de quelqu'un, que faire de ça ?

Tristan glisse (peut-être à ce moment) qu'il ne partira pas. Quant à moi, je me dis qu'il est hors de question de céder à la pression du groupe, qui d'ailleurs me menacera à un moment : Sandrine : « *Si ça continue, tu (Tristan) vas finir par te retrouver tout seul avec Geoffrey et*

*Marine !* ». Les menaces de quitter le groupe sont nombreuses, et Sandrine le dira à nouveau en fin de groupe.

Dans cette ambiance survoltée, Fabrice manifestera à un moment son désaccord avec moi concernant la règle de restitution, en précisant que certains s'appellent régulièrement après le groupe « *pour débriefer la séance* ». Nous apprenons alors, et Fabrice le dit avec un naturel désarmant, que Tristan est celui dont tout le monde parle et se plaint très régulièrement. Il mentionne même le terme de « *pervers narcissique* » pour le désigner, tout en disant qu'il ne sait pas ce que cela signifie exactement. J'axe alors le groupe sur cette donnée, le fait de parler des uns et des autres à l'extérieur du groupe, et de ce qui peut monter sourdement lorsqu'on ne se dit pas les choses mais qu'elles circulent de façon secrète et détournée. Je pointe donc l'importance de pouvoir se dire les choses avant que la cocotte-minute n'explode. Fabrice semble alors comprendre l'impact de ces communications extérieures et termine le groupe en disant qu'il a pris la décision de ne plus parler du groupe en dehors du groupe. Lors des 5 dernières minutes, le groupe peut à nouveau se centrer sur Bérénice afin de lui manifester son soutien.

La fin du groupe est un peu apaisée, Sandrine dit qu'elle monte en pression depuis plusieurs semaines et se retient de dire les choses, ce qui explique qu'elle ait explosé ce jour. Tristan présentera au cours de la séance ses excuses à Thomas, de façon assez convaincante, beaucoup plus que celles présentées à Sandrine, ce que soulignera Fabrice. Tristan a vertement insulté Sandrine, mais il argue qu'elle a commencé à l'agresser.

Quant à moi je suis partagé : Tristan est-il totalement pervers comme le dit Thomas à un moment dans le groupe, alors qu'il s'énerve et que Tristan dit qu'il est content qu'il s'énerve ? Je ne l'ai pas pris comme ça sur le coup, mais il est vrai que Tristan cristallise beaucoup sur lui et semble toujours chercher à mettre à mal le groupe par ses interventions. D'un autre côté, on découvre qu'il est la cible de toute l'agressivité du groupe à l'extérieur.

De son côté Marguerite pour son premier groupe prend la position de médiatrice, disant que quelque chose se cristallise sur Tristan, qu'il faut peut-être apprendre à tolérer ce type de personnalité, et qu'elle-même a déjà quitté un groupe à cause de quelqu'un comme ça. Elle conclut sur le fait que ce sera un challenge pour elle de travailler dans ce groupe. Elle prend une position très « psy ». A la sortie du groupe, alors que je l'accompagne chercher son caddie, elle me dit « *Vous m'aviez caché ça M. Dufayet !* » ce à quoi je réponds « *N'est-ce pas la vie d'un groupe ?* ».

A un moment dans le groupe je répondrai légèrement agressivement à Tristan, qui me remercie d'une de mes interventions, me positionnant à la place de celui qui est de son côté. Je dis donc « *ne me remerciez pas, je cherche à comprendre ce qui se passe dans le groupe...* »

### ***La poursuite du conflit***

Maurice revient ce jour, plus ou moins pour signifier son départ du groupe (Fabrice signale avant le début du groupe le lui avoir demandé). Lorsque je dis en début de groupe que Maurice revient donc ce jour, il fait une blague (assis dans le fauteuil à roulettes – le trône), disant qu'il va être le psychologue.

Le groupe commence alors de la meilleure des façons, Bérénice prenant la parole pour annoncer qu'elle est à nouveau abstinente et qu'elle va bien après une période difficile. Elle est largement félicitée et les échanges se centrent sur le soutien mutuel et notamment à Bérénice (de la part de Thomas, de Fabrice, de Maurice qui dit que c'est pour ça qu'il vient au groupe...)

Je suis apaisé de ce début de groupe et profite de la trêve qui semble s'installer en ce début de séance. Puis Tristan prend la parole, dit que pour lui les groupes ont toujours été compliqués, revient à son expérience à l'école, et là on ne comprend plus grand-chose. Je sens la tension monter d'un coup, Maurice souffle et à un moment, Sandrine explose « *Je sors 5 minutes parce que sinon je vais lui foutre sur la gueule !* » et sort, Maurice lui emboitant le pas, claquant la porte. J'arrête le groupe, agacé « *Bon est-ce que quelqu'un comprend ce qui vient de se passer là ?* » mais tout le monde semble surpris de ce passage à l'acte. Il faut quand même dire que je me demanderai à un moment si Tristan ne prend pas la parole pour emmerder le monde. Quelques minutes plus tard, Sandrine et Maurice demandent l'autorisation de revenir, je l'accorde en disant « *Vous allez pouvoir nous expliquer* », et Maurice commence à dire qu'il ne supporte pas Tristan, se plaignant du fait que Tristan insulte tout le monde. Je commence à comprendre que Maurice est en fait venu régler ses comptes, me reprochant également de ne pas censurer Tristan. Je suis agacé, car Maurice n'est pas venu depuis plusieurs semaines, et il ne semble baser ses propos que sur ce qui lui aurait été rapporté. Le groupe WhatsApp revient sur la table, mais Maurice comme Sandrine arguent que ce n'est pas le problème.

Je suis quand même très agacé, et je dis que maintenant il va peut-être falloir commencer à construire là-dessus, car j'ai l'impression que nous tournons en rond et que les mêmes histoires reviennent tout le temps sans possibilité d'élaboration (« Et il a dit ça, et il a fait ça... »)

Sandrine m'interpelle « *Vous avez dit vous-même la semaine dernière que nous avons atteint un point de non-retour, que vouliez-vous dire ?* ». Je ne me souviens pas avoir dit ça, mais explique que dans la violence nous avons en effet atteint un point très élevé. Je dis aussi que toute communication semble coupée. D'ailleurs Maurice refuse de s'adresser à Tristan « *Je ne vous parle pas Monsieur* » et je dis « Bon donc Maurice refuse la communication. »

J'insiste sur le changement, et le changement de chacun à travers le changement du groupe. Il est aussi reproché à Tristan de continuer à consommer en disant qu'il est sevré. Tristan dit d'ailleurs « *Laissez-moi avancer à mon rythme, petit pas par petit pas* », et j'en profite pour dire que le chemin de rétablissement peut être propre à chacun.

Dans cette séance, étonnamment, Thomas est assez apaisé et cherche plutôt à dialoguer (d'ailleurs avant le début du groupe, il discute longuement avec Tristan).

Sandrine annonce aussi qu'elle est très fragilisée par cette situation, car elle a dû récemment quitter un groupe qu'elle adorait en raison d'une personnalité telle que celle de Tristan, et qu'elle vit donc ce qui se passe comme une répétition.

Fabrice s'adresse aussi à Tristan en disant « *Je t'ai dit il y a quelques semaines que ton discours devenait intelligible...* » « *Oui ça m'a fait plaisir* » « *Mais là à nouveau je ne comprenais plus rien à ce que tu voulais dire* ».

A un moment et pour la première fois, Tristan dit « *Si c'est le seul moyen pour que vous puissiez respirer et avoir de l'oxygène, si c'est ce que vous voulez je quitterai le groupe* » mais personne ne prend vraiment la responsabilité à ce moment.

Finalement je me justifierai aussi en disant que mon rôle n'est surtout pas d'exclure des gens du groupe mais d'aider le groupe à avancer dans le changement.

A certains moments, Tristan semble quand même touché et authentique, mais par moment...

### ***La sortie de l'illusion***

Marine annonce son départ pour le 7 juillet. Je suis toujours un peu anxieux de ce qu'il va bien pouvoir se passer, et un court silence inaugure la séance. C'est Bérénice qui se lance en premier, pour exposer son mieux-être, et en effet elle est assez rayonnante. Elle est parvenue à dire non au cannabis et à quelqu'un qui lui en proposait. La discussion s'oriente vers la difficulté

à dire non. Non aux autres, non à soi-même. Bérénice expose comme c'est difficile, qu'il s'agit de mettre des limites.

Tristan est installé avec deux chaises vides, à sa droite et à sa gauche. Il semble donc légèrement exclu dans la disposition du groupe, et intervient cependant quelques fois, mais souvent sur la pointe des pieds, et moi-même je crains à chaque fois qu'il ne se fasse ramasser.

Progressivement, la discussion se porte sur le fait que l'alcool manque, c'est notamment sous l'impulsion de Maurice qui confie à quel point l'alcool le rendait joyeux, tout-puissant, comme ce sera partagé par plusieurs personnes. Fabrice se situe quand même en grande partie dans la différence, notamment car il ne boit pas et ne comprend pas que l'alcool puisse être source de tension et qu'il puisse y avoir une pression sociale là-dessus. Je soulignerai d'ailleurs la différence qui est faite entre addiction à l'alcool et autres produits.

Sandrine, qui semble au départ assez fermée, confiera également avoir été tentée par l'alcool lors d'une réception. Nous arrivons quand même à la difficulté de l'arrêt, il est aussi question du vide laissé. Maurice prononce le terme d'illusion dans les produits et m'interroge sur ce qui pourrait remplacer les effets de l'alcool. Je réponds « C'est à moi de vous donner la solution ? » en souriant.

Je reprends sur ce terme d'illusion, en demandant ce que c'est finalement que l'illusion. Thomas parle de paradis artificiel et il est à nouveau question de la toute-puissance et de tout ce que permettent les produits.

Je dirai finalement que l'illusion c'est peut-être de faire disparaître tout le négatif, illusion voilée à la vie du groupe, et je pense au fait que l'illusion groupale est ce qui vient prendre la place de l'illusion addictive.

Finalement il est question de la « connexion aux autres » (Sandrine) en fin de groupe, ce que semblait permettre l'alcool.

Bérénice conclut en parlant du dernier numéro de philosophie magazine, dont le thème est « la parole peut-elle résoudre les conflits », ici en écho direct avec les conflits dans le groupe.

Pendant la séance, Tristan restera sur la pointe des pieds, cependant il prendra quand même la parole, de façon claire et assez concise. Il rebondira sur les propos de Maurice qui dit qu'il ne peut pas vivre sans plaisir, et que les produits étaient associés à la sexualité.

### *Le moment de se dire au revoir*

Dernier groupe de l'année scolaire, dernier groupe de Marine, revenue en plus pour clôturer le recueil de données. Il s'agit vraisemblablement de la fin de la première partie de la recherche, concernant le versant groupal.

D'ailleurs la séance s'ouvre sur la question de la recherche, sera-t-il possible d'avoir accès aux données (question posée par Tristan). Tristan justement évoquera les facteurs thérapeutiques du groupe (titre initial de la recherche), et précise qu'il est aussi resté dans le groupe en raison de la recherche. C'est la seconde fois que surgit l'importance de la recherche chez Tristan, qui au plus fort du conflit avait déjà évoqué cette question des facteurs thérapeutiques.

Assez vite, la discussion se tourne vers les bénéfices trouvés dans le groupe mais aussi sur la suite, et la question de la fin du groupe revient avec insistance. Thomas ne pourra plus venir en septembre car il reprendra le travail le vendredi. Sandrine « espère qu'elle ne pourra plus venir » car elle aura retrouvé du travail. Tristan pense ne plus venir, à part peut-être quelquefois, mais son projet reste vague. Il regrette qu'il n'y ait pas de date préétablie de fin de groupe, ou une discussion permettant de décider de la fin de la prise en charge. (A noter, Tristan vient me voir avant le début de la séance en me demandant si je peux lui indiquer le nom d'un psychiatre, le sien étant vieux et « voulant seulement le conserver dans ses contacts »).

Dans l'ensemble le rythme du groupe est lent. Le sujet de la fin est quand même évoqué avec insistance, comme si la pause estivale amenait chacun à concevoir la fin du groupe. Je ferai remarquer que la question se pose de « Comment on sait que c'est la fin ? », puisque les questionnements de Tristan sont évités par Thomas et Sandrine qui comptent sur des éléments extérieurs (reprise du travail) pour décider de leur poursuite ou de leur départ du groupe.

Viendra aussi l'idée que l'addiction n'est que « symptôme » (« On en revient à l'idée du symptôme » comme le dira Sandrine dans un sourire), manifestation de quelque chose d'autre, sans que la nature de l'éventuelle problématique sous-jacente puisse être développée. En tout cas, Thomas et Sandrine précisent que pour eux, l'addiction c'est presque de l'histoire ancienne, ils ont arrêté depuis longtemps mais continuent à venir, comme si le groupe leur apportait autre chose (là encore sans pouvoir préciser). On notera que le groupe fait partie d'un ensemble plus vaste (l'hôpital est cité à plusieurs reprises par Thomas, comme lieu si ce n'est idéalisé, en tout cas comme lieu central). Je noterai qu'en effet, le groupe fait partie d'un plus grand groupe, l'hôpital.

Je noterai aussi qu'on aborde la question de la fin du groupe. Vers la fin de la séance le sujet des patients experts est abordé, comme les différentes appellations qui peuvent exister. Je noterai alors que cette discussion est intéressante dans la mesure où il est question de la sortie du statut de patient, alors même que le groupe s'interroge sur la fin du groupe.

Dans le même fil associatif arrive la question de la différence de temporalité entre les différents parcours (certains sont en arrêt depuis longtemps, d'autres moins. Je pointerai cette différence de temporalité, autant que la diversité des expériences (Sandrine se présente comme une petite buveuse) pour dire qu'il est peut-être illusoire de se dire que tout le monde partage la même chose...

Plusieurs longs silences émaillent la fin de la séance. Dans l'ensemble, l'ambiance est assez lourde, peut-être parce qu'il s'agit d'une séance de fin, que le temps est venu de la séparation.

A noter que suite au groupe, dans l'escalier, le conflit entre Tristan et Sandrine émergera au moment où Tristan souhaite aider Sandrine à ouvrir la porte (elle n'y arrive manifestement pas) et Tristan veut l'aider, cherchant à faire à sa place. Sandrine s'énerve alors en disant que c'est là du sexisme. Je ne prends pas part mais suis agacé, avec l'envie de les rabrouer tous les deux pour ces enfantillages.